LE BARRAGE

QUATRIÈME PARTIE (1)

I. — LA CHASSE A L'HOMME

La chasse au fauve se sert pour appât de quelque antilope exposée morte ou attachée vivante, destinée à attirer le redoutable gibier devant le fusil du chasseur à l'affût. Nicolas Hagard tenait ce renseignement des Anglais qu'il avait conduits, du temps qu'il exerçait le métier de guide, dans les Alpes d'Italie ou du Tyrol et qui avaient abattu aux Indes des tigres ou des panthères. Le chamois qu'il avait caché sous un rocher, proche la neige, près du lac des Marmottes, jouerait ce rôle dans la battue qu'il allait entreprendre. Mais, cette fois, exécuterait-il la sentence capitale qu'il avait prononcée en lui-même, quand il avait au dernier moment renoncé à venger la morte dont la tombe était inondée et qu'il ne fleurirait plus à la Toussaint ? Le mal qu'on fait aux vivants n'exige-t-il pas une sanction avec plus d'insistance ? Pouvait-il laisser impuni le lâche attentat commis contre Josette, la promise de Gaspard l'absent, par ces malfaiteurs étrangers ?

Jusqu'à quel point ceux-ci étaient-ils coupables ? Au retour du Colombier, après avoir recommandé à son neveu Antoine de l'attendre dans le chalet que Max Gal lui avait réservé et dont il franchissait le seuil pour la première fois, il entra chez Pierrette Bize. C'était l'heure du chien-et-loup où Vallon-le-Jeune commençait d'être visité par les morts sans asile. Chacun se

Copyright by Henry Bordeaux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier, et 1er février.

terrait chez soi et poussait les verrous de sa porte, comme si les esprits se souciaient de cette fermeture! Il eut l'impression qu'il dérangeait un conciliabule secret, mais il passa outre. L'abbé Berger, d'une voix presque tendre, celle qui lui devait servir pour annoncer les deuils ou assister les agonisants, consolait ou tentait de consoler les deux femmes qui pleuraient, la fille contre l'épaule de la mère. Au lieu de s'arrêter devant le groupe que sa présence pouvait contrarier, il marcha résolument vers le prêtre :

— Ah! dit-il, monsieur le curé, je ne suis pas de trop. Il faut un homme ici, et me voilà.

Interdites, les femmes cessèrent de se lamenter et l'abbé qui était assis se leva, comme pour les cacher dans son ombre.

— Mais il faut que je sache tout, avait déjà repris Nicolas. Je sais déjà bien des choses. Tu me répondras, Josette. Dès le lendemain tu aurais dû m'avertir. Et plus tard, quand je t'ai offert de te servir de parrain. Écoute-moi. Il ne s'agit pas de pleurer. C'est le soir de la fête, n'est-ce pas?

La jeune fille, la tête cachée dans son tablier, comme si elle n'osait montrer son visage, fit un signe affirmatif et ce fut ainsi que l'interrogatoire fut mené.

— Ils étaient deux?... Serge et Balthazar, c'est bien leurs noms?... Bien. Les as-tu revus?... Les reverras-tu?... Même s'ils se repentaient?... Non, la seule idée t'en fait horreur. Bien.

Mais quand il demanda lequel des deux, ce fut un sanglot qu'il reçut.

— Laisse-la, ordonna Pierrette. Tu ne sais pas qu'elle est enceinte de ce monstre.

— Je m'en doutais, accepta Nicolas Hagard. Mais il fallait une certitude. Ici vous avez assez de votre besogne. Moi, j'ai la mienne. Tu ne rencontreras jamais plus ces bandits, ma petite.

Et il sortit. Son plan était tracé.

Quelques ouvriers, et parmi eux ce Balthazar et ce Serge, restaient encore au chantier du barrage, occupés à surveiller le béton et perfectionner le coffrage. Après leur journée, ils montaient assez régulièrement aux auberges de Vallon-le-Jeune qui en comptait deux maintenant, celle de Mermet qui était la mieux achalandée, et la concurrente, celle de Fabrit de Fontaine-Couverte, qui avait acheté le chalet des Chevillard avec le projet d'en faire plus tard une pension de famille pour

la saison d'été. La première portait son vieux nom de la Capucine, et la nouvelle s'appelait l'auberge du Progrès, tout simplement. Le travail chômait et le chantier ne tarderait pas à fermer, en sorte que les ouvriers jouissaient d'une demi-liberté dont ils profitaient au préjudice de la population qui y perdait ses cerises à peine mûres et la vertu de ses filles.

Nicolas n'eut garde de se montrer. Il dépêcha le petit Antoine qu'il avait à sa dévotion et qui par lui connaissait toutes les ruses du chasseur. Le garçon ne devina pas le but, mais s'amusa de jouer un rôle. Donc il irait dans les auberges où il chercherait les deux rôdeurs, — les connaissait-il? mais oui, il les connaissait, — et devant eux il raconterait sa journée avec son oncle et Max Gal, comme s'il était grisé de grand air ou d'eau-de-vie, et se laisserait arracher le secret de la cachette où le chamois avait été laissé. Un chamois de quarante kilos, cela vaut cher au jour d'aujourd'hui, et le voler à Nicolas Hagard en doublerait la valeur.

Mélanie n'était point du complot. Elle fut surprise de voir son beau-frère s'installer dans le chalet comme s'il allait y demeurer.

— Alors, tu nous restes, Nicolas?

— Oui, je deviens vieux et ne peux plus me passer d'un toit.

— Je comprends, mon pauvre ami. Antoine n'est pas rentré. Mais il va venir.

— Attendons-le pour le souper.

L'enfant se tordait de rire en arrivant, comme s'il avait joué un bon tour.

— Ça va ? demanda l'oncle.

— Ça va.

— Raconte.

— Voilà. Je les ai trouvés chez Fabrit, parce que le vin est meilleur et moins cher. Je me suis assis à une table à côté d'eux. Ils m'ont tout de suite parlé et j'ai commencé de raconter la chose.

— Quelle chose ? s'informa Mélanie.

— Oh ! c'est une affaire d'hommes, l'écarta Nicolas. Continue, petit.

— Eh bien ! ils m'ont donné à boire. Ils ont cru que j'étais saoul, et pour ne pas les détromper, je suis sorti en trébuchant. Alors, quand ils ont su l'endroit, ils se sont regardés en clignant des yeux.

— Ils ne t'ont rien confié ?

— Non, mais j'ai bien vu sur leurs figures.

— Bien, mon petit.

Le petit demanda sa récompense :

— Alors, je vais avec vous demain, oncle Nicolas?

— Non, je veux être seul.

L'enfant, qui se doutait de quelque danger, insista :

— Oncle Nicolas, ils sont deux.

Mais le chasseur eut un geste de parfait mépris pour cette engeance. Et il trempa dans la soupière la louche qui s'y tint toute droite, tant la soupe aux pommes de terre, aux navets et aux haricots était épaisse.

Le trio mangeait son dessert, un fromage du pays, dur et savoureux, qu'une croûte serrée conserve, quand on heurta la porte qui résista à la pression du dehors.

— Vous fermez à clé maintenant? s'informa le chasseur étonné.

— C'est à cause des morts, s'excusa Mélanie toute confuse. Tout le village en a peur. Antoine, va ouvrir.

Le petit, en présence de son oncle, voulut faire le brave, mais il fut tout heureux de ramener M. le curé.

— C'est à vous que j'en veux, précisa l'abbé Berger en désignant Nicolas, après avoir salué la compagnie.

— Je vous écoute, monsieur le curé. Un verre ?

— Non, seul à seul.

Mélanie leur ouvrit une autre pièce et tourna le bouton de l'électricité. Le prêtre aborda son sujet tout droit :

— Voilà, j'ai deviné vos projets de vengeance, Nicolas Hagard. Il faut y renoncer.

— Y renoncer ? Que me demandez-vous là, monsieur le curé ? Le père de Josette y renoncerait-il? Et Gaspard, son promis? Je suis le seul homme ici. Ça se connaîtra.

L'abbé Berger le supplia d'avoir recours à la justice. Une plainte déposée à la gendarmerie, ou même au parquet de Bellerive, et les deux gredins seraient arrêtés. Lui-même irait parler à M. Max Gal, qui était généreux et accommodant. Le maire, Joachim Rebut, appuierait la plainte, pour sûr. Mais le chasseur, après l'avoir écouté par respect, s'esclaffa :

— Ah ! vous croyez à la justice des hommes, monsieur le curé? Et au courage de notre maire? A quoi encore? Vous en avez un bandeau sur les yeux ! On voit bien que vous vivez dans

la compagnie de l'Autre. Mais tout le monde dira que la petite est allée les chercher. Est-ce que jamais personne a cru à l'innocence d'une fille? Vous n'avez pas connu Céline, ma femme. Ça, c'était une créature de Dieu, comme les lacs dans la montagne, comme les névés tout blancs et tout lisses où il n'y a point de traces de pas. Si les morts pouvaient revenir, je lui ouvrirais ma porte toute grande, au lieu de la fermer comme font ceux d'ici. Un soir, j'abattais des sapins dans la forêt, quand elle est venue tomber tout près de moi. Il y avait un berger de la Croix-aux-Chèvres qui la poursuivait à travers les arbres et qui gagnait sur elle, parce qu'elle n'avait plus de souffle et parce que la frayeur lui coupait les jambes. C'était un homme qui avait un renom de force et de mauvaiseté. Il m'a proposé part à deux. J'ai marché sur lui avec ma hache et je lui aurais fendu la tête s'il ne s'était pas sauvé. Alors je me suis approché de Céline et je n'osais seulement pas lui parler. J'avais honte pour elle de ce qu'elle avait entendu. Je lui ai passé ma gourde pour qu'elle y boive. Et après qu'elle eut bu, je lui ai dit : « Maintenant tu peux rentrer chez ta mère. Je te suivrai de loin, pour te garder. » Elle m'a répondu : « Merci, Nicolas... » Elle est partie sans se retourner. Et puis elle s'est retournée très loin, pour voir si je la veillais. Elle a vu que je la veillais. Après elle, je suis entré chez sa mère. Et voilà : elle est devenue ma femme.

Le prêtre l'avait laissé parler. Personne n'avait jamais entendu ce récit, et il en avait l'intuition :

— Vous êtes un honnête homme, Nicolas, dit-il après un silence. Ainsi n'avez-vous pas le droit de tuer. La vengeance n'appartient qu'à Dieu.

— Oh! monsieur le curé, l'Autre la fait bien trop attendre. Dans les familles, les pères ont droit de rendre la justice. Josette n'a pas de père. Si elle avait fauté, son père l'eût peut-être chassée. Puisqu'elle n'est pas la coupable, les autres paieront. Ce n'est pas la peine de demander leur grâce.

Mais le prêtre insista avec chaleur :

— Nous sommes tous coupables, Nicolas : elle d'être restée à la fête, sa mère de l'y avoir laissée, vous de vous être isolé dans votre montagne et dans votre orgueil au lieu de les y accompagner, et moi sans doute aussi pour n'avoir pas assez averti les mères et les filles du danger qui les menaçait et que

la présence de tous ces étrangers accroît. Ah! si j'avais plus d'autorité dans la parole, peut-être m'écouterait-on. C'est un grand malheur de ne savoir pas ouvrir les cœurs avec la voix. Et peut-être encore n'ai-je pas assez de zèle.

Il s'accusait du mal de sa paroisse, quand il s'usait à la retenir contre l'invasion nouvelle des vices civilisés.

— Ne cherchons pas midi à quatorze heures, monsieur le curé, déclara Nicolas Hagard pour en finir. Ces bandits sont à moi, et non pas à vous.

— Mais si vous tirez sur eux, Nicolas, ne voyez-vous pas que le scandale sera plus grand encore? Les meurtres n'arrangent rien. Il vous faudra donner vos raisons. C'est alors que Josette Bize sera traînée en public.

Le chasseur parut sensible à cet argument. Il pesa le pour et le contre et se rendit, tout au moins en apparence :

— Je ne tirerai pas sur eux, monsieur le curé. Je vous le promets.

Cette victoire inattendue ne suffit pas au prêtre :

— Ne les abordez pas non plus sans arme, Nicolas. Ils sont deux et vous êtes seul. Ils sont jeunes et vous êtes vieux.

— Oh! la vieillesse ne me pèse pas encore.

Et de fait sa carrure pouvait défier un adversaire, mais deux?

— Pas de combat au couteau non plus! réclama encore l'abbé Berger.

— Pas de combat au couteau.

— C'est bien : je compte sur vous, Nicolas. De mon côté, je veillerai sur Josette Bize, afin qu'elle ne se ronge pas dans le chagrin. Et nous arriverons ensemble à lui adoucir l'avenir qui s'annonce pour elle si douloureux et redoutable.

— Oh! l'avenir!

Nicolas Hagard entendait bien le simplifier. Le cas s'était posé pendant la guerre. Et le prêtre s'en fut, sinon rassuré, du moins persuadé qu'il n'y aurait pas mort d'homme, mais peut-être brutale correction. Le village dormait ou semblait dormir avec la lune. Le pas tardif du promeneur amena derrière les vitres closes l'un ou l'autre visage soucieux. Et le lendemain le bruit courut que toutes les nuits M. le curé se levait pour appeler les morts et les ramener dans le nouveau cimetière dont le tracé était terminé, mais qui ne contenait personne, bien qu'il y eût déjà deux défunts depuis l'inauguration de Vallon-

le-Jeune, la veuve Blanc décédée à l'hospice des fous à Bellerive et la Fine Servoz, morte en couches à Fontaine-Couverte où sa famille avait caché sa honte.

Nicolas Hagard a calculé que les deux bandits, les deux condamnés feraient leur coup dès la fine pointe du jour, afin de ne pas rentrer à l'usine trop longtemps après l'ouverture, et que, peu soucieux de se hasarder sur la paroi de rocher, ils monteraient par les éboulis et les vernes. Ainsi les a-t-il devancés, en traversant une fois de plus la cheminée pratiquée à ciel ouvert dans la muraille. La cachette est proche le lac, un peu au-dessus, à la limite de la neige. Le petit Antoine a dû la clairement indiquer, et d'ailleurs on lui a demandé quelques précisions en lui offrant à boire.

Tapi derrière une grosse pierre, le chasseur, patiemment, voit venir, exacts au rendez-vous, le couple des complices, Balthazar et Serge, — lequel est Serge, lequel est Balthazar, il l'ignore et l'ignorera toujours, — mais il a reconnu les rôdeurs. L'un est blond et frisé comme une fille, avec un dandinement équivoque des hanches; l'autre est large et fort, souple et musclé. Si l'on en vient au corps-à-corps, celui-ci pourrait être un adversaire dangereux, tandis que l'autre inventerait des traquenards et donnerait des crocs en jambe. Mais on n'en viendra pas au corps-à-corps. Nicolas n'a pas tenu sa promesse au curé. Il est armé de sa bonne carabine Mauser dont le magasin est rempli. La partie n'est pas égale. Ce sera donc un double assassinat.

Les deux ouvriers ont encadré le petit lac des Marmottes, afin de battre chacun un des bords et de se rejoindre au centre. Ils flairaient une piste, comme des chiens courants. Ils cherchent, ils fouillent, ils inspectent les cailloux et les ronces. Ils n'ont pas le sens de la chasse, sans quoi ils trouveraient plus vite. Oh! oh! le blond frisé a poussé une exclamation. Il est le plus malin. Le grand brun court le rejoindre. A eux deux ils tirent la bête de son trou et les voilà en contemplation. Certes, c'est une belle pièce. Elle vaut d'être ainsi jugée et admirée. Après l'avoir bien regardée, ils la soupèsent et l'apprécient. Quarante kilos : pas un de moins. Le petit ne les a pas trompés. Comme ils ont su lui arracher son secret, à ce mioche, en le grisant! Et ils rient à ce souvenir de la veille. Maintenant il faut descendre au plus vite, avant l'arrivée de Nicolas Hagard. Ils prendront par le travers afin de l'éviter et ne commenceront la descente

que hors de sa vue. Hop! chargeons l'animal. C'est Balthazar le plus fort. Nicolas ne le sait pas, mais eux le savent. Serge a lié les pattes, et son camarade passe la tête entre le ventre et les jambes ficelées, comme ils l'ont vu faire par les braconniers. Le triomphant cortège va se mettre en marche.

A ce moment prévu, une balle s'aplatit contre le rocher qui servait d'abri au chamois et que les deux hommes viennent à peine de quitter. Ils se regardent, surpris, inquiets, et déjà Balthazar a posé son fardeau qui retombe sur la neige. Alors ils aperçoivent à moins de cent mètres le chasseur à découvert qui de nouveau les met en joue. Ils poussent des cris éperdus, ils montrent la bête abandonnée. L'arme est toujours braquée sur eux. Ils se séparent et veulent fuir chacun de son côté. Deux nouvelles détonations les arrêtent. L'un a été frôlé à sa droite, l'autre à sa gauche, de si près qu'ils ont senti le vent : changeant de direction, ils sont rejetés l'un vers l'autre et, se heurtant presque, se précipitent droit devant eux à l'attaque du névé qui leur fait face. Ce névé n'est pas très haut et la chaleur d'août l'a molli, en sorte que son ascension est aisée. Il s'achève en coupole et là derrière les voleurs seront à l'abri. Auront-ils le temps d'y parvenir? Là est le salut. Là ils ne pourront plus être atteints par les projectiles et chercheront un chemin caché pour redescendre. Ils se hâtent, ils geignent, ils soufflent, ils ahanent et font entendre le sifflement de la bête forcée. Car ils se doutent bien que, s'ils sont tirés à balle comme des chamois, ce n'est pas pour un rapt de gibier. Ils ont reconnu, eux aussi, l'homme qui, un soir, les dévisagea devant la maison de Josette Bize, — de Josette qu'ils désiraient retrouver : puisque la jeune fille ne les avait pas dénoncés après la fête, c'est donc qu'elle n'avait pas été révoltée ou que la honte la tenait prisonnière et qu'elle leur appartenait comme une proie. Sans se concerter, ils ont deviné le justicier et fuient éperduement devant lui.

Serge, moins résistant, ne pouvant plus monter, oblique et tente de se dérober derrière un rocher sur sa gauche. Le vent d'une balle le rappelle à l'ordre et l'oblige à se courber à nouveau sur la pente. Puis, c'est le tour de Balthazar qui appuyait à sa droite et doit reprendre sa direction verticale. Mais comment le chasseur les a-t-il déjà cinq fois manqués? Il n'est pas un si bon tireur, et les chances de lui échapper augmentent. S'il ne tire pas une sixième fois à temps, Balthazar qui a de

l'avance lui échappera. Il n'a pas tiré. Balthazar lui échappe, il touche la coupole, il l'atteint, il la couronne, il la dépasse. Il disparaît à l'horizon. Mais pourquoi en disparaissant a-t-il poussé un grand cri? Serge qui le suit de près n'a pas le temps de se le demander. Lui aussi il est sauvé, lui aussi disparaît dans un hurlement d'épouvante.

Nicolas Hagard achève à son tour l'ascension, mais lentement, tranquillement, sans hâte, afin de ménager son souffle. Quand il arrive à la coupole blanche, il la tâte avec son piolet prudemment, il cherche un point d'appui et, l'ayant trouvé, il se penche afin de voir dans le ravin à pic au-dessous de lui les corps mutilés des deux bourreaux de Josette. Il s'est penché, depuis sa jeunesse, sur bien des chamois abattus par sa carabine, mais jamais avec autant de satisfaction que sur ce gibier que sa carabine n'a pas touché. Car il a tenu la parole donnée. Il s'est contenté de conduire savamment les coupables à l'abîme qu'ils ne connaissaient pas. Ah! s'ils lui avaient fait face bravement, comme Max Gal qui s'était levé pour s'offrir en cible, ils l'eussent bien embarrassé dans son serment! Mais il avait escompté leur lâcheté. Ceux qui martyrisent les femmes ne sont pas, d'habitude, des hommes courageux.

Après s'être repu de sa vengeance, Nicolas Hagard redescend, va replacer son fusil dans la sûre cachette qui défie les gardes, charge le chamois qui lui a servi d'appât et regagne ostensiblement son chalet à Vallon-le Jeune. Ceux qui ont entendu la fusillade ne sont pas étonnés de sa victoire. Puis il va rendre des visites. Au presbytère d'abord.

— M. le curé, déclare-t-il, ça y est.

— Qu'avez-vous fait, malheureux?

— Rien, monsieur le curé. Je leur ai montré le chemin. Ils sont tombés dans le ravin de la Perdrix. C'est profond : ils se seront tués. Leurs cadavres n'auront pas trace de blessures, je vous le garantis. Ils sont tombés sur la Croix-aux-Chèvres. C'est votre collègue qui les enterrera. Il vous épargnera cette corvée. Ça n'est pas encore des clients pour le nouveau cimetière...

Et maintenant chez Pierrette Bize :

— Josette, tu peux sortir sans crainte de les rencontrer.

Mais ce n'est plus à cause d'eux seulement que Josette redoute de sortir.

II. — LA TOUSSAINT

Le nouveau cimetière n'avait pas encore reçu un seul défunt à la veille de la Toussaint. Il y avait bien, outre la veuve Blanc et Fine Servoz, Chevillard le père qui était de Vallon, mais il était décédé à Fontaine-Couverte après avoir vendu son chalet à Fabrit qui en avait fait l'auberge du Progrès, et ce Fabrit prétendait avoir acquis dans l'acte tous les droits de son vendeur, y compris l'indemnité funéraire, en sorte qu'un procès était engagé. Les corps des deux ouvriers, Serge et Balthazar, qui s'étaient tués en tombant d'un névé du Colombier sur le ravin de la Perdrix, — encore un de ces accidents imputables aux audacieux qui ne connaissent pas la montagne et qui s'y aventurent! — avaient été ensevelis à la Croix-aux-Chèvres, pour le plus grand embarras du desservant de ce village qui hésitait devant un convoi religieux, ignorant les origines de ce Serge et de ce Balthazar dont la Compagnie des Alpes françaises compléta les noms étrangers. Celle-ci paya les frais funéraires et leva les scrupules du prêtre. Max Gal fut seul à soupçonner Nicolas Hagard, mais les cadavres n'avaient rien révélé.

Une Fête des morts sans tombes à visiter et parer! Vallon-le-Jeune se sentait humilié de cette singularité qui le mettait à part de toutes les autres communes et lui valait d'offensantes allusions quand ses habitants rencontraient, aux marchés ou sur les chemins, ceux de Valloires ou de Vallères, du Châtelard ou de Bellecombe, de la Croix-aux-Chèvres ou du Plan-des-Vaches. Il est d'usage ce jour-là de porter des chrysanthèmes et autres fleurs ou rameaux sur les tertres des parents perdus. C'est même une lutte de famille à famille à qui déposera les plus belles gerbes et la visite du cimetière est une occasion de constater la libéralité des uns et la ladrerie des autres. Vallon, seul, serait privé de ces combats honorables. Vallon-le-Jeune n'avait pas de morts et les morts inondés de Vallon-le-Vieux étaient sans asile.

On avait accoutumé de charger Joachim Rebut, le maire, de tout le poids des plaintes et doléances, quand lui-même ne craignait rien tant que les responsabilités. Il courut à son habitude demander appui à la gent officielle. Mariton fils le complimenta d'échapper ainsi à la tristesse de Toussaints périmées.

Au contraire, le sénateur lui conseilla d'organiser une cérémonie, d'ailleurs toute laïque, pour inaugurer le nouveau cimetière et y apposer une plaque, heureusement retardée par les circonstances, en l'honneur des soldats morts dans la Grande Guerre pour le salut du pays. Ce serait patriotique et presque religieux. Les autorités, dans leur bienveillance, accepteraient de se déplacer. Naturellement, on prononcerait des discours, tandis que les communes voisines, dépassées à nouveau par Vallon-le-Jeune, décidément à la tête du progrès, s'en tiendraient à leurs promenades mélancoliques.

Remonté comme une horloge, le maire reparut parmi ses administrés avec un air gaillard, leur apportant la bonne nouvelle qui lui rendrait sa popularité. Mais son front ne tarda pas à se rembrunir, quand il sut que pendant son court voyage à la ville, un groupe de femmes, — et un groupe nombreux, — avait sollicité de M. le curé une bénédiction de l'ancien cimetière où reposaient, d'ailleurs, les poilus ramenés du front.

— De l'ancien cimetière? avait-il ricané tout d'abord. Mais il est sous l'eau.

Sans doute. On fréterait les quelques barques amarrées au bord du lac de la Capucine et l'on irait en ramant sur l'emplacement inondé. Là, le curé dirait des prières et, peut-être, les morts, touchés de cette attention, renonceraient-ils à venir la nuit tourmenter les vivants.

Voilà ce qu'on avait trouvé en son absence. Il y aurait deux cérémonies à la même heure, l'une au nouveau cimetière où il n'y avait personne, l'autre à l'ancien qui était recouvert par une surface liquide. Deux cérémonies, et la commune serait divisée, coupée en deux. Pierrette Bize ne manquerait pas de suivre l'abbé Berger. Le maire était lié par ses fonctions publiques. On faisait exprès de le mettre dans l'embarras.

Il alla s'en plaindre au presbytère, invoquant sa neutralité et même sa sympathie pour la religion et suppliant le curé de changer son heure et de reporter sa bénédiction après les vêpres. Le banquet offert par la municipalité toucherait à sa fin, et beaucoup de curieux se joindraient probablement au pieux cortège.

— Sans quoi, ajouta-t-il, vous n'aurez personne. C'est votre intérêt et j'aimerais que vous aussi, vous ayez du succès. Moi-même, je me joindrai à la procession, mais à titre privé.

L'abbé Berger le remercia de sa sollicitude, mais fut inflexible. Le nouveau cimetière n'était encore qu'un champ comme un autre. Il n'avait pas été consacré et il n'avait reçu aucune sépulture, tandis qu'il était convenable qu'après la messe les fidèles rendissent visite à leurs parents défunts. Ne le pouvant plus faire sur terre, ils le feraient par eau.

— Mais, enfin, d'où vous est venue pareille idée? Ce n'est pas vous qui l'avez eue, je gage.

— En effet, monsieur le maire, je ne suis qu'un pauvre desservant. C'est Mélanie Hagard qui l'a proposée. Elle la tenait de son beau-frère Nicolas.

— Il s'est pourtant décidé à habiter Vallon-le-Jeune.

— Il s'y est décidé, mais il assure qu'il n'y aura bientôt plus personne.

— Plus personne? Mais on y viendra en villégiature. En villégiature, vous entendez bien, monsieur le curé.

— Je ne l'entends que trop, monsieur le maire. On bâtit déjà un hôtel. A en juger par les fondations, il sera considérable.

— C'est une source de richesse pour la commune.

— C'est un changement pour la paroisse. Chevillard a vendu sa maison, et voici que son voisin, Jean Molin, est sollicité de céder la sienne, parce que Fabrit, le tenancier de l'auberge du Progrès, veut s'agrandir. Servoz, depuis le malheur et la mort de sa fille, ne songe qu'à s'en aller au chef-lieu. Les fils méprisent le métier des pères et s'embauchent à l'usine. Ah! monsieur le maire, n'empêcherez-vous pas cet exode?

— Mais je fais tout pour l'empêcher! Les autorités se déplacent.

— Qu'elles restent donc chez elles, les autorités! Leurs discours agitent vainement la population. Ce qu'il nous faut, c'est l'amour du passé et du sol. Le passé, il n'y en a plus depuis qu'il n'y a plus de morts. Et le sol, on le trouve trop dur et trop haut. Nicolas Hagard sera bientôt seul à aimer la montagne.

— Et moi, donc?

— Oh! vous, monsieur le maire, vous avez affermé votre pré du col de la Fourche et vous descendez souvent à Fontaine-Couverte et à Bellerive.

— C'est mon métier.

— Et c'est devenu votre plaisir. Je vous ai connu différent.

Froissé de s'entendre dire des vérités, Joachim Rebut se leva et, d'ailleurs, ses amis politiques ne devaient-ils pas mesurer le temps qu'il passait à la cure?

— Tant pis pour vous, monsieur le curé, vous n'aurez personne à votre cérémonie.

Or, à sa profonde stupéfaction, ce fut la cérémonie laïque qui ne fit pas recette. Il en devait éprouver toute sorte de tribulations. Les autorités, estimant leur escorte mesquine, lui en adressèrent des reproches. Mariton fils faillit refuser de prendre la parole devant un aussi maigre auditoire. L'ayant prise parce qu'il ne pouvait se taire, sauf, toutefois, à la Chambre, il se déchaîna furieusement contre les temps d'obscurantisme où l'Église soumettait le présent à une vie éternelle problématique et, d'ailleurs, inutile, puisque la République organisait le bonheur de tous. Ne lui devait-on pas ce village modèle, où les habitants connaissaient le confort, l'union et le plaisir? Le plaisir, demandez plutôt à la Fine Servoz qui est morte en couches, à Jeannette Chevillard qui a disparu de la commune, à Pauline Martinet qui a mis au monde une fille née de père inconnu et qui, pour la nourrir, accepte les plus basses besognes, demandez à Josette Bize. L'union, voilà que la commune est divisée en deux camps. Mais le confort, il faut parler du confort. Mariton père, à son habitude, fit des concessions et versa un pleur en l'honneur de la Toussaint sur les chers disparus qui prenaient part, dans une vague république supraterrestre, à la prospérité de leurs descendants et les engageaient à bien servir un gouvernement aussi préoccupé des améliorations sociales et de l'utilisation scientifique de la nature.

Cependant, le sénateur avait eu quelque mérite à prolonger sa harangue. Un à un, les assistants s'éclipsaient pour courir à un autre spectacle, et il ne restait plus autour de lui que les conseillers municipaux, les représentants de la Compagnie des Alpes françaises et quelques enfants de l'école étroitement surveillés par l'instituteur, M. Pornichet, à qui les plus malins, et c'était le grand nombre, avaient réussi à échapper.

— Où donc ont passé les électeurs, et leurs femmes et leurs enfants? s'informa le sénateur que sa longue chevelure en feuillage de saule et sa figure verdâtre prédisposaient à l'oraison funèbre et qui, à lui seul, peuplait déjà le nouveau cimetière.

— Il n'y a donc dans votre commune aucun patriotisme? réclama le député qui, pendant la guerre, s'était mis prudemment à l'abri dans les services de l'arrière.

Le pauvre Joachim Rebut dut entrer, non sans mouiller sa chemise malgré le froid commençant, en des explications confuses et embrouillées, dont il ressortait néanmoins que le succès de la journée était pour la cérémonie religieuse à cause de son étrangeté.

— Qu'a-t-elle de si extraordinaire? lui fut-il demandé sévèrement.

— Elle est célébrée sur le lac.

— Sur mon lac? intervint Max Gal que les discours des hommes politiques avaient considérablement ennuyé. Je veux voir ça.

Et malgré les œillades sévères qui accompagnèrent son départ, assez indépendant et puissant pour se moquer de l'opinion de Mariton père et fils, il gagna au plus vite le lac de la Capucine. Le spectacle qui l'y attendait et qui s'achevait valait bien un déplacement.

... A l'office du matin, l'abbé Berger avait commenté l'Évangile de la Toussaint sur les Béatitudes : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux; bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre; bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés; bienheureux ceux qui sont miséridieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde; bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux... » Et dans les Béatitudes, il n'y avait point de place pour ceux qui modifient la face de la terre afin d'en tirer des richesses matérielles, des avantages terrestres, du bien-être et du confort.

Puis, la messe dite, la procession s'était mise en marche. Après une hésitation, les nuages s'étaient déchirés comme un voile transparent dont les lambeaux pendaient encore, effilochés et pourchassés par une brise légère, aux flancs des montagnes qui, pendant plusieurs jours, avaient été cachées et reparaissaient

dans une gloire nouvelle parce qu'une neige fraîche les recouvrait d'une pureté immaculée. Même les modestes, celles qui d'habitude ne comptaient pas dans la Cour somptueuse du Dôme d'Or et du Mont-Maudit, avec leur parure neuve faisaient bonne figure. Il fallait, pour gagner le lac, traverser un bois de mélèzes que l'automne avait jaunis, dont les fines aiguilles colorées tapissaient le sol, et que ses troncs espacés et droits faisaient ressembler à une cathédrale aux nefs portées par des centaines de colonnes.

— Saint-Paul-hors-les-murs, songea tout haut Max Gal, qui connaissait les églises de Rome.

Les branches dégarnies des arbres laissaient passer des rayons de soleil qui se déversaient sur le cortège comme une averse de lumière. De petits clercs en robe et calotte rouges et aube blanche, — la paroisse n'en avait point d'autres à leur offrir pour la Toussaint, — s'avançaient les premiers, fiers de jouer à leur âge un rôle si important d'éclaireurs sacrés et agitant de toute la force de leurs poignets, dans une cadence lente et régulière qui marquait le pas, des cloches de vache dont la sonnerie annonçait la marche sainte. Puis venait le curé revêtu d'une chasuble noire à grande croix blanche, celle qui convient à l'office des morts. Les chantres le suivaient, hurlant à tue-tête les psaumes qui se chantent aux vêpres du deux novembre, et parmi eux Nicolas Hagard qui sur sa rouge figure de loup de la montagne avait mis des lunettes, afin de lire dans son livre les paroles latines. Après les chantres, c'étaient les pénitents blancs, dont les robes étaients serrées à la ceinture par une cordelette, et qui portaient à bout de bras, au haut de longs bâtons, des crucifix ou des reliques enfermées dans des lanternes aux formes vénérables, héritage des temps anciens. Enfin la population, par files de deux, ce qui prolongeait le défilé, les hommes d'abord ainsi que l'exige le protocole, en très petit nombre, et seulement ceux qui affichaient leurs convictions catholiques au vu et au su de toute la paroisse et des communes environnantes et des autorités elles-mêmes, ensuite les femmes, à peu près toutes, et les premières, qui étaient à l'honneur, avec un voile blanc sur la tête parce qu'elles appartenaient à la congrégation. Voici que peu à peu le cordon des femmes fut encadré entre le petit groupe d'hommes qui le précédait et un nouveau groupe masculin qui se formait en arrière, à la queue de la procession,

avec les dissidents de plus en plus nombreux de la cérémonie laïque, soit qu'ils fussent attirés par la singularité d'une promenade sur les eaux, soit qu'ils fussent désireux d'amadouer par leur présence les morts oubliés.

Mais ce qui donnait à la procession funéraire un caractère de fête des champs et des jardins et la faisait ressembler à ces Panathénées qu'Athènes célébrait en l'honneur de la déesse de la Sagesse et de la Mesure, c'était l'offrande que chaque assistant portait. Après les chantres suffisamment occupés à chanter, après les pénitents blancs qui brandissaient leurs pieux emblèmes, les hommes et les femmes, et même les derniers venus, qui ne voulaient pas être en reste et paraître plus mesquins que les camarades au regard clos des trépassés, tenaient tous sans exception dans leurs bras une gerbe de fleurs ou de rameaux. Les fleurs, à cause de la saison, ne pouvaient être bien variées : il n'y avait guère que des chrysanthèmes cultivés avec soin dans les jardinets au bord des maisons, mais les chrysanthèmes ont toutes les couleurs et multiplient leurs teintes et leurs pétales, du blanc au jaune, du violet au pourpre et au lie de vin, et il y avait aussi des asters mauves ou blancs qui s'obstinent à croître jusque dans l'arrière-automne. Ceux qui n'avaient pas de fleurs les remplaçaient par des fougères dorées, ou par des branches coupées aux buissons et dont les feuilles resplendissaient de cet or vert, ou de cet or fauve, ou de cet or rouge qui changent à l'entrée de l'hiver les forêts et les taillis en un bouquet de feu.

Au sortir du bois de mélèzes, le chemin conduisait directement au lac artificiel de la Capucine soutenu par l'armature du barrage qui s'appuyait aux rochers de la gorge. Il traversait des prés où se fanaient les derniers colchiques que les paysans appellent aussi des veuves. Et comme la procession approchait de la rive, les chantres entonnèrent le psaume 120 : *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi* (j'ai levé les yeux vers les montagnes d'où il me viendra du secours). La montagne la plus proche, c'était ce Colombier venu tardivement au secours de Josette Bize dont il avait englouti les ravisseurs. Nicolas Hagard qui le regardait comme un ami, à travers ses lunettes qu'il retira brusquement pour mieux voir de loin, comprenait-il le sens des versets qu'il chantait? Les satyres et les faunes aux pieds de bouc continuaient, à travers les cam-

pagnes sauvages, à poursuivre les nymphes blanches, mais le rapt ne leur réussissait pas toujours. Cependant Josette Bize s'était jointe au cortège, à côté de sa mère. Elle s'enveloppait d'un châle sombre, songeant déjà, après quatre mois, à dissimuler son état. Après le secours de la montagne, n'appellerait-elle pas le secours divin ? Que déciderait Gaspard Salut à son retour, si Gaspard revenait jamais?

Au bord du lac, les petits clercs s'arrêtèrent et suspendirent leur sonnerie cadencée. L'escadrille des barques amarrées n'était pas nombreuse. Elle servait aux pêcheurs et aux touristes de passage. Quels seraient les élus qui se rendraient sur l'emplacement de l'ancien cimetière et entreraient en communication plus directe avec les morts dont ils apercevraient peut-être la demeure à travers les eaux transparentes de novembre que la fonte des neiges n'a pas épaissies? Le prêtre, sans doute, qui réciterait ses prières et donnerait la bénédiction. Les clercs, les chantres et les pénitents resteraient sur la rive. Mais la foule des fidèles se précipitait déjà en avant pour se ruer sur les embarcations et les prendre d'assaut, quand un geste de l'abbé Berger la calma. Les morts de la guerre devaient être à l'honneur puisque la plaque où leurs noms étaient inscrits s'inaugurait à cette heure même à Vallon-le-Jeune. La délégation des hommes et des femmes choisie pour le chemin d'eau serait composée de leurs parents. La proposition fut unanimement approuvée. Ainsi, Josette et Pierrette Bize en souvenir du territorial de Verdun, leur père et leur mari, et Mélanie et Nicolas Hagard en mémoire du soldat d'Alsace, leur fils et gendre, furent-ils admis à la navigation. Mais comme, les barques détachées, les rameurs à leur place tenaient les avirons, ceux qui demeuraient au rivage voulurent charger de leur offrande leurs ambassadeurs. Ils leur jetèrent sur les genoux par brassées les fleurs et les rameaux, les chrysanthèmes et les asters multicolores, les fougères dorées et les branches couleur de feu. Les barques s'éloignèrent ainsi, transformées en jardins mouvants et, dans leur sillage, le soleil allumait des étincelles. C'était, dans le cadre bleu et blanc du ciel et de la neige, l'amoureuse déclaration des vivants aux morts.

Nicolas Hagard gouvernait la première embarcation, celle du prêtre. Il repéra l'emplacement exact en fouillant le lac de ses yeux experts. Au fond, comme la ville d'Ys engloutie,

réapparurent peu à peu, malgré le frisson des eaux, les chalets et les rues du village abandonné. Ceux qui reconnurent leur maison se prirent à regretter le temps passé et lui adressèrent des adieux. Puis le cimetière se révéla à sa clôture et à la croix de pierre qui en marquait le centre : le courant avait emporté les croix de bois arrachées à la terre sainte. Alors le chasseur donna le signal de l'arrêt. Une à une les barques s'immobilisèrent, sauf la déviation que leur imposait le voisinage du torrent. Le prêtre se leva et étendit les mains : *Requiem æternam dona eis, Domine. Et lux perpetua luceat eis.*

Comme s'il appelait de ses bras dressés les oiseaux, un lourd vol de perdrix blanches partit de l'extrémité du lac et se perdit sur la pente de la montagne. Les chantres commencèrent de chanter le *Dies iræ* et tandis qu'alternaient, entre leurs voix et celles du chœur, les strophes douloureuses de la prose sacrée, les barques, à tour de rôle, opérèrent la même manœuvre. Elles passèrent à la suite les unes des autres au-dessus de l'ancien cimetière et chacun, en passant, jetait sur les eaux par brassées les fleurs et les branches de feu. Les dernières avancèrent dans une moisson colorée. Et quand elles se furent retirées toutes, ceux qui du bord assistaient au défilé de la petite flotte purent croire que les tombes disparues étaient fleuries. Le jardin du souvenir avait poussé sur les eaux, mais les eaux peu à peu le désagrégèrent.

Ainsi fut conjuré, par des prières et par le sacrifice des dernières fleurs et des derniers rameaux de l'année, le sort injurieux fait aux morts oubliés de Vallon-le-Vieux, tandis que les autorités inauguraient à Vallon-le-Jeune un champ vide.

III. — LE RETOUR DE GASPARD SALUT

— Ah ! vous êtes de Vallon ? Et, comme ça, il y a longtemps que vous n'y êtes pas allé ?

— Deux ans et demi. J'habitais Vallon-le-Vieux.

— Mais vous ne reconnaîtrez plus rien. Il n'y a plus de Vallon-le-Vieux. Vous trouverez un lac à la place, un joli petit lac où l'on va pêcher la truite le dimanche. C'est un réservoir pour les forces motrices. Vous savez, la force motrice, aujourd'hui, c'est la mode. Alors la Compagnie a bâti un autre village qui a pris pour nom Vallon-le-Jeune. Un bien joli village, ma foi, avec des galeries et des jardinets.

— Oui, il en était question quand je suis parti.

— Tenez, on l'a inauguré il y aura bientôt un an. Pour une belle fête, ce fut une belle fête, avec un banquet, des orphéons et des discours. J'y étais. On a dansé tard dans la nuit.

— Ah ! on a dansé tard dans la nuit.

— Et depuis lors, on a construit un hôtel, avec un terrain de golf, comme ils appellent ça, et des tennis.

Gaspard Salut qui revient d'Orient montre par son silence qu'il ne prend pas intérêt aux jeux de golf et de tennis, ni même à la construction du nouvel hôtel. Au contraire, il manifeste de la répugnance pour ces nouveautés. Son voisin, dans l'auto-car qui de Bellerive le conduit à toute allure à Fontaine-Couverte, est de ces bavards qui ne peuvent prendre place dans un compartiment ou une voiture sans engager la conversation et colporter les nouvelles et qui n'acceptent aucune défaite, aucune résistance.

— Naturellement, vous prendrez le funiculaire à Fontaine-Couverte.

— Il y a un funiculaire ? Ah ! oui, je me souviens. C'était pour les matériaux.

— Comment donc ? Un funiculaire pour les voyageurs aujourd'hui, avec une pente de quatre-vingts degrés. Il n'était guère confortable, mais on vient de l'améliorer pour la saison. Vous avez des parents là-haut ?

— Justement.

— Je l'avais deviné. Il faut avoir des parents pour monter à Vallon, ou bien y aller en villégiature. L'hiver, d'ailleurs, il n'y a plus personne.

— Plus personne ? s'écrie Gaspard qui se laisse prendre. Et les prés, et les champs, et le bétail ?

— Ça se loue à des gens du midi pour les troupeaux de moutons. Et puis, on y bâtira encore d'autres hôtels.

— Vous le croyez ?

— Oh ! j'en suis sûr, à cause des spéculations de terrains. Les habitants de Vallon ont eu de la chance : après l'industrie, le tourisme. Ils bénéficient de tous les progrès.

L'automobile entrant dans le bourg de Fontaine-Couverte, Gaspard Salut cesse de recueillir des renseignements sur son village natal. Ceux qui lui ont été distribués bon gré mal gré ne lui causent aucun plaisir. Il refuse le verre que l'obligeant

voisin lui offre au café du Barrage et, resté seul dans la rue, son irrésolution commence. Prendra-t-il le funiculaire dont on lui a vanté la commodité? En vingt ou vingt-cinq minutes il accomplirait le trajet qui réclamera à ses jambes deux ou trois heures de marche. Au dernier moment, il refuse d'entrer dans l'élégant wagonnet peint en bleu et se contente de confier sa valise à l'employé. Libéré de tout fardeau, il s'en ira à pied, comme il est parti quand il rejoignit son régiment à l'appel de sa classe. Car il a peur maintenant d'entendre parler de tout ce qui s'est passé là-haut pendant son absence. Il en sait lui-même bien assez long, et il désire réfléchir pendant la montée.

Comme s'il n'avait pas eu le temps de réfléchir, au bout de la mer, en Syrie, sur tout ce qu'il a appris peu à peu et sur le silence des derniers mois! Mais, quand on ne doit pas revenir encore, on n'a pas de décision immédiate à prendre. On se laisse flotter. On souffre, on espère, on attend, on ne sait pas ce qu'on fera, on s'en remet à l'avenir, tandis qu'à mesure qu'on s'approche du but, les choses se précipitent avec une rapidité vertigineuse. A Marseille, en débarquant, déjà il a ressenti une sorte de malaise. L'eau, c'est une grande séparation. On n'a pas l'impression d'habiter le même univers quand il y a la mer à traverser. Les nouvelles du pays n'arrivent plus qu'à travers un brouillard de distance et d'habitudes différentes. Dès qu'il a touché la terre, il a retrouvé l'inquiétude qui, là-bas, s'atténuait, s'enveloppait du fatalisme ambiant. Pourquoi est-il revenu? Ne lui a-t-on pas offert de rester au Levant où la vie est facile à un bon ouvrier? Une force à quoi l'on ne résiste pas, nostalgie, souvenir, désir, amour, l'a poussé par les épaules jusqu'au bateau en partance.

Il ne reconnaît plus l'ancien chemin à char et à talon qui s'est mué en grande route avec des lacets interminables et des virages savants. Mais il se souvient des raccourcis à travers les bois de sapins. La montée l'occupe tout entier. Il va trop vite : le fait-il exprès afin de ne pas réfléchir comme il en avait l'intention? Pourquoi se presser autant? Ces journées de juin sont longues et, même en ralentissant le pas, il arriverait avant l'heure de la soupe. A quoi bon perdre le souffle? Veut-il se prouver à lui-même qu'il marche mieux dans ses montagnes natales que sur les pentes de l'Anti-Liban ou du Djebel Druse parce que l'air y est plus vif et surtout parce que c'est chez lui?

Du moins, il n'y a rien à craindre ici, ni traquenards ni embûchés : ce n'est pas comme en Syrie où chaque pli de terrain cachait quelque perfidie. Il n'y a plus rien à craindre, n'est-ce pas, Gaspard Salut? Et si vous montez si vite et si allègrement, c'est que les pieds d'un jeune homme sont légers pour courir à un rendez-vous d'amour. Un rendez-vous d'amour après deux ans et demi de séparation...

Ainsi arrive-t-il en sueur au col de la Fourche. Mais là, brusquement, il s'arrête après avoir gagné un petit tertre où il ne sera pas vu de la route. Il s'est assis au soleil. Est-ce pour se reposer de la fatigue? Il regarde de tous ses yeux et il ne reconnaît plus le paysage familier. Son village? où est son village? Il n'a pas la berlue. Vallon était bien là-dessous. Il y avait d'abord le petit oratoire, puis la grosse maison de Nicolas Hagard taillée dans les rustiques de l'ancien couvent, puis le groupement des toits autour de l'église. Maintenant, c'est un grand lac qui occupe toute la combe et qui est resserré, à l'extrémité, entre les parois de rochers. Mais ce lac est lui-même contenu par ce mur colossal qui a bien cent mètres de haut et trois cents de longueur. Gaspard Salut a voyagé depuis qu'il a quitté le pays. Il sait aujourd'hui ce que peut édifier le travail des hommes et même, en Orient, il a constaté la résistance au temps des vieilles pierres assemblées. Il apprécie le barrage qui ferme la petite vallée et qui a créé ce vaste réservoir où les montagnes se reflètent. Seulement il faut encore loger les gens qu'on inonde. Où sont-ils allés, ceux de Vallon-le-Vieux dont les habitations sont au fond des eaux? Il découvre, en cherchant, Vallon-le-Jeune que chauffe le soleil. Ce sont de bien jolis chalets festonnés de balcons ou de galeries. Et voici la petite église blanche avec son clocher pointu et ses cloches à jour, et voilà, sans doute, la mairie. Tout cela est plaisant à l'œil. Tout cela est neuf. De loin on dirait des joujoux d'enfants. Mais ce n'est pas tout. Il y a encore cet immense palais à l'écart. Un hôtel évidemment, le grand hôtel dont a parlé, dans l'auto-car, le voyageur obligeant. Quel bouleversement dans l'état des lieux, tout de même! On ne peut pas dire que ce ne soit pas réussi. Il faut se réjouir d'un tel progrès. Il faut se réjouir, et Gaspard Salut, après avoir tout examiné avec curiosité, ne se réjouit pas. Non, vraiment, il n'est pas agréable de rentrer chez soi et de ne pas s'y retrouver. Comme tout le monde, il ignorait qu'il tenait à ses souvenirs.

On revient pour revoir ce qu'on a toujours vu. Si tout est changé, ce n'est plus la peine et mieux vaudrait rester au bout du monde.

Mieux vaudrait rester au bout du monde, s'il n'y avait pas quelqu'un au bout du voyage, quelqu'un pour qui, seul, on a entrepris ce voyage de retour. Gaspard n'a plus de parents. Nicolas Hagard, il est vrai, est son parrain et l'ombre du chasseur de chamois a mis à l'abri son enfance. Depuis le printemps, il n'a plus eu de nouvelles. Depuis le printemps, il n'a plus de nouvelles de personne, et pas même de Josette Bize.

C'est là-dessous, à quelques pas, qu'il lui a dit adieu. Nicolas Hagard lui avait bien recommandé alors de regarder ce qu'il ne verrait plus. Mais celui qui s'en va ne songe pas à regarder les choses quand c'est un visage qu'il lui faut quitter. Comme des accordés qui se sont promis devant le prêtre et devant Dieu, Josette et lui marchaient la main dans la main. Lui demandait : « Tu m'écriras. » Elle a répondu : « Je ne sais pas écrire. » Lui réclamait : « Tu penseras à moi. » Elle a répondu pareillement : « Est-ce que je sais penser? » Alors il a dit en riant : « Qu'est-ce que tu sais, Josette? » Ce qu'elle savait, elle le savait bien. Les adieux finis, elle avait couru après lui, criant : « Gaspard, Gaspard! » à faire pleurer la montagne. Et ils s'étaient embrassés. De ces baisers il a vécu deux ans et demi.

Deux ans et demi, est-ce possible? Est-ce possible là-bas, sur la terre chaude de Syrie? Ce serait impossible à tout autre, mais pas à Gaspard Salut. Et pourquoi pas à Gaspard Salut? Parce qu'il a mis son amitié pour Josette dans un tabernacle devant quoi il s'est agenouillé tous les jours. Parce qu'il a pris, tout petit, et sur les genoux de sa mère qui est morte, et ensuite au séminaire où il est resté quelque temps, l'habitude de la prière. Parce que cette prière s'est mêlée à sa respiration et qu'elle est devenue son souffle naturel. Parce que n'ayant personne près de lui, il n'a eu personne pour le détourner d'elle, ne fût-ce qu'un instant. Il revoit, dans sa mémoire qu'elle occupe toute, la dernière image qu'elle lui a laissée : une fraîche figure en triangle sous les cheveux châtains divisés par le milieu, des yeux couleur de châtaigne, un peu dorés, une petite oreille que le soleil traversait, tant elle était mince, et un rire en cascades. Il y a bien la bouche qu'il ne se rappelle pas très bien, et pourtant c'est la bouche qu'il préfère depuis les adieux. Elle était trop près pour être vue. Elle était contre la sienne. Alors,

comment la voir? Cette bouche lui a donné bien du mal et peut-être est-ce pour ce mal qu'il la préfère. Oui, elle l'a beaucoup tourmenté. Avant ces baisers, il était paisible dans sa tendresse. Il allait à la rencontre de sa promise, comme il allait aux offices, avec une piété douce et adorante et ne connaissait pas de trouble. Tandis que, les premiers temps au régiment, il s'était langui d'elle à cause de cette bouche. Et puis son mal s'était apaisé. Il était revenu à son sentiment. Ce sentiment, pur comme une eau de source, ne lui apportait que de la joie. Il se plaisait, de loin, à entendre le rire de la jeune fille, ce rire qui jaillissait et ruisselait si gaiement. En Orient, son mal lui était revenu, et le goût de la bouche offerte, déjà trop éloigné. Ce qui l'avait préservé, c'était encore ce rire. Les femmes d'Orient dont il avait vu le visage dévoilé, les chrétiennes et les Maronites, ne savaient pas rire. Elles étaient sérieuses et graves. Elles ne pouvaient pas le tenter. Elles ne ressemblaient pas à Josette.

Le régiment, l'Orient, est-il sûr d'y être jamais allé? Ce passé ne compte plus. Ce passé n'existe plus, s'il a jamais existé. Il a deux ans et demi de moins. C'est hier qu'il a dit à sa promise : au revoir, et c'est aujourd'hui qu'il la reverra, tout à l'heure, dans quelques instants. Il n'a qu'à se précipiter à la descente. Il entrera en courant dans ce nouveau village qui est là-dessous, et la première personne qu'il y rencontrera et qui aura d'ailleurs une bonne figure connue, il lui demandera : « Mais dites-moi donc où habite Josette? » Et l'autre de lui répondre : « Par ici, tenez. Voilà sa maison. Elle sera contente. » Parce que tout le monde, à Vallon, sait leurs accordailles.

Qu'attend-il? Ne s'est-il pas suffisamment reposé? Son front a séché au soleil. Il n'a pas besoin de beaucoup de souffle pour la descente. Mais c'est qu'il est tout ému et tremblant. Aucun doute : il a peur. Sur la route de Soueida, au Djebel Druse, quand il accompagnait un convoi pourtant bien exposé, il se montrait plus courageux. Il a peur, maintenant que son bonheur est là, à deux pas, maintenant qu'il va le toucher du doigt. Il pourra regarder tout à son aise la bouche de Josette dont il ne se souvient pas très bien, à moins qu'elle ne soit encore trop près. A-t-il peur de la voir de trop près?

Il a peur de tout, et de lui-même. N'a-t-il pas changé depuis deux ans et demi, et le reconnaîtra-t-elle seulement? S'il avait sur lui une petite glace comme au régiment, il s'y regarderait.

Il a dû beaucoup brunir en Orient. Il avait une petite moustache quand il est parti, et il l'a rasée. Il s'est élargi, mais il est aussi maigre. Pourtant il est sûr de ne pas lui déplaire. A Marseille, une de ces femmes hardies qui frôlent les hommes l'a considéré avec admiration. Et non pas une seulement, et aussi, dans le train, une petite qui avait, au contraire, un air bien modeste. Il s'en est aperçu, parce qu'il se posait déjà la même question. Et puis, est-ce qu'on peut vraiment se poser une question pareille? Pour Josette, il n'y a qu'un Gaspard, comme il n'y a pour Gaspard qu'une Josette. Douterait-il d'elle par hasard ? Lui adresserait-il cette injure ? Non, il ne doute pas d'elle, mais comme elle a peu écrit depuis de longs mois, depuis un an bientôt, et des lettres si courtes et si tristes, qui ne le pressaient plus de revenir tout de suite, le plus tôt possible, ainsi que n'y manquaient jamais les premières ! Il a cru tout d'abord qu'elle le comprenait mieux. Elle admettait qu'il retardât son retour pour rapporter un pécule destiné à l'aisance de leur ménage. Mais il s'était bien rendu compte que ce n'était pas cela. Elle avait de la peine et n'en faisait pas confidence. A distance, il la sentait dans le malheur. Il avait demandé des explications à son parrain. Celui-ci, qui n'écrivait guère, lui avait répondu par une sentence: « Les femmes, mon petit, ont besoin de patience et d'amitié. » Il avait réclamé des précisions. Nicolas Hagard n'avait plus donné signe de vie. Alors n'est-il pas fondé à croire qu'il s'est passé quelque chose pendant son absence, quelque chose qui n'est pas du bonheur pour lui?

Le mieux serait d'y voir clair et il hésite comme s'il préférait son incertitude. Ces trois corneilles qui volent au-dessus de lui vont-elles se poser à sa droite ou à sa gauche ? Il sait interpréter les indices : Nicolas, dans la montagne, le lui a appris. Si les trois oiseaux noirs se posent à sa gauche, c'est un mauvais présage. Mais ils vont se poser derrière lui. Gaspard Salut a vergogne de ses superstitions et de ses hésitations. Il reprend son bâton et repart dans la direction de ce Vallon-le-Jeune qu'il ne connaît pas. S'il allait, au détour du chemin, apercevoir sa promise venue à sa rencontre? Non, elle sait qu'il revient, elle ignore le jour et l'heure. Elle ne peut pas se tenir sur le chemin, chaque matin et chaque soir, pour être la première à lui faire accueil. Il faut être raisonnable, bien qu'on n'y tienne pas.

Le village est là. Où habite-t-elle? Ah! voici quelqu'un pour le renseigner, une fillette de quatorze ou quinze ans qui porte un *ciselin* de lait et lève en l'air l'autre bras pour faire contre-poids. Il cherche à lui donner un nom, — peut-être la petite Bastard ou la petite Jacquemont, — mais il y renonce. Deux ans suffisent à changer une enfant en petite femme.

— Dites-moi, lui demande-t-il poliment, où est la maison de Nicolas Hagard?

Au dernier moment, il a substitué son parrain à sa promise. Il n'a pas osé courir tout droit chez la mère de Josette. Lui-même, quand il a posé la question, ne savait pas qu'il la modifierait en la posant.

— Nicolas Hagard, a répété la fillette en devenant toute rouge, et elle s'en est tenue là.

Ne le connaîtrait-elle pas? ce n'est guère vraisemblable.

— Le chasseur de chamois, explique Gaspard.

Mais on lui fait signe qu'on a compris.

— Il faut traverser tout le village et suivre le chemin qui monte. La maison la plus haute, c'est là. Vous trouverez Mme Mélanie.

Sans doute Nicolas est-il dans les prés avec le bétail. Le soir vient, il ne tardera pas à redescendre.

— Bien, je vous remercie. Ne seriez-vous pas Catherine Bastard?

— Oui, monsieur.

Elle a rougi encore et s'est presque sauvée, comme si elle voulait éviter de prolonger la conversation. Un absent est vite oublié. Les lieux le repoussent, et les gens ne le reconnaissent pas. Si elle avait consenti à causer, peut-être l'aurait-il interrogée et peut-être aurait-il su d'elle ce qu'il désirait tant savoir. Tandis qu'il traverse le village comme elle le lui a indiqué, sans distinguer les maisons les unes des autres. Voici l'auberge de la Capucine. Celle-ci, en face, est nouvelle : auberge du Progrès. Une pension de famille occupe avec ses annexes deux ou trois chalets. N'y a-t-il donc plus de paysans à Vallon-le-Jeune? Il va passer devant chez elle et ne le devinera pas. Le cœur lui bat : si elle était à la fenêtre ou sur le pas de sa porte? Il ne souhaite pas de la rencontrer ainsi brusquement. Ce serait trop de joie, ou trop de chagrin. Trop de joie sûrement. Alors, pourquoi cette frayeur? Le village

est traversé de part en part, il n'a vu personne et il en est presque soulagé. Mieux vaut entrer chez les Hagard et prévenir de là Pierrette Bize et Josette.

Ce chamois sculpté sur la porte doit désigner la maison du chasseur. Un beau chalet, ma foi, pierre et bois, avec une galerie qui l'entoure et des fenêtres bien ouvertes. Son parrain sera content de son retour. Les cœurs d'hommes, on en est plus sûr. N'est-il pas sûr des cœurs des femmes, du cœur d'une femme, car il n'y en a qu'une ? Il heurte l'huis et Mélanie le reçoit avec de grandes manifestations, dès qu'elle l'a reconnu, et un grand branle-bas de paroles comme pour l'empêcher de parler lui-même. Elle aussi, elle est devenue toute rouge, autant que la petite Catherine Bastard. Il a l'impression que sa présence inspire de la gêne. On ne l'attendait pas : voilà tout. Il aurait dû envoyer un mot, et même un télégramme, car il a aperçu le bureau de poste. On ne tombe pas chez les gens sans crier gare. Enfin il peut glisser une demande, parmi les exclamations de Mélanie, et ce n'est pas celle qui devrait passer la première :

— Antoine n'est pas là ?

— Mais non, mon pauvre Gaspard, mais non. Ils s'en vont tous, petit à petit, les filles dans les hôtels comme servantes, — ça se dit : femmes de chambre, — les garçons dans les usines. Figure-toi qu'Antoine était allé à la ville pour montrer la carabine de son oncle à un armurier. Il sait comme personne démonter un fusil et le remonter. Il connaît, quoi ? toute la mécanique. L'armurier l'a trouvé si adroit qu'il lui a proposé de le garder. Et naturellement il n'y a pas que des armes, parce qu'on ne se bat plus, mais il y a des bicyclettes, et peut-être un jour ou l'autre des autos. On gagne beaucoup là-dedans.

— Et mon parrain ? jette Gaspard, subitement inquiet, dans ce flot pressé d'explications.

— Attends donc, attends donc, — et le débit de la bonne femme se précipite de plus en plus. — Alors, moi, tu comprends, je vais aller le rejoindre. Je t'attendais justement pour te mettre au courant. On nous offre un bon prix du chalet. Toujours ces pensions de famille pour la saison d'été. Bientôt, il n'y aura plus que ça ici. Tu auras ta part de la somme, parce que Nicolas t'a laissé la sienne.

— Mais où est-il donc, mon parrain ?

— Attends, attends donc. Moi, je vivrai avec le petit. Ma belle-fille, la carmélite, a son couvent tout près. C'est vrai qu'on ne peut pas la voir souvent. La voir, c'est une façon de parler, parce qu'on ne la voit pas. Un voile derrière une grille. Qu'est-ce qui me retiendrait ici maintenant ? Mon mari, et mon fils qu'on avait fait revenir d'Alsace sont inondés.

— Inondés ? répète le pauvre garçon ahuri.

— Tu ne sais pas ? L'ancien cimetière de Vallon est dans le lac.

— Et mes parents ?

— Eux aussi.

— Vous avez permis ça ?

— Oh ! c'est toute une histoire. Dans la construction du village on avait oublié les morts. Ils ne font pas de bruit dans la vie de tous les jours. Mais on est allé à la Toussaint les pacifier. Le curé les a bénis dans une barque, comme Jésus sur un autre lac. Il y a bien un nouveau cimetière, et personne dedans. C'est comme un sort jeté.

Elle voudrait exploiter cette digression et Gaspard la ramène au but qu'il poursuit obstinément et non sans une crainte grandissante. Ne devine-t-elle donc pas qu'il l'atteindra et dès lors pourquoi reculer le moment ? Une bonne femme est une bonne femme et les plus beaux raisonnements ne l'empêchent pas d'éviter la catastrophe aussi longtemps qu'elle le pourra.

— Je veux voir mon parrain. Ne va-t-il pas revenir pour manger la soupe ?

— Attends, je n'avais pas fini de t'expliquer. Moi, je m'en vais à Bellerive avec mon fils. Le chalet est vendu et tu en as ta part. Oh ! c'est une belle affaire, une très belle affaire. Des mille et des cents. Et toi, tu vas habiter le chalet des Bize. Il y a de la place maintenant, beaucoup de place.

Pourquoi y a-t-il tant de place dans le chalet des Bize ?

— Et Josette ? murmure-t-il enfin, la voix étranglée.

— Attends. Mon Dieu ! comme tu es pressé ! J'allais justement t'en parler de Josette. Elle est toute seule maintenant. Sa mère, ma pauvre chère Pierrette, est décédée à l'hôpital de Fontaine-Couverte. On voulait la transporter à Bellerive pour une opération. Mais on vous opère quand vous avez déjà un pied dans l'autre monde.

— Quelle maladie avait-elle ? s'informe Gaspard que le deuil de sa promise atteint.

— On ne sait pas. Les médecins ne savent jamais rien. Ils donnent des noms à la mort, et voilà tout. C'était un mal intérieur. Et c'était aussi le chagrin.

— Le chagrin ? Quel chagrin ?

Mélanie elle-même l'a mis sur la voie. Elle se le reproche aussitôt et cherche maladroitement à se rattraper :

— Une veuve de la guerre, c'est bien assez. Et ton absence, Gaspard. Tu n'aurais pas dû rester si longtemps dans ton Assyrie. Combien de fois l'avons-nous pensé ! L'absence, on ne s'y habitue pas, vois-tu. Du moins ceux qui restent, parce que ceux qui s'en vont... Pierrette se désolait. On ne l'a pas encore ramenée dans le nouveau cimetière où il n'y a personne. A cause des formalités, n'est-ce pas ?

— Ah ! il n'y a personne, répète le revenant qui avait eu des craintes pour son parrain.

— Mais non, personne. C'est même assez curieux.

Il revient à Nicolas Hagard. Tout à l'heure il reviendra à Josette. Cette Mélanie est insupportable : elle parle à tort et à travers et dans ce flux et ce reflux on n'apprend rien et l'on doute de tout.

— Enfin où est mon parrain ? Je veux le revoir.

— Qui peut savoir où il est, mon petit ? On l'a cherché dans toute la montagne.

— Que me dites-vous là, Mélanie ? Lui aussi, il est mort ?

— On ne peut pas le dire, je te jure. Personne ne l'a vu mort. Mais personne ne l'a revu vivant.

— Il s'est perdu, conclut Gaspard dans une affreuse angoisse.

— Voilà : il s'est perdu. Au printemps, quand les neiges commencent à fondre, il s'est senti tout délivré. Il a dégraissé sa carabine et il est allé trouver ses chamois. Il connaît bien leurs cachettes, mais c'est la saison où les chèvres mettent bas leurs chevreaux. Il ne veut pas qu'on touche aux mères ni aux petits. Faudrait pas que les braconniers les lui prennent ! Ça ferait vilain. Alors, il approche les boucs qui vivent tout seuls comme les vieux garçons. Ce matin-là, il est parti de bonne heure. Quand le ciel était bien lavé et quand le levant annonçait une belle journée, il ôtait son chapeau sur le seuil et il disait : Merci. Plus d'une fois, je l'ai entendu qui parlait. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait. Il ne voulait rien, que remercier le bon Dieu.

— Ah ! c'était sa prière à lui, interrompt Gaspard.

— Sans doute. Chacun a la sienne. Moi, la mienne, c'est les *Pater* et les *Ave*, parce qu'on n'invente rien. Mais il ne m'expliquait jamais où il allait. Il se méfiait de moi, parce qu'il assurait comme ça que les femmes ne tiennent pas leur langue, — si on peut dire ! — et il se méfiait d'Antoine qui l'aurait suivi. D'habitude il ne rentrait que le soir, avec une bête autour du cou. Le soir je l'ai attendu et il n'est pas rentré. Déjà une fois ou l'autre il avait passé la nuit dans un refuge, ou même dehors sur la montagne. Mais le lendemain, point de Nicolas. Alors je me suis inquiétée. J'ai averti le maire, notre Joachim Rebut, qui m'a reçue de mauvaise humeur et m'a répliqué : « Ça n'arrive qu'à moi. » Il ne lui était arrivé que notre malheur. Mais il s'est donné du tintouin pour organiser la battue. Le fils Guillot et Thomas Chevillard, qui sont aussi des chasseurs, la conduisaient. Ils ont fouillé les ravins et les crevasses et ils n'ont rien trouvé. Pas même des traces de pas à cause d'une neige fraîche. Antoine est retourné tout seul aux affûts de son oncle, parce qu'il les connaissait, et même je n'étais pas tranquille. Si, lui aussi, n'était pas revenu ? Il l'a surtout cherché au Colombier, là où les deux étrangers se sont tués l'an passé, même qu'on les a enterrés à la Croix-aux-Chèvres. Mais rien, rien de rien. Ni le fusil, ni une douille de cartouche, ni les clous des souliers. Il a bien fallu renoncer. Est-il mort ou n'est-il pas mort ? Ils disent par ici qu'il est tombé dans un trou. Allons donc ! un homme comme lui qui a toujours vécu dans la montagne ne se laisse pas manger par la montagne. Moi, vois-tu, j'ai idée qu'il reviendra.

— Alors, pourquoi partir pour la ville ?

Interdite, elle s'aperçoit qu'elle brode pour se tromper elle-même. Les perdus dans la neige sont comme les perdus en mer : on ne les revoit jamais plus. Quelquefois, le glacier rend les premiers, après une longue gestation.

Gaspard Salut fait un signe de croix en l'honneur du trépassé. Il connaît tout à coup le sentiment filial qu'il éprouvait, sans lui donner un nom, pour son parrain, n'ayant pas eu la fortune de l'éprouver pour son père. Oui, la paternité, c'était de toute évidence cette force auguste et protectrice qui abrite, comme un grand arbre, contre les orages. L'arbre était abattu, et l'orage s'amassait. Il se souvient de la dernière lettre de

Nicolas Hagard qui n'écrivait guère, préférant sa carabine à sa plume, et qui lui recommandait la patience et l'amitié pour Josette. L'amitié, était-ce nécessaire ? et pourquoi la patience? Il étend les mains autour de lui comme pour toucher le malheur qu'il devine, qu'il sent, qu'il appelle, tant il est sûr de sa présence. Nicolas Hagard n'est plus là pour le couvrir de sa force.

— Et Josette ? réclame-t-il pour la seconde fois.

Car ce ne peut être que sur elle que la foudre est tombée.

— Josette ? répond Mélanie, comme si elle n'était pas préparée à cette question. Eh bien ! elle est chez elle toute seule depuis le décès de sa maman.

— Sait-elle que je reviens?

— Oui et non. Elle le sait et ne le sait pas. Tu n'as pas indiqué le jour. On t'espérait plutôt demain ou après-demain. Ou même un peu plus tard, à cause de la distance. Mais aujourd'hui tout va si vite !

Gaspard hésite maintenant, puis il décide :

— Je vais la voir.

Mais la pauvre femme se jette contre la porte pour lui barrer le passage :

— N'y va pas, Gaspard, n'y va pas !

Elle n'a pas été maîtresse de son geste, ni de son objurgation. Tout de suite elle regrette leur vivacité. Mais comment battre en retraite?

— Et pourquoi n'irais-je pas? s'irrite le jeune homme. Vous vous taisez. Laissez-moi passer, madame Mélanie, ou bien, alors, expliquez-vous. Je suis un homme. Là-bas, en Syrie, on se battait : j'ai peut-être eu peur, mais j'ai bien tenu. Voyez, je me tiens bien. J'écouterai. Là-bas, en Syrie, quand j'avais peur, je pensais à Josette, et tout allait bien. Je pense à elle maintenant, même si elle doit m'apporter du mal. Mais ne restez pas plus longtemps la bouche cousue, madame Mélanie, par pitié.

Elle se met à pleurer et se tord les bras :

— Je ne sais pas parler, moi, comprends-tu, mon petit Gaspard. Elle n'a rien fait de mal, je te le jure. Mais c'était bien entendu avec Nicolas. Nicolas avait dit : « Quand Gaspard reviendra, je l'attendrai sur la route. Et nous irons tous deux chez le curé. Après, il ira chez elle et tout ira bien. »

— Mon parrain a dit cela ?

— Il l'a dit, et il n'est pas là pour te conduire. Ne vois-tu

pas comme j'ai de la peine, là, toute seule, dans cette maison, en face de toi qui reviens sans avertir?

— Je vais chez le curé, déclare Gaspard.

— La soupe est chaude. Mange-la d'abord.

Et parce que, dans les plus douloureuses circonstances, il convient de manger la soupe quand elle est chaude, le jeune homme se met à table en face de Mélanie qui n'ose plus le regarder. Mais il avale les cuillerées rapidement, et il se lève après la dernière.

— Un morceau de ce fromage, Gaspard? Il est sec, mais il a bon goût. A ton âge, on a toujours faim.

Il repousse son assiette et va passer le seuil.

— Tu prendras la chambre de Nicolas. Par testament il t'a laissé sa part de la maison. La moitié.

— Ah! il a parlé de moi dans son testament?

— Bien sûr qu'il n'allait pas oublier son filleul.

Il est content de n'avoir pas été oublié, bien qu'il fût si loin. Et le voilà qui s'achemine à grandes enjambées vers le presbytère sans demander son chemin à personne. Le presbytère est à côté de l'église : inutile de se renseigner. Cependant il a été vu et reconnu : Gaspard Salut est de retour... Et déjà la nouvelle se répand dans le village. Mais l'abbé Berger est absent.

— Il se tue, monsieur, il se tue, développe la servante qui n'est pas contente. Il est allé voir un malade. Je vous demande un peu si les malades ne peuvent pas attendre. C'est tout en haut, à la Maladière, qui est un hameau dans la dépendance de Vallon.

— Je sais, murmure Gaspard.

— Ah! je ne vous croyais pas d'ici. Parce que votre figure ne me revient pas. Je vous avais pris pour un de ces étrangers comme il y en a des tas maintenant. On est venu le chercher quand son couvert était mis. Il a tout planté là, et me voilà avec mes pommes de terre.

Gaspard Salut est tout décontenancé. Comment pourra-t-il attendre jusqu'au lendemain? De Mélanie il ne tirera que des larmes et des mots vagues et inutiles. Nicolas Hagard a déclaré qu'il fallait voir le prêtre avant de voir Josette. Il lui obéira, parce que Nicolas Hagard est mort et que la parole des morts est sacrée. De nouveau il traverse le village. Elle habite une de ces maisons où brille la lumière électrique. Les lampes d'autre-

fois ne donnaient pas tant de clarté. La soirée est claire encore. C'est un doux soir d'été, et bien que le vent de la montagne le rafraîchisse, il fait bon de respirer dehors. Quelle différence avec la chaleur syrienne ! Mais le jeune homme est rebelle aux caresses du pays natal. Des groupes d'hommes et de femmes sont assis sur des bancs en plein air et causent à mi-voix. Josette est peut-être là. Mais non, Josette se terre chez elle. Elle a ses raisons. Quelles peuvent donc être ces raisons?

— Josette, appelle-t-il en lui-même et la bouche close, petite Josette, quoi que tu aies fait, je te pardonne. Quoi que tu aies fait, je suis là. Ils ne comprennent pas, eux, ils ne peuvent pas comprendre. Toi et moi, on se comprendra. Crois-tu en moi, Josette, comme je crois en toi?...

Et il s'exalte dans son amitié qu'il rapporte intacte après trente mois d'absence. Josette a peut-être sa fenêtre ouverte. Josette a peut-être deviné sa présence. N'y a-t-il pas des avertissements secrets lorsqu'on aime? Mais l'exaltation de Gaspard se dissipera-t-elle au grand jour? Ne va-t-elle pas se dissiper sans retard, car il rencontre Pierre-Marie Blanc et Étienne Ducroz qui sont de sa classe et qui le cherchent. On n'échappe pas à ceux de sa classe, quand on revient du service et surtout quand on revient des colonies. Les jeunes gens lui font de grandes démonstrations de camaraderie : déjà son retour est connu, alors ils étaient allés le cueillir chez Mélanie Hagard, et de là au presbytère.

— Déjà chez le curé? Quels péchés as-tu donc commis par là-bas? C'est peut-être avec des négresses. Viens boire un verre à l'auberge du Progrès.

Ils l'entraînent presque de force. La classe, c'est la classe. Et le voilà attablé à l'auberge, dans ce village qui est le sien et qui lui est inconnu, entre deux compagnons qu'il sent plus éloignés de lui que des étrangers.

HENRY BORDEAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LETTRES DE NAPOLÉON Ier A LA REINE HORTENSE

PUBLIÉES PAR LE PRINCE NAPOLÉON

Les archives du prince Napoléon renferment les originaux de quarante-sept lettres de l'Empereur à la reine Hortense. Quelques-unes ont été publiées en divers recueils. Celles que nous donnons ci-après sont restées jusqu'à présent inédites.

La première pièce de la série est datée du 22 prairial an IV (10 juin 1796). Marié le 9 mars, Bonaparte avait quitté Paris le 11 au soir; Joséphine ne se mit en route, pour le rejoindre, que le 26 juin. Pendant ce temps, Hortense, âgée seulement de treize ans, était en pension à Saint-Germain, chez Mme Campan. Le mariage de sa mère avait été pour elle un gros chagrin, comme on l'a vu par les *Mémoires* que la *Revue* vient de publier. Elle boudait et ne voulait pas écrire à son beau-père. Mme Campan l'y contraignit. L'enfant s'exécuta de mauvaise grâce. « La chose qui m'a le plus étonnée, disait-elle dans sa lettre, c'est que vous à qui j'ai entendu dire tant de mal des femmes, vous vous soyez décidé à en prendre une. » Le général lui répondit par « une assez longue lettre d'une écriture extrêmement difficile à lire », à tel point que ce fut seulement sous le Consulat que la petite Hortense put, grâce à Bourrienne, apprendre « tout ce qu'elle contenait d'aimable ». Lettre charmante où Bonaparte se révèle sous un aspect de bonhomie tout nouveau.

Copyright by Librairie Plon, 1927.

Au quartier général de Milan, le 22 prairial
l'an 4e de la République une et indivisible.

BONAPARTE, *général en chef de l'armée d'Italie*

A Mlle Hortense.

J'ai reçu votre aimable lettre. Au milieu des horreurs de la guerre, il n'est rien de plus charmant que ce qui me rappelle le souvenir d'aimables enfants que j'aime pour eux et parce qu'ils appartiennent à la personne du monde qui m'intéresse le plus.

Vous êtes une méchante et très méchante. Vous voulez me mettre en contradiction. Sachez donc, aimable Hortense, que lorsque l'on dit du mal des hommes, l'on s'excepte, lorsque l'on dit du mal des femmes, l'on excepte celle dont les charmes et la douce influence a captivé notre cœur et attaché tous nos sentiments. Et puis, vous le savez bien, votre maman est incomparable sur la terre. Personne ne joint à son inaltérable douceur ce je ne sais quoi qu'elle inspire à tout ce qui l'entoure. Si quelque chose pouvait ajouter au bonheur que j'ai de lui appartenir, c'est les doux devoirs qu'il m'impose à votre égard. J'aurai pour vous les sentiments de père et vous m'aimerez comme votre meilleur ami... Mais je suis fâché contre vous, contre votre bonne maman. Elle m'avait promis de venir me voir et elle ne vient pas. Le temps est long, loin de ce que l'on aime. Jugez du plaisir que j'aurais à Paris à vous voir, à disputer avec vous et à vous conter des histoires terribles.

Une petite part dans votre souvenir. Un baiser à Eugène à qui je dois écrire. Croyez-moi pour la vie

Votre

BONAPARTE.

P.-S. — Vous devez avoir reçu la petite boîte de parfums. Je vous apporterai cent belles choses.

PENDANT LE VOYAGE DE NORMANDIE

Le 4 janvier 1802, Hortense épouse Louis Bonaparte. Cette union resserre encore les liens qui l'attachent à son beau-père. C'est sur le même ton, gentiment taquin, que, au cours de son voyage à Rouen, au Havre et à Dieppe, le Premier Consul lui écrit :

22 brumaire an XI.

Madame Hortense Louis,

Votre maman se porte bien. Elle sera demain 23 à minuit à Saint-Cloud. Le gros benêt (1) court la poste et soigne toutes les jolies femmes de la route et danse toutes les nuits. Nous nous portons bien et nous vous aimons autant que vous le méritez. Comme vous devez avoir bonne opinion de votre petit mérite, c'est assez vous en dire. Donnez de ma part un baiser et un bon soufflet au gros Louis (2).

Tout à vous
B.

On sait les calomnies abondamment répandues par les libelles anglais sur la nature des relations du Consul et de sa belle-fille avant le mariage de celle-ci. Cette lettre suffirait, s'il était besoin, à en prouver le néant.

A BOULOGNE (1804 ET 1805)

La pureté de l'affection qui unit l'Empereur à la princesse Louis ressort encore des lettres que voici, écrites du camp de Boulogne, où il attendait l'instant propice pour envahir l'Angleterre.

Pont-de-Briques, le 27 thermidor an XII.

Ma chère fille,

Je voulais vous écrire pour vous prier de me donner de vos nouvelles, — car depuis un mois je n'entends pas parler de vous, cependant votre santé m'intéresse et votre état de grossesse doit la rendre bien chancelante, — lorsque Eugène m'a remis votre lettre.

Je sais apprécier vos sentiments pour moi et vous êtes convaincue que rien ne peut altérer l'amitié paternelle que je vous ai vouée dès votre plus tendre enfance. Votre contentement, votre santé, votre bonheur comme celui de votre frère font partie de mes plus tendres affections.

Écrivez-moi quelquefois. Donnez-moi des nouvelles de

(1) Eugène qui, depuis le 13 octobre 1802, était colonel des chasseurs de la garde des Consuls et accompagnait dans ce voyage son beau-père et sa mère.

(2) Louis Bonaparte.

M. le connétable dont je n'entends pas parler et n'oubliez pas de donner pour moi deux baisers à M. Napoléon (1).

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, ma chère fille, en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

Pont-de-Briques, le 30 thermidor an XII.

Ma chère fille,

Je vous envoie une demande de mariage pour une pensionnaire de Mme Campan. Voyez d'arranger cette affaire. L'officier qui la demande est un homme de mérite (2).

Deux baisers à M. Napoléon. Mille choses aimables pour vous et des reproches à Louis, qui me laisse ignorer où il est, ce qu'il fait.

NAPOLÉON.

En août 1805, l'Empereur est de nouveau à Boulogne. Le prince Louis, nommé commandant de la réserve de l'armée d'Angleterre, a établi son quartier général à Saint-Amand, dont il espère que les eaux lui rendront la santé ; sa femme l'y a accompagné et c'est là que, en réponse à des souhaits de fête, elle reçut ce billet :

De mon camp impérial de Boulogne, le lundi 24 thermidor an XIII.

J'ai reçu et lu avec plaisir, ma chère petite fille, votre lettre aimable comme tout ce qui vient de vous. Vous m'avez fait songer que je deviens vraiment un vieux père, mais ce que vous me dites de l'intelligence de Napoléon me fait voir une troisième génération, car, votre mari lui-même, je l'ai vu si petit que je l'en puis considérer comme la seconde.

Je suis à Boulogne depuis quelques jours. J'y resterai encore longtemps. Je verrai avec plaisir que vous m'écriviez, et vous seriez tout à fait aimable de venir avec Napoléon passer

(1) Le prince Napoléon-Charles, fils aîné de la Reine. Celle-ci attendait alors son second fils, Napoléon-Louis.

(2) La pensionnaire était la fille de Pierre Benezech, né à Montpellier en 1749, ministre de l'Intérieur sous le Directoire, qui avait été nommé par le Consul préfet de Saint-Domingue où, à peine débarqué, il était mort le 13 juin 1802. L'officier était Daniel Marx, né à Wissembourg le 23 janvier 1761, alors colonel du 7e hussards, plus tard général de brigade, décédé à Remiremont le 14 décembre 1839. Son mariage avec Charlotte-Joséphine Benezech fut célébré le 16 février 1805.

ici cinq ou six jours. Arrangez cela avec Louis. Cela mettra un peu de gaieté dans votre vie des eaux. L'on dit que Saint-Amand est triste.

Adieu, ma bonne petite fille. Mille baisers affectueux. Napoléon cadet que j'ai laissé à Saint-Cloud est très bien (1). Pour moi, je serai bien aise de vous voir. Vous ne douterez jamais de tout mon attachement et de l'amitié que je vous porte. J'ai écrit hier par un courrier à la petite mère.

NAPOLÉON.

Hortense se rendit à cette invitation. Elle passa quelques jours à Boulogne, enthousiasmée par le spectacle de l'incomparable armée qu'elle avait sous les yeux. Peu après, Napoléon rentrait à Saint-Cloud et il s'apprêtait à partir pour la campagne d'Austerlitz quand il écrivit ces quelques mots à sa belle-fille :

19 fructidor an XIII.

Ma chère petite fille,

Je reçois avec plaisir votre lettre. Vous savez l'intérêt que je vous porte, l'estime que vous m'avez toujours inspirée, le désir constant que j'ai de vous savoir gaie et environnée des plaisirs et des passe-temps de votre âge. Embrassez bien Napoléon pour moi. Faites que Louis soit aimable et moins sérieux. Il a les vertus d'un homme de cinquante ans. Il faut qu'il tâche d'avoir l'étourderie et l'indulgence d'un homme de vingt-cinq ans.

Adieu, j'ai tant d'affaires! J'espère que vous serez ici avant mon départ.

NAPOLÉON.

LE PRINCE NAPOLÉON-CHARLES

L'Empereur avait voué une profonde tendresse au fils aîné de la Reine, le prince Napoléon-Charles. Sur la tête de cet enfant reposaient l'avenir de sa dynastie et celui de la France ; il concentrait sur elle cet intense besoin d'affection paternelle

(1) La Reine n'avait emmené à Saint-Amand que le prince Napoléon-Charles, son fils aîné. Elle avait laissé à Saint-Cloud le plus jeune, Napoléon-Louis.

dont, plus tard, il entourera le petit roi de Rome. C'est à ce neveu, né en 1802, qu'il pense presque constamment en écrivant les lettres suivantes, dont la première est du lendemain d'Austerlitz, les autres de 1806 et 1807.

Hortense était, sur ces entrefaites, devenue reine de Hollande. En juin 1806, elle partait pour ses nouveaux États et, de là, allait rejoindre sa mère pour vivre auprès d'elle les heures glorieuses de la campagne d'Iéna. Elle envoya, à diverses reprises, à son beau-père, des lettres de l'écriture de son très jeune fils, — auxquelles elle avait largement collaboré.

Vienne, le 22 frimaire an XIV.

Je reçois, ma bonne petite Hortense, la lettre de Napoléon, où je reconnais toute la tendresse et l'amitié de la maman. Je désire vivement qu'il grandisse, qu'il puisse assez connaître tout ce qu'il faut qu'il fasse pour se rendre digne de ses destinées futures. Adieu, ma petite fille. Vous savez que je vous aimerai toujours comme je le fais depuis votre enfance.

NAPOLÉON.

Saint-Cloud, le 5 août 1806.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre. J'ai vu avec plaisir que Napoléon se porte bien. J'espère qu'il ne cesse pas d'apprendre des fables et d'exercer sa mémoire. Les eaux (1) vous feront du bien et l'automne qui amènera les fêtes me donnera le plaisir de vous voir. Ne doutez pas du prix que j'y attache.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

Wittenberg, le 23 octobre 1806.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre. Je vois avec plaisir que vous soyez à Mayence. Soyez gaie et contente. Mes affaires vont fort bien. J'espère que je trouverai M. Napoléon grandi d'un pied et fort savant. Mille baisers à tous les deux.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

(1) D'Aix-la-Chapelle.

Posen, le 29 novembre 1806.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre du 21. Ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous voir, mais l'Impératrice ne part pas encore, vu mon voyage de Pologne où je serai occupé pour quelques jours.

Je reçois votre lettre du 22 avec une ode qu'a faite M. Desprez (1) sur la bataille d'Iéna. Elle m'a paru bien.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

Ce 3 janvier 1807.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre et celle de monsieur Napoléon que je suppose être de vous. Je vous remercie donc de l'une et de l'autre. Je vous souhaite bonne et très bonne année. Donnez un baiser et un cadeau de ma part à Napoléon et à son frère; pour vous, ne doutez jamais de mon amitié paternelle.

NAPOLÉON.

Varsovie, le 8 janvier 1807.

Ma fille,

Je reçois votre lettre et celle de monsieur Napoléon. Je soupçonne toujours qu'il ne sait pas trop ce qu'il écrit et que la main lui a été tenue par sa petite maman. Toutefois embrassez-le de ma part. J'aurais été fort aise de le voir, mais il me faut remettre ce plaisir à mon retour en France qui, j'espère, ne tardera pas.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

22 janvier 1807.

Ma fille,

Je reçois votre lettre. Je vois avec peine que vous quittez l'Impératrice. J'aurais été très aise de vous voir, mais vos peuples de Hollande seront contents de vous voir. Ne doutez jamais de mon amitié. Elle n'a pas de bornes. Mille baisers aux deux petits.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

(1) Secrétaire des commandements de la Reine et vaudevilliste.

A Varsovie, le 29 janvier 1807.

Ma fille,

Je reçois votre lettre du 20. Je ne puis rien faire pour Mme des Cars (1). C'est une intrigante et une mauvaise femme. Aussitôt que je retournerai à Paris, j'écrirai à Louis pour vous y faire venir. Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous voir et du tendre attachement que je vous porte.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

LA REINE ET SON MARI

Les démêlés conjugaux du roi et de la reine de Hollande n'étaient plus un secret. Le bruit en vint jusqu'à l'Empereur qui, le 4 août 1807, adressa de vifs reproches à son frère. Ces reproches émurent vivement Louis : il supplia sa femme de démentir elle-même les faits qui les avaient provoqués. Hortense eut le courage d'écrire à Napoléon qu'elle était heureuse. Le billet qui suit est la réponse reçue à la suite de cette démarche.

A Finkenstein, 2 mai 1807.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre. Je vois avec plaisir que vos enfants se portent bien. Vous savez mieux que moi que votre premier devoir est de plaire à votre mari. Je sais qu'il a tort de vous laisser apercevoir des mouvements de jalousie qui, après tout, font voir l'amour qu'il a pour vous. Vous devez vous attacher à rester constamment avec lui et à lui être agréable de toutes les manières.

Louis est un homme juste, quoiqu'il puisse avoir quelquefois des idées extraordinaires. Vous trouverez tout à fait le bonheur lorsque vous sacrifierez tout, même ce qui paraît être vos droits, pour lui être agréable. Quant à moi, j'apprendrai avec un grand plaisir que les froideurs qui ont souvent existé dans votre intérieur n'existent plus et que vous êtes avec Louis aussi bien qu'une personne aussi bonne que vous doit l'être.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

(1) Étiennette-Charlotte-Dorothée-Émilie de Ligny avait épousé le 6 juin 1780 F.-N.-R. de Pérusse, comte des Cars. La police l'avait invitée à s'éloigner de Paris.

LA MORT DU PRINCE ROYAL

Au moment même où l'Empereur écrivait cette lettre, dont les exhortations devaient être si inutiles, un affreux malheur allait frapper Hortense. Son fils aîné, le prince Napoléon-Charles, âgé seulement de quatre ans et six mois, mourait du croup dans la nuit du 4 au 5 mai 1807. Napoléon en ressentit un profond chagrin.

A Finkenstein, le 14 mai 1807.

Ma fille,

En apprenant la perte que nous venons de faire, j'ai songé à tout le chagrin auquel vous étiez livrée. Il faut du courage. Je vois avec plaisir que vous allez à Paris. Soignez votre santé, afin de ne pas augmenter la peine que j'éprouve.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

On se souvient que le violent désespoir d'Hortense, qui s'était réfugiée à Cauterets, et la forme sous lequel il se manifestait, déplurent à l'Empereur. Lorsqu'elle commença à se résigner, il reprit avec elle son ton habituel :

A Tilsitt, le 5 juillet 1807.

Ma fille,

Je reçois votre lettre du 18 juin. Je vois avec plaisir que votre santé commence à se rétablir. J'espère qu'après avoir pris les eaux vous viendrez à Paris, où je pense que je serai. J'aurai un grand plaisir à vous y renouveler l'assurance des sentiments que vous me connaissez.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

LA NAISSANCE DE NAPOLÉON III

En quittant Cauterets, Hortense retrouva son mari à Toulouse. Ils s'y réconcilièrent. Le 20 avril 1808, naissait un enfant qui reçut les prénoms de Charles-Louis-Napoléon et qui devait être Napoléon III. L'Empereur, après avoir une première fois félicité la mère, lui écrivit encore :

Bayonne, le 7 mai 1808.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre. J'apprends avec plaisir que tous les jours vous vous rétablissez et que votre fils se porte bien. Je désire qu'il soit appelé Charles-Napoléon.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

L'EMPEREUR PREND LE PARTI DE SA BELLE-SŒUR

Après la naissance du jeune prince, Hortense resta à Paris, malgré les objurgations de son mari qui exigeait le retour de Napoléon-Louis en Hollande. Cet enfant était bien délicat et les brumes des Pays-Bas pouvaient lui être fatales. Une sorte d'intimité s'établit à ce moment entre Caroline Murat et la reine de Hollande qui fit sa belle-sœur confidente de ses tourments. Quand cette dernière se rendit à Marrac (1) pour recueillir la couronne de Naples, elle mit l'Empereur au courant de ces démêlés conjugaux et celui-ci prit le parti de la mère.

Bayonne, le 17 juillet 1808.

Ma fille,

La princesse Caroline m'a fait connaître combien vous êtes malheureuse. C'est aux mères à soigner l'éducation jusqu'à l'âge de sept ans. Vous devez donc garder Napoléon près de vous. D'ailleurs le climat de la Hollande lui serait funeste. Sa santé m'importe trop et je verrais avec grande peine qu'il y allât. Quant à vous, vous devez écrire fortement et franchement au Roi, lui faire connaître les malheurs que vous avez éprouvés et lui demander catégoriquement la manière dont vous devez être traitée. Vos femmes de chambre, vos domestiques, votre écurie, votre maison doivent être séparés. Vous avez ce droit, et il est juste.

Le Roi, au fond, vous aime, et peut-être qu'une explication ferme et franche le fera revenir aux procédés. Toutefois, vous avez le droit d'être heureuse et le Roi est trop raisonnable pour ne pas sentir qu'il arrive un âge et un rang où il faut accorder à chacun ce qui lui est dû. Si tous les détails que m'a

(1) Château, situé près de Bayonne, que l'Empereur avait acquis peu de temps auparavant.

donnés la princesse Caroline sont exacts, il y a dans tout cela défaut de s'entendre clairement.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

Un peu plus tard, Napoléon étant parti pour l'Espagne, la Reine, mise à la portion congrue par son mari, privée du traitement que la France cessait de servir aux princes étrangers, dut renvoyer ses domestiques et s'installer avec sa mère au palais de l'Élysée. L'Empereur fut mécontent de ce geste.

A Valladolid, le 8 janvier 1809.

Ma fille,

Je reçois votre lettre. Vous avez mal fait de renvoyer le domestique. Cela ne se fait jamais. Vous auriez dû avant me demander mon opinion. Dans l'endroit où vous êtes, tout cela sont des choses importantes. Je pense que vous devez dans le Carnaval recevoir et tâcher de faire les honneurs de Paris. Si le Roi ne vous donne pas tout ce qui est nécessaire pour tenir votre maison, j'y suppléerai (1).

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

De mon camp impérial de Valladolid, le 13 janvier 1809.

Ma fille,

Ayant destiné pour cette année un fonds de 60 000 francs pour soulager les pauvres veuves et enfants de mes soldats et autres pauvres de mon empire, j'ai ordonné à mon grand maréchal du palais de tenir à votre disposition un crédit de 5 000 francs par mois. Ces 5 000 francs seront distribués sur vos mandats aux personnes que vous désignerez.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

Pendant la campagne de 1809, Hortense, toujours séparée de son mari, accompagna sa mère à Strasbourg. Elle se rendit ensuite à Bade ; mais un ordre de l'Empereur la força à rentrer en France et à s'installer à Plombières.

(1) Peu après, l'Empereur accordait à la Reine un traitement annuel de 700 000 francs.

Le 19 juin 1809.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre. Plombières achèvera ce que Bade a commencé. J'apprends avec plaisir que le grand-duc de Berg (1) et le petit se portent bien. Tâchez de vous rétablir entièrement et ne doutez jamais de mes sentiments.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

L'ABDICATION DE LOUIS

Après le divorce de sa mère et le second mariage de Napoléon, Hortense dut se résigner à retourner en Hollande. Elle n'y retrouva ni le bonheur ni la tranquillité. Bientôt elle quitta Amsterdam, n'emmenant avec elle que son plus jeune fils, pour se réfugier de nouveau à Plombières. Ce fut là qu'elle apprit l'abdication de Louis, signée le 1er juillet 1810, et reçut les premières instructions de l'Empereur, dictées dès la réception de la nouvelle du coup de tête royal.

A Saint-Cloud, le 12 juin 1810.

Ma fille,

J'apprends avec plaisir votre arrivée à Plombières. Je désire que les eaux vous fassent du bien. Tâchez de vous y amuser. Soignez votre santé et ne vous faites point de chagrin de choses qui ne doivent plus vous en faire. Vous ne devez jamais douter de mon amitié ni de mes sentiments.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

A Rambouillet, le 8 juillet 1810.

Ma fille,

Vous aurez reçu un courrier de Hollande qui vous aura fait connaître le nouvel acte de folie du Roi. Je suppose que vous m'aurez communiqué tout et que vous n'aurez rien répondu jusque-là. Je vous écrirai aussitôt que vous m'aurez mandé ce qu'on vous aura écrit. Ma volonté est de réunir la Hollande à

(1) Le prince Napoléon-Louis avait été créé grand-duc de Berg le 3 mars 1809.

la France. Je vous enverrai copie de la lettre que vous devez écrire à la Régence si déjà vous ne lui avez répondu. Je pense qu'il est convenable que vous envoyiez un de vos officiers pour chercher le Prince royal. Vous le ferez venir à Plombières si vous devez y rester quelque temps. Sinon vous pourrez aller à sa rencontre jusqu'à Laeken et de là le ramener à Paris (1).

Émancipée par l'acte du Roi, vous pourrez vivre tranquillement à Paris. Il me reste à apprendre que votre santé est tout à fait rétablie et que vous n'avez plus de sujet de peine.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

Cette lettre était à peine partie que M. de Spaen apporta à Plombières un message du président du Corps législatif et une adresse du Conseil provisoire de régence. Hortense s'empressa de communiquer ces documents à l'Empereur. L'envoi se croisa avec de nouvelles lettres de Napoléon.

A Rambouillet, le 10 juillet 1810.

Ma fille,

Je vous ai envoyé avant-hier un courrier. Puisque vous ne m'avez pas écrit, il paraît que vous n'avez rien reçu de Hollande et qu'on ne vous aura pas informée de ce qui s'est passé.

J'envoie le comte Lauriston, mon aide de camp, pour chercher le grand-duc de Berg que le Roi a laissé à Haarlem dans le dernier dénuement. Lauriston est chargé de le ramener à Paris. Prenez tranquillement les eaux et lorsque votre saison sera finie, vous reviendrez à Paris.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

A Saint-Cloud, le 19 juillet 1810.

Ma fille,

J'ai reçu votre lettre du 15. J'ai reçu aussi la note sur M. de Spaen. Je l'ai fait inscrire comme candidat. Je ne vois pas d'inconvénient que vous alliez à Aix. Cela fera plaisir à l'Impératrice (2) qui a, je crois, le projet de passer quelque temps à Genève après les eaux.

(1) Ici se trouvent, sur l'original, deux lignes qui ont été très soigneusement rendues illisibles probablement par la Reine elle-même.

(2) Joséphine.

J'attends Napoléon demain ici. Je ne sais pas où est le Roi. Soyez bien persuadée que sa conduite ne m'inspire pas d'autre sentiment que la pitié.

Votre bien affectionné père,

NAPOLÉON.

Saint-Cloud, le 20 juillet 1810.

Ma fille,

Napoléon vient d'arriver. Je m'empresse de vous l'annoncer. J'ai fait placer lui et son frère à Saint-Cloud dans le pavillon d'Italie (c'est le bâtiment que vous connaissez sous le nom de pavillon de Breteuil).

Je viens de recevoir des nouvelles officielles sur le Roi. Il a passé à Dresde pour se rendre aux eaux de Toeplitz en Bohême. On m'assure qu'il s'est fort mal comporté dans les derniers jours de son séjour en Hollande et qu'il a emporté plus de 10 millions (1). Cette dernière circonstance m'afflige beaucoup.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

QUESTIONS D'ARGENT

M. Pierlot, intendant général de Joséphine, avait dû suspendre ses payements. Il était débiteur de plusieurs centaines de mille francs envers Hortense. Napoléon dut intervenir.

Saint-Cloud, ce 23 avril 1811.

Ma fille,

Pierlot ayant fait banqueroute, proposez-moi quelqu'un pour être chargé de vos affaires. J'ai pris un décret pour régler votre apanage. Moyennant cela, vous entrerez en jouissance parfaite des 2 millions (2). Ayez un intendant, afin que vos domaines se trouvent organisés.

(1) Cette accusation était controuvée. Louis, avant son départ, n'avait vendu qu'une partie de ses propriétés et mis ses diamants en sûreté.

(2) Ces deux millions étaient l'apanage que Louis refusait.

Vous ferez restituer à mon trésorier Estève ce que vous auriez reçu de la couronne depuis le moment où vous entrez en jouissance de l'apanage. J'en excepte ce qui a été payé pour le grand-duc de Berg qui continuera à jouir de ce revenu et je désire qu'il soit dépensé en entier pour lui.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

LA FIN DE L'EMPIRE

Lorsque sonnèrent les mauvaises heures de 1814, Hortense ne s'éloigna de la capitale que contrainte et forcée. Elle se rendit à Navarre auprès de sa mère, puis voulut porter à Marie-Louise, échouée à Rambouillet, des consolations dont celle-ci ne se souciait guère. Pendant ce temps, à Fontainebleau, Napoléon, trahi, abandonné de tous, attendait des nouvelles des siens. Hortense lui en donna de l'Impératrice.

Fontainebleau, le 17 avril 1814.

Ma sœur,

J'ai reçu une lettre de vous du 9 avril. J'en reçois une seconde de Rambouillet le 16. Je vous remercie de la visite que vous avez faite à l'Impératrice et de tous les sentiments que vous m'exprimez. Faites-moi connaître ce que vous devenez; donnez-moi quelquefois de vos nouvelles et croyez au constant intérêt que je vous porte.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

P.-S. — Je vous prie de dire bien des choses de ma part à l'impératrice Joséphine.

Pendant les Cent-Jours, Hortense intercéda auprès de l'Empereur pour obtenir l'autorisation de se séparer de Louis. Napoléon refusa tout d'abord. La veille de son départ pour Waterloo, il remit cependant à Hortense le dernier billet qui se trouve dans les archives du prince Napoléon et qui devait assurer la tranquillité de l'épouse.

Ma sœur,

Je réponds à votre lettre du 11 avril relative à votre séparation d'avec votre mari. Il me paraît que ce parti est conforme à ses vues, mais je ne puis rien statuer sans l'avoir entendu. Ce sont des formes indispensables et dont je ne puis me départir.

NAPOLÉON.

Paris, le 10 juin 1815.

Ma sœur,

D'après le statut de famille du [*date en blanc*], je vous autorise à vivre séparée de votre mari.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Puis, ce furent la Malmaison, l'île d'Aix, le Bellérophon, Sainte-Hélène.

Hortense ne semble avoir écrit qu'une seule fois à l'Empereur durant cette agonie de cinq ans. En 1821, comme le fidèle Planat s'apprêtait à se rendre sur le rocher perdu, elle lui remit une lettre datée d'Arenenberg, 18 juin 1821. Elle demandait à l'auguste exilé s'il avait reçu un portrait de Joséphine, envoyé par elle deux ans auparavant, et ajoutait, parlant de sa mère : « Si elle existait encore, son seul regret serait de n'avoir partagé que le bonheur de Votre Majesté. »

Depuis six semaines, le prisonnier de Sainte-Hélène était mort.

JEAN HANOTEAU.

NOS TRÉSORS D'ART

II[1]

NOS MUSÉES

Notre patrimoine artistique, si durement éprouvé par les destructions de la guerre, se trouve atteint aujourd'hui par les conséquences de la paix. La dépréciation du franc favorise l'exode des œuvres; le Parlement alarmé avait, en 1920, voté une loi permettant les interdictions de sortie, mais il fallut l'abroger, après un an d'exercice, devant les protestations du commerce. Une taxe de 1 pour 100, à prélever sur les objets passant en vente publique, fut seulement autorisée, afin de retenir en France les œuvres qui présenteraient un intérêt national. Principe fécond, résultat dérisoire; le rendement annuel de la taxe ne dépasse guère un million. L'État se trouve désarmé. Ce ne sont plus seulement les tableaux, les objets d'art, mais les monuments eux-mêmes qui franchissent nos frontières. M. Chastenet, sénateur, a déposé récemment une proposition de loi destinée à empêcher la démolition des édifices en vue de leur exportation et de leur repose ultérieure.

Les musées, qu'on a souvent appelés les « prisons de l'art », nous offrent-ils les moyens d'empêcher les évasions? La crise de la vie chère, qui sévit sur nos richesses artistiques, rend singulièrement précaires l'accroissement, l'entretien même de nos collections publiques. Le budget n'y peut plus suffire. Les musées d'État, désormais, sont contraints d'avoir recours à des

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1926.

ressources d'un autre ordre. Les plus importants d'entre eux sont rattachés à la Direction des Musées nationaux, créée en 1804, et dont le premier titulaire a été Vivant Denon. Elle comprenait alors le Louvre et le Luxembourg; elle s'adjoignit successivement le musée de Versailles, ouvert en 1837; celui de Saint-Germain, ouvert en 1867; enfin, celui de Cluny, détaché en 1907 du Service des Monuments historiques. Dans tous ces établissements, le budget pourvoit, en principe, aux traitements du personnel, aux dépenses du matériel, à l'entretien des bâtiments, tandis que les acquisitions incombent à un organisme autonome : la Caisse des Musées nationaux. La dépense inscrite au budget était, en 1914, de 1445000 francs; elle est de 3883000 francs en 1926. Quelques graves que puissent être les difficultés actuelles, le Gouvernement et les Chambres ont à cœur de maintenir le prestige d'un glorieux passé.

CONSERVATION ET DIRECTION

La modicité des traitements, menace sérieuse pour l'avenir, n'a pas empêché, jusqu'alors, le recrutement régulier d'un personnel d'élite. L'Université, les Bibliothèques, les grandes Écoles ont donné à nos musées des conservateurs vraiment dignes de succéder à des hommes tels que Chennevières ou Lafenestre, Courajod ou André Michel, Heuzey ou Héron de Villefosse, pour ne citer que quelques noms parmi ceux qui ne sont plus. La tâche du conservateur, mal connue du grand public, est singulièrement complexe. Son rôle ne se borne pas à maintenir le bon ordre des galeries dont il a la charge. Conserver, c'est modifier; un musée est un organisme vivant. Non seulement il s'accroît sans cesse par les apports du présent, mais il reflète le goût des générations successives. Les grandes œuvres du passé connaissent la faveur ou l'oubli. Quel mépris s'est attaché, jusqu'à une époque récente, aux peintres du XVIIIe siècle qui, eux-mêmes, avaient méconnu les œuvres des primitifs tant admirées aujourd'hui! Les acquisitions et les dons, — on en compte cent trente et un en 1926, — obligent à d'incessants remaniements. Un tableau doit trouver place parmi ceux de son école et de son temps. Ses dimensions, sa facture limitent les possibilités d'exposition. De là, d'ingénieuses recherches pour des solutions qui, souvent, demeurent hélas! imparfaites.

Acquisitions réalisées, donations agréées résultent de propositions innombrables; toute offre mérite réponse et nécessite examen. On conçoit quelles garanties doit présenter l'acceptation; même sur les œuvres anciennes et consacrées par les siècles, l'incertitude règne encore. L'état civil d'un tableau, d'une statue, d'un objet d'art n'est nullement définitif. L'usage de la photographie, les recherches de la critique ont modifié bien des idées. Que de toiles attribuées à Léonard de Vinci, dont la gloire est aujourd'hui revendiquée pour d'autres maîtres! Le très récent catalogue des écoles italienne et espagnole nous permet de juger des divergences de vues, suivant les époques et les hommes. Si l'on songe à la tenue des inventaires, à la rédaction des catalogues, aux expositions temporaires en France et à l'étranger, — les tableaux depuis la guerre ont gardé quelque habitude de la mobilisation, — on a l'idée du travail qui incombe au conservateur.

A ces tâches si diverses s'ajoute celle de l'enseignement. En créant le Muséum national des arts, la Convention entendait substituer aux anciennes galeries princières des collections de documents logiquement présentés qui, comme ceux des bibliothèques, pussent servir à l'instruction publique. Dans un rapport adressé au Conseil des Cinq cents, Heurtault-Lamerville demande d'affecter à chaque musée un démonstrateur de cours publics. Les premiers envois de tableaux en province étaient destinés à des écoles de dessin. De bonne heure des cours furent créés au Louvre; en 1826 Champollion y enseignait l'archéologie égyptienne. A cette idée a répondu la création de l'École du Louvre; elle date du Ministère des Arts, institué par Gambetta en 1882. Elle s'appelait alors « École d'administration des musées ». Son but était de former des conservateurs, des inspecteurs, des archivistes, des chargés de fouilles et de missions. Deux ans après, un arrêté ministériel élargissait la conception primitive et prescrivait de tirer des collections l'enseignement qu'elles renferment pour l'instruction du public. En même temps que le but, se modifiaient les programmes. Les premières créations de chaires concernaient l'archéologie gauloise, égyptienne, orientale; l'épigraphie assyrienne et phénicienne; les langues copte et démotique. De 1885 à 1890 sont créés les cours d'histoire de la peinture, de la sculpture, des arts industriels et de la céramique antique, confiés

à Lafenestre, à Courajod, à Molinier, à M. Pottier. De 1910 à 1914 s'ouvrent les cours d'archéologie grecque et romaine, des arts du XVIIe et du XVIIIe siècle, des arts du XIXe siècle. Cette année même, deux chaires consacrées aux arts de l'Asie et à l'art décoratif moderne sont venues très utilement compléter ce vaste ensemble.

Cet enseignement varié s'adresse à plus de huit cents auditeurs libres, à plus de cinq cents élèves. Des examens annuels permettent une sélection. Une soutenance de thèse consacre les fortes études de ceux qui se destinent à la muséographie. De nombreux conservateurs ou bibliothécaires sont sortis de l'École du Louvre. Ce rôle d'école normale conduit à développer, à côté des cours généraux, des travaux d'ordre pratique et plus spécialement professionnels. Cette année sont instituées des visites dirigées, comportant l'étude technique et critique des œuvres. C'est parmi ces étudiants que se recrutaient jadis les attachés des Musées dont les fonctions revêtaient une très grande importance. On les choisissait aussi parmi les anciens élèves des Écoles de Rome et d'Athènes, des Hautes Études et des Chartes. Ils formaient la pépinière des futurs conservateurs. Ces postes si essentiels ont été supprimés, en 1919, pour raison d'économie; le budget de cette année sanctionne leur rétablissement. Les élèves de l'École du Louvre, qui se voient souvent préférer, pour exercer la direction de nos musées de province, des artistes ou des érudits locaux, trouveront aux Musées nationaux l'emploi de leur activité. Un nouveau champ d'action vient aussi de leur être ouvert. En ces dernières années, l'enseignement public a débordé l'École du Louvre. L'institution de conférences-promenades a donné lieu, en 1925, à plus de cinq cents séances groupant treize mille auditeurs. Les professeurs les plus divers ont abordé les sujets les plus propres à favoriser l'éducation du goût public. Les auditeurs étrangers sont nombreux et assidus. Cette année même, les étudiants de l'Université de New-York ont, pendant la saison d'été, suivi des cours spéciaux créés à leur intention. Cette initiative seconde celle du Conservatoire et de l'École des Beaux-Arts qui, depuis plusieurs années, accueillent à Fontainebleau, dont le Palais est devenu un centre de hautes études, les artistes américains.

A chaque conservateur incombe la gestion scientifique de

son département ; le directeur est chargé de l'administration générale. Il y a là deux domaines distincts dont, au début du dernier siècle, le ministre de l'Intérieur Chaptal, traçait nettement les limites : « Les professeurs ou artistes étant uniquement occupés de leurs études, l'instruction est partout, l'administration nulle part. Il ne s'agit nullement de donner un maître aux savants attachés à l'établissement ; tous formeront un Conseil ; l'Administrateur en sera l'organe auprès du Gouvernement. » Ces principes généraux n'ont rien perdu de leur valeur ; le conservateur a gardé son indépendance scientifique ; le directeur lui apporte un concours indispensable. L'administration des musées soulève en effet aujourd'hui les problèmes les plus complexes. Il faut, avec des moyens restreints, assurer l'ouverture quotidienne des salles. Il y a quelques mois seulement qu'elle a pu être réalisée au Louvre dont les galeries, depuis la guerre, ne s'ouvraient que tour à tour. Le directeur est responsable de la sécurité des collections, responsabilité bien lourde si l'on songe à la valeur des trésors qui lui sont confiés. Les dangers de vol et d'incendie sont sa constante préoccupation. D'importants travaux ont été entrepris pour assurer les secours, mais la plus sûre défense réside en une vigilance tenue sans cesse en éveil. C'est aussi au directeur qu'incombe la tâche délicate de répartir les locaux nécessaires aux accroissements des diverses conservations et de prévoir pour l'avenir un programme d'extension. La crise du logement, comme celle de la vie chère, sévit sur les œuvres d'art tout autant que sur nous-mêmes. Le nombre des objets augmente ; les exigences de la présentation deviennent de plus en plus grandes. Au surplus, les palais qui abritent nos musées et leur donnent le double prestige de la beauté et de l'histoire, n'ont pas été construits pour eux et leur offrent souvent des salles ou trop grandes ou trop petites, mal distribuées, mal éclairées.

LA PLACE

C'est au Louvre et au Luxembourg que la question se pose avec le plus d'acuité. Malgré plus de 30 000 mètres de surface utilisable, le Louvre est très à l'étroit. Les plus vieilles civilisations, celles de Chaldée, de Susiane, y ont pénétré les dernières, à la fin du XIXe siècle. Le département des Objets d'art date de

1893; c'est alors que se sont formées les collections musulmanes et celles de l'Extrême-Orient; et c'est en 1901 qu'a été transféré au Louvre le Musée du Garde-meuble. Les magnifiques donations, offertes depuis vingt-cinq ans, ont eu peine à trouver place. La collection Delord de Gléon est installée dans les combles du pavillon de l'Horloge; celle de la marquise Arconati-Visconti dans une salle obtenue par la suppression d'un escalier; celle du baron Schlichting occupe une galerie entourée de tous côtés par les Services des Finances; celle de M. Moreau-Nélaton attend, depuis plus de vingt ans au pavillon de Marsan, sa place définitive. Actuellement, il n'est plus possible de donner asile à une nouvelle donation. C'est là une situation qui ne saurait se prolonger sans dommage. Quelles solutions envisager? Il en est d'immédiates, il en est d'autres plus lointaines.

Tout d'abord, il est possible de procéder à l'évacuation de certaines œuvres. Versailles a reçu, après la guerre, l'importante série des portraits d'artistes, constituée en 1888. Des dépôts ont été faits au château de Maisons et dans divers musées de province. D'autre part, des transformations sont en cours ou en projet : trois salles, situées dans l'aile orientale du vieux Louvre et jusqu'alors occupées par des ateliers de restauration, vont être affectées prochainement au département de la peinture; à leur suite, la salle du Trône, coupée dans sa hauteur par un plancher, donnera quatre salles nouvelles. Ces aménagements permettront de ramener, auprès des autres grandes donations, la collection Schlichting, puis la collection Chauchard, libérant dans l'aile sud des Tuileries des salles qui pourront servir aux expositions temporaires, constituées par des groupements d'œuvres, par des prêts d'autres musées ou de galeries privées. Ce sont là des manifestations nécessaires à la vie même du Louvre et qui attireront sur lui l'attention du public et la faveur des mécènes.

Quant aux solutions d'avenir, celle qui, avant la guerre, avait été envisagée, prévoyait l'occupation du ministère des Colonies, dont les Services avaient, en 1910, quitté l'aile sud des Tuileries et le Pavillon de Flore, affectés depuis 1883 aux collections du Louvre. Le long retard apporté aux travaux d'installation, faute des ressources nécessaires, empêcha l'occupation effective. En 1916, M. Ribot, ministre des Finances, installa provisoirement

au Pavillon de Flore les services de l'emprunt. Le provisoire dure encore et menace de se prolonger au delà de toute prévision. Il semble qu'une solution, plus prompte et plus efficace, serait obtenue par l'évacuation du Musée de Marine. Ce musée, installé en 1827, d'ailleurs très vivant, très visité, très aimé du public, mais limité lui aussi dans son développement, faute de place, n'a aucune raison d'être au Louvre. Il est à souhaiter sans doute qu'il soit maintenu à Paris, mais il pourrait être, installé dans un des nombreux immeubles récemment désaffectés par le Ministère de la Guerre. Cette solution rendrait libres quatorze salles distribuées autour de la Cour carrée et donnerait aux diverses conservations, notamment à celle de la peinture, toute la place qu'elles sollicitent.

Au Luxembourg, mêmes questions, mêmes étapes vers des solutions plus ou moins proches. Ce musée qui abrita, au milieu du XVIIIe siècle, la première galerie de peinture librement ouverte au public, fut vidé au profit du Louvre que les reprises des alliés avaient, en 1815, sensiblement appauvri. Louis XVIII le consacra aux artistes vivants. Les œuvres n'y trouvent, en principe, qu'un asile temporaire, mais, en fait, de longue durée. Un profond remaniement, exécuté cette année, a donné lieu à l'évacuation de plus de cent cinquante toiles et de seize grands marbres. Cet élagage a permis une présentation plus heureuse. La cimaise s'est éclaircie ; des ensembles homogènes nous retracent l'évolution de la peinture moderne ; les impressionnistes ont conquis la place à laquelle ils ont droit ; les diverses tendances actuelles sont désormais représentées d'une manière équitable. La création d'une salle d'expositions temporaires, l'installation de nouvelles vitrines pour les arts décoratifs complètent ces dispositions. D'autre part, l'affectation aux Musées du bâtiment du Jeu de Paume, sur la terrasse des Tuileries, a mis en valeur les Écoles étrangères, collection dont l'idée première est due au marquis de Chennevières, et qui fut réalisée, sans aucun frais pour l'État, grâce à l'activité féconde de Léonce Bénédite, demeuré plus de trente ans à la tête du Luxembourg. Le bâtiment de l'Orangerie, parallèle à celui du Jeu de Paume, vient d'être aménagé pour recevoir le magnifique ensemble des *nymphéas* donné par Claude Monet à l'État. En outre, une vaste salle pourra servir à présenter les œuvres contemporaines. Quelle que soit l'utilité de ces deux nouvelles

annexes, elles ne sauraient constituer un musée d'artistes vivants vraiment digne de Paris. Les nombreux projets successivement étudiés, depuis l'installation provisoire du Musée, en 1879, dans l'Orangerie du Sénat, — provisoire qui, lui aussi, dure depuis un demi-siècle, — n'ont pas encore abouti. Le Gouvernement avait déposé un projet de loi prévoyant l'aménagement du séminaire de Saint-Sulpice. Comme le Pavillon de Flore, et en raison des mêmes nécessités, il a été dévolu au Ministère des Finances.

Dans les autres Musées nationaux, la même question se pose de manière très différente. Cette année, le Musée de Cluny a été directement rattaché à la conservation des Objets d'art du Moyen-âge et de la Renaissance au Louvre. Cette unification de collections voisines et de séries analogues permet des échanges utiles et des reclassements logiques. C'est ainsi que la céramique d'Extrême-Orient a trouvé sa place naturelle au département du Louvre, tandis que Cluny groupait les faïences hispano-mauresques, les grès allemands, les verreries de Venise et de France, et cédait en outre un grand nombre de pièces au Musée céramique de Rouen, pour l'installation duquel cette ville vient de s'imposer les sacrifices les plus lourds.

A Versailles, l'achèvement des travaux de l'attique nord va permettre d'exposer tous les tableaux relatifs à l'histoire de Louis XIV. Cette année même s'achèvera la réfection de la vieille aile Louis XIII, qui fait le plus grand honneur aux architectes du Palais et peut passer pour un modèle d'utile et sage restauration; la dépense a dépassé deux millions. Le Musée pourra exposer, dans les salles du rez-de-chaussée, tous les fragments d'architecture conservés en magasin et qui nous retracent l'histoire des transformations de Versailles : boiseries, plombs, sculptures, fragments aussi précieux pour l'art que pour l'histoire et qui, soustraits jusqu'alors à la visite du public, seront une révélation. Au premier étage prendront place tous les documents relatifs à l'histoire même du Château, iconographie aujourd'hui dispersée et qu'aucun lien ne réunit. L'aménagement des combles a permis de constituer des magasins installés dans des conditions parfaites. L'occupation de la vieille aile sera la dernière étape dans l'extension du Musée.

LES RESSOURCES

Quelles sont les ressources diverses dont disposent les Musées pour faire face aux acquisitions d'œuvres d'art dont la valeur suit constamment celle des devises appréciées, aux donations qui nécessitent d'importants aménagements, aux travaux d'amélioration dont nous venons d'esquisser le vaste et coûteux programme ?

L'autonomie financière, permettant à chaque musée d'exploiter ses propres ressources, a fait l'objet de discussions, de controverses nombreuses avant d'être réalisée. Sa nécessité était pourtant évidente. Les prix élevés atteints par les œuvres d'art ne datent pas d'aujourd'hui. « Un phénomène de ce temps, observent les Goncourt en 1865, c'est que la valeur la plus positive, la plus réalisable, est l'objet d'art. La curiosité est devenue un placement plus sûr que la rente, que la terre, que l'immeuble. » Le premier projet de loi fut déposé en 1878 par le ministre Bardoux. Le budget général de l'État, qui atteignait à cette époque le chiffre de trois milliards, consacrait aux acquisitions des musées un crédit de 162 000 francs qui n'avait guère varié depuis le premier Empire. La somme était non seulement insuffisante, mais encore difficilement utilisable. La règle de l'annalité budgétaire interdisait tout report d'un exercice à un autre. Les crédits ouverts devaient être dépensés ou annulés. Il était donc impossible d'amasser un trésor de guerre qui permît une intervention rapide, et par là-même efficace, sur le marché des objets d'art, capricieux et aléatoire, enveloppé d'un perpétuel mystère, indigne à certains moments de l'attention d'un collectionneur médiocre, et puis riche tout à coup en chefs-d'œuvre inattendus. En face du musée de Berlin, qui achète 1 250 000 francs *l'Homme à l'œillet* de Van Eyck, ou de la National Gallery qui paye 1 750 000 francs *la Vierge des Ansidei*, le Louvre doit s'abstenir. Cette carence ne pouvait cesser que par l'institution d'une caisse spéciale permettant, d'année en année, d'accumuler les ressources disponibles. Après dix-huit ans de discussions, le huitième projet de loi, déposé par M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, et M. Raymond Poincaré, ministre des Finances, fut voté le 16 avril 1895. L'établissement institué sous le nom de « réunion

des Musées nationaux » était géré par un conseil dans lequel siégeaient, côte à côte, des membres du Parlement, du Conseil d'État et de la Cour des comptes, des artistes, des amateurs d'art. Le nombre des membres, qui était de quatorze, a été porté à vingt-trois.

La Caisse une fois créée, il importait de la remplir. Elle bénéficiait tout d'abord de la subvention budgétaire qui lui demeurait acquise et qui subsista jusqu'en 1923, époque à laquelle les recettes du droit d'entrée déterminèrent la séparation financière de la Caisse des musées et du budget de l'État. D'autres revenus annuels devaient compléter cette dotation. Dès 1880, Jules Ferry avait proposé d'attribuer à la Caisse projetée le produit de la vente des diamants de la Couronne. Cette proposition avait été vivement combattue par Raspail qui préconisait l'affectation de la recette à la Caisse des invalides du travail. La vente eut lieu en 1887, mais l'attribution du capital fut réservée jusqu'à ce qu'une transaction, intervenue en 1895, en attribuât la moitié à la Caisse des musées. Il produit aujourd'hui une rente annuelle de 168 000 francs.

Une opération de même nature fut effectuée, en 1924, par la vente du collier de perles ayant appartenu à Mme Thiers et compris dans la collection léguée par l'illustre homme d'État. La vente de ce joyau, d'une très grande valeur, mais sans aucun intérêt d'art, permettait de venir en aide aux œuvres fondées par Thiers et qui se trouvaient menacées dans leur existence même, par la dépréciation du franc. Elle produisit 12 millions; un tiers fut affecté aux Musées nationaux et leur procure actuellement une rente de 220 000 francs.

D'autres legs sont venus s'ajouter utilement à ces sommes. « Quand fut constituée la Caisse des musées, constatait, en 1906, son président Léon Bonnat, on espérait qu'elle irait grossissant et que les capitaux, s'ils n'étaient pas destinés à fructifier eux-mêmes, appelleraient à eux des capitaux nouveaux. L'expérience n'a pas répondu à notre attente. » Les revenus permanents s'élèvent pourtant aujourd'hui à 824 000 francs.

Une autre ressource importante est fournie par le droit d'entrée. L'institution de ce droit, préconisé dès 1890, a donné lieu, elle aussi, à de longues et laborieuses discussions. La question s'était posée au moment de la création de la Caisse. La Commission du budget repoussa la proposition à une voix de

majorité. Dès ses premières séances, le Conseil des musées revendiqua cette recette, demandant, qu'à certains jours, une expérience fût tentée. L'exemple de plusieurs pays donnait des indications probantes. Les exigences de l'après-guerre, la dépréciation du franc, avantageuse aux étrangers, ne permirent plus d'hésiter. Selon la parole du ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bérard, « l'ère des controverses est close; c'est la nécessité des temps qui nous impose la solution ». Le droit d'entrée, discuté depuis trente ans, fut voté sans opposition, le 14 décembre 1921, au cours d'une séance de nuit consacrée à la loi de finances. Fixé d'abord à un franc, il a été porté en 1925 à deux francs et sans doute n'en restera-t-on pas là. En fait, les plus grandes facilités sont données à tous les travailleurs; la gratuité reste assurée le jeudi après-midi et le dimanche; le plus large libéralisme règne au sein des commissions qui sont chargées de statuer sur les exonérations. Malgré ces ménagements, dès la première année, la recette fut de dix-sept cent mille francs. Elle fut de quatre millions huit cent soixante-dix mille francs en 1926. Il n'est pas douteux qu'elle ne soit encore susceptible de s'accroître dans de fortes proportions.

Le produit du droit d'entrée, applicable à la visite des musées et des monuments de France, est intégralement versé dans la Caisse des Monuments historiques, organisme constitué depuis 1914, pour parer à l'insuffisance des crédits qui sont consacrés aux édifices classés. Ses représentants fixent, d'accord avec ceux de la Caisse des musées, la répartition de la recette totale. La Caisse des Musées doit affecter exclusivement ses ressources aux acquisitions. La Caisse des Monuments historiques lui vient en aide sous deux formes : d'une part, bénéficiant de la taxe instituée sur les ventes publiques, elle en consacre le montant à acquérir, pour l'État, les œuvres que leur intérêt commande de retenir en France. D'autre part, elle prend à sa charge certains travaux d'architecture que nécessite, dans les musées, l'aménagement de collections nouvelles. Il existe donc, en fait, entre les deux organismes, des relations très étroites, une constante collaboration.

L'impérieuse obligation de créer de nouvelles ressources a conduit à transformer les services de reproduction et de vulgarisation des œuvres, chalcographie, moulages, photographies. Ce sont là d'importantes sources de revenus, mais dont long-

temps le rendement était demeuré médiocre. Les huit mille planches qui forment actuellement le fonds de la chalcographie représentent l'histoire de la gravure française, — gravure d'interprétation et gravure originale, — de Louis XIV à nos jours, de Callot ou d'Abraham Bosse à Bouroux ou à Coussens. Ateliers et magasins demeuraient peu fréquentés du public. Il en était de même de ceux du moulage, malgré l'existence de douze cents creux. Quant à la photographie, elle faisait l'objet d'un monopole : le photographe officiel était tenu de produire chaque année un nombre fixe de clichés qui, en fin de concession, devaient appartenir à l'État. L'ensemble des revenus procurés par ces reproductions diverses, ne couvrait pas, à beaucoup près, les dépenses. En 1921 fut organisé un Service commercial, véritablement digne de ce nom, et placé sous la direction d'un agent général d'une compétence éprouvée ; ce Service réalise aujourd'hui plus de quatre millions de ventes et a versé cette année à la Caisse des musées une somme d'un million et demi ; c'est un chiffre considérable et susceptible d'augmenter. Le décret du 2 octobre 1926, qui vient de rattacher aux Musées nationaux les Palais de Fontainebleau, de Compiègne, de Malmaison et de Pau, permettra, en appliquant à ces divers établissements le même système d'exploitation, un accroissement considérable des recettes actuelles.

Au surplus, la qualité des reproductions n'a aucunement souffert d'une vulgarisation plus étendue ; au contraire, la liberté de fixer des salaires rémunérateurs a permis d'embaucher, pour la gravure et le moulage, des praticiens éprouvés. En ce qui concerne les photographies, les éditeurs sont naturellement tentés de faire porter leur effort sur les reproductions d'œuvres célèbres, assurées d'une grande vente et d'un bénéfice durable. Au contraire, des collections capitales, même parmi celles du Louvre, telles les séries archéologiques d'Égypte, d'Assyrie, de Chaldée, ne sont que très incomplètement photographiées. Des pièces d'une inappréciable valeur ne laisseraient, en cas de perte, aucune trace de leur existence. C'est pour remédier à cette lacune qu'a été créée en 1922, sous les auspices du ministère des Beaux-Arts, une société dont le nom : « Archives d'art et d'histoire », définit clairement le but. Après quatre ans d'existence, elle réalise déjà cent mille francs de bénéfices qui doivent être consacrés à l'accroissement des collec-

tions. Elle s'attache à reproduire le document selon son intérêt d'histoire ou d'art, et non pas exclusivement selon sa valeur commerciale. Ses ateliers, dotés d'un outillage modèle, fournissent mille épreuves par jour. La collection qu'elle exploite comprend déjà quatorze mille clichés ayant trait aux œuvres des Musées nationaux, quinze mille à celle des Musées de province. A ces deux collections se joignent celle des Monuments historiques, soit quatre-vingt-cinq mille clichés, et celle de l'histoire de la Guerre, qui en comprend cent vingt mille. Ce magnifique ensemble, sans cesse accru par l'acquisition ou le don de grandes collections privées, constitue une incomparable documentation.

Les Musées qui sont devenus leurs propres éditeurs joignent la vente des catalogues à celle des photographies. La série complète, qui est en voie d'achèvement, comprendra quarante volumes publiés depuis 1922; sous une forme sommaire, ils donnent la description des œuvres, leur origine, les références essentielles, les conclusions des travaux les plus récents. D'un format commode, d'un prix accessible, ils constituent, en attendant la réédition des catalogues critiques, des instruments excellents de vulgarisation et de travail. Cet effort de publication fait le plus grand honneur aux conservateurs et à l'éditeur. Les musées, mieux connus du public, en tirent profit. C'est leur bonne renommée qui tisse leur ceinture dorée.

Grâce à l'apport successif de ces divers revenus, les Musées nationaux n'ont pas cessé de s'enrichir. Avant 1895, ils n'avaient d'autre ressource que la subvention budgétaire de cent soixante-deux mille francs. La dotation de la Caisse comprenait à l'origine, outre cette subvention, le produit de la vente des diamants de la Couronne et l'encaissement des recettes provenant de la chalcographie et des moulages, en tout un demi-million; divers dons et legs l'avaient portée avant la guerre au chiffre de huit cent mille francs. L'institution du droit d'entrée et l'établissement du Service commercial l'élèvent à près de trois millions. Elle a donc sextuplé depuis trente ans, et c'est une ascension qui ne s'arrêtera pas, car toutes les recettes actuelles sont susceptibles de s'accroître. Les legs faits en ces dernières années sont le gage de l'intérêt que prennent les amateurs à la prospérité de nos musées. Le droit d'entrée ne paraît pas en harmonie avec la valeur de certaines devises étrangères et nécessite

un relèvement. Le service d'exploitation commerciale va s'installer prochainement dans l'ancien manège impérial, libéré des moulages d'Antiques qui l'occupent actuellement. Cette magnifique galerie de huit cents mètres de surface, largement ouverte à la fois sur le Carrousel et le Quai par la réfection des accès aux portes Denon et Jean Goujon, formera une vaste salle de vente et d'exposition où seront présentées au public, non seulement les reproductions des œuvres de nos Musées, mais aussi les productions des Manufactures nationales auxquelles un récent décret a conféré l'autonomie.

LES ACQUISITIONS

Après le budget des recettes, il convient d'analyser celui des dépenses. Comment sont utilisées ces ressources si diverses? Une somme de cent mille francs est attribuée, chaque année, au Comité des conservateurs qui statue sur les achats courants relatifs aux pièces de série ou de comparaison : vases, coupes, plaquettes, médaillons, cylindres, dessins. Pour les achats plus importants, le Comité des conservateurs garde son initiative, mais c'est au Conseil des musées qu'appartient la décision. C'est lui qui doit examiner les demandes des départements, choisir parmi les propositions qui lui sont soumises. Il s'est toujours efforcé d'éviter la dispersion des crédits et de les concentrer sur des œuvres capitales. En 1896, dans le premier rapport annuel, son président, le comte de Laborde, déclare « qu'il ne suffit pas de combler une lacune par un ouvrage seulement authentique. La première condition est que l'œuvre à accueillir soit digne de figurer à côté de celles qu'abrite le Louvre ». C'est du Louvre en effet qu'il s'agit le plus souvent. Ainsi que le déclarait Louis Gonse, un des plus fervents promoteurs de la Caisse des musées et l'un des membres les plus assidus de son Conseil : « Au fond, c'est bien le Louvre que vise le projet d'une Caisse. Il est certain que, neuf fois sur dix, c'est à lui que sera attribuée l'œuvre d'art dont le Conseil se sera rendu acquéreur. » En 1925, vingt acquisitions sur vingt et une sont destinées au Louvre; en 1824, vingt-cinq sur vingt-huit; en 1923, quatorze sur dix-sept; en 1921, dix-sept sur dix-neuf.

C'est naturellement le département des peintures qui obtient les plus forts crédits. Le temps n'est plus où Louis-Philippe

payait 226 francs la *Diane chasseresse* de Fontainebleau, ou 75 francs le *Portrait de l'Albane* par lui-même. Citons parmi les principales acquisitions : en 1896, le *Saint Sébastien* du Pérugin, payé 150000 francs; en 1897, le *Portrait de Bertin Aîné* par Ingres, 80000, et en 1899 l'*Odalisque*, 60000; en 1902, les *Portraits de M. et de Mme Sériziat* de David, 140000; en 1904, *la Donatrice à genoux* du maître de Moulins, 125000; en 1907, *l'Enfant au toton* et *le Joueur de viole* de Chardin, 350000; en 1908, le *Portrait de femme* de Memling, 200000; en 1911, *l'Inspiration du poète* de Poussin, 130000; en 1912, *l'Allée de châtaigniers* de Rousseau, 287000; en 1913, *la Dame en bleu* de Corot, 172000; et, dans ces dernières années, en 1920, *l'Atelier de Courbet*, 700000; en 1921, *la Mort de Sardapanale* de Delacroix, 600000; en 1925, *la Résurrection de Lazare* de Nicolas Froment, 1700000 francs.

Les départements moins connus du grand public trouvent pourtant la même faveur auprès du Conseil des musées. Celui des Antiquités orientales s'est enrichi l'année dernière d'une statuette de Tello, au prix de 300000 francs. Les plus récentes acquisitions du regretté Georges Bénédite, qui représentent un crédit de 672000 francs pour les trois dernières années, ont apporté au département égyptien, avec un grand chien-loup en calcaire et deux têtes en pâte de verre et en perle d'émeraude, un magnifique enrichissement.

Toutefois, les acquisitions, si précieuses qu'elles puissent être, n'ont pas l'importance des dons. Il y a des œuvres que l'on ne peut acquérir qu'en ne les payant pas. Pour les dons, comme pour les acquisitions, c'est le Louvre qui, de beaucoup, est le plus favorisé; on a pu dire qu'il en recevait un par semaine; c'est en effet la moyenne : soixante-deux dons sur soixante-treize faits en 1925 aux Musées nationaux. Les plaques commémoratives des grands donateurs portent cent cinquante-sept noms depuis le XIXe siècle; on en compte quatre-vingt-treize dans les trente dernières années. Ces dons sont fort inégaux, depuis les menus objets, souvent précieux, qui complètent les séries, jusqu'aux grandes collections qui ont apporté au Louvre les œuvres du XVIIIe siècle avec La Caze, celles des paysagistes de 1830 avec Thomy-Thierry et Chauchard, celles des impressionnistes avec Camondo et Moreau-Nélaton. A côté de l'action individuelle, il convient de retenir l'action collective de sociétés

tutélaires comme celles des Amis du Luxembourg et du Louvre. A la première nous devons la *Réunion publique* de Raffaelli, le *Portrait de Verlaine* par Carrière, le *Portrait de Banville* par Renoir, pour ne citer que quelques œuvres. Les services rendus par les amis du Louvre ont été rappelés en 1922 à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la Société. Grâce à eux ont été acquis la *Pieta* de Villeneuve-les-Avignon, le *Bain turc* d'Ingres, le *Scapin* de Daumier, la *Mort de Phocion* de Poussin, pour ne parler que des peintures, encore que les autres départements ne soient pas moins favorisés. « Donner au Musée du Louvre, déclarait, en 1905, Léon Bonnat, qui fut, pendant vingt-trois ans, président du Conseil des musées et sut si magnifiquement illustrer sa doctrine par son exemple, c'est une des formes les plus hautes et les plus intelligentes de la générosité, c'est un bienfait national et universel qui ajoute à la gloire de la Patrie, à l'admiration des étrangers, qui élargit la culture, suscite les vocations, inspire, élève les âmes vers les plus sereines jouissances. Nous tendons la main sans rougir au nom de l'Art et de la France. »

* * *

Des collections artistiques, d'un intérêt capital, se sont trouvées jusqu'alors administrativement rattachées au Service des Palais, alors qu'elles constituent, par leur origine et la nature de leurs œuvres, de véritables musées. Ce sont celles des châteaux de Fontainebleau, de Compiègne, de Malmaison et de Pau. Une série de mesures a mis fin à cette situation paradoxale. Le décret du 20 juillet 1921 a placé les œuvres contenues dans les Palais sous le contrôle du département des Objets d'art et du mobilier au Louvre; la loi de finances de 1925 assimile leurs conservateurs à ceux des Musées et leur impose le même mode de recrutement. Enfin un récent décret, qui doit être présenté à la ratification des Chambres, fait entrer ces établissements dans la réunion des Musées nationaux. Cette fusion présente plusieurs avantages : elle donne à la nomination des conservateurs les mêmes garanties de compétence que celles qui sont exigées pour les chefs des départements du Louvre; elle marque le caractère intangible des collections où jadis on emprunta trop largement pour l'ornement des fêtes publiques et la réception des souverains; elle rend possibles les échanges

et les regroupements logiques; elle permet enfin, par l'extension du Service commercial, des recettes qui profiteront au budget des musées intéressés.

Comme le Louvre ou Versailles, les Palais ont leurs mécènes. Grâce à des dons successifs, Malmaison est devenu un admirable musée du premier Empire; il vient de recevoir de deux généreux donateurs, M. et Mme Tuck, le château et le parc de Bois-préau qui permettent de restituer une partie importante de l'ancien domaine impérial. Compiègne, largement enrichi par les cartons de Desportes, provenant de la Manufacture de Sèvres, et par de nombreuses tapisseries du Mobilier national, va poursuivre l'aménagement d'un musée du Second Empire, tandis que se développeront, en ses diverses annexes, les Musées de la Voiture et de la Chasse, destinés assurément à la faveur du public.

En même temps que les Palais, le musée Guimet, lui aussi, a été rattaché aux Musées nationaux. Centre de hautes études orientales et d'importantes publications scientifiques, il trouvera, dans l'application du nouveau régime, les avantages d'une étroite et précieuse collaboration.

Parmi les musées de l'État, — ceux de la Ville de Paris ont leur organisation spéciale et relèvent de l'Administration municipale, — un petit nombre seulement conservent leur indépendance.

Le Musée de sculpture comparée, créé en 1882 sur l'initiative de Viollet-le-Duc et consacré aux reproductions des monuments du Moyen âge et de la Renaissance, reste logiquement placé sous le contrôle de la Commission des Monuments historiques. Toutefois, l'autonomie financière qui vient de lui être attribuée, permettra de développer son service de moulages et lui vaudra, sans nul doute, un accroissement de ressources.

Le Musée céramique de Sèvres, fondé en 1824 par Brongniart, et celui des Gobelins, ouvert en 1885, continuent d'être dirigés par les administrateurs des manufactures auxquelles ils sont associés.

Enfin trois musées sont dus à des fondations particulières : le Musée Gustave Moreau, dont la situation financière est devenue des plus précaires par suite de la baisse du franc; le Musée Henner, institué l'année dernière et pourvu d'une dotation qui paraît devoir suffire à assurer son existence; le

Musée Rodin, installé à l'hôtel Biron, et qui, par la vente des reproductions, réalise un bénéfice annuel de plus d'un demi-million.

Si touchante que soit la pensée de perpétuer l'œuvre d'un maître, il deviendrait dangereux de multiplier à l'excès ces musées individuels. Le renom d'un grand artiste se trouve mieux assuré, quand ses œuvres, dont les siècles ont opéré la sélection, voisinent, sous les voûtes du Louvre, avec celles du même temps.

EN PROVINCE

La Direction des Musées nationaux, dont les attributions se sont peu à peu étendues, sera appelée, dans l'avenir, à exercer son contrôle sur les musées de province. Leurs collections, à l'origine, ont été constituées par des œuvres provenant du Louvre, ce qui faisait dire au marquis de Chennevières que « si quelque catastrophe venait un jour à détruire notre grand musée national, on trouverait en province de quoi le reconstituer ». C'est un arrêté consulaire de 1800, pris sur l'initiative du ministre Chaptal, qui effectua la répartition entre quinze chefs-lieux de l'Empire, parmi lesquels on remarque Genève, Bruxelles et Mayence. Il s'agissait de distribuer les œuvres enlevées par la Révolution aux églises et aux châteaux ou prélevées par la conquête napoléonienne sur les collections d'Italie. Cette répartition était rendue nécessaire par la pléthore des dépôts hâtivement créés; elle était la récompense de la participation des provinces à l'œuvre nationale; elle tendait à favoriser l'éducation générale et locale. « Les artistes, écrivait Chaptal, reportés aux pays qui les ont vus naître, y prendront un nouvel intérêt. Les habitants d'Anvers, de Montpellier, des Andelys s'enorgueilliront de montrer à l'étranger les chefs-d'œuvre de leurs compatriotes, Rubens, Bourdon ou Poussin. » Huit cent quarante toiles furent ainsi réparties, dont cent quarante appartenaient à l'École française et le plus grand nombre des autres à l'Italie ou à la Flandre. Une nouvelle répartition, décidée en 1811, attribua deux cent neuf tableaux à six grandes villes de l'Empire. Les Alliés, en 1815, négligèrent ces collections qui purent ainsi conserver l'intégrité de leurs richesses.

Un demi-siècle plus tard, Napoléon III, reprenant la tradi-

tion impériale, attribua à la province une partie de la collection Campana acquise en 1861 : huit cent huit tableaux furent ainsi distribués à soixante villes. Enfin en 1869 fut formée une nouvelle commission de répartition : ses travaux, interrompus par la guerre, aboutirent, en 1872, à l'envoi de quatre mille œuvres dont environ mille tableaux.

Ces richesses inappréciables ne trouvaient pas toujours dans les villes l'hospitalité qu'elles méritaient. Incompétence des conservateurs, insécurité des locaux : on a beaucoup écrit sur ce double thème. Dans un rapport du 3 avril 1848, le peintre Jeanron, Directeur des Musées nationaux, déplore ce lamentable état d'abandon. « A peine les musées intéressent-ils les habitants des villes où ils se trouvent. Les voyageurs les visitent peu. Les conservateurs, dans une omnipotence que rien ne sanctionne, n'administrent pas, mais gouvernent. Un conservateur peut restaurer, ce qui n'est pas loin de pouvoir détruire; il peut prêter, ce qui n'est pas loin de pouvoir prendre; il peut ne pas inventorier, ce qui n'est pas loin de pouvoir se laisser voler. » Jeanron concluait à la nécessité d'un service d'inspection rattaché à la Direction des Musées nationaux. Le contrôle était d'ailleurs d'autant plus légitime que les œuvres, provenant des collections de l'État, n'avaient, aux termes mêmes du rapport de Chaptal, que le caractère de dépôts. L'arrêté consulaire les mettait « à la disposition des villes possédant une galerie capable de les recevoir »; il ne leur en transférait nullement la propriété qui continuait de demeurer celle de la nation. La tentative de Jeanron fut éphémère comme sa direction elle-même; l'inspection ne fut définitivement organisée qu'en 1887. Elle fut confiée aux inspecteurs de l'enseignement du dessin à la tête desquels se trouvait Eugène Guillaume. L'enquête poursuivie en 1905 par une commission extra-parlementaire, instituée sur l'initiative de Dujardin-Beaumetz et publiée par Henry Lapauze, a montré tous les progrès qui restaient à réaliser.

Cependant la misère de nos musées de province, qui a tant de fois aiguisé la verve de la critique, a été trop souvent dépeinte avec exagération. Dans un grand nombre de villes la situation a changé. D'une manière générale, les conservateurs ne sont plus, comme jadis, recrutés au hasard des influences municipales. Ils offrent des garanties de compétence et de

talent. Dès 1852, un décret transférait au préfet leur nomination. Depuis 1912, les propositions locales sont soumises à une commission qui a son siège à Paris, examine les candidatures et peut opposer son veto, s'il lui paraît nécessaire. Une disposition, insérée dans la loi de finances de 1925, a préparé, pour l'avenir, une liaison plus étroite entre les musées de province et la Direction des Musées nationaux.

L'installation matérielle des musées des départements a été faite, à l'origine, dans les conditions les plus défectueuses. Un décret du 9 frimaire an III interdisait le voisinage des ateliers d'armes, de salpêtre ou de magasins à fourrage. Il y en eut d'autres qui n'étaient pas moins dangereux. « Il n'y a peut-être pas dix collections départementales en France, écrivait le marquis de Chennevières en 1815, pour lesquelles a été construit le local qui les renferme. » Le plus souvent les objets d'art, enlevés aux châteaux, aux couvents, aux églises avaient été rassemblés dans les salles des hôtels de ville : souvent ils y sont restés.

En 1905, Henry Lapauze se livrait aux plus fâcheuses constatations : « A Besançon, le Musée voisine avec le gymnase, le marché à la criée et le magasin de décors; à Montpellier, avec le lycée; à Nevers, avec le tribunal; à Brest, avec la salle des fêtes; à Caen, avec la justice de paix dont une cheminée provoque un grave incendie. »

Depuis le début du siècle, la situation s'est beaucoup améliorée. Un grand nombre de villes ont construit ou aménagé des bâtiments. Les évêchés de Tours, d'Albi, de Montauban, de Meaux, ont reçu les collections municipales. Ceux d'Aix et d'Angers donnent asile à des tapisseries Le Pavillon d'Anne de Beaujeu à Moulins; la Maison d'Ozé à Alençon; les châteaux de Dieppe, de Saumur, de Nantes; l'église Saint-Laurent à Rouen, la chapelle du lycée à Arles, l'église Lamourguier à Narbonne ont reçu des collections de peinture, de sculpture, d'art décoratif, d'archéologie. On pourrait aisément multiplier de tels exemples.

Les musées, d'abord formés par des dépôts institués sous la Révolution et l'Empire, n'ont pas cessé de s'accroître grâce à d'importantes donations. Fabre et Bruyas à Montpellier, Cacault à Nantes, Granet à Aix, Depeaux à Rouen, de Robien à Rennes, pour ne citer que quelques noms, ont apporté des

accroissements considérables. En ces dernières années, les donations Dard à Dijon, Chaix d'Est-Ange à Saint-Omer, Lebeau et Enlart à Boulogne, montrent que ce zèle fervent n'est pas en voie de s'éteindre. Il n'est pas de musée local qui ne trouve des protecteurs. La loi du 30 juin 1923, exonérant d'impôt les dons et legs d'œuvres d'art faits aux départements et aux communes, a dissipé les menaces fiscales qui, pendant quelques années, avaient ralenti le zèle des donateurs. Aucun obstacle ne s'oppose plus à l'active générosité du mécénat provincial.

***

Nos musées, à l'origine, ont été des conservatoires, des lieux de dépôt désignés pour les œuvres sans abri, menacées de dispersion. Ils sont devenus aujourd'hui des foyers de haute culture et de vie intellectuelle. Ceux qui se trouvent à leur tête, et qui continuent de porter le titre de conservateurs, ne sont plus seulement préposés à la garde des vitrines, à l'inspection des cimaises, mais à la mise en valeur des richesses qui leur sont confiées. Demeurés pendant longtemps dans un isolement stérile, les musées multiplient entre eux les liens d'une vie commune. Le groupement des musées d'État, sous la même direction, permet des rapports constants et de fructueux échanges. Les essais tentés au Louvre, pour animer les galeries de la peinture française, par le décor d'un mobilier s'harmonisant avec les toiles, indiquent la voie à suivre. Sans enlever à nos collections leur caractère didactique, il est possible, en abaissant des cloisons administratives, de leur restituer un pouvoir d'évocation historique. Entre nos grands établissements, que de reclassements à faire! La salle des Gardes de Versailles a retrouvé récemment son décor de Noël Coypel rendu par le Musée d'Amiens. De telles initiatives seront grandement favorisées par l'association formée entre les conservateurs des divers musées de France et qui a placé à sa tête un conservateur du Louvre. « Il importe, écrivait le marquis de Chennevières, de rassembler par un fil toutes les précieuses perles éparses dans nos musées de province pour faire à notre patrie un magnifique collier que les étrangers ne soupçonnent pas. » Les étrangers aujourd'hui apprennent à mieux nous connaître et les échanges d'œuvres d'art sont de plus en plus

actifs entre les divers pays. En ces dernières années, les salles du Jeu de Paume ont rassemblé aux Tuileries des chefs-d'œuvre de Belgique, de Hollande, de Suisse, de Roumanie. Cette année même, nos musées ont réuni à Amsterdam une précieuse sélection. Des prêts à longue durée s'étudient et se négocient, qui permettront à chaque pays de combler de graves lacunes. A Genève, il y a quelques semaines, un office international des musées a été institué sous les auspices de la Société des nations.

Ainsi les musées, destinés à conserver le passé, participent à toutes les formes de l'activité moderne. De plus en plus, on les connaît, on les visite, on les commente; leurs œuvres se vulgarisent par la parole et par le livre. Leur donner par l'autonomie la faculté de prospérer et d'accroître leurs ressources, rendre leur action solidaire par la coordination des méthodes de travail, l'étroite collaboration du personnel dirigeant, la vigilante initiative de l'inspection générale, tels peuvent être les moyens de défendre notre pays contre l'exode des œuvres et l'appauvrissement si rapide, en ces dernières années, de son patrimoine artistique.

PAUL LÉON.

SAINTE THÉRÈSE

VI[1]

L'ACTION THÉRÉSIENNE

« Que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux?... »
(*Vie*, XXXII.)

I. — LE GRAND PÉRIL DE LA CATHOLICITÉ

Thérèse est dévorée d'un immense besoin d'action, et surtout de fuir ce couvent de l'Incarnation où elle se sent contrariée dans les aspirations les plus intimes de son âme et dans tous ses désirs d'apostolat. La contemplation ne suffit pas à l'âme mystique : il faut qu'elle communique l'objet de sa contemplation. Ce monde surnaturel, dont elle a entrevu l'éblouissante réalité, dont elle a pu, jusqu'à un certain point, goûter les délices, il faut qu'elle en apprenne le chemin à ceux qui l'ignorent, ou qui s'en croient trop éloignés. L'oraison s'achève en charité. Le contemplatif est un apôtre, un messager d'en-haut. Ce besoin d'action et de prosélytisme s'est fait sentir de tout temps aux âmes illuminées de Dieu. Mais, à l'époque où vivait sainte Thérèse, l'apostolat devait lui apparaître comme une obligation immédiate et particulière. Jamais peut-être l'Église n'avait été en plus grand danger. L'ennemi était partout, au dedans comme au dehors.

Débilitée par ses propres vices, par l'ignorance et l'immora-

Copyright by Louis Bertrand, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1926, 1er et 15 janvier, et 1er février 1927.

lité de ses clercs comme de ses moines, par des abus invétérés et scandaleux, elle semblait s'obstiner dans sa corruption. Elle ne voulait pas guérir de ses maux. De là les peines infinies, les retardements du Concile de Trente à prendre l'initiative d'une réforme des mœurs et de la discipline. C'était là sans doute un très grave péril. Mais le pire était celui du dehors. Sur toutes ses frontières, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, du côté de l'Allemagne et des pays scandinaves, du côté des Flandres et de l'Angleterre, comme du côté des pays barbaresques, une guerre inexpiable était déclarée au catholicisme. L'Islam et le protestantisme menaçaient de l'encercler et d'achever sa déroute.

Uniquement préoccupés des luttes entre catholiques et protestants, nos historiens oublient trop qu'au XVIe siècle, l'Islam était redevenu un danger terrible pour la Chrétienté et pour l'Europe occidentale. Les Turcs avaient réellement reconstitué l'empire d'Orient. Ils étaient la grande puissance hégémonique musulmane. Grâce à leurs corsaires, ils terrorisaient les deux rives de la Méditerranée. Cette piraterie, organisée en grand, sous leur pavillon, par des renégats italiens ou grecs, s'était rapidement et prodigieusement développée. Une véritable marine turque avait été créée et mise au service de l'Islam, par l'esprit inventif du Chrétien et de l'Européen, c'est-à-dire par la traîtrise, la cupidité, la légèreté ou l'aveuglement des nôtres. Car, il ne faut pas se lasser de le répéter, le Turc, pas plus que l'Arabe, n'a jamais rien inventé. Leurs armées, leur marine, leur diplomatie, leurs arts, le matériel de la civilisation, tout cela leur a été mis dans la main par des *rayas*. Ce sont les Kupruli, les Piali, les Mohammed le Faucon, les Dragut, les Barberousse, les Uluch-Ali, — tous renégats italiens ou levantins, — qui ont fait des flottes turques et barbaresques une telle menace pour le commerce et l'existence même de la Chrétienté. Grâce à ces flottes, les Ottomans purent reprendre Chypre aux Vénétiens. Un moment, ils furent sur le point d'enlever Malte. Si don Juan d'Autriche ne les avait pas arrêtés à Lépante, c'était l'Espagne et l'Italie encore une fois ouvertes à l'Islam. Mais ces victoires des Chrétiens ne donnèrent que des résultats instables ou toujours précaires. Tunis fut bientôt repris aux Espagnols, Alger délivré de la surveillance du Fort-l'Empereur, Oran réduit à une situation des plus critiques.

C'est surtout à l'intérieur de la péninsule que le danger islamique était redoutable et continuel. Et c'est une chose que les modernes ne comprennent plus. Admettons que le fanatisme et la cruauté aient été pareils chez les Maures et chez les Espagnols, — ce qui n'est pas vrai : c'était l'Espagnol qui était alors le représentant de la civilisation, — il fallait que l'un des deux cédât la place à l'autre. Rappelons-nous, en effet, que, même après la prise de Grenade par les Rois Catholiques, les Maures ne cessèrent pas, pendant près d'un siècle, d'habiter l'Espagne, surtout les provinces méridionales. Mais il y en avait aussi en Castille et un peu partout. C'était la trahison installée au cœur du pays, ces Musulmans entretenant des relations plus ou moins clandestines avec leurs frères d'Afrique et ne cherchant qu'une occasion propice pour leur livrer les villes ou les régions, où ils se trouvaient en majorité. Cela étant, on ne comprend pas les lamentations des historiens occidentaux qui déplorent l'expulsion violente ou même l'extermination des Maures espagnols : il y avait là, pour l'Espagne, une question vitale. Et rien n'est plus sot que de croire à une baisse de la culture, à un échec de la civilisation par le rejet de ces Africains à leur barbarie natale. Bien loin d'apporter la civilisation en Espagne (et laquelle, grands dieux?), ce sont eux, — ces hordes faméliques, venues des montagnes de l'Atlas et grossies par une foule d'aventuriers levantins et orientaux, — qui ont recueilli, en Andalousie, les restes de la civilisation latine expirante et qui n'ont paru la ranimer un instant que par l'aide et le génie du peuple vaincu, chez qui ils s'étaient implantés en parasites. Du jour où ils furent séparés de la Latinité, c'en fut fait de leurs arts et de leurs sciences, — qui ne sont qu'un démarquage grossier de la science et de la pensée gréco-latines. Au Maroc, ce sont les « Andalous » qui ont tout fait. Dès que le Maroc fut coupé de l'Andalousie, il n'a plus rien produit d'original. On ne s'explique pas cette humiliante erreur des nôtres de leur attribuer une civilisation dont ils n'ont été que les stériles usufruitiers.

Redisons-le encore une fois, puisque le préjugé contraire ne veut absolument pas capituler : les Maures n'ont apporté en Espagne ni des méthodes de culture, ni des procédés d'irrigation, ni les seguias, ni les norias, ni les thermes : tout cela était connu et pratiqué en Espagne dès l'époque romaine et même carthaginoise. Si les catholiques, du temps de Charles-Quint ou

de Philippe II, se sont acharnés à détruire les bains maures, ce n'est nullement par amour de l'ordure, c'est parce que ces bains étaient des lieux de réunion tout trouvés pour les conciliabules des musulmans mal convertis et que ceux-ci pouvaient s'y livrer, loin de toute surveillance, aux ablutions rituelles prescrites par le Coran.

En réalité, l'histoire de la domination des Maures en Espagne n'est qu'un long et monotone tissu d'horreurs. Les Espagnols ont pu être cruels dans leur répression : ils avaient affaire à un ennemi sauvage et passé maître dans l'art de raffiner ignoblement sa vengeance. Évidemment, rien ne les excuse d'avoir été, trop souvent, atroces à leur tour. Mais quoi? Ils avaient devant eux les alliés de leurs pires ennemis, d'ennemis sans cesse aux aguets et prêts à profiter de leurs moindres défaillances pour essayer de reprendre pied dans le pays. Il fallait que cela cessât, une bonne fois, que l'Espagnol achevât la reconquête de sa patrie, avec son unité nationale.

Sans doute, les Maures d'Afrique ne pouvaient pas grand chose sans les Turcs; et les Turcs, livrés à eux-mêmes, sans le secours des organisateurs et des chefs européens, ne pouvaient pas non plus aller bien loin. Néanmoins, les corsaires barbaresques étaient toujours capables de porter le trouble et la dévastation dans les provinces méridionales et orientales de l'Espagne, où, d'ailleurs, des populations entières de Morisques, avides de reconquérir leur liberté, les acclamaient comme des libérateurs. Ils ne s'en privaient pas. Pendant des siècles, ils ont razzié et ravagé les côtes espagnoles, comme celles de Sicile et de Calabre, de Ligurie et de Provence. Nulle sécurité dans ces parages : c'étaient des descentes continuelles, les habitants des villages et des petits ports côtiers, des villes fortes elles-mêmes, emmenés en captivité. L'audace de ces pirates était inouïe : ils venaient revendre aux Espagnols les esclaves qu'ils avaient faits chez eux. Il y a, dans la vie de saint Louis Bertrand, un épisode qui nous met réellement sous les yeux ce qu'était le péril de la mer à cette époque.

Le saint, alors maître des novices, se trouvait au couvent des Dominicains de Valence. Soudain, le bruit se répand en ville que des galères barbaresques ont jeté l'ancre au Grao, le port de Valence : « Le but des corsaires, nous dit le biographe du saint, était de proposer aux habitants la mise en

liberté, moyennant rançon, de nombreux chrétiens capturés sur les côtes d'Espagne. En attendant qu'on eût réuni la somme réclamée, leur capitaine, entouré de sa garde, eut l'insolence de se promener dans la ville. Les Valenciens durent subir cette humiliation. Sans doute les autorités craignirent, en les molestant, d'exposer la vie des captifs entassés sur les galères. C'était un jour de fête religieuse, et tout le monde s'indigna de cette provocation et surtout de cette espèce d'outrage à la religion. Saint Louis, plus que personne, y fut sensible... Or, ce même soir, les novices prenaient leur récréation au jardin du couvent, et le saint leur avait adressé quelques brèves paroles au sujet de la fête du jour, quand, soudain, saisi d'une pieuse colère, il s'écria : « Comment se retenir, mes enfants, quand on pense que ces ennemis du Christ, après tout ce qu'ils ont fait aux Chrétiens, ont osé se pavaner, aujourd'hui, à travers la ville et, à cette heure même, s'éloignent en triomphe ! C'est à nous, mes enfants, de mettre ordre à cela ! Tombons à genoux du côté de la mer, et récitons avec ferveur un psaume contre les Maures ! » Surexcités par ces paroles toutes brûlantes, les novices tombèrent à genoux et récitèrent le psaume avec le saint. Quelques instants après, les galères turques mettaient à la voile. Mais elles n'étaient pas loin qu'une tempête d'une épouvantable violence s'élevait tout à coup, les enveloppait et les engloutissait... »

Ah ! que j'aime donc ce saint énergique qui, devant un désordre scandaleux, n'hésite point à recourir aux alliés les plus violents, pour remettre les choses en place ! Cette fois, par miracle, il avait suffi d'un psaume. Mais, en temps ordinaire, ce sont de bonnes troupes de guet et tout un cordon d'ouvrages fortifiés qu'il aurait fallu pour tenir l'ennemi en respect. Au moment où ces événements se passaient à Valence, on s'y souvenait encore de la panique qui, quelques années plus tôt, avait bouleversé la contrée, à la nouvelle que le fameux Barberousse, soutenu par les Turcs, mobilisait, dans le port d'Alger, une flotte entière pour envahir le midi de l'Espagne. On conçoit que Philippe II ait désiré en finir avec cet ennemi insupportable. Lorsque les Maures andalous se soulevèrent dans les montagnes des Alpujarras, il se décida à réunir une véritable armée sous le commandement de son propre frère, don Juan d'Autriche, et à réduire enfin ces perpétuels révoltés. De part et d'autre,

ce furent des atrocités sans nom. Devant un tel débordement de brutalité et de méchanceté humaines, on finit par perdre la notion du juste et de l'injuste, et l'on confond ces deux ennemis acharnés à se torturer et à s'entredétruire, dans une égale réprobation. Et pourtant, il fallait que l'Espagne et la civilisation occidentales fussent, une bonne fois, délivrées du péril musulman.

Le bruit de ces représailles sanglantes, de ces massacres et de ces déportations se propageait sans nul doute jusqu'à la paisible Avila, où, très probablement, il y avait encore des Maures, ou tout au moins des Morisques. Lorsque sainte Thérèse était petite fille, il y en avait certainement dans le voisinage, puisqu'elle voulut, avec son frère Augustin, aller évangéliser ces infidèles et s'offrir au martyre. A la fin de sa vie, dans une lettre adressée à une carmélite de Séville, elle parle une dernière fois des Musulmans. On disait, à ce moment-là, que les Morisques d'Andalousie avaient pris les armes pour un soulèvement général : « On vient de m'annoncer, dit-elle, que les Morisques de ce pays où vous êtes, voudraient prendre d'assaut Séville... » Et elle ajoute, sur un ton mi-plaisant mi-sérieux : « Vous auriez là une belle occasion d'être martyres. Sachez vous assurer de cela et dites à la mère sous-prieure de nous l'écrire. » Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que, tout en connaissant la gravité de la menace islamique, elle y ait attaché une importance capitale. Elle sait par expérience ce que c'est que le Maure. Ces Musulmans fanatiques ne connaissent que la force. On peut toujours leur opposer une force supérieure. Et puis enfin, après ces ultimes expulsions, ils sont loin de l'Espagne. Il y a la mer entre eux et la Chrétienté, — du moins la Chrétienté occidentale. Au contraire, les protestants étaient sur toutes les frontières de la monarchie. Et, s'ils n'y pénétraient pas toujours matériellement, ils s'y insinuaient, à petit bruit, par leurs livres et par leurs idées. Ici la force ne servait de rien. Il fallait combattre l'esprit par l'esprit. Thérèse l'écrit en propres termes dans ses exhortations à ses religieuses : « C'est du bras ecclésiastique et non du bras séculier que doit nous venir le secours. »

Ces ennemis subtils, insaisissables, omni-présents, voilà ceux qui la préoccupent par-dessus tout. C'est pour résister à l'invasion protestante que Thérèse se fait réformatrice et fonda-

trice de monastères. Elle le répète et l'affirme de la façon la plus catégorique dans le *Chemin de la perfection*, après l'avoir déjà dit dans son autobiographie : « Ayant appris vers ce même temps (celui de la fondation du couvent de Saint-Joseph, à Avila) les coups portés, en France, à la foi catholique, les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits et les rapides accroissements que prenait, de jour en jour, cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou si j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds du Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume. Mais, hélas ! étant femme et encore bien pauvre de vertu, je me voyais dans l'impossibilité de servir en rien la cause du Seigneur. Cependant j'étais sans cesse poursuivie par un désir qui me consume encore : voyant qu'Il avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais que, du moins, ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Ainsi, je résolus de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie... Enfin, il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de ce mon Seigneur si indignement persécuté... » Et, plus loin, elle ajoute : « En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours et sur *cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre*, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'Église de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. »

Cette armée d'élite, ce sera le Carmel réformé. A l'origine de sa réforme, il y a « une indicible douleur à la vue de tant d'âmes qui se perdent et, en particulier, de ces malheureux luthériens, que le baptême avait rendus membres de l'Église ». Et il y a un grand désir : sauver, régénérer le plus d'âmes qu'elle pourra. Elle sent le péril que l'hérésie fait courir à l'Église. Non seulement, celle-ci découronne le catholicisme, en le mutilant dans ses dogmes et dans sa morale, mais elle le

vide peu à peu de son contenu surnaturel. Elle le rapetisse en le ramenant à l'unique mesure de la vie laïque, — en supprimant la vie monastique.

Et, d'abord, ils nient le dogme de la Présence réelle : le Saint-Sacrement, « ce chef-d'œuvre, dit-elle, de la dilection de Dieu pour nous, est l'objet de la haine de ces hérétiques... » En le niant, ils semblent poser des limites à la puissance de Dieu. C'est, déjà, l'étonnement de Pascal devant le timide rationalisme protestant : « Que je hais cette sottise ! s'écrie l'auteur des *Pensées* : si Jésus-Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là ? » Conséquents avec cet irréalisme, les protestants, après avoir nié la réalité substantielle du Christ dans l'hostie, proscrivent le culte des images, — et de toutes les images, — c'est-à-dire tout ce qui rappelle l'Humanité du Christ, comme si Jésus n'avait été qu'un pur esprit : ce qui les achemine à nier le mystère même de l'Incarnation, à oublier que le Fils de l'Homme a eu un corps pareil au nôtre et qu'Il a vécu de notre vie... Cent fois, sainte Thérèse revient sur la nécessité du culte de « la Sainte Humanité » et sur l'utilité des images. Les catholiques qui ont peur de matérialiser leur pensée, en méditant sur l'Humanité du Christ, ou en contemplant ses images, finissent par glisser à l'erreur des protestants : « Qu'ils sont à plaindre, dit-elle, ces malheureux, qui, par leur faute, se privent d'un si grand bien ! Ils se trahissent par là et font voir qu'ils n'aiment pas le Divin Maître. S'ils l'aimaient, ils se sentiraient tressaillir de joie à la vue de son portrait, puisque, ici-bas même, l'œil tombe avec bonheur sur le portrait d'un ami... » On alléguera peut-être que, du moment que, dans l'oraison, l'âme doit se dépouiller de tout le sensible, il faut qu'elle s'élève également au-dessus de l'Humanité du Christ, qui, à partir d'un certain moment, deviendrait un véritable obstacle au recueillement parfait de l'âme. A cela, la prieure de Saint-Joseph, s'adressant à ses religieuses, répond sans nulle hésitation : « Veuillez m'en croire, mes filles, il est dangereux de mettre ainsi la Très Sainte Humanité de Notre Seigneur au rang des obstacles. Par ce moyen, le démon pourrait arriver jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le Très Saint Sacrement. »

D'autre part, en proscrivant les reliques des saints et la vénération de ces reliques, les protestants s'attaquent aux corps sanctifiés par l'Esprit Saint, et, de proche en proche, ils menacent

le dogme de la résurrection de la chair. Ils s'en prennent à l'idée de la sainteté. Bien plus, en détruisant la vie monastique, ils s'en prennent aux conditions mêmes de la sainteté. Sans doute, il y a toujours eu des saints hors du cloître, mais non sans pratiquer une ascèse analogue à celle du cloître. Par leur guerre aux moines et aux religieuses, ces hérétiques ruinent cet idéal de la perfection chrétienne : chasteté, pauvreté, obéissance. La dignité éminente de la virginité est méconnue, de même l'efficacité des macérations et des disciplines, — ce que sainte Thérèse appelle : « l'ineffable trésor caché dans la souffrance ». En brûlant les monastères, les protestants s'acharnent à rendre impossible un type supérieur d'humanité, — pour ne pas dire ce qu'il y a de plus parfait dans l'ordre humain. Qu'on songe, en effet, à ce que doit être le moine accompli, et au long et véritablement héroïque labeur qui l'amène peu à peu à la perfection : maîtrise de ses sens et maîtrise de soi-même (comparés à l'idéal du moine, tous les autres hommes sont mal élevés, ils n'ont pas reçu l'éducation véritable, celle qui transforme complètement la nature et qui la rend apte à se transcender elle-même); avec cela, culture de l'âme, culture de toute une variété de sentiments inconnus du commun, depuis les plus tendres et les plus délicats jusqu'aux plus intenses et aux plus sublimes; culture de l'esprit, enfin, grâce à des méthodes qui lui permettent de pénétrer dans des régions intellectuelles fermées au plus grand nombre. En réalité, le moine parfait est le chef-d'œuvre de l'humanité. C'est pourquoi sainte Thérèse répète ces paroles, qu'elle dit avoir recueillies des lèvres mêmes du Christ : « Que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux? »

Car la vie du monde n'est possible que par l'effort surhumain de quelques-uns, qui donnent aux hommes l'exemple de mépriser ce pourquoi ils s'entretuent, de nier ce qu'ils croient être l'unique raison de vivre et qui les rend si durs les uns aux autres. Ainsi, en s'efforçant de maintenir le christianisme intégral, Thérèse a travaillé, en même temps, dans le sens du *plus humain*. La catholicité de ce temps-là, guidée par le même esprit qui l'animait, entraînée aussi par sa pensée et par son exemple, a sauvé, en fin de compte, les principes de la vieille civilisation latine. Par le culte de l'Humanité du Christ et la

vénération des images, elle a conservé la supériorité séculaire de ses arts plastiques. Les pays catholiques sont restés des pays de peintres, de sculpteurs et d'architectes. Par la confession auriculaire et l'habitude de l'examen de conscience, elle a enseigné aux écrivains profanes l'analyse psychologique, et, par l'importance qu'elle attribue aux cas de conscience et aux conflits intérieurs, elle a fourni au drame un nouvel aliment. Enfin, par la part prépondérante qu'elle accorde au surnaturel, elle a continué à élever le monde occidental au-dessus de la platitude et de la bassesse pratiques. Elle a contribué à la beauté, à la noblesse, à l'élégance même de la vie.

Assurément, sainte Thérèse ne s'est nullement préoccupée de ces choses, quoiqu'elle fût bien loin de les mépriser. Personne ne fut plus assuré que la beauté est un reflet de Dieu, en tout cas un moyen pour s'élever à Dieu. Elle écrit, dans une de ses lettres, à la prieure des Carmélites de Séville, qui, des fenêtres de leur couvent, s'amusaient à regarder les galères pavoisées sur le Guadalquivir : « Pensez-vous que ce soit peu de chose que d'être dans un monastère, d'où vous puissiez voir ces galères dont vous me parlez? Les sœurs de Castille vous portent grande envie : *car cela est d'un grand secours pour louer Notre Seigneur.* » Petit détail, sans doute, mais qui en dit long sur la sensibilité de la Sainte : la vue d'un beau navire, comme celle d'un beau paysage, la mettait dans un état propice à l'oraison... Quoi qu'il en soit, il est impossible que cette Latine de vieille civilisation ne soit pas entrée dans un grand tremblement, à la nouvelle des atrocités et des destructions sauvages que les guerres religieuses de cette époque multipliaient en France et en Allemagne. Le protestantisme, qui incendiait les cathédrales et les couvents, qui brisait les reliquaires et les statues de saints, devait lui apparaître comme un retour à la barbarie. Devinait-elle déjà, avec son sens prophétique, ce qu'allait devenir un monde de plus en plus matériel, de plus en plus coupé du surnaturel, plié uniquement sur les besognes mécaniques de l'industrie, où l'homme est l'esclave des machines et de l'État, livré sans défense à une basse démagogie qu'exploite une poignée de coquins et se détruisant lui-même par la frénésie de ses concupiscences déchaînées?

Se dresser contre cela, c'était la tâche la plus pressante, celle qui ne souffrait aucun délai. Au sortir de ses extases, elle en

voyait la nécessité dans une lumière éclatante. Elle brûlait d'une ardeur incoërcible d'apostolat. Elle aurait voulu intéresser le Roi lui-même (qui, d'ailleurs, ne tardera pas à la comprendre) à l'œuvre capitale de sa réforme. Elle s'écriait : « Je sens, pour dire des vérités si salutaires à ceux qui gouvernent, un zèle qui me tue! » Elle n'admet pas qu'on hésite, qu'on s'occupe d'autre chose, que ses religieuses, importunées par de mauvais dévots, consentent à prier, par exemple, pour le succès d'un procès, ou pour une bagatelle semblable : « Eh quoi? dit-elle, toute la Chrétienté est en feu! Ces malheureux hérétiques veulent, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre Lui mille faux témoins et qu'ils s'efforcent de renverser son Église! Et nous perdrions le temps en des demandes qui, si elles étaient exaucées, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du Ciel. Non, certes! mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu d'affaires si peu importantes! Et, s'il ne fallait avoir quelque égard pour la faiblesse humaine, qui se réjouit d'être aidée en tous ses besoins et à laquelle il ne faut point refuser cette consolation, quand elle dépend de nous, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est point pour de semblables intérêts que l'on doit prier avec tant d'ardeur dans ce monastère... »

Que faire donc, en ces graves conjonctures? Comment lutter contre l'invasion?... Il faudrait pouvoir se mêler au siècle plus directement et plus intimement que ne le peuvent les ordres religieux. Suivra-t-on, en cela, les protestants qui se laïcisent à outrance? Déjà, la Compagnie de Jésus l'a tenté. Ce nouvel ordre de religieux, afin d'agir plus efficacement sur les laïques, s'est rapproché, autant qu'il l'a pu, du clergé séculier. Mais une carmélite, à moins de renier l'esprit même de son institution, ne peut aller jusque-là!... Eh! bien, soit! la Carmélite, ne pouvant agir au dehors, comme le Jésuite, agira du dedans. Elle agira par la prière, — une prière plus intense et plus persévérante, — plus consciente surtout des nécessités actuelles de l'Église. On priera non seulement pour le salut des âmes, — de toutes les âmes, — mais pour l'efficacité de la prédication, l'augmentation de la vertu chez les clercs et les moines, de la science chez les docteurs : « J'ai toujours, dit la Sainte, aimé les hommes éminents en doctrine... » Afin de mieux prier, de prier dans le silence et le recueillement, d'éviter les allées et

venues et les occasions de dissipation, on observera strictement la clôture et l'on ne sera qu'un petit nombre : treize religieuses, au plus, en comptant la prieure. On veillera soigneusement au recrutement de chaque communauté, et, autant que possible, on n'admettra que des sujets de choix : « Mieux vaut, dit Thérèse, quelques religieuses distinguées par l'esprit qu'un grand nombre de médiocres. » Étant si peu nombreuses, on vivra sans trop de dépense, en tout cas, dans la plus grande pauvreté possible. L'idéal serait de vivre d'aumônes, comme saint François d'Assise et les Frères mendiants. On échapperait ainsi aux inconvénients de la dotation, — et d'une dotation toujours insuffisante. Mais la réformatrice eut beaucoup de peine, comme nous le verrons, à faire accepter cette idée évangélique, tant par les pouvoirs séculiers que par les autorités ecclésiastiques. Enfin, on se rapprochera le plus qu'on pourra de cet idéal de pauvreté. On habitera d'humbles maisons, où l'on aura tout juste l'indispensable. On fuira le faste de certains monastères : « Gardez-vous, mes filles, dit la Sainte à ses religieuses, de jamais élever de ces bâtiments superbes. Je vous le demande pour l'amour de Dieu et par le précieux Sang de son Fils. Si cela vous arrivait, mon vœu, que je forme en conscience, est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seraient achevés. Ce serait très mal, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres. Je supplie le Seigneur de nous en préserver. Nos maisons doivent être petites et tout y doit respirer la pauvreté... Ceux qui font construire de vastes bâtiments ont leurs raisons pour cela, et, sans doute, ils suivent de saintes intentions. Mais, pour treize pauvres religieuses, le moindre petit coin suffit... »

Et, avec sa bonne humeur habituelle, elle conclut : « Ayez sans cesse présente à l'esprit cette pensée que tout doit finir au jour du Jugement... Or, conviendrait-il que la maison de treize pauvres religieuses fît tant de bruit en tombant? Les vrais pauvres n'en doivent point faire : ils doivent être gens de petit bruit, s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux. »

Là, dans la pauvreté et le retranchement de tout, on travaillera silencieusement pour obtenir les grâces d'oraison. La vie ne sera qu'une longue prière et qu'une longue pénitence. Nous n'avons pas à entrer, ici, dans le détail de la règle imposée à ses religieuses par sainte Thérèse. Cette règle n'est pas la

plus sévère des ordres monastiques, mais elle est suffisamment rigoureuse pour faire hésiter, sur le seuil du cloître, les âmes les mieux armées. En tout cas, elle est toute pénétrée d'humanité et de raison. Pas un instant, cette mystique, si détachée des sens et de tout le sensible, n'oublie que nous avons un corps et que nous ne sommes, après tout, que des hommes. Elle a grand soin de la santé de ses religieuses. Il ne faut pas que des macérations excessives les rendent malades. Elles doivent être fortes pour l'oraison. Il faut l'être pour prier et pour souffrir. Certes, elle n'a pas peur des pénitences corporelles. Mais elle s'oppose, de tout son bon sens, aux austérités exagérées. Par exemple, elle blâme fort son frère Laurent qui, devenu d'une dévotion exaltée vers la fin de sa vie, se disciplinait avec un sombre acharnement. Elle combat l'abus qu'il fait des cilices et des disciplines : « Dieu, lui dit-elle, aime mieux l'ardeur de votre charité que celle de votre pénitence... » De même pour ses religieuses. Si l'une d'elles est malade, si elle a des vapeurs, des visions troubles, des hallucinations qu'elle prend pour des apparitions célestes, que, tout de suite, on la mette à un autre régime : qu'on n'hésite pas à lui faire rompre le jeûne, et même qu'on lui fasse manger de la viande. Si le mal persiste, qu'on l'envoie à la campagne pour se distraire. La chose essentielle est de se maintenir en joie. Une religieuse doit être gaie. C'est pourquoi sainte Thérèse abomine les mélancoliques. Pour elle, la mélancolie est un défaut rédhibitoire, et elle n'augure rien de bon d'une novice qui en est atteinte. Et c'est pourquoi encore elle ménage à ses religieuses toute espèce de distractions : musique et chant, improvisations de couplets et de cantiques spirituels, processions costumées, au son des flûtes et des tambourins, pour les jours de fêtes. Elle leur recommande enfin la lecture, — la lecture des « bons livres », cela va de soi. Rien, dit-elle, de plus efficace pour soutenir la méditation...

Mais la chose essentielle, à ses yeux, c'est le soin des âmes. Les âmes ont été créées libres par Dieu. Elles ont le droit de s'appartenir et de disposer d'elles. Cette liberté des âmes est dans l'essence même du christianisme, et c'est ce qui excite contre lui tant de haines, en particulier celles de tous les ennemis de l'individu et de la liberté, quels qu'ils soient, quiconque en tient pour les doctrines d'oppression et de mort qui

font de l'homme un instrument au service de la société ou de l'État. Les carmélites déchaussées seront donc libres dans leurs âmes et dans leurs consciences : notamment elles auront le droit de choisir leur confesseur, fût-ce en dehors de l'ordre des Carmes et de tout autre ordre monastique. La Sainte se rappelle ce qu'elle a eu à souffrir de l'incompréhension et de l'hostilité de certains de ses directeurs : c'est pourquoi elle entend épargner cette cruelle épreuve aux jeunes nonnes du Carmel.

Enfin, la plus précieuse de toutes les prérogatives de l'âme est le droit à la solitude : *O beata solitudo!* Se rappelant aussi combien elle a souffert de la promiscuité qui régnait à l'Incarnation, lorsqu'elle y entra, elle veut que ses carmélites puissent s'isoler et vivre comme des ermites au sein de la communauté. Cette prescription de la fondatrice a été pieusement observée par ses filles spirituelles. Dans une règle apportée en France par les carmélites espagnoles et qui s'appelle : *le Papier d'exaction*, — rédigée vraisemblablement pendant les premières années du XVIIe siècle, — je lis ces recommandations adressées aux religieuses : « Elles sauront que, dans cet ordre, l'on fait profession non seulement d'être religieuses, mais aussi d'être ermites, à l'imitation des anciens Pères des déserts, vivant en communauté, comme nous faisons. C'est ce que notre sainte Mère, sainte Thérèse, dit en paroles expresses dans *le Chemin de perfection*, et ailleurs elle nous apprend que ce que les carmélites doivent toujours désirer, c'est d'être seules avec le Seul... »

Être seule avec le Seul ! c'est un idéal qui ne se réalise guère qu'aux suprêmes étapes de l'oraison. Bien que sainte Thérèse admette en principe que toute créature est appelée aux plus hautes faveurs mystiques, elle est cependant obligée de reconnaître qu'il n'en est pas ainsi dans la pratique. Qu'importe ! dit-elle ; que celles qui ne parviennent point à ces hautes demeures ne se découragent pas : « En quelque état que l'on soit, on peut servir Dieu », et nommément par les œuvres de charité aussi bien que par le travail manuel. Les contemplatives, d'ailleurs, ne sont point dispensées de ce travail, et elles doivent tendre à la vie active. La Sainte répète à plusieurs reprises que Marie est obligée de travailler comme Marthe. Elle-même donnait l'exemple : elle filait et faisait la cuisine.

Ainsi elle se fait humble avec les humbles. Bien plus, elle

s'applique à leur mettre constamment sous les yeux la dignité de leur condition. Eux aussi, à leur place, ils travaillent à l'œuvre de perfection, d'où dépend le salut du monde. Car ce monde matériel n'est possible et n'est supportable qu'à la condition d'être suspendu à un monde de charité qui, tout à la fois, le nie et l'exalte.

II. — SAINTE THÉRÈSE ET PHILIPPE II

Ce n'était pas tout que de poser devant les yeux du siècle ce haut idéal de vie monastique, de concevoir des plans de réforme et de fondation : l'âme agissante et avide d'apostolat qu'était sainte Thérèse ne pouvait se reposer que dans la réalisation, — et une réalisation aussi prompte et aussi complète que possible. Comme on s'en doute, ce ne fut pas chose facile.

La carmélite avait d'abord annoncé à ses confidentes et à quelques religieux amis son intention de fonder un couvent sans revenus, où l'on ne vivrait, comme aux premiers temps du Carmel, que de la charité publique. Que la règle primitive des Carmes ait comporté cette obligation de stricte pauvreté, la sainte avoue qu'elle l'ignorait, et, très probablement, personne ne s'en souvenait, ou ne voulait s'en souvenir autour d'elle ; de sorte que ce retour à une très ancienne coutume parut une audacieuse et même très dangereuse nouveauté. Enfin, par cette réforme, par l'austérité de sa discipline, par sa clôture plus sévère, par la réduction de ses religieuses à un très petit nombre, elle se séparait de tout son ordre, qui avait fini par adopter une règle mitigée et dont les couvents, on l'a vu, étaient fort peuplés.

Ce fut, contre elle et ses collaborateurs, un déchaînement de haines et de mauvais procédés, dont nous n'avons plus idée. Ses anciennes compagnes, les religieuses de l'Incarnation, crièrent au scandale : la fondation de Thérèse de Ahumada devenait un affront pour elles, comme si leur monastère était si corrompu qu'il fallût absolument le réformer pour qu'on y pût faire son salut. Thérèse, à les en croire, était une orgueilleuse, une ambitieuse, à moins que ce ne fût une folle et une illuminée ; on ne parlait de rien moins que de la déférer à l'Inquisition. D'autre part, la municipalité d'Avila s'inquiétait de la création, dans ses murs, d'une nouvelle communauté, qui

prétendait vivre d'aumônes. Comme si l'on n'avait pas, déjà, assez de pauvres à nourrir, — sans parler des moines mendiants qui avaient été établis dans la ville ! Ceux-ci, à leur tour, ne pouvaient voir que de très mauvais œil des nonnes cloîtrées qui allaient leur faire concurrence, en détournant vers elles les aumônes et les cadeaux. C'est ainsi que, plus tard, à Séville, les franciscains commencèrent par susciter une guerre acharnée aux carmélites, n'hésitant pas à recourir aux pires moyens pour les empêcher de s'installer dans la maison qu'elles venaient d'acheter mystérieusement.

Thérèse dut s'occuper d'abord à désarmer ces hostilités et ces préventions. Les théologiens consultés par elle, — même ceux qui lui étaient le plus dévoués, comme le Père Pierre Ybañez, dominicain du couvent de Santo Tomas, — se montraient opposés à la fondation d'un couvent sans revenus. Elle ne s'obstina point sur cette idée de pauvreté absolue. L'essentiel, à ses yeux, était la fondation d'un couvent réformé, celui qu'elle voulait établir à Avila, sous l'invocation de saint Joseph. Elle finit par convertir à son projet non seulement quelques dominicains et quelques jésuites, mais le provincial des Carmes. Comment résister aux instances pressantes de Thérèse ? Ce qu'elle demandait, c'était l'ordre exprès du Ciel. Continuellement, elle avait des extases et des révélations, qui la poussaient dans cette voie. Le Seigneur lui-même parlait par sa bouche. Ainsi, elle sut intéresser à sa cause deux austères et pieux personnages qui, dès cette époque, avaient, dans toute l'Espagne, une grande réputation de sainteté : le dominicain Frère Louis Bertrand et le franciscain Frère Pierre d'Alcantara. Le premier, consulté par elle, ne lui répondit qu'au bout de trois mois, sans doute après avoir mûrement examiné la question et avoir reçu, à ce sujet, des communications surnaturelles. De son monastère de Valence, il écrivit à la carmélite de l'Incarnation les quelques lignes que voici :

« Mère Thérèse, j'ai reçu votre lettre. Et, parce que l'affaire sur laquelle vous me demandez mon avis, touche de si près au service du Seigneur, j'ai voulu la Lui recommander dans mes pauvres prières et sacrifices, et c'est pourquoi j'ai tardé à vous répondre. Maintenant, je vous dis, au nom du même Seigneur, de prendre courage pour une telle entreprise,

qu'Il vous aidera et vous favorisera. Et je vous donne l'assurance de sa part que cinquante ans ne passeront point que votre ordre ne soit un des plus illustres qu'il y ait dans l'Église de Dieu, — lequel vous ait en sa sainte garde. — FRÈRE LOUIS BERTRAND. »

La prédiction du dominicain de Valence se réalisa à la lettre, — et les Bollandistes nous assurent que, lors du procès de canonisation de saint Louis Bertrand, il fut tenu compte de cette lettre, comme témoignage de son esprit prophétique.

Saint Pierre d'Alcantara en écrivit une non moins belle à la future sainte Thérèse. Sans hésiter, il lui disait : « L'Esprit saint remplit l'âme de Votre Grâce... Je m'étonne qu'elle soumette à l'opinion des doctes une chose qui n'est pas de leur ressort. S'il s'agissait de procès ou de cas de conscience, il serait bon de prendre l'avis de juristes ou de théologiens. Mais, quand il s'agit de vie parfaite, vous n'avez à traiter qu'avec ceux qui la vivent... Et, en ce qui concerne les conseils évangéliques, vous n'avez pas à demander s'il est bien ou mal de les suivre... Si Votre Grâce veut suivre le conseil du Christ de viser à la perfection la plus grande en matière de pauvreté, qu'elle le fasse !... » Et il mettait, paraît-il, cette suscription en tête de ses lettres à la carmélite : « A la très magnifique et très religieuse Doña Thérèse de Ahumada, dont Notre Seigneur veuille faire une sainte ! »

Ainsi encouragée et soutenue par des hommes de science et de vertu, elle se lança intrépidement dans son entreprise, tenant tête au clergé et aux religieux, comme à la municipalité et à la population entière de sa ville natale. Avant toutes choses, il lui avait fallu, pour sa fondation, un bref pontifical qui l'y autorisât. Ensuite, acheter clandestinement une petite maison, pour y installer ses douze religieuses, la faire restaurer et aménager, sans trop éveiller l'attention d'une petite ville soupçonneuse et cancanière. A cet effet, elle avait dû trouver de l'argent, des complicités et des appuis. Ce fut une lutte très longue et qui prend sous sa plume, quand elle la raconte, une tournure quasiment épique. Elle y révéla un courage, une obstination et, en outre, des qualités d'organisatrice et un esprit pratique tout à fait extraordinaires chez une femme de cinquante ans, qui avait passé sa vie dans la contemplation. Ces

luttes recommencèrent pour chacune de ses autres fondations. Elle se consuma, jusqu'à la veille de sa mort, dans des tracas d'affaires et d'argent, dans des démarches continuelles auprès des autorités séculières ou ecclésiastiques, dans une résistance acharnée et quelquefois héroïque aux intrigues et aux mauvais traitements des carmes mitigés, — se traînant, malade et mourante, par les mauvaises routes de ce temps-là, s'occupant de tout et dans le plus petit détail : du ravitaillement de ses monastères, des arrivages de riz, de légumes ou de poisson, des muletiers, charretiers et messagers, qui faisaient la navette entre ses divers couvents. La question des charrois a une importance considérable dans ses lettres. Un grand bruit de charrettes, de galères et de tartanes accompagne ses glorieux projets de réformation. Avec cela, condamnée à de perpétuels et épuisants voyages, entretenant une correspondance, qui lui prenait souvent la plus grande partie de ses nuits. Finalement, elle triompha, mais elle était à bout de souffle : elle n'avait plus qu'à mourir...

A la fin de sa vie, elle avait fondé dix-huit monastères dispersés à travers les Castilles et l'Andalousie. Bientôt, ses carmélites essaimèrent en France et dans tout le reste de l'Europe. La prédiction de saint Louis Bertrand fut réalisée. Mais c'est surtout chez nous, dans la première moitié du XVIIe siècle, que les conquêtes de l'esprit thérésien furent nombreuses et profondes. Saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, les solitaires eux-mêmes de Port-Royal en sont tout pénétrés : ce fut, comme on l'a dit, une véritable invasion mystique. On peut affirmer, sans trop forcer les termes, que le mysticisme, alors, devint à la mode, fut même une mode un peu mondaine. Mais, à côté d'excès quelquefois ridicules ou scandaleux, il y eut des résultats sérieux, durables et véritablement dignes de toute admiration. Des familles entières furent gagnées par les écrits thérésiens à la pratique de l'oraison. Après le père ou la mère, qui donnait l'exemple, les fils et les filles, à l'envi les uns des autres, entraient au couvent. Ce fut quelque chose d'unique et, semble-t-il, de miraculeux que cette action posthume et persévérante sur les esprits et les âmes. Thérèse a réellement ajouté à la religion des hommes de son temps.

Une preuve insigne de son influence, c'est le cas extraordinaire, étrange, — qui frappe si vivement l'imagination et

qui excite en même temps la pensée, — de son grand et fameux contemporain, Philippe II, de sinistre réputation.

Peut-on considérer ce sombre et énigmatique personnage comme un disciple de sainte Thérèse? Oui, sans doute, dans une certaine mesure. Mais il ne faudrait pas aller trop loin. Il y a, entre ces deux natures, trop de différences et trop foncières, pour qu'on essaie de les rapprocher. L'amour, la charité brûlante dont Thérèse débordait manquait à Philippe. Et, d'autre part, si analogue que soit leur rôle dans la contre-réforme, il est évident qu'ils ne se sont point concertés pour une action commune. On a pourtant essayé de rapprocher directement ces deux grands adversaires de l'hérésie protestante. Quelques historiens ont cru pouvoir démontrer qu'il y avait eu, à l'Escorial, une entrevue entre le terrible autocrate et l'humble carmélite. Magnifique tableau d'histoire que cette confrontation de la Sainte et de l'homme en qui la littérature romantique s'est plu à voir un tortionnaire et un bourreau, pâle figure que rien n'illumine, sinon le reflet des bûchers de l'Inquisition... Mais il faut en faire notre deuil : le fragment de lettre, sur lequel on s'appuie pour établir ce fait, paraît bien être apocryphe.

Ces lignes, fort suspectes, auraient été écrites par sainte Thérèse elle-même à une de ses amies, doña Inès Nieto, femme de don Juan de Albornoz, secrétaire du duc d'Albe, pour lui conter, non sans une pointe de satisfaction vaniteuse, sa prétendue rencontre avec le Roi. Voici la teneur de ce fragment :

« Que Votre Grâce, doña Inès, se figure ce que pouvait éprouver une femmelette comme moi, quand elle s'est vue en présence d'un si grand monarque. J'étais toute troublée, lorsque je commençai à lui parler, parce que ses yeux perçants, — de ces yeux qui vous pénètrent jusqu'à l'âme, — étaient fixés sur moi et paraissaient me blesser comme des flèches. Cela fit que je baissai les miens et lui exposai ma requête en toute brièveté. Quand j'eus fini de l'informer de l'affaire, je tournai de nouveau mes regards vers son visage, qui était, en quelque sorte, changé. Ses yeux étaient plus doux et plus posés. Il me demanda si je désirais quelque chose d'autre. Je lui répondis que c'était tout ce que j'avais à lui demander. Alors, il me dit : « Va en paix! Tout s'arrangera selon tes désirs » : ce qui fut entendu de moi en grande consolation. Je m'agenouillai pour le remercier d'une si grande

faveur. Mais il m'ordonna de me relever et, tout en faisant à la pauvre petite religieuse que je suis, son indigne servante, une si gentille révérence, que je n'en ai jamais vu de pareille, il me tendit sa main que je baisai. Et je sortis de là, pleine de jubilation et louant en mon âme la Divine Majesté pour le bien que ce César promettait de me faire... »

Eh bien non! cette platitude ne peut pas être de sainte Thérèse! Un des thérésianistes les plus éminents et les plus compétents, le Père Silverio de Santa Teresa, le récent éditeur des œuvres de la grande mystique, est, paraît-il, de cet avis. Il donne surtout des raisons de style à l'appui de son sentiment On pourrait en ajouter d'autres, tirées de l'histoire ou du caractère de la Sainte. Est-il vraisemblable que le Roi, qui se piquait de galanterie et qui refusait de se laisser baiser la main par n'importe quel prêtre, l'ait *tendue* à une femme, une religieuse, une prieure de couvent, qui, dès cette époque, était en renom de sainteté? Mais il y a plus : toutes ces formules d'adulation et de révérence un peu servile à l'égard des puissants sont en contradiction avec tout ce qu'elle a écrit sur ce sujet. Dans son autobiographie, elle a blâmé à maintes reprises la phraséologie courtisanesque, les formules de courtoisie outrée dont on se servait dans la correspondance, — à tel point que Philippe II lui-même crut devoir régler cet abus par une Pragmatique spéciale, — elle s'indigne contre l'étiquette de cour qui rend l'abord des rois de la terre si difficile, alors que le Roi du ciel se donne à tous.

Dans cette Espagne raffinée du XVIe siècle, les gens du peuple eux-mêmes exigeaient, comme les grands seigneurs, une politesse compliquée et fleurie. Par plaisanterie, sainte Thérèse demande à une de ses correspondantes si elle doit appeler « Votre Seigneurie » le maître-charretier qui fait les commissions du couvent. Un esprit si dégagé, si libre à l'égard des puissances, voire un peu frondeur, semble bien incapable d'avoir parlé du Roi comme elle est censée le faire dans la lettre en question. Veut-on savoir ce qu'elle pense des grandeurs du monde, qu'on lise ce passage où elle nous raconte son séjour forcé à Tolède, dans le palais de doña Louise de la Cerda, la sœur du duc de Medina Celi : « Notre Seigneur, dit-elle, veillait sur moi, et, durant mon séjour chez cette dame, il me combla de grâces extraordinaires : Il m'accorda

une admirable liberté d'esprit et *un profond mépris pour toutes ces vaines grandeurs de la terre*. Plus elles paraissaient imposantes à la vue, plus j'en découvrais le néant. Ainsi, en conversant chaque jour avec des femmes d'une naissance si illustre que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je me sentais *aussi libre que si j'avais été leur égale...* » Et plus loin, toujours à propos de cette hospitalité princière, elle ajoute : « En vérité, j'eus souverainement en horreur le désir d'être grande dame, et je disais au fond de mon cœur : Dieu m'en délivre !... Certes, c'est, selon moi, un des mensonges du monde de qualifier du nom de « seigneur » et de « maître » ces personnes qui sont esclaves en tant de manières... »

Après de telles déclarations, il est bien difficile, il faut l'avouer, d'admettre comme authentique cette lettre où la Sainte se déclare si ravie d'avoir baisé la main et d'avoir obtenu une révérence du Roi, un peu comme Mme de Sévigné éperdue d'avoir dansé avec Louis XIV.

Il n'en est pas moins certain que Thérèse aurait aimé voir le Roi, l'entretenir longuement, lui parler à cœur ouvert. C'est, d'ailleurs, une tradition au monastère de l'Escorial, que sainte Thérèse y aurait été reçue par Philippe II, soit à l'automne de 1577, soit au printemps de 1578. En tout cas, du jour où elle commence son œuvre de fondatrice et de réformatrice, elle a constamment les yeux fixés sur lui. Elle aurait voulu l'intéresser davantage à cette œuvre, l'avoir pour allié dans sa lutte contre les mitigés et sa résistance à l'hérésie protestante. Qu'on feuillette son autobiographie ou sa correspondance, on voit qu'elle songe constamment à celui qu'elle appelle « ce saint roi ». Elle n'aurait pas eu peur de faire la leçon à cet homme dur et redoutable, comme elle la faisait à ses religieuses et à ses directeurs eux-mêmes. Elle n'avait peur de rien : « Quand on a vu, dit-elle, la vérité à cette divine lumière de l'extase, on ne craint plus de perdre ni la vie ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quelle précieuse disposition dans des monarques qui, plus étroitement tenus que leurs sujets à défendre l'honneur de Dieu, doivent par la piété marcher à la tête des peuples ! Pour faire faire un pas à la foi, pour éclairer d'un rayon de lumière ces infortunés hérétiques, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes. O mon Dieu, pourquoi faut-il qu'il ne m'ait pas été donné de proclamer bien haut

ces vérités! Voyant mon impuissance, je me tourne vers vous, Seigneur, et je vous conjure de remédier à tant de maux. Vous le savez, ô vous qui sondez mon cœur, je me dessaisirais volontiers des faveurs dont vous m'avez comblée pour les transporter sur la tête des rois. Dès lors, je le sais, ils ne pourraient plus consentir à tant de choses qu'ils autorisent... O mon Dieu, éclairez-les sur l'étendue de leurs obligations... »

Tout ce passage est singulièrement révélateur. Il prouve que sainte Thérèse, comme sainte Catherine de Sienne, se fût aisément mêlée de politique, si elle l'avait pu, — dans la mesure, évidemment, où la politique confine à la religion. Mais enfin elle n'eût pas boudé cette besogne et, si Philippe II l'eût voulu, il l'aurait eue pour conseillère.

Du moins, il s'occupa d'elle, lui aussi. Après un moment d'hésitation et peut-être de scandale, cet homme qu'on a appelé « le Roi prudent » et qui ne se décidait qu'après une minutieuse et longue et quelquefois traînante information, finit par intervenir en sa faveur. Il la soutint contre les gens d'Avila, contre les mitigés et contre le Nonce lui-même. Devina-t-il le retentissement que les doctrines et l'œuvre thérésiennes allaient obtenir dans le monde entier, leur influence sur l'Église, sur le développement des idées et des mœurs, au siècle suivant ? Ce serait trop demander à un homme de gouvernement que de s'occuper de ces choses et de prévoir l'avenir de si loin. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il comprit l'importance et l'opportunité de cette réforme du Carmel, qu'il en comprit la grandeur surtout, l'effet salutaire pour les âmes. Son goût de l'ascétisme en fut renforcé. La pensée et l'action spirituelle de sainte Thérèse finirent par le pénétrer. Pendant les dernières années de sa vie, il eut le même confesseur qu'elle, le Père Diego de Yepès, dont il fit plus tard un évêque d'Osuna et qui écrivit sur la vie, les vertus et les miracles de la grande carmélite. C'est sans doute à l'instigation de ce religieux qu'il fit réunir, après la mort de la sainte, les manuscrits de ses œuvres, qui furent déposés à la bibliothèque de l'Escorial. On peut y admirer encore, à travers une vitrine, ces pages d'une écriture si ferme et si belle, à côté de la petite boîte qui contenait son encrier et ses ustensiles à écrire. Mais ces menus détails et ces coïncidences ne sont rien : l'essentiel, c'est que la pensée thérésienne se soit imposée à Philippe II. La grande rénovatrice de

l'ascétisme religieux, à cette époque, en Espagne, c'est sainte Thérèse : il n'y en avait pas d'autre. Philippe savait très précisément par elle-même ce qu'elle voulait faire, ce qu'elle voulait réformer dans les couvents de son ordre. Il s'est déclaré le partisan de cette réforme. Il a tenté de s'y soumettre lui-même, autant qu'il le pouvait, et il y a soumis les moines hiéronymites de l'Escorial, — non pas qu'il leur ait imposé la règle thérésienne, mais il les a obligés à une observance plus stricte de leur propre règle. Pendant le dernière période de sa vie surtout, il a été obsédé par le même idéal ascétique que la sainte, et il a tenté de le réaliser sur le trône. C'est là le plus éclatant témoignage qu'on puisse apporter en faveur de l'action thérésienne et peut-être celui qui lui fait le plus d'honneur.

Et c'est là un des cas les plus extraordinaires et les plus curieux de l'histoire : ce roi, qui est l'arbitre de l'Europe et de la Chrétienté, qui possède des royaumes et des continents dont la nomenclature est à perdre haleine, qui goûte tous les enivrements du pouvoir absolu, — et qui cependant ne veut être qu'un moine, qui aspire, comme saint Louis de France, à devenir un saint, et qui a poussé si loin ce désir que l'Église a pu songer à le canoniser.

Certes, cela étonne et même scandalise les hommes d'aujourd'hui que quelqu'un ait pu penser à faire de Philippe II un saint. Et il y a évidemment contre lui de très fâcheuses apparences. Il est difficile, actuellement, de juger sa conduite. La ramener à la mesure de nos idées ou de nos préjugés, c'est n'y rien entendre. Il n'y a pas deux morales, assurément, et Philippe II était trop bon chrétien pour admettre le contraire. Seulement, les circonstances étaient telles qu'il se voyait souvent obligé, non pas de choisir entre le bien et le mal, mais d'opter pour le moindre des maux : deux ou trois jours avant sa mort, « il confessa qu'il n'avait jamais commis une seule injustice pendant toute sa vie, du moins à son escient. Si, par hasard, il l'avait fait, ce ne pouvait être que par ignorance, ou par la tromperie de ses conseillers. Ses intentions avaient été d'une parfaite droiture, et il n'avait jamais eu en vue que le seul bien »... Mais il ne faut pas oublier qu'il a vécu à une des époques les plus atroces que le monde ait connues. Au mi-

lieu des bêtes fauves de son siècle, Philippe II apparaît presque comme un doux, en tout cas un sage qui a horreur de la violence, qui n'y recourt qu'à la dernière extrémité et qui, dans certaines conjonctures difficiles, préfère la ruse à la force, qui se montre constamment soucieux non seulement d'économiser l'argent de ses sujets, mais les vies humaines et, — si paradoxal que cela nous paraisse, — les supplices...

Voici une anecdote, qui, pendant un de ses séjours à l'Escorial, défraya la malignité des moines, et qui nous est pieusement et copieusement racontée par l'un d'eux, le Père Jérôme de Sepulveda, auteur d'une chronique des plus curieuses et des plus savoureuses. On me permettra de la citer, parce qu'elle est une preuve entre mille du peu de cas que l'on faisait alors d'une vie humaine, et parce qu'elle montre aussi qu'en matière de supplices, un Pape même n'y regardait pas de si près que le roi d'Espagne.

« En ce temps-là, écrit Sepulveda, il advint qu'à Rome les Espagnols se mutinèrent, et la cause en fut l'injuste condamnation à mort du docteur Navarro. Ce docteur Navarro est le neveu du grand docteur Navarro, celui qui a écrit la *Somme des cas de conscience*, ouvrage si pratique et si répandu : c'était un jeune homme de grandes espérances et de grand savoir, — enfin un saint. Il briguait un bénéfice à la curie romaine, comme font beaucoup d'autres. Le pape Sixte-Quint l'aimait et l'estimait beaucoup, parce qu'il était fort lettré et de grandes vertus, et enfin parce qu'il était le neveu d'un homme si éminent... Eh bien, il arriva qu'un jour ce docteur Navarro aperçut de loin le Pape qui sortait de son sacré Palais et qui s'en allait au dehors avec un grand cortège. Il voulut, lui aussi, accompagner le Pape, qui lui marquait de la faveur et qui le connaissait déjà beaucoup. Et, comme le pauvre homme ignorait l'étiquette qui se pratique en ce cas, pour couper au plus court, il voulut rompre les hallebardiers et passer par leurs rangs, et de cette façon, arriver à se joindre au cortège du Pape. Il n'y eut pas plus tôt pénétré qu'un de ces hallebardiers lui donna de sa hallebarde un coup si terrible qu'il le laissa pour mort sur le terrain... Le pauvre docteur Navarro ne reprit pas ses sens si promptement. Quand il revint à lui, la chose urgente était d'aller se faire soigner à son auberge plutôt que d'accompagner le Saint-Père...

« Il se guérit de sa blessure, qui n'était pas trop bonne. Et, quand il fut rétabli, un jour qu'il se promenait dans les rues de Rome, il aperçut le hallebardier qui lui avait fait le coup et il le suivit. Il le vit entrer dans une église et il y entra derrière lui. Il le vit s'agenouiller pour ouïr la messe. Lui, de chercher incontinent un bâton et, comme il n'en trouvait point là, il avisa un goupillon plongé dans un bénitier. Il le prit, le cacha sous son manteau, et le voilà qui court à l'endroit où le hallebardier était en train d'ouïr la messe : « Coquin, lui dit Navarro, effronté que vous êtes, vous rappelez-vous que l'autre jour, comme je voulais accompagner le Pape et traverser les rangs des hallebardiers, vous me donnâtes un coup de hallebarde qui me laissa à moitié mort sur le terrain? Cela vous paraît bien?... Alors, pour qu'une autre fois vous sachiez comment on doit traiter un honorable ecclésiastique comme moi, attrapez!... » Il tire le goupillon, qui paraissait plutôt un gourdin à donner la bastonnade qu'à donner l'eau bénite, et là, devant tout le monde, il lui administre une bonne volée, à quoi le goupillon était excellent, et, sans que l'homme se pût défendre, il vous l'arrange fort proprement. Le hallebardier ne fait ni une ni deux : il va se plaindre au Pape, comme quoi le docteur Navarro l'avait agressé à l'église, tandis qu'il oyait la messe, devant tout le monde...

« Le Pape, étant un homme colérique, entra dans une fureur violente et il donna l'ordre qu'on pendît Navarro... Incontinent toute la ville de Rome fut en effervescence et l'on sut que le Pape avait donné l'ordre de pendre le docteur. Et il n'y eut cardinal ni grave personnage dans la curie qui ne s'en fût supplier le Saint-Père d'adoucir son courroux contre Navarro et de lui infliger quelque autre châtiment, mais non point la hart. A tous le Pontife en fureur ne faisait que répondre : « Qu'on le pende! » En vain les ambassadeurs des princes chrétiens firent la même tentative : ils n'eurent pas plus de succès...

« On le tira de sa prison pour le mener au gibet. Il n'y eut personne, dans Rome entière, homme ou femme, qui ne pleurât à voir un spectacle pareil. Mais lui, on le pendit, en dépit de toutes les supplications, et ce fut assurément une grande affliction de voir se balancer à une potence, comme un ordinaire malfaiteur, un prêtre doué de si belles qualités... Il arriva que, peu de jours après, certains bénéfices simples vinrent à vaquer. Et,

comme son secrétaire disait au Pape : « Très Saint Père, des bénéfices simples sont vacants à tel endroit. A qui Votre Sainteté veut-elle en accorder la faveur? » Et le Pape de répondre : « Eh bien mais... à Navarro, n'est-ce pas? » Et le secrétaire de répliquer : « Très Saint Père, il n'y a pas quinze jours que Votre Sainteté l'a fait pendre! » Incontinent le Pape se mit à pleurer et à répéter : « Ah! le malheureux! le pauvre malheureux! » D'où l'on peut déduire que, quand le Pape ordonnait de pareils châtiments, il n'était pas maître de lui, ni dans son entier jugement, et que la colère l'aveuglait... »

Le Père Sepulveda, qui raconte cette histoire, n'aimait pas Sixte-Quint : cela se sent. Aussi excuse-t-il assez faiblement le Pontife par ces colères furibondes qui lui faisaient perdre le sens. Pour s'expliquer une sévérité si cruelle, il faut se rappeler que, à cette époque, les Espagnols, par leur morgue, leurs prétentions et leurs brutalités, s'étaient rendus odieux et insupportables à Rome. Ils s'y comportaient comme en pays conquis, pillaient, assassinaient, incendiaient, mettaient la ville à feu et à sang : un châtiment exemplaire s'imposait. D'autre part, Philippe II faisait menacer Sixte-Quint par son ambassadeur de convoquer un concile national pour le déposer, s'il persistait dans son intention de réconcilier Henri IV de France, cet ancien huguenot, avec l'Église catholique. On conçoit que, dans ces moments-là, le Pape n'ait pas été très tendre pour les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, Philippe II n'a jamais commis de cruautés inutiles, ou, du moins, qui ne fussent justifiées devant sa conscience soit par la raison d'État, soit par l'obligation où il était, — et qui, pour lui, passait avant toutes choses, — de défendre les intérêts de l'Église. On ne comprendra rien à sa conduite et on la jugera mal, si l'on omet de considérer en lui ce qu'il a voulu être de toute son âme et par l'ordre impérieux de sa conscience : le mainteneur de la catholicité, en face des forces dissolvantes qui la menaçaient alors : l'Islam d'une part, le protestantisme de l'autre. On l'a mal jugé, même en France, parce que l'intérêt français voulait que, tout en restant catholique, la France fût, à cette époque, l'ennemie de l'Espagne. Au siècle suivant, avec Richelieu, Mazarin et Louis XIV, cette inimitié ne fit que s'accroître. Puis, l'hostilité ayant cessé au XVIIIe et au XIXe siècle, il advint que l'opinion protestante

triompha en Europe. Les historiens protestants, ou à mentalité protestante, imposèrent leur manière de voir : de sorte que, depuis deux cents ans, on n'a pas mieux compris, chez nous, Philippe II et l'Espagne catholique qu'au XVIe siècle. Aujourd'hui encore, les préjugés les plus iniques et les plus absurdes défigurent à nos yeux la physionomie de cet homme qui, après tout, fut un grand roi et un grand chrétien.

Lui-même avait la plus haute idée de son rôle. Il se regardait comme un véritable lieutenant de Dieu sur la terre, une sorte de Pape chargé du temporel. L'autre Pape, celui de Rome, quand des querelles d'intérêt, des dissentiments ou des malentendus passagers ne les dressaient pas l'un contre l'autre, finissait par reconnaître la grandeur méritoire d'une pareille tâche. Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, Clément VIII, qui se trouvait alors à Ferrare, prononça, en consistoire public, une allocution, où il disait que « toute la vie du Roi n'avait été qu'une guerre perpétuelle contre les hérétiques; et qu'en récompense de cet effort et aussi de ses vertus héroïques, *il croyait que ce Roi jouissait de Dieu*; *enfin, qu'après les saints canonisés il ne voyait personne à qui l'on pût le comparer...* » Ce défenseur de l'orthodoxie surveillait Rome elle-même, blâmant toute concession de la cour pontificale aux tenants de la réforme protestante, s'irritant de toute compromission ou de toute complaisance. On vient de voir qu'il poussa l'intransigeance et l'audace jusqu'à menacer Sixte-Quint de le faire déposer, parce que le Saint-Père était suspect, à ses yeux, de pactiser avec les huguenots de France.

Mais, si l'on peut discuter sur les tendances et les résultats de sa politique religieuse, et même de sa politique en général, il faut bien s'incliner devant la noblesse et l'austérité prodigieuse de sa vie. L'idéal ascétique, à quoi sainte Thérèse rendait, en ce moment même, un tel prestige, il l'a réalisé à la lettre : il fut un moine couronné. Le Père Sepulveda, dans sa chronique de l'Escorial, revient sans cesse sur cette idée que ce Roi, dans son royal monastère de Saint-Laurent, ne voulait être qu'un simple religieux parmi les autres : « C'est, dit-il, une chose qui confond, qu'un si grand Prince n'ait pas d'autre plaisir ni d'autre contentement que de se trouver avec ses moines dans sa maison de San Lorenzo et que, d'en sortir, ce soit pour lui la mort et un très grand tourment. Et, sans le grand désir qu'il a de s'em-

ployer au gouvernement de ses royaumes et de ses États, il ne sortirait jamais d'ici... »

Fréquemment, il mangeait au réfectoire avec eux, assistait à leurs offices et à leurs processions, ayant sa stalle dans le chœur, une stalle que l'on montre encore, ainsi qu'une petite porte dérobée par où il pouvait entrer et sortir presque sans être vu. Le bon et malicieux Sepulveda ne tarit pas en éloges sur ce prince débonnaire, qui vivait, dit-il, « épaule contre épaule » avec ses moines. Quand il fut pour mourir, il demanda qu'on célébrât pour lui le même office que pour un religieux. Et il ne se bornait pas à l'extérieur des pratiques : il voulait être en tout un moine exemplaire. Il exigeait que le service de Dieu fût parfait dans son monastère de San Lorenzo, n'admettant pas la plus légère omission soit dans l'observance de la règle, soit dans le détail de la liturgie, se piquant de connaître sur le bout du doigt son rituel et d'en remontrer en cela non seulement aux religieux les plus avertis, mais à la cour de Rome elle-même. Quelquefois, au chœur, il interrompait l'office pour faire remarquer au prieur qu'on avait sauté un verset. Avec cela, il s'appliquait constamment à la vie spirituelle : il était homme d'oraison. « Notre fondateur, écrit le Père Siguenza, un des historiens de l'Escorial, s'exerçait beaucoup à l'oraison vocale et à l'oraison mentale. Il continua ces exercices pendant toute sa vie. Nous le voyions et nous l'entendions dans son oratoire, à des heures extraordinaires, matin et soir, et même au plus secret de la nuit. Ceux qui l'approchaient de plus près peuvent certifier qu'il employait à ce saint exercice bien des heures dans la journée, et qu'il l'emportait en cela sur maints religieux des plus austères... »

Cet homme superbe et distant entendait, tout comme un moine, pratiquer l'humilité. Et, sans doute, il pensait, comme son arrière-petit-fils, Louis XIV, que l'humilité appartient en propre aux rois, parce qu'étant élevés au-dessus de tous les autres hommes, ils ont, plus que quiconque, de quoi s'abaisser. Les hiéronymites de l'Escorial admiraient sa simplicité, lorsqu'il venait, le matin, entendre la première messe dans leur chapelle, — l'humble chapelle provisoire qu'on avait élevée, en attendant l'achèvement de l'altière basilique et du panthéon royal.

« Il arrivait quelquefois du Pardo, dit le Père Siguenza,

avec quatre ou cinq cavaliers, pas plus; il descendait dans la maison du curé et s'asseyait sur un petit banc à trois pieds, fait naturellement d'un tronc d'arbre : je l'ai vu souvent, quand j'allais entendre la messe à la chapelle. Pour y mettre un peu de décence, on entourait ce siège d'un mouchoir français, qui appartenait à Almaguer, le comptable, et qui était si vieux qu'il s'effilochait et qu'on voyait clair au travers. C'est ainsi que le Roi entendait la messe, et il pouvait l'entendre en effet, car le local était si étroit que Frère Antoine de Villacastin, qui servait d'acolyte, touchait, en s'agenouillant, les pieds de Sa Majesté. Ce serviteur de Dieu me jurait, en pleurant, que, souvent, comme il levait les yeux à la dérobée, il avait vu, dans ceux du Roi, courir des larmes, si grandes étaient sa piété et sa tendresse d'âme, à quoi se mêlait une joie de se voir dans une telle pauvreté. »

Ailleurs, le même Père Siguenza nous rapporte de Philippe II cet autre trait d'humilité : « Il advint (ce fut en la vigile de Saint Pierre) que les Frères installèrent une clochette pour s'appeler mutuellement et se faire des signes au chœur. La première fois qu'ils la firent sonner, ce fut pour les matines de cette fête, en pleine nuit, à l'heure de prime. Le Roi, qui était descendu dans le pauvre logis du curé et qui était assis sur ce trépied naturel que j'ai dit, entendit la cloche et demanda à Miguel de Antona, « homme de plaisir » qu'il avait avec lui, où était cette clochette qui sonnait. Il répondit que c'était au couvent et qu'on sonnait matines. Immédiatement le Roi se leva et s'y rendit, suivi seulement de cet homme. Il entra à la chapelle, fit sa prière et trouva, sur une banquette, un laboureur qui s'y était assis. Le Roi, très modestement, s'assit sur la banquette, à la place qui restait, et lui et le laboureur demeurèrent ainsi un bon moment, l'un à côté de l'autre... »

Mais c'est surtout dans sa petite chambre de l'Escorial, véritable cellule de moine, que se révèle ce parti pris d'humilité, de pauvreté et de renoncement. Aucun luxe, à l'exception de quelques images de piété, œuvres, il est vrai, d'artistes en renom, — à quoi se reconnaît le délicat amateur d'art qu'était Philippe II. L'alcôve où il mourut est percée d'une petite fenêtre, par où le moribond pouvait suivre la messe de son lit et voir tout juste le geste du prêtre élevant l'hostie. Ainsi le Roi

avait fermé toutes les ouvertures sur le monde, qui ne l'intéressait plus. Il n'existait désormais pour lui que cette petite fenêtre ouverte sur la Réalité unique : l'Hostie! Le signe et le gage de sa rédemption, rien d'autre ne le touchait plus!... Ainsi s'achevait par cet acte de foi suprême une vie qui n'avait guère été qu'une longue adoration du Saint-Sacrement.

Les livres que l'on a retrouvés dans cette cellule sont presque tous des livres de piété, des livres de mystique appartenant à l'école thérésienne ou s'y rattachant. Et d'abord les œuvres de sainte Thérèse elle-même, dans la première édition publiée à Salamanque en 1588. Puis *le Mépris du monde* de Frère Louis de Grenade, les œuvres complètes de ce dernier, *l'Art de servir Dieu* par Frère Rodrigo de Solis, augustin, les œuvres du bienheureux Jean d'Avila... Philippe II avait une vie intérieure des plus intenses, alimentée à la fois par la lecture et la méditation.

Le plus émouvant de toute cette longue vie laborieuse et sans joie, ce furent les derniers moments. Philippe II est mort véritablement comme un saint. L'épreuve dernière fut atroce pour ce grand de la terre : il mourut dans la pourriture, dans une effroyable et nauséabonde décomposition de tout son corps. Il fut littéralement Job sur son fumier. Et cette cruelle agonie commencée depuis très longtemps, devenue un objet de dégoût pour tous ceux qui l'approchaient, il la supporta avec un courage et une résignation admirables... C'était une âme vraiment royale que Philippe II et qui n'avait pas peur de se colleter avec des idées, des sentiments, ou des sensations, qui feraient s'évanouir d'horreur ou d'effroi les petites âmes d'aujourd'hui.

Quand la gangrène commença à le travailler, il était encore à Madrid. Ses médecins s'opposaient à ce qu'il fît sa villégiature habituelle à l'Escorial. Ses familiers se jetèrent à ses pieds pour l'en dissuader, lui remontrant la fatigue du voyage, l'humidité du lieu, et, en termes prudents, l'extrémité où il se trouvait. Le Roi savait bien qu'il allait mourir. Il répondit : « Cette maison de San Lorenzo est le lieu de ma sépulture : personne n'y portera mes os plus honorablement que moi!... » Et il partit porter lui-même sa dépouille à la tombe qu'il s'était préparée. Le voyage fut atroce. Comme il ne pouvait souffrir les cahots d'un carrosse, on dut le mettre sur un fau-

teuil que des laquais portèrent en se relayant. On fit ainsi, à pied, par des chemins affreux, dans la poussière et à l'ardeur du soleil, les huit ou dix lieues qui séparent Madrid de l'Escorial. Cela dura plusieurs jours.

Il se coucha, en arrivant, pour ne plus se relever, ne pouvant même pas bouger et souffrant un véritable martyre, quand on essayait de soulever ou de remuer ses membres. Il s'ensevelissait peu à peu dans sa propre ordure ; c'était un spectacle épouvantable et répugnant... Alors, il fit mander le dessinateur en chef de l'Escorial, Francisco de Mora, et il lui dit :

— Vous rappelez-vous où vous avez mis, voilà quatorze ans, une grande pièce de bois qui restait de celui qui a servi pour faire le crucifix du maître-autel, et que je vous ai recommandé de tenir en réserve ?

— Oui, Sire, répondit le dessinateur. Je me souviens très bien que Votre Majesté m'ordonna de le garder.

— Eh bien ! voyez où vous l'avez mis, et, avec ce bois, vous ferez mon cercueil !

Ce cercueil taillé dans le bois de la Croix, c'était comme un symbole de toutes les souffrances que le Roi avait endurées pendant sa vie et de celles, pires que tout, qu'il endurait en ce moment même. Les assistants ne purent s'empêcher d'en faire la remarque.

Le dessinateur se mit à rechercher le bois dans tout le couvent et il finit par le trouver à la porte du réfectoire des pauvres : ceux-ci s'y asseyaient, en attendant qu'on les appelât pour manger, et beaucoup d'entre eux mangeaient dessus.

Sitôt le cercueil terminé, on l'apporta dans la chambre du Roi, qui le regarda avec la plus grande fermeté d'âme, comme si le supplice physique de l'ignoble décomposition de son corps ne suffisait pas et qu'il voulût encore y ajouter la secousse morale d'un tel spectacle : ce fut certainement, pour lui, l'expiation suprême, une expiation raffinée qu'il s'infligeait volontairement.

Ensuite, il reçut les derniers sacrements. Lorsqu'on dut lui donner l'extrême-onction, il fit appeler son fils, le futur Philippe III, et il lui dit devant tout le monde :

— Pourquoi pensez-vous que je vous ai fait appeler ? Pour que vous voyiez ce saint sacrement et que vous ne soyez pas

dans l'ignorance où j'ai été pour ne l'avoir vu, de ma vie, administrer à personne et n'avoir point assisté à la mort de mon père. Et enfin pour que vous considériez que, demain, vous serez en cet état où je suis...

Ayant fait à son fils quelques recommandations touchant l'obéissance à l'Église et ses devoirs de chef de famille, il ajouta :

— Voici : je vous laisse ces deux disciplines et ce crucifix qui appartinrent à l'empereur Charles-Quint, mon père. Ce Christ l'a vu mourir et il me verra mourir, moi aussi. Et je vous le laisserai pour que vous fassiez de même. Ces deux disciplines étaient également à lui. Celle-ci, qui est la plus ensanglantée, c'est celle dont l'Empereur, mon père, se flagellait. Étant meilleur que moi, il en a plus usé que moi. Cette autre, qui est moins tachée de sang, c'est la mienne. Ayant eu mille maux dans ma vie, je m'en suis peu servi. Je vous la laisse comme mon suprême héritage !

Et après lui avoir dit beaucoup d'autres choses très bonnes et très saintes, il lui donna sa bénédiction et enfin lui remit un papier contenant les préceptes et conseils de saint Louis, roi de France, à son fils (1)...

Je ne sais si c'est là une façon royale de mourir, mais c'est, en tout cas, une mort d'une singulière grandeur et qui porte au suprême degré tous les caractères de la piété espagnole. Il est impossible d'être plus intégralement et plus farouchement catholique. Ah ! certes non, ce n'est pas là un catholicisme pour petites filles, pour gens du monde, ou pour esthètes ! Ce Roi n'avait pas peur d'être le bourreau de son corps, et, comme dit sainte Thérèse, il recherchait, lui aussi, « l'ineffable trésor caché dans la souffrance ».

De même que sa politique, ce terrible ascétisme de Philippe II peut prêter sans doute à bien des critiques. On peut contester qu'il ait réalisé son idéal de sainteté, parce que trop de choses, tristement humaines, se sont mêlées à ses préoccupations spirituelles. Mais il y a une de ses œuvres dont on ne peut dire que ceci : c'est qu'il l'a réussie merveilleusement. Il a

(1) Pour tout ce récit, on a suivi pas à pas la chronique de Sepulveda, qui, s'il ne fut pas témoin oculaire, fut très précisément renseigné par les assistants.

essayé de traduire sa pensée de roi et de chrétien dans une œuvre jalousement et obstinément poursuivie pendant près de trente ans, à laquelle il a fait collaborer, avec un peuple d'artistes et d'ouvriers, toutes les nations soumises à son empire, celles de l'Ancien comme du Nouveau Monde. Cette œuvre, en quoi il a mis toutes ses dilections, toutes ses complaisances, toute la foi de son âme, qui est en quelque sorte la forme visible et tangible de l'idée catholique et monarchique, telle que l'ont conçue, alors, les plus hauts esprits, — et le sien en particulier, — c'est l'Escorial... L'Escorial est l'expression en granit de la pensée royale. Versailles, à côté, n'est qu'une fantaisie individuelle et qui paraît frivole. Ou plutôt, Versailles n'exprime que la France monarchique du XVIIe siècle. L'Escorial est plus solide et plus profond : il exprime la monarchie catholique de tous les temps. Il n'a pas d'âge, ni de forme particulière. Il est impersonnel et abstrait comme les monuments hiératiques de l'ancienne Égypte.

Les modernes n'y ont rien compris, surtout les hommes du dernier siècle. Ne comprenant plus le catholicisme, — ne le connaissant pas, d'ailleurs, — qu'auraient-ils bien pu comprendre à l'Escorial? Dominés par toute espèce de préjugés, hantés par les souvenirs de l'Inquisition, ils n'ont vu, dans cet énorme et splendide palais, qu'un sinistre cachot, où tout est lugubre, déprimant, pénitentiel, œuvre d'un maniaque à l'imagination sombre et cruelle. Influencé malgré lui par ces préventions, Théophile Gautier, qui, pourtant, a le coup d'œil si juste, va même jusqu'à nier la beauté du paysage de l'Escorial... Il est magnifique! C'est un des grands paysages du monde... Barrès, plus juste, plus voisin de la vérité, n'y veut considérer qu'une admirable composition de lieu pour une méditation sur la mort. C'est, selon lui, un décor pascalien, un caveau funéraire où l'on n'a d'échappée que sur le ciel. Mais l'Escorial est, par certains côtés, fort terrestre. Cet aspect funèbre se fond dans une foule d'autres, que l'on ne saurait négliger sans fausser la vision de l'ensemble.

En réalité, l'Escorial est un monde, qu'il faut se donner la peine de parcourir dans toute son étendue et dans toute la diversité de ses parties. C'est aussi un hiéroglyphe qui demande à être déchiffré soigneusement et qui propose à l'esprit les énigmes et les interprétations les plus variées.

Et d'abord, il conviendrait d'interroger le fondateur lui-même sur ses intentions. Qu'a-t-il voulu faire expressément, en élevant cet étrange et extraordinaire édifice?... Là-dessus, la charte de fondation, rédigée par les soins de Philippe II, nous renseigne avec une extrême précision.

L'Escorial sera d'abord un monument élevé à la plus grande gloire de Dieu, pour le remercier d'avoir préservé l'Espagne de l'hérésie protestante et d'avoir donné la victoire à ses armes. La première de ces victoires, c'est celle de Saint-Quentin remportée le jour de la fête du glorieux martyr saint Laurent. Et ainsi l'Escorial ne sera point à proprement parler un palais : c'est une église consacrée à Dieu, sous l'invocation de saint Laurent. Et, subsidiairement, ce sera un monument triomphal destiné à commémorer les victoires espagnoles. Ce sera, en outre, un monastère, un couvent exemplaire, où le service divin sera fait avec toute la perfection possible, et dont les religieux, après avoir loué Dieu et vaqué aux occupations prescrites par la règle, n'auront d'autre emploi que de prier pour l'âme du roi, pour celles de ses prédécesseurs et de ses successeurs. *L'Escorial est une messe des morts perpétuelle :* voilà le fond de la pensée de Philippe. De là, ses longues et minutieuses recommandations pour tout ce qui touche aux offices de funérailles, aux anniversaires et messes de commémoration ou de *requiem*, voire aux répons à insérer dans l'ordinaire de la messe ou des vêpres. Non seulement d'innombrables messes seront dites quotidiennement pour Philippe et pour les siens, mais, « à cause de sa grande dévotion et révérence pour le Saint-Sacrement », deux moines devront être constamment agenouillés devant l'ostensoir et prier Dieu pour le repos de l'âme du roi et de ses défunts. Ce sera une oraison perpétuelle, pour laquelle il faudra une équipe de soixante-quatre religieux, à raison de deux heures par jour et de quatre jours de repos. Qu'on veuille bien réfléchir à cette supplication de tous les instants, à la foi ardente, au désir anxieux de salut que cela suppose. C'est une affaire des plus sérieuses, la plus sérieuse de toutes, une question tragique : celle du salut d'une âme royale, c'est-à-dire chargée de mille devoirs auxquels échappe le commun des âmes. Nous voilà loin des variations littéraires sur la pensée de la mort!

Ce souci du salut éternel explique le choix de l'Escorial

comme lieu de sépulture royale. Où ces morts, illustres et misérables, trouveront-ils plus de secours que dans un monastère institué uniquement pour prier Dieu à leur intention? Où reposeront-ils plus paisiblement que sous la dalle où, chaque jour, on offre le sacrifice précisément pour leur repos?... Service de Dieu, service des morts, c'est pour cela que cent moines sont réunis et qu'on a élevé ce monastère colossal. Mais le fondateur est trop pénétré de l'idée chrétienne de charité pour prétendre absorber uniquement à son bénéfice et à celui des siens l'activité et les pensées de cent moines. Ces religieux cultiveront leurs esprits en même temps qu'ils assureront le service divin avec une exactitude et un zèle exemplaires. L'Escorial sera un centre d'études : ce sera une véritable université, un séminaire, un musée, une bibliothèque. Il résumera l'effort artistique et intellectuel de toute une époque : ce sera une « somme », comme la philosophie de saint Thomas. Et, en même temps, ce sera une maison de charité, une hôtellerie, un hôpital, une infirmerie, un dispensaire et une pharmacie, un vestiaire où l'on habillera les pauvres, un grenier où ils trouveront des réserves de vivres en temps de famine. Ainsi, l'Escorial illustre l'idée chrétienne sous toutes ses faces : des hauteurs de la théologie, de la philosophie, des lettres, des arts, du souci des âmes et des esprits, il descend jusqu'au soin des corps. Le mendiant y a place et il y trouve son réconfort comme les princes de l'art, de la pensée et de la science, comme les princes de la terre eux-mêmes, qui n'y revendiquent non plus qu'un petit coin, à l'ombre de Dieu.

Et, en même temps, l'Escorial est l'illustration en granit de l'idée monarchique absolue : c'est Dieu qui règne, qui commande, c'est Dieu qui est vainqueur et qui triomphe à la fin : *Christus regnat, Christus imperat, Christus vincit*... Le Roi n'est que le mandataire de l'unique Monarque. C'est pourquoi, dans l'énorme bâtisse, tout converge vers le centre, vers la coupole, image de la voûte céleste qui abrite le trône de la Divine Majesté. Et, dans ce sanctuaire, aux chapelles et aux autels sans nombre, tout conduit le regard vers le grand mur abrupt du retable, qui arrête la vue, qui la barre avec une violence et une rigidité inexorables comme la borne même du mystère. Ainsi, c'est Dieu qui règne ici. A travers ces enfilades de cellules et d'appartements, ces patios, ces kilomètres de

cloîtres, de galeries et de corridors, tout mène à Lui. Rien n'a de raison d'être que pour le servir. Le monde entier y concourt avec tous ces moines prosternés dans une perpétuelle oraison : chaque région de la terre a donné ce qu'elle a de plus précieux pour embellir ce palais. L'Escorial est un symbole de la monarchie universelle.

Si sainte Thérèse l'a visité, comme le veut la tradition, peut-être s'en est-elle souvenue, lorsqu'elle a écrit son *Château de l'âme*. Sans doute, les écrivains mystiques antérieurs lui fournissaient le motif de cette allégorie, mais non pas la forme très spéciale qu'elle a su lui imposer. Ce n'est plus le château du moyen-âge, le castel féodal avec son donjon resserré dans une étroite enceinte. Ce château massif taillé dans un seul bloc de cristal ou de diamant, « cet immense château au centre duquel se trouve le palais du Roi entouré d'une multitude de diverses demeures », il ressemble étrangement à l'ascétique palais de Philippe II.

Celui-ci en a l'austérité et la nudité splendides. C'est la demeure du pur Esprit. Pas de vains ornements. Ce pur Esprit se manifeste par le seul rayonnement de ses attributs. Il pense, Il construit, Il est l'éternel géomètre. Rien qu'avec des lignes, Il crée des merveilles. L'Escorial est une géométrie accablante qui semble emprunter au dogme son poids et sa solidité, et, en même temps, c'est une architecture intellectuelle, dépouillée, autant que possible, de tout élément sensible, pour conduire plus sûrement la pensée vers l'Être abstrait, et qui participe à sa splendeur. Que l'on considère avec attention la façade encadrée de buis et de parterres rectilignes qui domine la terrasse et l'étang, cette immense surface nue, cette fuite fougueuse des lignes que n'alourdit aucun détail décoratif, c'est d'une beauté hautaine et vraiment hors de pair. L'idée du parfait s'éveille dans l'esprit, — de la chose unique et achevée, qui existe, pour ainsi dire, en soi et par soi : ici, une volonté scrupuleuse, éprise de grandeur et de noblesse, a voulu que tout fût parfait : les matériaux, les formes, les œuvres d'art, les cérémonies, les chants, les âmes elles-mêmes. Servir Dieu ! Louer Dieu !... *Que Dieu soit exalté !* c'est ce que l'Escorial semble crier par les innombrables ouvertures de ses murailles et par toutes les cloches de ses campaniles, et c'est à cela que se réduit, en somme, l'ascétisme rigoureux et joyeux de sainte Thérèse.

Quand elle nous dit : « Considérez, je vous prie, le spectacle de ce château si resplendissant, cette « perle orientale », cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie, qui est Dieu... », je ne sais si elle y pensait, mais moi je pense invinciblement à l'Escorial. Cette couleur de perle, c'était celle du monastère, lorsqu'il était encore dans toute sa blancheur de nouveauté. Les anciens tableaux qui le représentent nous montrent un grand palais blanc et or, — doré par les mille pépites jaunes de son granit, égayé par toutes les boules d'or qui resplendissaient sur ses combles et à la pointe de ses tours. Aujourd'hui, ses pierres ont pris une teinte grise et mauve et les boules d'or, fondues dans un incendie, n'ont pas été remplacées. Mais il a toujours ses beaux arbres et ses eaux courantes. Il est toujours « l'arbre de vie planté au milieu des eaux ». Les réservoirs de l'Escorial, cachés, un peu plus haut que les bâtiments, dans un repli de la montagne, grandes surfaces d'ébène où se reflètent de massives et sombres verdures, exhalent, au crépuscule, une mélancolie et une poésie inexprimables. De là, le monastère assis au milieu de sa *huerta*, de ses jardins de parade et de ses potagers, prend un aspect riant d'oasis dans l'immense étendue de la steppe castillane. Philippe II a voulu que ses moines et lui-même pussent prier Dieu dans un lieu agréable, où l'on eût en abondance toutes les choses bonnes et utiles à la vie, un air salubre, des ombrages, des viviers poissonneux, des jardins et des vergers pleins de légumes et de fruits. Minutieusement, il a choisi le site de son monastère, et ce n'est qu'après de longues recherches et maintes comparaisons qu'il se décida pour l'Escorial. « Il prit conseil, dit le Père Siguenza, de diverses personnes dont l'avis pouvait être bon en cette matière, — de *philosophes*, de médecins et d'architectes. » On voit bien, en effet, que de profondes raisons philosophiques ont déterminé Philippe II à jeter son dévolu sur le site de l'Escorial. Mais ce sont encore les raisons d'agrément et d'utilité qui l'emportèrent, et, par-dessus tout, la grandeur et le style de l'extraordinaire paysage. Quand du haut des fenêtres de leurs cellules, les moines, pour qui ce colossal palais fut bâti, contemplent le paysage de la steppe et le vaste horizon des montagnes, ils peuvent se dire qu'il n'y a pas de félicité terrestre supérieure à celle de servir et de louer Dieu dans un lieu pareil.

L'impression la plus émouvante qu'on en puisse éprouver, c'est, le matin, à l'aube, quand on arrive d'Avila, la pensée encore pleine de sainte Thérèse. Au sortir des sombres défilés, au milieu de toutes ces duretés et de toutes ces aspérités rocheuses, soudain, par la portière du wagon, on voit surgir une apparition virginale et quasi miraculeuse : une immense basilique, blanchie et comme purifiée par la lumière naissante, — le lourd monastère de Philippe II devenu une demeure aérienne, toute blanche et mauve, avec les flèches et les dômes de ses campaniles, telle une procession qui s'avance au milieu des croix, des cierges, des bannières, dans une rumeur lointaine de cantiques... Alors, en ce moment, devant ce pénitentiel édifice transfiguré par la lumière céleste, on a le sentiment que le rêve ascétique du constructeur de l'Escorial rejoint le rêve séraphique de la carmélite d'Avila...

III. — PAR DELA LE TOMBEAU

L'action spirituelle, — et surnaturelle, — de sainte Thérèse ne pouvait cesser avec sa vie terrestre. Après sa mort, son influence n'a fait que s'étendre et s'accroître. On a déjà rappelé, en particulier, tout ce que le XVIIe siècle français a dû à son initiative : cette diffusion incroyable et rapide de la mystique, ce goût de l'oraison, de l'ascétisme, de la vie érémitique.

Mais ce n'est pas seulement sa pensée et son exemple, c'est aussi son corps qui continua d'agir. Les phénomènes singuliers dont il avait été obsédé pendant sa vie firent place à d'autres non moins étranges qui persistèrent longtemps après sa mort. Aux états mystiques succédèrent des états physiques si complètement inexplicables qu'il faut bien les qualifier de miraculeux. Certes, l'incorruption et l'odeur de sainteté ne sont point des faits excessivement rares. Les cadavres d'un très grand nombre de saints ont présenté ce double caractère. Mais il semble bien que, chez aucun, ces singularités n'aient été aussi nettement marquées et constatées, ni qu'elles aient eu une durée aussi exceptionnelle. La Sainte elle-même semble avoir pressenti ce miracle et avoir écrit, pour le justifier d'avance, la phrase que voici : « C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes ». Elle écrit cela à propos d'une de ses nièces, Éléonore de Cepeda, religieuse à l'Incarnation, qui,

après une vie tout angélique, mourut saintement pendant l'octave de la Fête-Dieu. Au moment où ses compagnes transportaient au chœur la dépouille de la morte, pour l'office des funérailles, Thérèse vit des anges aider les sœurs à porter le cercueil. L'église était jonchée de fleurs pour la procession du Saint-Sacrement, qui s'arrêta devant la bière ouverte. Ainsi la pompe funèbre prenait une apparence de triomphe : ces roses et ces lys répandus, ces anges soutenant le cadavre virginal et le Seigneur lui-même, dans l'ostensoir, se penchant sur sa servante... Ainsi s'explique la phrase de la Sainte : « C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes. » Son corps, lui aussi, fut prodigieusement honoré.

Elle mourut au mois d'octobre de l'année 1582, à l'âge de soixante-sept ans, non pas qu'elle fût plus malade que d'habitude. On sait que sa vie n'avait guère été qu'une longue maladie. Ses dernières lettres paraissent même donner à entendre qu'elle se portait mieux pendant ces derniers mois. Mais elle était à bout de forces, épuisée, usée, d'abord par ses maladies, puis par ses transes mystiques, par ses travaux de fondatrice et aussi par des luttes cruelles qui duraient depuis plus de vingt ans.

La dernière année de sa vie fut signalée par un redoublement d'épreuves. C'est la date de sa dernière fondation, celle du carmel de Burgos, qui fut peut-être la plus pénible de toutes et qui suscita contre elle des hostilités comme elle n'en avait plus rencontré depuis ses fondations d'Avila, de Tolède et de Séville. A la veille de sa mort, on dirait qu'elle n'a plus qu'un désir : se reposer parmi ses chères filles de Saint-Joseph, dans sa ville natale, parmi ces bonnes gens d'Avila, qui ont fini par l'aimer et la vénérer comme leur plus grande gloire. Mais on la sollicite d'entreprendre encore une fondation, ce couvent de Burgos, pour lequel on lui offre une maison toute prête : c'est du moins ce qu'assurait une pieuse personne, une veuve, doña Catalina de Tolosa, qui devait entrer plus tard au Carmel, entraînant à sa suite ses sept enfants, deux fils et cinq filles. Malgré ces belles assurances, la Mère Thérèse hésite. Elle prévoit les difficultés qui l'attendent, aussi bien de la part des autorités ecclésiastiques que des magistrats municipaux. L'archevêque de Burgos, excité par un de ses vicaires généraux, n'allait pas

tarder à lui être hostile : « Mère Thérèse, disait-il à la réformatrice, nous n'avons, ici, aucun besoin de nous réformer ! » Elle ne savait à quoi se résoudre, lorsque, comme toujours, des interventions surnaturelles précipitèrent sa décision. Elle entendit le Christ lui dire ces paroles : « *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai manqué? Je suis toujours le même !...* »

Alors son voyage fut résolu, en dépit de tout, de l'opposition probable des hommes, de l'inclémence de la saison, de la rage des éléments. On était au cœur de l'hiver, — un hiver particulièrement rigoureux et pluvieux. Un peu partout, les rivières avaient débordé. Les chemins, couverts d'eau, devenaient impraticables. A tout instant, on perdait la piste, ou les véhicules s'embourbaient dans des lacs de boue. Les ponts eux-mêmes étaient submergés. Vingt fois, Thérèse et les nonnes qui l'accompagnaient faillirent être noyées. Elle arriva à Burgos dans un état pitoyable : elle crachait le sang et elle était toute percluse de rhumatismes. Elle fut même, pendant quelque temps, paralysée de la langue.

Comme elle le redoutait, les autorités de la ville, les regidors, certains habitants et l'archevêque lui-même étaient opposés à son projet. On leur fit mille avanies à elle et à ses religieuses. On les obligea à déloger de la maison où elles étaient descendues, et, en attendant l'autorisation problématique de l'archevêque, elles durent s'installer à l'Hôpital de la Conception, dans un grenier ouvert à tous les vents. Un tel gîte n'était pas précisément fait pour guérir la Sainte de ses maladies. Outre ses vomissements habituels, ses crachements de sang, elle avait une plaie à la gorge qui rendait plus douloureux le passage des aliments. Elle s'efforçait de supporter tout cela avec gaîté et bonne humeur. « Un jour, nous conte une de ses compagnes, la mère Anne de Saint-Barthélemy, elle avait la gorge tellement aride, qu'elle dit qu'elle mangerait volontiers des oranges douces. Le même jour, une dame lui en envoya. On lui en porta quelques-unes qui étaient fort bonnes. Elle les vit, les cacha dans sa manche et déclara qu'elle descendait à la salle commune voir un pauvre malade qui se plaignait beaucoup. Elle fit comme elle le disait, distribua les oranges aux pauvres, et, quand elle rentra, nous la grondâmes de les avoir données. Mais elle nous répondit : « J'aime mieux pour eux que pour moi ! Je reviens toute joyeuse de les voir contents !... »

Une autre fois, c'étaient des limons, dont on lui fit cadeau. Elle dit : « Que Dieu soit béni qui m'a envoyé de quoi donner à mes chers pauvres! » Une autre fois encore, comme on pansait les apostumes d'un homme, celui-ci poussait de tels cris que cela devenait un supplice pour les autres malades. Prise de pitié, la sainte Mère descendit, et le pauvre homme, en la voyant, se tut. Alors, elle lui dit : « Mon fi, pourquoi criez-vous comme cela? N'essaierez-vous pas de supporter votre mal pour l'amour de Dieu!... » Mais l'homme lui répondit : « C'est comme si on m'arrachait l'âme! » La sainte Mère resta un moment près de lui. Il se tut, dit qu'il ne sentait plus sa douleur. Et, par la suite, même quand on le pansait, on ne l'entendait plus crier... Aussi les pauvres demandaient-ils à l'infirmière de leur amener souvent cette sainte femme. Sa seule vue, disaient-ils, leur faisait du bien et soulageait leurs souffrances. Quand elle dut quitter l'hôpital, ce fut une désolation parmi les malades... »

Enfin, après bien des efforts et des luttes, l'archevêque céda : le nouveau monastère fut fondé.

La pauvre vieille croyait avoir le droit de se reposer : partir pour Avila, aller rejoindre ses religieuses de Saint-Joseph, c'était toujours son désir le plus cher. Mais elle n'eut même pas cette suprême consolation. Ses supérieurs lui donnèrent l'ordre de se rendre à Alba de Tormès, auprès de la duchesse d'Albe, qui voulait absolument la voir et l'héberger chez elle. Thérèse avait la réputation d'une sainte. Sa présence était considérée comme une véritable bénédiction pour une ville ou pour un foyer. Vivante, on se la disputait, comme on va se disputer les lambeaux de son pauvre corps, quand elle sera morte. Toute sainte qu'elle fût et malgré le respect qu'on lui témoignait, Thérèse ne pouvait pas décliner l'invitation d'une puissante dame comme la duchesse d'Albe. Un désir de celle-ci était un ordre pour elle. Après un court séjour à Palencia, pendant la dernière quinzaine de septembre, elle partit pour Alba de Tormès. Le 20, à la nuit tombante, elle y arriva, si brisée de fatigue, si malade, qu'on dut la coucher tout de suite. Elle se leva le lendemain, se remit au lit, se leva de nouveau, inspectant la maison, assistant à la messe et communiant tous les jours. Le jour de la Saint-Michel, elle eut une violente hémorragie et dut se recoucher pour toujours, cette fois. Elle-même sentait qu'elle

allait mourir. Le 4 octobre, en la fête de saint François d'Assise, vers neuf heures du soir, elle rendit le dernier soupir.

Ce fut une mort très simple, sans bruit, presque effacée, en contraste frappant avec l'éclat des faveurs et des prodiges qui l'avaient visitée.

La veille, après avoir reçu le Viatique, elle prononça, entre autres paroles :

— Mon Seigneur, il est temps de m'en aller!... Que ce soit pour mon bien! Et que votre volonté s'accomplisse!

Telle est du moins la version de la Mère Anne de Saint-Barthélemy. Mais il en est d'autres, car un certain nombre de religieuses assistèrent à ses derniers moments. Parmi les témoignages apportés aux procès de béatification et de canonisation de la sainte, remarquons celui-ci, qui est de la Mère Marie de Saint-François. Cette religieuse était présente quand la Mère Thérèse reçut le Viatique. Elle l'entendit qui disait :

— Mon Seigneur et mon Époux, l'heure tant désirée est venue! *Il est temps de nous voir, mon bien-aimé Seigneur*! Il est temps de m'en aller!... Puissé-je partir pour mon bonheur! Que votre volonté s'accomplisse! L'heure est venue pour moi de sortir de cet exil et, pour mon âme, de jouir de Vous, que j'ai tant désiré!

Ces suprêmes paroles prêtées à la sainte, — avouons-le, — semblent un peu arrangées, un peu littérairement développées. Mais c'est bien sa pensée, — et ce dernier cri d'amour : « Il est temps de nous voir, mon bien aimé Seigneur! » est certainement jailli de son cœur, de ce cœur brûlant, de ce cœur transverbéré par l'attente crucifiante et délicieuse de l'Époux. Depuis si longtemps qu'elle Le sentait à ses côtés, qu'elle entendait Ses paroles, il lui tardait de voir se lever les derniers voiles qui lui cachaient Son Visage...

Ensuite, ayant reçu l'Extrême-Onction, elle se coucha sur le côté, un crucifix à la main, « comme on représente la Madeleine », nous dit la Mère Marie de Saint-François. Détail hautement significatif! Même dans ce vertige de l'agonie, les pensées directrices de toute sa vie ne l'abandonnent point. Sainte Madeleine avait été une de ses grandes dévotions. Jusqu'au bout, elle voulait être la pénitente et l'amante du Christ. Elle resta ainsi, s'immobilisa en quelque sorte dans cette pose. Alors, son visage devint très beau. L'expression en était vivante, extraordinaire-

ment animée. Elle entrait en extase. On voyait, dit la Mère Marie de Saint-François, qu'elle conversait avec un Interlocuteur mystérieux. Sa figure, par moments, changeait d'expression, s'illuminait comme au spectacle d'on ne sait quelles merveilles. Puis, ayant poussé deux ou trois faibles gémissements, elle rendit le dernier soupir... Sa beauté s'exalta encore. On ne voyait plus les rides de cette vieille femme flétrie par l'âge et exténuée par la maladie. « Son visage était embrasé comme un soleil couchant. » Son corps resta souple, sa chair tendre et fraîche comme une chair d'enfant...

Mais voici la chose extraordinaire et réellement prodigieuse! Assurément on ne saurait trop le répéter : cette souplesse des membres, cette incorruption de la chair, cette odeur suave sont bien loin d'être des phénomènes uniques et particuliers à sainte Thérèse. Ce sont là, si l'on ose dire, des banalités de la sainteté. Toutefois, il faut bien reconnaître que les témoignages qu'on nous apporte sont, souvent, fort sujets à caution : que les carmélites d'Alba de Tormès, au moment de la mort de la Sainte, aient senti s'exhaler de son cadavre une odeur exquise, mais indéfinissable (les unes affirmaient que cette odeur rappelait le parfum des lys, d'autres celui de la violette, du jasmin, ou du trèfle), on peut toujours les accuser de s'être hallucinées mutuellement, tellement ce prodige était attendu et désiré d'elles. On peut suspecter également le témoignage du Père Gratien, qui, ayant ouvert le cercueil, environ neuf mois après la mort de la sainte, constata que le cadavre dégageait le même parfum indéfinissable, au point que les pierres du caveau en étaient imprégnées et qu'elles communiquèrent cette odeur à une jonchée de paille où on avait jeté les déblais de la maçonnerie éventrée. Toutefois, le Père Gratien était le disciple chéri de la Sainte. Il l'aimait d'un amour tout filial : ses affirmations peuvent en paraître suspectes. Mais comment contester les allégations naïves et si précises du Père de Ribéra, qui, plusieurs années après la mort, put toucher le bras incorrompu de la Sainte, — le bras détaché du corps et déposé au couvent de Saint-Joseph d'Avila?... « La première fois, dit-il, que je le pris dans mes mains, c'était avant de manger, et mes mains demeurèrent toutes pénétrées du parfum qu'il exhalait : j'en fus tellement ravi que je ne voulais point me laver avant de

me mettre à table, afin de conserver ce parfum. Enfin, je me décidai à me laver et le parfum persista. Même après que je me fus couché, je sentais toujours dans mes mains la même odeur... *Cela me dura ainsi environ quinze jours...* »

L'incorruption de ce corps, qui exhalait un tel parfum, est quelque chose de particulièrement troublant. Le procès-verbal du Père Gratien, qui ouvrit le cercueil près d'une année après l'ensevelissement, donne les détails étranges que voici : « Nous découvrîmes le saint corps, duquel émanait une fragrance et odeur très suaves, et nous le trouvâmes intact et odorant, les seins hauts, comme si elle était vivante, et avec du sang frais, comme si elle venait d'expirer... Bien que la figure et les mains, qui étaient découvertes, se fussent noircies au contact de la chaux, tout le reste du corps était d'une belle couleur... » Là-dessus on a échafaudé tout un roman tendant à prouver que la malheureuse Sainte, tombée en catalepsie, avait été enterrée vivante, comme elle avait manqué de l'être, à l'âge de vingt-deux ans, après sa première grande maladie. Mais que penser d'une catalepsie qui dure plusieurs siècles, comme nous l'allons voir, et qui résiste à d'effroyables mutilations, notamment à l'ablation d'un pied et d'un bras? Car le cercueil fut ouvert plusieurs fois à de longs intervalles : en 1583, en 1586, en 1603, en 1616, puis un siècle et demi plus tard, en 1750, — enfin en 1760. Le procès-verbal de 1616 s'exprime ainsi ; « Nous trouvâmes ce corps très pur, qui fut le temple du Saint-Esprit, non seulement incorrompu, mais exhalant une fragrance et bonne odeur, qui remplit du parfum le plus suave le couvent et l'église... » En 1750, même affirmation : « Tout le corps est incorrompu. La peau, la chair et les os sont conservés. Le plus admirable, c'est que le bras est aussi flexible que s'il était vivant... »

Tous ces phénomènes matériels, ces cas extraordinaires, tout cela n'est rien à côté de la vie de sainte Thérèse et du miracle permanent que sont toujours ses écrits.

Parmi eux, sa *Vie* est un chef-d'œuvre hors de pair parce qu'il est le plus direct, le plus près des faits qu'il raconte et que c'est celui où la Sainte a le plus mêlé de son cœur. Aussi l'action en est-elle immédiate et irrésistible. Il y en aurait une foule de preuves à citer. En voici une particulièrement curieuse :

dans sa déposition, lors du procès de canonisation, un contemporain a attesté l'effet prodigieux que ce livre exerça sur un religieux, son confesseur. Ce contemporain, c'est précisément Francisco de Mora, le dessinateur en chef de l'Escorial, à qui Philippe II commanda son cercueil. Il avait prêté à ce religieux un des premiers exemplaires imprimés de la *Vie de sainte Thérèse*, et quelques jours après, pénétrant dans la cellule de ce moine, il le trouva en proie à une exaltation presque lyrique : « Ah! quel livre est-ce là! dit-il à Mora. De tous ceux que j'ai lus dans ma vie, à savoir toute la Sainte Écriture, saint Thomas, et une foule d'autres saints, aucun ne m'a ému comme celui-ci, à tel point que si je n'étais pas déjà religieux, rien que de l'avoir lu, j'entrerais tout de suite en religion! »

« Il est certain qu'on peut trouver des mystiques d'un caractère plus purement ou plus hautement intellectuel que sainte Thérèse, — et, par exemple, son disciple saint Jean de la Croix, — mais il n'en est point, sans doute, de plus émouvant. Sa candeur, sa sincérité, son enthousiasme toujours prêt à jaillir, cette flamme ardente de charité, ce don d'amour, pour tout dire, — une sensibilité pareille, si riche et si vibrante, lui livre immédiatement tous les cœurs. Elle décrit des états d'âme singuliers, infiniment subtils et complexes, infiniment rares surtout, et, en dehors de ces états d'âme, sortant des régions purement subjectives, elle nous parle de réalités inconnues et transcendantes, avec un sens si aigu du réel, avec un réalisme si sage, si tempéré de bon sens, si raisonnable, que les adversaires eux-mêmes du surnaturel sont embarrassés par les questions qu'elle pose. Ces questions, nous l'avons vu, il est impossible de les résoudre scientifiquement. Les explications tentées jusqu'ici, ou bien travestissent les faits décrits par l'écrivain mystique, ou laissent en dehors du débat des points essentiels. Qu'on ne se hâte pas de la réfuter, qu'on ne se flatte point d'y avoir réussi. Quand on la lit de près et qu'on s'attaque au détail de ses descriptions et de ses analyses, on voit qu'elle se défend pied à pied. Et, d'ailleurs, comment raisonner sur des faits qui se dérobent à l'expérimentation scientifique ordinaire? Thérèse peut toujours répondre à ceux qui prétendent reconstruire scientifiquement ses états mystiques : « Non, ce n'est pas cela : pour en parler, il faut les avoir expérimentés comme moi! »

Ce qui frappe, en elle, outre cette sensibilité prodigieuse et

singulière, c'est sa vigoureuse intelligence, une intelligence éprise du concret, qui s'attaque uniquement *à ce qui vit*, moins capable de dialectique que d'intuition, une intelligence qui ne s'arrête que devant la nécessité de se transcender elle-même, de s'anéantir en quelque sorte pour s'adapter à un stade supérieur de l'intellection.

Et toutes ces hautes qualités se fondent et s'harmonisent dans un caractère suprême et inexprimable qui est celui de la sainteté, — l'état privilégié d'un être qui communique avec un monde situé hors de nos prises et dont la seule existence est une vivante et perpétuelle révélation : de là l'irrésistible action de la sainteté sur les masses, la fascination, l'entraînement qu'elle exerce sur elles, et de là aussi son influence dominatrice sur les âmes.

Les écrits de sainte Thérèse, après avoir joui, pendant près d'un siècle, d'une réputation et d'une vogue peut-être sans précédent, sont peu à peu rentrés dans l'ombre discrète des cloîtres, à mesure que baissait dans le monde le sens du surnaturel. Souhaitons qu'aujourd'hui ils retrouvent la faveur dont ils jouirent auprès de nos pères de l'âge classique, et surtout qu'ils rencontrent des esprits mieux préparés pour les comprendre. L'Église n'a jamais eu tant besoin de s'entourer et de se parer de ses saints les plus élevés par la pensée et par l'esprit. Elle est démunie, en ce siècle, de la plupart des prérogatives qui, autrefois, lui assuraient un facile prestige auprès des multitudes. Elle n'a plus la richesse matérielle, elle n'ouvre plus à une élite les carrières privilégiées, elle n'a plus le monopole de la bienfaisance et de l'assistance publiques, elle n'est plus la science officielle, ni la puissance temporelle qui employait, à l'édification et à la décoration de ses palais et de ses églises, un peuple de manœuvres, d'ouvriers et d'artistes. Qu'elle reste du moins, aux yeux du monde, non seulement la dépositaire de toute vérité et de toute beauté, mais la conservatrice des plus hautes disciplines intellectuelles!

LOUIS BERTRAND.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

IX [1]

A TRAVERS LA PERSE

LES PERSANS ET L'ISLAM

A l'apparition de la nouvelle lune de juillet, les Persans étaient entrés dans le mois de Moharrem, période de tristesse et de pénitence, sorte de carême musulman, durant lequel les Chiites commémorent la fin tragique des enfants d'Ali. Jusqu'au dixième jour de Moharrem, toute vie publique est interrompue : audiences suspendues dans les ministères comme dans les tribunaux; les légations étrangères elles-mêmes ferment leurs portes. La tradition religieuse est demeurée si forte, si vivante, qu'elle impose sa loi aux grands comme aux humbles. Tandis que le populaire court les rues et les bazars en hurlant : « Hassan ! Hussein ! » les princes et les ministres s'enferment dans leurs palais.

La petite maison que j'avais louée à Tedjrich était à mi-chemin entre le village et un *Iman-Zadé* (sanctuaire) très vénéré. Toutes les nuits, des processions passaient, éclairant brusquement ma chambre de la lueur des torches et de ces grosses lampes à pétrole que les fidèles disposent sur leurs plateaux d'offrande, comme les petits marchands de la place au milieu de leur éventaire. De mon balcon, je voyais les lumières courir le long du sentier jusqu'à la chapelle ; et parmi les cris fanatiques, les hurlements et les sanglots, j'entendais éclater

Copyright by Maurice Pernot, 1927.

(1) Voyez la *Revue*, 15 juin — 1er octobre 1926, et des 15 janvier et 1er février 1927.

des rires et et des chansons. Les petits cafés établis au bord des sources voisines regorgeaient de clients, qui faisaient tapage jusqu'à l'aurore. La gaîté légère et insouciante de ce peuple avait transformé le rite lugubre, la cérémonie tragique en un cortège joyeux, en un carnaval endiablé. Jamais un musulman du Nedj ou même de Stamboul n'aurait pu reconnaître des coreligionnaires dans ces dévots bons vivants, qui savaient si bien mêler à l'austérité du deuil et de la prière les douceurs enivrantes de l'alcool, de l'opium et de la musique. Les Persans avaient accepté l'Islam, mais pour en faire une religion à eux, conforme à leur tempérament et à leur goût du plaisir et de la vie. Comment se fussent-ils accommodés de certaines règles sévères, telles que l'abstinence des boissons fermentées, ou la défense de reproduire sur leurs tapis, sur leurs faïences, sur les feuillets de leurs livres, les images vivantes de l'homme et de l'animal?

— Que voulez-vous? me disait un Persan, homme d'esprit et de goût très raffiné, — l'Islam n'était pas fait pour nous. Les Arabes nous l'ont imposé, mais nous avons réagi. Nous avons tout fait pour déformer, pour transformer la religion de nos vainqueurs. Notre schisme fut, à l'origine, plus politique que théologique : c'était un mouvement de protestation et de défense nationale. Il fallait alors empêcher les conquérants arabes d'anéantir les derniers vestiges du nationalisme persan. Plus tard, il a fallu protéger cette même autonomie contre les entreprises furieuses du Turc. Le chiisme a été notre armure. La réforme religieuse et l'esprit de la race, qui l'avait inspirée, ont fini par se fondre dans un même sentiment et dans une même tradition. Jusqu'à ces dernières années, la fête la plus populaire en Perse était l'anniversaire de la mort du calife Omar. Dans nos villes, dans nos villages, on brûlait Omar en effigie, au milieu d'une foule ivre de joie. Cette cérémonie a été interdite tout récemment par égard pour la Turquie.

Tout cela était vrai. Cependant, le jour où l'indépendance de la Perse, n'ayant plus rien à craindre du fanatisme arabe, ou de l'ambition turque, ne fut plus menacée que par les puissances chrétiennes, tout cela n'avait-il pas changé? Les Persans, qui ne reconnaissaient pas l'autorité religieuse du Calife de Stamboul, avaient néanmoins protesté avec véhémence contre la suppression du Califat, et réprouvé, comme impie et sacri-

lège, la politique anticléricale du gouvernement d'Angora. Dans les jardins de la légation d'Égypte, à Téhéran, j'avais entendu exalter l'union entre tous les musulmans, je l'avais vue s'exprimer, comme en un symbole, dans le sacrifice célébré par les moullahs chiites en l'honneur de l'Égypte sunnite et de son représentant.

Chaque matin, les nouvelles du Maroc, telles que les faisaient connaître quelques télégrammes allemands, russes ou britanniqnes, étaient ardemment commentées dans les journaux de Téhéran. On admirait comment quelques bandes de montagnards mal équipés avaient pu tenir en respect les armées de deux nations européennes, et même leur infliger des échecs. Un journaliste persan comparait l'affaire du Rif à celle du Transvaal et observait, non sans ironie, que, dans les deux cas, les rebelles avaient trouvé des partisans jusque dans le Parlement des nations dont ils essayaient de secouer le joug. Et il concluait : « Le Maroc aura raison de la France, comme le Transvaal a su naguère imposer aux Anglais sa volonté. »

Un jour le bruit courut, dans les bazars de Téhéran, que Damas, abandonné par nos troupes, était tombé aux mains des Druses, et que ceux-ci s'étaient emparés de notre artillerie lourde. Ce fut, dans le peuple, un délire de joie, que devait prolonger, hélas ! pendant quarante-huit heures, l'absence de tout démenti autorisé. Tandis que ces fausses nouvelles, agrémentées de commentaires insolents, défrayaient les conversations et remplissaient les gazettes, le « radio » français annonçait à la Perse les résultats d'une grande épreuve sportive et les déclarations d'un ministre en tournée.

Ainsi, je retrouvais chez les musulmans de Perse le même intérêt passionné que j'avais observé chez ceux de l'Inde, pour les moindres épisodes de la lutte qui, au Maroc ou en Syrie, mettait la France aux prises contre des sujets rebelles ou des protégés mal soumis. Abd-el-Krim, inconnu la veille, était devenu un héros de l'Islam. Les Druses, qui ne sont même pas, à proprement parler, des musulmans, étaient qualifiés de « frères glorieux ». Sans rien prendre au tragique, et tout en me gardant de toute conclusion excessive, j'en venais cependant à regretter que les chrétiens d'Occident parussent ici moins unis et moins solidaires entre eux que ne semblaient l'être les musulmans.

L'injure faite aux lieux saints de Médine et de la Mecque par les Wahabites d'Ibn Séoud mit toute la Perse en émoi (août-septembre 1925). Au Parlement, un député demanda aussitôt à Reza Khan quelles mesures il comptait prendre en d'aussi graves circonstances. Le Sardar commença par rappeler qu'il était intervenu une première fois auprès d'Ibn Séoud, pour lui recommander d'éviter toute action militaire aux abords des villes saintes. Le gouvernement de la Perse allait élever une protestation solennelle contre l'attentat sacrilège, et pensait que tous les États musulmans voudraient s'associer à cette démarche. Enfin, dans une phrase un peu énigmatique, Reza Khan laissait entendre que, même si le Parlement refusait de le suivre, il interviendrait, lui tout seul, et de la façon la plus énergique.

De son côté, la presse de Téhéran menait grand bruit autour des affaires de Médine, qu'elle mêlait assez étrangement à celles du Maroc et de la Syrie. Un grand journal proposa même la formation immédiate d'un corps d'expédition interislamique : la Perse fournirait 10 000 soldats, l'Afghanistan 10 000, l'Égypte 10 000, la Turquie 20 000. Cette force serait dirigée sans retard contre l'armée d'Ibn Séoud, délivrerait les Lieux saints, et ferait la conquête de l'Arabie qui, érigée en État indépendant, serait gouvernée, au nom de l'Islam, par le généralissime de l'expédition.

Le samedi 5 septembre, par ordre du gouvernement, le travail fut suspendu d'un bout à l'autre de l'Empire, en signe de deuil et de protestation. C'était la première fois qu'on décrétait pareille mesure en Perse. A Téhéran, dès les premières heures du matin, toutes les boutiques étaient fermées. Vers neuf heures, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants envahit le bazar. Au même moment, une prière solennelle était célébrée dans la Grande Mosquée, en présence du gouvernement, des missions diplomatiques musulmanes et d'un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires. En traversant le bazar pour aller vers la Mosquée, je fus arrêté par un rassemblement. Les curieux contemplaient un grand panneau peint, sur lequel un peintre d'occasion avait représenté côte à côte, dans des médaillons enguirlandés, Amanullah, l'actuel souverain d'Afghanistan ; l'émir Abdurrhaman, son grand-père ; Guillaume II d'Allemagne, Reza Khan, Moustapha Kemal Pacha et... Napoléon.

Je cherchais la raison de ce bizarre assemblage, quand je fus tiré de ma rêverie par une rumeur caractéristique. Deux processions de flagellants, nus jusqu'à la ceinture, s'avançaient en sens inverse, comme à la rencontre l'une de l'autre. A chaque deux pas, scandant la marche, les poings frappaient en cadence les poitrines, et le bruit de ce choc rythmé, martelant le silence, faisait vibrer à chaque coup la voûte sonore du Bazar. Puis les processions firent halte et un chant s'éleva : « Le tombeau du Prophète — a été profané. — Notre sainte religion — a été insultée. Les insulteurs seront combattus, — et châtiés. »

Au moment où les deux cortèges s'engouffraient dans la Mosquée du Bazar, j'en vis sortir Reza Khan. Il était seul, sans escorte, l'air très ému, et il pressait sur sa bouche un grand mouchoir blanc, comme pour étouffer des sanglots. La foule le reconnut et lui fit une ovation.

A la fin de l'après-midi, vingt-cinq mille croyants étaient réunis en dehors des portes de la capitale, sur cette place Sani-ed-Dowleh, où, une année auparavant, la république avait failli être proclamée. Rien que des hommes et des jeunes garçons : les femmes, exclues de l'assemblée, s'étaient massées sur les murs de la ville, où elles formaient de longues grappes noires, perpétuellement agitées. Au centre de la pelouse, on avait dressé, pour servir de tribune, une tour de bois, haute d'une dizaine de mètres, recouverte de tapis, et sur laquelle flottait un étendard noir. Sur l'un des côtés, trois vastes tentes blanches étaient réservées aux personnages officiels et au clergé. Des soldats circulaient, offrant de l'eau glacée dans de grands pots de terre vernie. Sous les tentes, des serviteurs en livrée passaient les plateaux de thé et les kalians aux personnages de qualité. Des turbans blancs par centaines. Dans un coin, quelques grands chefs kurdes, dont l'épaisse ceinture regorgeait de pistolets et de poignards. Beaucoup de militaires, des bourgeois, des ouvriers, bref, plus d'un dixième de la population de Téhéran.

Une longue ovation marqua l'arrivée de Modarrès, l'ancien *leader* de l'opposition, aujourd'hui rallié à Reza Chah. Il salua la foule d'un geste solennel, et alla s'asseoir sur ses talons, dans un groupe d'ulémas et de députés. On attendait le Sardar : il ne vint point. Le soleil commençait à décliner derrière la mon-

tagne, lorsqu'un moullah parut au sommet de la tour. Il était grand, maigre, vêtu de noir, un énorme turban blanc posé verticalement sur le derrière de la tête : une longue barbe noire taillée en pointe complétait à merveille la silhouette aiguë qui se détachait sur le ciel pâle. C'était Mirza Abdullah Vaïz, prédicateur renommé : à côté de lui avait pris place Cheik Ben Bahani, député au Parlement. Aussitôt un grand silence se fit dans la plaine.

Le moullah commença par une prière. Puis sa voix, de chantante qu'elle était pour prier, se fit soudain incisive et grave ; il haranguait le peuple. En quelques phrases, il rappela la vie et la mort du Prophète, exalta les hauts faits et la puissance de l'Islam. L'Islam avait-il donc cessé d'exister dans le monde, puisque l'injure faite à son Saint n'était suivie d'aucune vengeance ? S'adressant tour à tour au peuple persan, à l'armée, au gouvernement, enfin à toutes les nations musulmanes, l'orateur les adjura de prouver à l'Univers, à l'Europe insolente, à l'Amérique cupide, que l'Islam était aujourd'hui plus puissant et plus uni que jamais. « Le jour où vos prêtres proclameront la guerre sainte, s'écria-t-il, vous marcherez nu-tête, pieds nus, sans armes, jusqu'au tombeau du Prophète. Avec vos dents, avec vos ongles, vous déchirerez les ennemis de Dieu ! »

Des frémissements, de longs murmures, des sanglots soulignèrent les paroles les plus émouvantes de ce discours enflammé. De leurs deux mains, des milliers d'hommes se frappaient la tête, à petits coups, comme pour y répandre la cendre du deuil et de la pénitence. Déjà la nuit tombait sur la ville : de grands oiseaux noirs, survolant la place, se hâtaient vers leurs retraites. Sur la haute tour, où flottait encore l'étendard de l'Islam, la voix s'était tue. On n'entendait plus que le piétinement et le murmure de la foule, qui lentement s'écoulait vers la porte Darvazi...

J'étais encore sous l'impression de cette journée expiatoire, lorsque le lendemain, je rencontrai le président du Parlement, Motamen-ol-Molk, une des meilleures têtes politiques, un des esprits les plus cultivés de la Perse. Il parut surpris de l'importance que j'attachais aux cérémonies de la veille, et me dit en riant :

— Le gouvernement a eu hier une petite déception : on s'attendait à plus d'enthousiasme. Les manifestations qui vous ont frappé n'excédaient pas la mesure des signes d'assenti-

ment qu'exige la politesse. Il faut bien l'avouer : la religion tient fort peu de place dans la pensée et dans la vie de nos jeunes générations. Outre que le Persan est naturellement sceptique, les hommes qui nous ont précédés ont tellement abusé du mysticisme, qu'une réaction matérialiste était inévitable. Malheureusement, le discrédit dans lequel sont tombées chez nous les études théologiques s'est étendu à la philosophie. Cela tient sans doute à ce que les deux disciplines sont enseignées par les mêmes maîtres, et selon les mêmes méthodes. Le matérialisme de nos jeunes gens est aussi peu philosophique que possible ; je crains même qu'il ne soit utilitaire et grossier. Les doctrines étrangères, et surtout européennes, sont parfaitement inconnues de nos étudiants. Mais ils gardent le culte de la poésie.

— Et celui de la musique ?

— Il n'y a pas de musique persane, répliqua Motamen-ol-Molk, sur un ton presque sévère. Est-ce parce que la religion interdit la musique, ou que notre tempérament y répugne ? je ne sais. Mais on ne peut reconnaître aucun caractère national à cet amalgame de thèmes caucasiens, kurdes, turcs et indiens sur lesquels nos musiciens brodent leurs médiocres rhapsodies.

Les jugements du président de l'Assemblée sur la mentalité des jeunes Persans devaient m'être confirmés par le témoignage d'un prêtre philosophe, qui avait enseigné longtemps à Téhéran avec un succès extraordinaire. Adib Pechewari, le Sage de Pechewar, avait longtemps séjourné aux Indes, où il était allé recueillir des rythmes et des formules métriques que la poésie persane avait oubliés. On dit qu'en même temps il y conspirait pour l'indépendance de son pays. Toujours est-il que les Anglais l'expulsèrent, et qu'il leur voua par la suite une haine de théologien.

S'il n'y avait eu, — en mon honneur, — quatre chaises dans la salle basse où il m'accueillit, la scène eût évoqué parfaitement quelque ancienne miniature. Le vieux sage était vêtu de blanc et coiffé d'un turban vert; sa barbe était teinte en rouge avec le plus grand soin; et ses mains, fines et sales, maniaient sans trève une longue tabatière d'argent. En face de lui, un haut magistrat, qui voulait bien me servir d'interprète, se tenait immobile, drapé dans son manteau noir. Disciple fervent du poète, il a logé tout entière dans sa mémoire l'œuvre que

celui-ci, par humilité, s'est interdit d'imprimer. Quand le maître a besoin de se citer lui-même, il fait un signe, et le disciple entonne, d'une voix sonore, enthousiaste, admirablement nuancée, les vers attendus :

Dieu a créé le monde sur le principe du va-et-vient,
Et sur ce principe il a posé, en ornement, la grande voûte du ciel.
La vie naît de la mort, et la mort de la vie.
Chaque souffle d'une bouche animée détruit le souffle qui précède;
Et le monde demeurera imparfait,
Aussi longtemps qu'il sera création perpétuelle et perpétuelle [destruction.

Je demandai au sage s'il enseignait encore la jeunesse.

— Non, je suis trop vieux et la jeunesse est trop jeune. Pour les disciplines auxquelles j'ai consacré ma vie, il n'y a plus aujourd'hui en Perse ni professeurs ni élèves. Nous passons par une période de transition. Mais, avant qu'il soit longtemps, la philosophie persane rajeunie, renouvelée, éveillera encore une fois chez les jeunes gens la curiosité et l'amour.

— Est-ce que nos doctrines européennes, demandai-je, ont exercé quelque influence sur les vôtres?

— Les philosophies modernes, répondit le sage, sont loin d'être aussi connues en Perse qu'elles le sont à Stamboul ou en Égypte. Car nos prêtres, dont une des fonctions est l'enseignement, ignorent le plus souvent les sciences de l'Europe. Pour moi, j'ai lu votre Descartes, dans une traduction arabe; j'ai même relevé dans ses leçons un certain nombre d'erreurs, que j'ai pris soin de réfuter. Mais les deux influences étrangères qui ont le plus profondément marqué l'esprit persan, sont celles de la pensée grecque et de la doctrine coranique. Il y a bien des siècles que les savants grecs réfugiés en Perse nous ont apporté la lumière des grandes philosophies écloses dans leur pays. Nous avons étudié ces doctrines fameuses, mais plus encore nous les avons interprétées et critiquées. De même pour le Coran. Tout en retenant les principes essentiels de l'Islam, nous en avons adapté l'esprit à nos traditions et à nos mœurs. Le génie persan a réagi sur les conceptions arabes du Coran, comme sur l'idéologie d'Aristote, prenant un peu partout ce qui lui convenait, rejetant ou transformant le reste.

— Observe-t-on, parmi les musulmans de Perse, un mouve-

ment révolutionnaire, ou simplement *moderniste*, analogue à ceux qui se sont produits en Turquie et en Égypte?

— Au point de vue des doctrines, non, répondit le vieux philosophe. Au point de vue des mœurs, peut-être. On parle beaucoup de l'émancipation des femmes. Mais là encore, il faudrait s'entendre. Sortez des villes, allez dans nos campagnes; vous y verrez vivre les femmes dans une condition égale à celle des hommes. La loi religieuse permet, ordonne même aux musulmanes de se dévoiler pour le travail des champs et pour la guerre. Laissez-moi vous redire l'histoire que je tiens d'un Afghan. Faisant campagne contre les Anglais, il rencontra dans la montagne une femme qui portait une cruche remplie d'eau. Il lui demanda à boire, et, comme elle était très belle, tout en buvant, il la regarda. La femme se retourna brusquement, et dit : « Tu as bu, va-t-en! Tu sais bien que je ne suis pas ici pour être regardée. » Je crains que, dans les villes, le mouvement féministe ne tende bien moins à assurer aux femmes une indépendance légitime, qu'à favoriser la licence et l'immoralité. C'est pourquoi nos prêtres, et avec eux beaucoup d'hommes prudents, le combattent, comme on le ferait dans tout pays civilisé. J'ai toujours pensé que les soi-disant modernistes cédaient moins aux exigences de la raison, qu'à l'envie de se soustraire aux obligations qu'impose la loi religieuse.

Je demandai enfin à Adib si les doctrines communistes avaient fait en Perse beaucoup d'adeptes. Il m'expliqua comment les premiers apôtres du bolchévisme, qui n'étaient pas des Russes, mais des musulmans de l'Azerbaïdjan, avaient eu l'habileté de se faire passer pour les représentants d'une secte religieuse très ancienne, se réclamant d'un certain Mazdek, qui, à la fin du ve siècle, prêchait aux Persans la communauté des femmes et des biens. Puis la première légation moscovite était arrivée à Téhéran, et, dans les jardins de l'Ambassade, on avait organisé des réunions de propagande. Pour se faire écouter, les prophètes communistes parlaient beaucoup du partage des terres. Mais ils parlaient aussi d'autre chose et bientôt, sous le bolchévik, on vit percer le Russe; la confiance et l'illusion s'évanouirent.

— Les Russes, ajouta le vieux savant, ont persuadé à l'Europe que leur propagande avait conquis tout le nord de la Perse. Ce n'est pas exact. Chez nous comme chez les autres

peuples musulmans, ils se heurtent à une tradition religieuse et sociale que toutes leurs théories contredisent. Il n'y a pas de danger bolchéviste en Perse. Cependant, si nos riches propriétaires observaient mieux la loi du Coran, qui prescrit d'abandonner aux pauvres un dixième du revenu, et une part du grain mis en réserve, les choses n'en iraient que mieux. En vous parlant, je pense aux horreurs de la grande famine 1915-1916. L'affreuse misère de nos paysans est, en partie, imputable au matérialisme égoïste des classes aisées et à l'oubli des préceptes religieux. Vous voyez, moi aussi, je suis communiste, mais non pas à la mode de Moscou.

Sur ces mots, Adib Pechewari porta enfin à son nez la prise qu'il tenait depuis si longtemps entre ses doigts : c'était, je pense, sa manière de me donner congé. Mais il ne me laissa point partir sans avoir dicté à son disciple les noms de quelques amis, qu'il me priait d'aller voir de sa part à Ispahan.

ISPAHAN

Que de fois on m'avait dit, depuis un mois : « Quand vous serez à Ispahan, vous trouverez une autre Perse. » Je m'attendais donc à une surprise, mais la surprise devait dépasser mon attente. Entre Téhéran et Ispahan, il y a deux jours de route, deux jours de désert, à ne voir briller au soleil que du soufre et du sel, sauf aux relais charmants de Koum et de Dilidjan. Enfin l'on devine sous la poussière un peu de verdure : quelques bouquets d'arbres, des champs de coton, et de larges tours se dressent sur le ciel : ce sont les colombiers d'Ispahan. Derrière les murs gris, des jardins se devinent; on traverse des ruines ou une banlieue. L'obscurité fraîche d'un petit bazar, et l'on tourne dans le *Tchahar Bag*, magnifique avenue de tilleuls géants et de platanes séculaires. Le changement de ton commence ici : le *Tchahar Bag* donne l'échelle d'Ispahan, non pas de la ville d'aujourd'hui, qui par mille détails avoue sa déchéance, mais de la cité impériale d'autrefois, de la capitale élue par Chah Abbas et peuplée par plus d'un million de sujets. De l'Ispahan qu'admira Chardin, il ne reste que l'ombre. Mais quelle ombre singulière, majestueuse et émouvante !

Un dédale de petites rues sordides débouche brusquement sur la plus vaste place du monde, le *Méïdan-i-Chah*, encadré

par des édifices somptueux et croulants. A gauche, le porche monumental du Grand Bazar; à droite, la Mosquée du Chah; sur l'un des longs côtés, des échoppes misérables ont remplacé les splendides constructions d'il y a trois siècles; l'autre est occupé tout entier par le Palais royal, dont *Ali Kapou* (1) forme le centre. Ali Kapou supporte une énorme terrasse à balustrade, d'où le Roi des Rois contemplait de très haut les spectacles ordonnés par d'ingénieux artistes pour son plaisir ou pour sa gloire : combats de bêtes, parades militaires, entrées d'ambassadeurs.

Mais cette terrasse royale n'est qu'un premier étage. Il faut monter, par un escalier en ruine, jusqu'à la dernière plate-forme qui couronne l'édifice. A chaque étage, les appartements que l'on traverse gardent quelques charmants vestiges de leur ancienne splendeur : un plafond peint, une fine boiserie, des fragments d'une décoration curieuse, où la peinture se combine avec le bois découpé. Des paons et des faisans alternent avec des guirlandes de fleurs, des coupes de verre émaillé de rubis et d'or, et des flacons de vin au col effilé; joyeuse évocation de chasses et de festins. Des cabinets minuscules, ornés avec recherche, s'ouvrent sur de vastes salles presque nues.

On arrive au sommet : un spectacle merveilleux. Le soleil déclinant laisse traîner ses derniers rayons sur les coupoles bleues et le long des minarets multicolores. Mille faïences, qu'on n'avait pas devinées d'en bas, brillent doucement dans les façades grises. Les cours intérieures de la Grande Mosquée, où l'œil plonge, révèlent la polychromie de leurs murailles et la grâce de leurs fontaines. Une poussière d'or flotte au-dessus du Meïdan immense. Plus loin, de tous côtés, s'étend le squelette d'une grande ville : des avenues s'arrêtent, découragées, avant d'atteindre les portes; un désert s'allonge entre deux quartiers bâtis. Un vaste camp de tentes blanches est dressé, en pleine ville, pour abriter les milliers de fidèles qui suivent les prédicateurs et les exercices pieux du Moharrem. Et cette blancheur étonne parmi le gris des ruines. Au delà des murs et de la rivière, la longue plaine où les Arméniens transportés par Chah Abbas ont bâti leur ville, la nouvelle Djoulfa. Plus loin encore, les hautes montagnes roses qui bornent le plateau d'Ispahan.

(1) La Sublime Porte.

Le palais, dont Ali Kapou est la porte gigantesque, couvre de ses bâtiments ou de ses ruines un espace démesuré. Tout un monde d'officiers et de fonctionnaires, de gardes et de serviteurs y vivait autour du souverain. Entre deux cours, les énormes cuisines du Chah allongent leur façade délabrée, mais encore imposante. Puis, c'est la série des jardins, au bout desquels une porte s'ouvre sur le fameux pavillon de *Tchehel Setoun*. Décor fantastique sous la lune qui se lève. Vingt colonnes de bois, d'une légèreté de rêve, forment portique devant un petit palais qu'entourent des jardins. Et dans le long miroir d'eau où se reflète l'édifice, vingt frêles colonnes se peuvent compter. C'est pourquoi Chah Abbas donna à ce pavillon le nom de *Tchehel Setoun*, qui, en persan, veut dire Quarante-Colonnes. Autour de nous, la nuit est comme animée de parfums. Les roses se devinent, mais de combien d'autres fleurs odorantes est composé ce mélange exquis?

Le long des parterres qui bordent le bassin, sont alignées des caisses blanches, très minces et très allongées. Ce sont vingt-quatre ailes d'avions, venues de France : des soldats persans sont allés les chercher au port de Bouchir et, au prix de mille difficultés, les ont amenées jusqu'ici, intactes. Avant de repartir pour Téhéran, où nos aviateurs les attendent, elles passeront la nuit au pied des Quarante-Colonnes, dans le jardin de Chah Abbas.

ART PERSAN. — POLITIQUE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES

Le lendemain, je retournai à Tchehel Setoun, accompagné d'un aimable officier de l'état-major persan, le prince A., qui fut naguère un de nos plus brillants Saint-Cyriens. Le prince était chargé de me montrer l'intérieur du pavillon, ainsi que les *Huit Paradis*, actuellement occupés par les services de l'armée. La salle du Trône, que couronne une admirable voûte peinte, — je n'oublierai jamais l'éclatante richesse de ce vermillon de Chine, — est ornée de grandes fresques illustrant le règne de Chah Abbas. La plus belle représente l'entrevue solennelle du roi de Perse avec le Grand-Mogol. Le peintre y a fait des Persans très blancs et des Indiens très noirs. Les danseuses chargées d'égayer l'entretien ajoutent à l'intérêt de cette scène politique la grâce de leurs gestes charmants. D'autres panneaux

évoquent une chasse royale, la guerre contre les Turcs et un dîner de cour, où les vins de Chiraz ont exercé sur les convives leur puissante vertu.

Scènes d'ivresse, scènes d'amour, hommages délicats rendus par l'artiste officiel à quelques belles favorites; jeux, lectures, et surtout flâneries : toute une vie délicieuse et raffinée s'étale librement dans le cadre, toujours pareil, d'un jardin fleuri, d'un fond de collines bleuâtres et d'un ciel éclatant de lumière. Que la belle tienne un livre, une pipe ou un flacon vide, les lignes de son corps nonchalant composent avec celle des collines dévalantes une harmonie précieuse et exquise. On passe au cabinet voisin, et voici des ambassadeurs en grand habit, portant, suivant un protocole inflexible, les gants, les souliers et les bas écarlates, sans lesquels un étranger n'eût osé comparaître devant le Roi des Rois. Les envoyés moscovites s'indignèrent de cette exigence, et, après la campagne victorieuse de Pierre le Grand, un article du traité de paix établit en leur faveur une scandaleuse exception.

Toute l'histoire de la peinture persane tient, entre deux jardins, dans ce petit coin d'Ispahan, depuis l'époque où elle s'inspirait du style chinois, jusqu'à celle où des influences hollandaises et peut-être italiennes la rendirent plus grandiose et plus banale. Quel contraste, entre ces trésors d'art, cette recherche de décoration à l'intérieur des palais, et la nudité grise et lépreuse des murs extérieurs. « Mais quoi! expliquait le prince A, comme les masures des pauvres gens, les palais de nos rois sont faits du limon de la terre. Ils furent bâtis, non point pour braver les siècles et étonner la prospérité, mais simplement pour satisfaire le caprice d'un despote, qui voulait voir surgir du sol à son réveil l'édifice qu'il avait commandé à ses architectes avant de s'endormir. Et puis, nous sommes des nomades. A chaque changement de fortune correspond chez nous, encore aujourd'hui, un changement de demeure. Je connais des marchands qui, en moins de vingt ans, se sont bâti trois ou quatre maisons. Dès qu'ils vont habiter la nouvelle, ils abandonnent l'ancienne, sans même prendre la peine d'en achever la construction. Les déménagements ne sont pas difficiles : quelques tapis et quelques coffres, que les serviteurs transportent d'une rue à l'autre... »

Nous avions passé la haute porte ornée de faïences, qui

marque l'entrée du Bazar des pétroles et des *kalemkars* (toiles peintes). Ici, comme à Téhéran, à Koum et partout ailleurs, je retrouvais, tendus contre les murs, côte à côte, les deux panneaux à la mode : l'un représente le Sardar Sépah debout, en armes, réveillant la Perse endormie, tandis que, du haut d'une tour, Cyrus, Darius et Artaxerxès encouragent du geste leur glorieux successeur; sur l'autre, on voit Lénine à sa table de travail, en vareuse et en bottes; un forgeron et un moissonneur lèvent vers lui leurs bras armés de la faucille et du marteau.

Mais combien les bazars d'Ispahan sont plus riches, plus bourdonnants, plus variés que ceux de la capitale! La lumière tamisée qui tombe des hautes voûtes fait étinceler le cuivre et l'argent aux étalages des chaudronniers et des orfèvres, et caresse doucement ces admirables poteries bleues, qui s'en iront orner les salons d'Europe, après avoir servi ici aux plus humbles usages. Mélange d'ordre et de désordre, d'activité et de nonchalance, de profusion magnifique et de sordide économie. Des fleurs partout, aux éventaires des grands marchands comme entre les mains des mendiants innombrables. Des femmes bavardes et rieuses s'attardent aux boutiques : au lieu de cacher leur visage, comme à Téhéran, sous un masque recourbé en visière, qui fait songer au bec d'un oiseau de proie, elles ramènent simplement sur leurs sourcils, d'un geste charmant, le pan de leur manteau noir. De grands Kurdes massifs se pressent en troupeau; un moullah tout blanc passe, grave derrière ses lunettes, et très attentif à ne se point crotter. Des gamins poursuivent de leurs quolibets un provincial gauche et indigné. Car il y a un certain air, à quoi l'Ispahanais se reconnaît entre tous les Persans. Être d'Ispahan, la ville où fleurissent, avec les roses, le mensonge, le vol, le madrigal hypocrite et la raillerie mordante, vous penseriez que c'est une tare, et c'est un orgueil, comme, en France, être de Paris. Parmi cette foule qui se démène et se bouscule, on distingue les gens qui sont chez eux et ceux qui sont venus d'ailleurs. Seuls les Ispahanais ont le droit de tenir boutique dans les rues du bazar : les Arméniens, les Juifs, les étrangers sont relégués honteusement dans les caravansérails, qui n'ouvrent point sur la rue. Au temps de Chardin, le quartier qui s'étend entre les bazars et le Meïdan était réservé aux Européens et aux femmes de mauvaise vie. Il est aujourd'hui la propriété d'un prêtre fort riche, qui y

a fait enterrer le saint à l'abri duquel il a édifié sa fortune.

Nous rentrons par l'École de la Mère du Chah, un des plus célèbres, et peut-être le plus parfait édifice d'Ispahan. Des ouvriers sont en train de réparer la magnifique coupole qui couronne la mosquée : spectacle bien rare en Orient. Les carreaux neufs ne font pas trop mauvaise figure à côté des faïences anciennes, et ce travail aura du moins le mérite de prévenir une destruction menaçante. Tandis que j'admirais les trois absides où triomphent les deux couleurs inimitables, le bleu et le brun, — le jaune étant rigoureusement exclu, — un mendiant s'est approché de mon compagnon et lui a dit : « Demande à l'étranger s'il a vu ailleurs, même à Paris, quelque chose d'aussi beau. »

Je me dirigeais vers la porte revêtue d'argent, lorsqu'un étudiant vint m'avertir que le recteur de l'École désirait me parler. Déjà, descendant majestueusement le grand escalier, Hadji Cheikh Mohamed Bager, robe noire, turban noir, barbe noire teinte et frisée avec soin, s'avançait à ma rencontre; quelques jeunes gens le suivaient. Il m'invita à m'asseoir avec lui sur la margelle d'un canal desséché; les disciples et quelques mendiants s'accroupirent, formant cercle autour de nous; on apporta du thé pour tout le monde et, après le silence d'usage, Cheikh Mohamed me demanda courtoisement des nouvelles de ma santé. Puis, quand furent épuisés tous les rites de la politesse persane :

— Est-il vrai, interrogea-t-il, que dans un congrès qui s'est tenu récemment en Europe, un savant a déclaré que, si ce n'était la condition des femmes, l'islamisme pourrait être considéré comme une des religions les plus morales et les plus moralisatrices de l'humanité?

— Cela est vrai, répondis-je. Toutefois ce savant a fait deux réserves, touchant l'une la polygamie, et l'autre l'esclavage.

— Oh! reprit vivement le recteur, l'esclavage n'a plus de raison d'être en pays d'Islam. Le Prophète y voyait un moyen d'amener les infidèles à la vraie foi. L'esclavage était une conséquence de la guerre sainte. Or, pour proclamer la guerre sainte, il faut un Iman, et nous n'avons pas d'Iman. Puisqu'il ne peut plus y avoir de guerre sainte, autant dire que l'esclavage n'existe plus, ou aura bientôt disparu. Le grand fléau des temps modernes, ce n'est pas l'esclavage, c'est le bolchévisme, qui

menace l'ordre social et la religion. Si les hommes obéissaient aux ordres du Prophète et faisaient l'aumône dans la mesure que prescrit le Coran, entre les riches et les pauvres nous verrions régner, non pas la guerre, mais la paix, et le bolchévisme serait impuissant. Il faut que toutes les communautés religieuses unissent leurs efforts pour combattre le bolchévisme ; et il faut que tous les gouvernements se persuadent que le bolchévisme ne sera point vaincu par la violence, mais désarmé par la charité.

Et sur ce petit sermon, le Cheikh me fit une cérémonieuse révérence.

— Les Russes font-ils donc grande propagande à Ispahan? demandai-je à mon compagnon.

Non, à sa connaissance, on n'avait jamais prêché ici ni le communisme ni l'impiété. La seule mission officielle envoyée par Moscou était une mission scientifique, chargée de dresser un catalogue de tous les ouvrages publiés en Perse au cours des dix dernières années, et d'entrer en relations avec les écrivains les plus notoires. Elle était dirigée par le professeur Mar, fils du fameux linguiste caucasien. Je fis aussitôt demander à M. Mar un entretien.

Le jour où il me reçut, le jeune professeur avait prononcé un discours au consulat soviétique, où l'on célébrait le centenaire de l'Académie des Sciences de Léningrad (1). La lecture d'un télégramme envoyé par notre Académie des Inscriptions avait été saluée de vifs applaudissements. En passant la revue des savants européens qui s'étaient consacrés à l'étude de la Perse et des autres pays d'Orient, M. Mar avait cité avec respect un certain nombre de grands noms français.

— J'étais parti pour trois mois, me dit-il, et j'ai trouvé ici du travail pour trois ans. Les bibliothèques privées, les magasins des libraires et des imprimeurs renferment des trésors. Pour ne parler que de la production moderne, j'ai commencé de dresser la liste des romans, des poèmes, des ouvrages de science et de théologie récemment publiés : elle est considérable. En revanche, les travaux de philosophie et d'histoire sont en petit nombre, et ce sont, pour la plupart, des traductions. Les auteurs m'ont accueilli avec une extrême bienveillance, et

(1) 11 septembre 1925.

j'ai fait amitié avec quelques-uns des meilleurs poètes de la Perse.

Une fois de plus, j'admirai l'ingéniosité des moyens mis en œuvre par le gouvernement de Moscou pour flatter l'âme asiatique et peut-être la conquérir.

Je ne puis relater ici les entretiens que j'eus à Ispahan avec des Persans de toutes classes et de toutes qualités. J'avais la joie de découvrir, fût-ce après beaucoup d'autres, un peu de ce génie de la Perse, dont Téhéran ne m'avait rien révélé. Et quelle obligeance je rencontrais partout! Tel haut fonctionnaire des finances mettait à m'expliquer les rouages de son administration, à me faire toucher du doigt les richesses et les indigences du pays confié à ses soins, le même empressement aimable et complaisant, que tel grand seigneur à m'expliquer ses chasses au mouflon, ses battues de panthères, ou à me montrer ses splendides jardins. Si j'avais dû me rendre aux invitations multiples qui m'étaient adressées, je n'aurais pas quitté Ispahan avant l'hiver.

Mes interlocuteurs, même fonctionnaires, mettaient une coquetterie charmante à me parler bien moins de politique que d'histoire, d'art et de poésie. « Vous êtes venu voir la Perse, me disait l'un d'eux : connaissez du moins ce qu'elle peut vous offrir de singulier et de meilleur. » Comment oublier jamais les nuits délicieuses, passées à écouter ces poètes, ces conteurs, ces philosophes, si bons vivants, si simples dans leur élégante dignité, tranquillement installés au bord d'une eau courante, dans quelque beau jardin, sous un ciel lointain et lumineux, où semblent briller plus d'étoiles qu'en aucun autre ciel du monde !

« Moïse s'abîmait dans sa prière, racontait l'un. Mais, tout près de lui, des grenouilles chantaient à pleine gorge et troublaient sa ferveur. Moïse dit à Dieu : « Daigne excuser, mon Dieu, l'imperfection de ma prière : c'est la faute de ces grenouilles stupides, qui déshonorent le ciel de leurs cris. » Il se tut et prêta l'oreille. Les grenouilles disaient : « Pardonne-nous, Seigneur, si notre chant ce soir est trop indigne de toi. La faute en est à cet homme stupide, dont les hurlements nous déchirent les oreilles et nous coupent l'inspiration. »

« Le Roi des rois, continuait un autre, eut à se plaindre des renards, et les bannit un jour de son empire. Comme ils cou-

raient tous aux frontières, ils aperçurent un chameau qui, de toutes ses jambes, courait derrière eux. « Quel danger te menace? » demandèrent-ils au chameau. Celui-ci répondit : « Ne connaissez-vous pas l'édit du Roi? — Mais, dirent les renards, il n'exile que ceux de notre race. — Viennent les soldats du Roi : avant que j'aie pu leur prouver que je ne suis point renard, ils auront eu dix fois le temps de me mettre à mort. » Et le chameau continua de courir. »

« Un homme bâtissait, mais il commençait par le toit. « Que fais-tu? lui demanda son compère. — Je me marie, » répondit l'homme; et son compère le crut fou. Mais l'homme expliqua : « On dit que lorsqu'une femme entre dans une maison, elle la met aussitôt sens dessus dessous. C'est pourquoi je bâtis d'avance ma maison à l'envers. »

Et quand les conteurs étaient las, les poètes commençaient...

Un matin, de bonne heure, je fus appelé chez Hadji Agha Nourallah, qui avait réuni à mon intention, dans sa véranda fleurie, quelques soufis de qualité. Fils d'un cheikh très fanatique, Nourallah avait longuement voyagé, lu et réfléchi. Il avait connu l'Occident, sans l'admirer. Je lui avais fait porter une lettre, désireux d'apprendre de lui quelle pouvait être l'attitude d'un esprit libéral et curieux, comme on m'avait dit qu'était le sien, en face des croyances et des traditions religieuses de l'Orient. Cette convocation matinale était sa réponse.

J'abordai bravement le problème, en rappelant une définition célèbre du génie persan, roc, superbe et dur, battu de tous les vents, submergé par tous les déluges, et jamais entamé: l'Islam avait conquis la Perse, mais la Perse avait plié l'Islam aux exigences de son génie.

— On pense communément, dit Nourallah, que l'Islam nous fut imposé par la force. Je crois que les choses se sont passées d'autre manière. Les Persans, zoroastriens, demandèrent aux conquérants arabes : « En qui croyez-vous? » Et les Arabes répondirent: « Nous croyons en un Dieu unique, très saint, très pur, qui s'est fait annoncer à l'homme par un messager, par un prophète. — Alors, s'écrièrent les Persans, vous croyez comme nous. » Il n'y avait pas de différence essentielle entre les deux religions : elles se confondirent, ou, si l'on veut, se substituèrent insensiblement l'une à l'autre. Les vainqueurs eurent bien

soin de maintenir dans ses privilèges le clergé zoroastrien, qui devint le clergé musulman. Autrement, on expliquerait mal l'aisance et la rapidité avec lesquelles s'opéra la conversion de tout un peuple.

« Dans toute doctrine religieuse, il y a un mélange de philosophie et de religion naturelle. La pensée philosophique aboutit au *monothéisme;* l'instinct religieux naturel n'est satisfait que par l'*incarnation*. Le bouddhisme et le christianisme ont eu recours à deux enseignements; l'un s'adressait à la foule, l'autre à une communauté privilégiée. Jésus ne parlait pas le même langage au peuple et à ses disciples, Bouddha non plus.

« Au contraire, le judaïsme et l'Islam ont prétendu imposer indistinctement aux foules et aux élites une seule doctrine, le monothéisme. Cette rigoureuse unité devait être bientôt entamée, corrigée par la mystique. Chez les Juifs, ce fut l'œuvre des Cabbalistes; dans l'Islam, celle des Chiites, qui introduisirent la croyance aux Imans passés, présents et à venir, c'est-à-dire, en somme, l'*incarnation* perpétuelle de Dieu.

« Et voici ce qui nous distingue des chrétiens. Pour vous, Jésus clôt la série des prophètes, et il est Dieu. Il n'y aura plus rien après lui. Vous avez fermé à tout jamais derrière Jésus la porte mystérieuse de l'incarnation. Nous la tenons ouverte, et nous croyons que s'il y a eu des prophètes avant Mahomet, il y en aura encore après lui.

Nous descendions ainsi naturellement aux plus récentes transformations de la croyance musulmane : au Bâbisme et au Béhaïsme. Je priai Nourallah de nous dire ce qu'il pensait de cette dernière doctrine, dont la séduction sur les esprits cultivés et les progrès rapides dans les classes sociales les plus élevées de la Perse avaient frappé quelques bons observateurs.

— Le Béhaïsme, déclara Nourallah, n'a presque plus rien d'une religion : c'est une philosophie et une morale. La doctrine a valu ce que valait son chef. Baba Oullah, que j'ai bien connu, était un homme exceptionnel ; il exerçait sur ses disciples une action souveraine (1). Je n'ai jamais vu son fils, qui

(1) Chassé de Perse, puis de Bagdad, Babà Oullah se réfugia en Turquie et mourut à Saint-Jean d'Acre en 1892.

lui a succédé comme chef de la communauté, et j'ignore s'il est capable de la même influence.

« On exagère peut-être les progrès du Béhaïsme en Perse, bien que, depuis la Constitution, n'étant plus jugé contraire aux lois, il ait pu s'y développer librement. Mais son attrait s'explique aisément par le dégoût qu'inspirent à une partie de la jeunesse cultivée les formes désuètes sous lesquelles on lui présente la religion traditionnelle. Les jeunes générations, chez nous, n'ont pas l'esprit très religieux. Elles n'ont pas non plus l'esprit très philosophique. D'ailleurs, les systèmes européens n'offrent rien qui leur convienne. Ni le positivisme d'Auguste Comte, ni l'idéalisme des Allemands, ni le mécanisme des Anglo-Saxons n'ont de quoi satisfaire les aspirations de l'esprit persan. La doctrine qui aurait avec lui le plus d'affinité est peut-être celle de Hegel. Mais, conclut Nourallah, quel besoin les Persans ont-ils d'une philosophie? Quel besoin même d'une religion? Pour fonder une morale, n'ont-ils pas leur poésie? Elle suffit à tous les besoins de leur âme. Ils y trouvent tous les préceptes nécessaires pour régler convenablement leurs rapports avec Dieu et avec les hommes.

Tel fut le dernier mot du savant.

La conversation s'était poursuivie parmi un va-et-vient tout oriental : des jeunes gens entraient, saluaient, prenaient place derrière le maître; à chaque nouvel arrivant un domestique présentait l'indispensable verre de thé. Les assistants qui en avaient assez s'en allaient, sans autre forme; d'autres survenaient. Lorsque je pris congé, tous se levèrent pour l'échange des politesses, et deux disciples descendirent avec moi le degré qui menait à une petite cour plantée de cyprès, — tableau franciscain, peu conforme aux propos que nous venions d'entendre.

Midi approchait, radieux et cuisant. L'ombre d'une avenue me conduisit jusqu'au pont d'Ali Verdi, dont les deux étages alignent leurs arcades superposées. Chaque pile s'orne d'un jardinet, et chaque jardinet abrite un petit café. J'entrai dans l'un d'eux. Il n'était pas d'habitué qui n'eût placé devant lui quelques fleurs odorantes dans un vase de faïence bleue; dans les cages suspendues à la muraille, des oiseaux chantaient. Un vague relent d'opium flottait, relevant de son âcreté la douceur des parfums : juste de quoi savourer plus profondément

les délices de l'ombre. Dans l'immense cimetière qui s'étend au long des rives, les coupoles de turquoise étincelaient gaiement. Quel cadre mieux fait pour méditer sur la morale tirée des poètes persans ?

D'ISPAHAN A CHIRAZ : LES RUINES DE PERSÉPOLIS

Le pont monumental, quelques champs de coton ; puis, tout de suite, le désert, qu'interrompent rarement de pauvres villages. Une route monotone qui monte et redescend. Cependant la fraîcheur de l'air révèle l'altitude croissante. Le soleil disparaît derrière la montagne avant que nous ayons atteint Yesdi-Kast. On perd la piste, on la retrouve, et soudain des ombres dansent dans la lumière des phares. Une troupe de paysans agités guide notre voiture jusqu'à la porte du village fortifié, à travers des caravanes endormies; on fait halte devant l'escalier abrupt d'un petit caravansérail. Pour gagner, sans lumière, la chambre haute réservée aux voyageurs, il faut traverser l'étable, écarter de la main des dos laineux, des museaux humides et des oreilles velues. Chambre nue et glaciale, après la tiédeur de l'étable : par les lucarnes et par les trous du toit, on voit briller les étoiles.

Aux premières lueurs de l'aurore, des sonnailles tintent ; les caravanes passent. Nous nous engageons derrière elles sur un pont très étroit, que le rocher surplombe. Yesdi-Kast apparaît alors comme un nid d'aigle accroché à la haute muraille de pierre. L'ancienne forteresse, dont l'enceinte est encore visible commandait le défilé et défendait la frontière entre le Fars et l'Irak Le pont franchi, on met pied à terre. Les gendarmes et les paysans qui nous ont suivis se mettent en devoir de hisser la voiture jusqu'au haut du col, par un raidillon presque vertical. Le chauffeur, de son siège, ordonne la manœuvre, les hommes poussent, en criant : « Ali ! Ali ! » Les gendarmes rient, et, l'opération terminée, partagent avec l'équipe essoufflée le pourboire convenu.

Limpididé fraîche des matins sur les plateaux d'Iran, fuites éperdues de gazelles dans la plaine ; lourde envolée de perdrix rouges, majestueuse assemblée de vautours immobiles. Formes et mouvements se découpent sur un ciel clair et profond, où le près et le loin se confondent. Les montagnes barrent l'horizon

d'un mur continu, qui semble infranchissable; et leur couleur, qui change de ton avec les heures du jour, ne varie jamais d'intensité. Comment le rose vif de ces rochers forme-t-il avec le bleu profond du ciel cette harmonie paradoxale et sûre? Bientôt le bleu se fera plus pâle, il jouera la nacre et l'argent; le rose des rochers deviendra rubis et grenat; enfin le crépuscule rapprochera, jusqu'à les fondre en un pourpre éclatant, la montagne et le ciel; comme s'impose la tonique triomphante, après les accords bien enchaînés d'une modulation parfaite.

Du ciel à la terre, toutes les lignes, tous les plans sont visibles et nets. Où est la poussière grise qui baignait le pied des montagnes à l'horizon de Téhéran? La voiture glisse sur un tapis d'herbe sèche et ne soulève aucun nuage derrière elle; nous volons dans un air infiniment fluide, d'une pureté de rêve, irréel...

Halte brève au village de Deh-bit, à 2500 mètres : tous les voyageurs s'y arrêtent pour boire l'eau glacée qui sort de terre, dans une petite cave du caravansérail. Trouver une source sur son chemin, quelle fortune, dans un pays où l'eau, si rare qu'elle soit, n'est point respectée! Tout à l'heure, j'avais fait arrêter la voiture à l'entrée d'un village : un large ruisseau, presque une rivière, courait le long d'un mur de pierres sèches. J'allais remplir mes gourdes, lorsque le chauffeur me fit signe de me retourner : à trente mètres derrière moi, un cheval mort, qu'on avait appuyé au mur, trempait ses quatre pattes dans l'eau dont le village allait s'abreuver.

Après Deh-bit, la région que nous parcourons fut longtemps infestée de bêtes féroces et de brigands. Les fauves ont disparu, les brigands ne se montrent plus guère; mais la tradition demeure, et l'homme qui me conduit jette à droite et à gauche des regards inquiets. Une piste difficile, entre des rochers, descend sur Gaderabad, où nous devons passer la nuit. Jamais l'auto n'entrera par cette petite porte, percée dans le mur à créneaux qui défend le village. Des lanternes s'approchent en sautillant, des fantômes blancs assiègent la voiture, s'arrachent mes bagages; et, derrière les bœufs et les moutons qui rentrent aux étables, nous avançons, en lente procession, dans les ténèbres, jusqu'à la maison du maître de céans. Ali Kouli Khan, dont je suis l'hôte ce soir, a créé à Gaderabad une ferme-

modèle. Il est propriétaire de dix villages à la ronde; et l'un de ces villages porte le nom fameux de Pasargade : les quelques huttes qu'il éparpille dans la plaine marquent à peu près la place où Cyrus édifia sa capitale et où l'on montre son tombeau.

Il y aura tantôt deux mille cinq cents ans que cette plaine a vu la victoire de l'Achéménide.

Dieu fit choix de Cyrus... l'appela par son nom...

Dans quel rêve de génie Racine a-t-il deviné Pasargade? Le tombeau de marbre blanc s'élève au milieu du plateau désert. Un peu plus loin, une large terrasse supporte les ruines d'un palais. Un autre groupe de ruines s'étend à l'ombre du rocher qui, selon la légende, sert de tombe à la mère de Salomon. Entre les deux groupes, une haute colonne porte cette inscription, rédigée en trois langues : « C'est moi Cyrus, le roi, l'Achéménide. » Tout alentour, des bas-reliefs brisés jonchent la plaine : pieds d'hommes d'armes et sabots de chevaux, tronçons de lances et carquois répandus. Parmi ce silencieux carnage, écoutez la grande voix qui sort de la colonne et répond à l'appel du Très-Haut.

Et voilà qu'au rythme des heures, les siècles passent. Un défilé tortueux, entre deux murailles abruptes; un défilé où, après les soldats de Cyrus, ceux d'Alexandre et de tant d'autres conquérants s'engagèrent sans doute avec le même effroi, donne accès à l'immense plaine que Darius, de sa griffe impériale, a signée pour l'éternité. Un poste de gendarmes dresse ses murs de boue en face des ruines de granit qui marquent l'entrée de Persépolis. Ne prononcez pas ce nom : il ne dit rien aux oreilles persanes. Celui d'Istakr, pas beaucoup davantage. Nakch-i-Rustem, Takt-i-Jamchid, voilà les étranges vocables sous lesquels les paysans d'alentour désignent les vestiges grandioses des édifices que les Rois des Rois ont remplis, vivants, de leur gloire, et morts, de leur majesté.

Une haute plate-forme, longue d'environ cinq kilomètres, large de trois, supporte, en un triple alignement, la série des portiques et des palais royaux. Le grand escalier, qu'on peut monter à cheval, mène directement au Portique de Xerxès, dont deux gigantesques taureaux ailés gardent l'entrée. De là, quatre rampes, que des processions de guerriers, de chars et de chevaux semblent gravir, donnent accès à la Salle des

Audiences. Des soixante-douze colonnes qui en soutenaient le plafond, treize sont encore debout, avec leurs chapiteaux que terminent deux têtes de taureaux opposées. Puis c'est le palais de Darius, aux proportions moins énormes, mais plus parfaites; et enfin celui d'Artaxerxès III, le plus récent et le moins bien conservé. Derrière ces édifices, s'ouvrent les trois portes du Palais central, auprès duquel le Portique des Cent Colonnes étale les restes de sa magnificence.

Tous les ouvrages en bois furent consumés par l'incendie qu'Alexandre alluma, dit la légende, après une nuit d'orgie, pour relever le défi d'une courtisane favorite. Les murs de brique n'ont pas résisté à l'effort du temps. Seule l'armature de pierre est restée debout : escaliers, piliers et colonnes, portes et fenêtres des palais. Et toute cette pierre est comme animée par des inscriptions monumentales et des sculptures en bas-relief d'une netteté, d'une fraîcheur miraculeuses. Le silex gris, dur à tailler, a conservé intactes les figures que lui confièrent des imagiers patients et scrupuleux. On voit revivre, parmi les pompes ordonnées d'une cour magnifique, ces personnages presque divins qu'étaient les rois de Perse. « Regarde l'image de ceux qui portent mon trône, et tu comprendras la grandeur et le nombre des pays qu'a possédés Darius le Roi. » Voilà ce que dit l'inscription, et voici la scène qui l'illustre. Cinq rangs de dignitaires, d'officiers, d'ambassadeurs s'élèvent les uns au-dessus des autres. Au rang supérieur, le sixième, on voit le Grand Roi, assis sur son trône, la main appuyée sur son sceptre ; les pieds reposent sur un haut escabeau. Derrière lui, trois personnages soutiennent le parasol, le chasse-mouches et le glaive du souverain. Enfin, au-dessus de la tête couronnée, plane le signe divin, la figure ailée d'Ahura Mazda.

Ailleurs, vingt-huit formes humaines, disposées en deux étages, supportent l'estrade sur laquelle s'élève le trône royal : elles représentent les vingt-huit provinces, grandes comme des royaumes, que Darius soumit à son sceptre. Ailleurs encore, on voit le Roi combattre et dompter un lion, un griffon, une licorne, figures monstrueuses qui personnifient les génies ennemis de sa gloire. L'expression du monstre est féroce et grimaçante ; le visage du souverain est empreint d'une sérénité majestueuse. Cependant, tout autour des terrasses et le long des rampes convergentes, les peuples soumis défilent, montant vers

le Roi et lui apportant tout ce que la terre, son domaine, a produit pour ses besoins et pour ses plaisirs.

Lorsque je reviens au portique de Xerxès, le disque doré du soleil, près de disparaître derrière les montagnes, s'encadre exactement entre les deux taureaux propyléens. La plaine immense et nue, que la plate-forme domine, large trône dressé entre l'Orient et l'Occident, rougeoie comme un tapis d'or et de pourpre; au nord et au sud, une ligne blanche marque la limite entre la terre et le ciel. « Xerxès le Roi, dit l'inscription trilingue, a construit ce portique qui montre tous les pays. » Et je pense que vraiment Xerxès, assis sur son trône, entre les grandes ailes de pierre, contemplant le coucher de l'astre symbole et protecteur de sa gloire, pouvait se croire lui-même le centre du monde.

Une nuit horrible, peuplée d'énormes moustiques, dans le poste des gendarmes; et, dès l'aube, je monte à cheval pour la visite des tombeaux. On les croirait tout près. Mais, avant d'atteindre la muraille rocheuse qui les abrite, il faut traverser la rivière Polvar, puis trois ruisseaux sournois et profonds, qu'on ne devine point à vingt mètres. Longs détours fastidieux, tantôt pour trouver un gué, tantôt pour éviter un marécage. Le soleil est déjà très haut quand j'arrive au pied du rocher.

Quatre sépulcres s'ouvrent, à la même hauteur, trois sur un même plan, le quatrième en retour. Chacun d'eux représente, sculptée dans le roc, la façade d'un palais achéménide. Sur l'architrave, deux rangées de personnages soutiennent l'estrade royale. A l'étage supérieur, le Roi debout, haut de deux mètres et demi, lève sa main droite en geste d'adoration, devant une image du dieu Ormuz. Au-dessous de la colonnade du palais, un large panneau a été ménagé pour recevoir l'inscription funéraire. L'ensemble forme comme une croix à quatre branches égales, longue et large de vingt-cinq mètres, taillée à grands éclats dans le rocher.

Dans trois des quatre tombeaux, la place réservée pour l'inscription est demeurée vide. On croit cependant qu'ils renfermaient les corps de Xerxès, d'Artaxerxès et de Darius II. Au contraire, le quatrième est expressément désigné par un texte trilingue, comme étant la dernière demeure de Darius Hystaspe, et l'histoire raconte que l'eunuque favori du Grand Roi s'y enferma et vécut sept ans près du cadavre de son maître.

Plus près du sol, l'intervalle entre les tombeaux est occupé par des bas-reliefs sassanides, dont la grossièreté et le violent réalisme forment avec la rigidité majestueuse des sculptures achéménides un contraste saisissant. Les deux scènes les plus remarquables représentent l'investiture d'Ardéchir, chef de la dynastie, et le triomphe de Chapour (Sapor) sur l'empereur Valérien. Enfin, quelques mètres plus loin, au pied de ce même rocher, se dressent l'un près de l'autre, sur une plate-forme rectangulaire, deux autels du Feu, que les archéologues croient antérieurs à la fondation de Persépolis. Une des plus anciennes religions, un des plus vieux empires du monde ont marqué ce lieu sacré de leur double empreinte; dans la haute muraille grise qui couronne le plus illustre plateau d'Iran, Ormuz a taillé son autel, et Darius son tombeau.

LES JARDINS DE CHIRAZ

De Persépolis à Chiraz, il n'y a qu'une étape. La piste serpente à travers la plaine désertique et marécageuse, suivant de loin les méandres du Polvar. Le confluent de cette rivière avec le Kur (l'ancien Araxe) est marqué par un pont d'une belle architecture, mais d'un accès si abrupt, qu'il faut, pour passer, décharger complètement la voiture et transporter les bagages à dos d'homme. Aussitôt après ce pont, la route s'anime. Des bouquets d'arbres, des champs cultivés étonnent et rafraîchissent les yeux. Une petite brise met des franges d'argent aux vagues vertes des seigles. Et voici des vignes rampantes, aux pampres roux, aux fruits magnifiques. Les douaniers de Zerghoun, après avoir vérifié mes papiers, m'offrent des raisins dorés et succulents. Bientôt Chiraz se devine : la route, plus large, descend, au bruit des cascades, entre des jardins. Voilà la Porte d'Ispahan, appelée aussi : *Alah-hu-Akbar* (Dieu est grand); parce que le spectacle qui s'ouvre derrière elle est si beau, qu'il arrache au voyageur ce cri d'admiration. Une longue avenue de vieux platanes conduit de cette porte jusqu'à la ville.

Des coupoles d'émail vert, merveilleuses de sveltesse et d'élégance, se détachant, parmi la verdure des jardins, sur un ciel lumineux et doux : voilà ma première impression de Chiraz. La seconde devait être plus surprenante. Imaginez dans cet Orient

lointain, au sortir d'un désert, le mouvement luxueux et mondain d'une ville de plaisir. Deux allées spacieuses et bien ombragées, qui se coupent à angle droit, offrent, un peu avant le coucher du soleil, le spectacle élégant qu'on trouvait naguère aux Acacias, qu'on trouve encore le matin à Hyde Park. Cavaliers admirablement montés, voitures bien tenues et attelées avec soin, automobiles de grandes marques circulent lentement le long de l'avenue, dont les piétons envahissent les bas-côtés. Qui donc m'avait dit que le commerce n'allait pas et qu'il n'y avait plus d'argent à Chiraz? J'avoue ma surprise aux Persans qui m'accompagnent : ils s'en amusent.

— Vous ne savez donc pas, me dit l'un deux, que les Chiraziens sont des prodigues, qui dépensent tout ce qu'ils ont, et même ce qu'ils n'ont pas? Le jeune lieutenant qui mène cette *Fiat*, gagne officiellement 150 tomans par mois. Deux ans du traitement de ce fonctionnaire ne suffiraient point à payer l'admirable turcoman qu'il fait galoper. Et les femmes! Le manteau noir qui les enveloppe modestement recouvre souvent une toilette somptueuse; et les élégantes ne se montrent pas deux fois dans la même robe. Si l'argent manque, elles vendent l'argenterie et les tapis. Le goût de la toilette et celui du jeu, également répandus chez les Chiraziens, ruinent ici quelques maisons. Mais la vie joyeuse continue : c'est toute la tradition de Chiraz.

Je crois cependant qu'il y faut ajouter le goût du travail et les affaires. Quelle animation fiévreuse et ordonnée dans ce bazar, le plus vaste et le plus beau que j'aie vu dans tout l'Orient! Les voûtes superbes qui l'abritent ont été bâties dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle par Kérim Khan, prince du Fars. C'est lui qui fit creuser à chaque carrefour ces jolis bassins de marbre, où l'eau courait jadis et où s'accumulent aujourd'hui des détritus innommables. Et c'est encore lui qui édifia, à l'entrée du bazar, près de la porte monumentale, cette jolie mosquée dont les faïences s'épanouissent en larges buissons de roses. Les soieries, les étoffes brodées, les orfèvreries, les bois incrustés d'argent et de cuivre mêlent leur éclat et leurs couleurs. Les femmes se pressent aux étalages les plus précieux : leur manteau noir, coquettement serré, laisse deviner l'élégance et la souplesse de la taille; les pieds menus frétillent dans des babouches brodées; sur le visage, un voile

de soie blanche très légère, qui, devant les boutiques, se soulève assez volontiers. Et partout des fleurs, éparpillées entre les objets exposés, sur les plateaux des petits marchands, aux mains des promeneuses. Des cris, des rires, des chansons, tous les bruits d'une vie joyeuse éclatent et résonnent sous ces voûtes de cathédrale.

La richesse et le luxe s'étalent au Bazar de Chiraz; ils se cachent dans les jardins. On passe les portes de la ville, on roule quelques minutes sur une route brûlante et poudreuse; une grille s'ouvre, et l'on pénètre dans un paradis d'ombre et de fraîcheur. L'eau court doucement dans des canaux de faïence, ou rebondit sur les marches d'un escalier de marbre. Les rosiers fleuris forment tantôt des bosquets touffus, tantôt des berceaux aux voûtes arrondies. Les jasmins et les orangers mêlent leurs parfums. De tous côtés, sauf vers la montagne au flanc de laquelle le jardin est adossé, d'épaisses futaies enveloppent le paradis d'un rideau qu'aucune poussière et presque aucun bruit ne traverse. Rien que les fleurs, l'eau, la verdure et le ciel. Au bout du jardin, il y a bien une maison, mais qui ne compte guère : on ne lui demande que de passer inaperçue. L'architecte n'était qu'un maçon; les artistes, les créateurs de beauté, les inventeurs de plaisir, ce sont les jardiniers.

Ceux dont j'admire l'ouvrage ont travaillé pour un grand chef de tribu, originaire du Louristan. Ce jeune homme, ayant fait fortune, par des moyens qu'il vaut mieux ne pas approfondir, a consacré une partie de ses richesses à se faire des jardins dans Chiraz. Il m'a invité à prendre le thé dans son « jardin d'hiver »; mais il possède, à l'autre bout de la ville, un « jardin d'été » où il réside actuellement avec son harem, et que je ne verrai point. L'exposition en est différente, et différent aussi le dessin. Dans quelques jours, on me montrera, près de Kazroun, un pavillon charmant, ornement du jardin qu'un grand seigneur avait imaginé « pour le temps de la pleine lune »!

C'est encore dans des jardins que les deux poètes les plus célèbres de la Perse, Saadi et Hafiz, gloire de Chiraz, dorment du dernier sommeil. Le tombeau d'Hafiz, — une simple dalle d'agate, malencontreusement entourée d'un grillage horrible, — occupe le centre d'une petite cour dallée de marbre et bordée par un canal; un portique ouvre ses trois arches sur la ville

étendue et sur les montagnes que la neige couronne. Au bord du canal, un vieillard accroupi regarde des enfants nus s'ébattre dans l'eau courante. Le tombeau de Saadi est un peu plus haut, sur la colline. Une toute petite porte dans un mur gris, au-dessus duquel des cyprès élèvent leurs flèches sombres. A l'intérieur, un fouillis d'arbres et de buissons fleuris protège la maisonnette où le poète est enterré. Le gardien du lieu ouvre très vite une petite chambre, qui renferme le tombeau, et retourne encore plus vite à sa cuisine. Car ce jardin sacré est devenu l'asile des fumeurs et des fumeuses d'opium. Appuyés au balcon de bois de la maisonnette, ou accroupis sous les arbres, un verre de thé à côté d'eux, des hommes, des femmes fixent d'un œil hébété l'étranger importun qui s'est permis de troubler leur silence et d'interrompre leur rêve merveilleux...

UN POÈTE PERSAN

« Y a-t-il encore de grands poètes à Chiraz? » ai-je demandé à l'aimable Persan qui voulait bien me servir de guide. Il me répondit que j'en verrais un le lendemain, une heure avant le coucher du soleil. Le lendemain, à l'heure dite, je pénétrais dans la maison de Hadji Facih el Molk, honoré naguère par le Chah Nasr Eddin du surnom de *Chouradé*, ce qui veut dire : l'éloquent du pays. Au fond d'une petite cour ombreuse et fraîche, un homme est assis devant un guéridon chargé de grenades et de raisins; deux jeunes gens, ses fils, se tiennent auprès de lui. A ma venue, l'homme se lève et tend ses bras ouverts dans une direction qui n'est pas tout à fait celle où je m'avance. Le poète de Chiraz est aveugle.

— Je ne puis pas vous voir, dit-il en m'accueillant; mais je sens une présence amie, et je suis heureux de votre visite.

Maigre, long, avec un visage très fin et des mains admirables, Facih-el-Molk porte sur une robe de soie noire un ample manteau de laine brune ; une petite calotte noire couvre sa tête. Parfois il sourit, et ce sourire, en dépit des yeux clos, donne à tous ses traits une expression radieuse. Je pense au buste d'Homère de la galerie Vaticane; et, à la même minute, j'entends le Persan demander :

— Est-il vrai qu'Homère était aveugle?

— Les images que nous en avons, dis-je, le représentent sans regard, mais le visage tout éclairé d'une lumière intérieure, comme nous voyons le vôtre.

— Oh! cette lumière intérieure, de quelle ardeur je la désire! Dans mon pays, les aveugles n'inspirent que la pitié; on les tient pour des êtres diminués et incomplets.

— Dans le mien, on croit que chez les hommes à qui il manque un sens, les autres sens deviennent plus aigus et plus subtils dans leur perception.

Nous causons longuement. Facih-el-Molk me parle de la France, de ses poètes et surtout de ses historiens. Il s'est fait lire par ses fils Quinet et Michelet, et aussi, tout récemment, un récit de la guerre mondiale. Son âme s'émeut et sa voix tremble à l'idée de tant de ravages accumulés, de tant de beauté détruite. Les questions qu'il pose révèlent moins encore de curiosité que de sympathie profonde.

A mon tour, je l'interroge.

— Un savant d'Ispahan, lui dis-je, m'a déclaré que, s'ils n'avaient pas de religion, les Persans trouveraient tous les éléments d'une morale dans leur poésie. Est-ce aussi votre avis?

Facih-el-Molk répond sans hésiter :

— Oui, c'est la vérité même. Toutes les règles d'une vie sage et heureuse sont contenues dans les chants de nos grands poètes. Il n'est que de savoir les y trouver, et de les suivre.

Je demande :

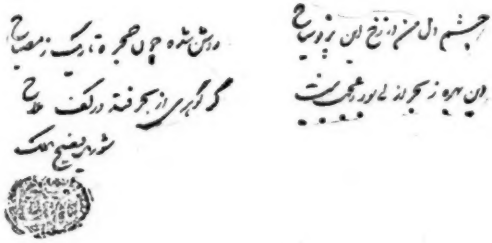
— Les tendances de la poésie persane contemporaine sont-elles aussi morales?

— Nos poètes d'aujourd'hui, répond le *Chouradé*, cherchent à leur manière la perfection, le meilleur, ce qu'on nomme le progrès. Comment ne pas chercher ce que l'humanité désire, ce qu'elle appelle de ses vœux? Mais il arrive qu'on voie le progrès où il n'est pas. Ainsi nos Chiraziens sont très fiers de posséder des automobiles, des jardins fleuris et des maisons éclairées à la lumière électrique. Tout cela pourtant n'est pas à eux : ils l'ont reçu, ce n'est pas eux qui l'ont donné au monde. Nous n'aurons le droit d'être fiers, que lorsque nous aurons nous-mêmes contribué, par notre invention, par notre effort, à améliorer le sort des hommes et à rendre leur vie plus belle.

Cependant on avait servi des boissons parfumées et fraîches, puis un thé brûlant. Déjà l'ombre envahissait la petite cour, lorsque je me levai pour prendre congé. Mon hôte me fit rasseoir.

— Je veux, dit-il, célébrer votre visite par quelques vers improvisés.

A ces mots, les deux jeunes gens s'éclipsèrent, pour reparaître bientôt, portant l'un quelques feuilles d'un beau papier, l'autre le long étui de laque dans lequel les Persans serrent leurs plumes et leur encrier. Le fils aîné se mit en devoir d'écrire, et le père commença à dicter. Les mots coulaient sonores, rythmés, incompréhensibles pour moi seul, à qui ils étaient consacrés : je n'y reconnus que mon nom. Voici ce qu'ils disaient :



« Mon œil et mon cœur sont illuminés par le visage de Pernot le voyageur, — comme une chambre obscure est éclairée par la lumière d'un flambeau. — Ce n'est point merveille, car Dieu l'a voulu. — Comme c'est Dieu qui veut qu'à travers la mer d'éternité, une perle tombe dans les mains du plongeur (1). »

Les serviteurs s'étaient rapprochés de nous pour jouir, eux aussi, de la parole du maître. Quand ce fut fini, le fils tendit à son père un cachet de pierre dure : celui-ci la porta à sa bouche; puis le jeune homme l'imprégna d'encre et l'apposa au bas des vers qu'il venait de tracer sous la dictée de l'aveugle. Facih-el-Molk me tendit le feuillet et m'embrassa en s'écriant : « *Irani, irani!* » (à la persane).

Avec deux roses cueillies près du tombeau d'Hafiz, cette feuille de papier est l'unique souvenir que je veux emporter de Chiraz, ville des poètes et des fleurs.

(1) Cette traduction m'a été donnée séance tenante, par H. Mirza Hussein Khan, le très distingué agent consulaire de France à Chiraz.

LA GLOIRE DE CHAPOUR

Telle est la beauté de Chiraz, tel est le charme de ses jours et de ses nuits, que bientôt toute autre impression s'efface devant tant d'harmonie et de douceur : on croit les avoir ressenties depuis toujours, et qu'on ne pourra plus vivre sans elles. Chaque matin, les yeux se rouvrent avec délices, et sans étonnement, à cette lumière divine, unique au monde : mais en peut-il exister une autre? Une dernière fois, sous les feux roses d'une aurore glacée, j'ai contemplé la belle ville endormie parmi ses jardins, les coupoles de jade détachant leur bulbe lumineux sur la masse sombre des cyprès, les portiques de faïence, les murs croulants et fleuris ; et j'ai quitté Chiraz avec déchirement, sans regarder derrière moi, comme si j'étais pour jamais chassé du Paradis.

La route escalade la chaîne de montagnes qui borne l'horizon de la ville, et l'on retombe aussitôt dans l'horreur d'une contrée sauvage. Dacht-i-Arzen était encore, il y a peu d'années, un repaire de lions, d'ours, d'hyènes et de loups; nous n'y rencontrons qu'un beau renard et un troupeau de mouflons, que le bruit de la voiture semble mettre en fureur. Au lieu de les chasser à cheval, comme jadis, les grands seigneurs persans les forcent maintenant en automobile. Le décor change encore une fois avec le col de Mian Kotal et son paysage alpestre de sommets neigeux et de torrents desséchés. Descente vertigineuse jusqu'à la plaine, où bientôt des palmeraies et des jardins de grenade annoncent les approches de Kazroun.

C'est à Kazroun qu'on prend des chevaux et des guides pour aller aux ruines de Chapour. Tout va bien, tant qu'on suit la grande route de Chiraz à la mer; mais dès qu'on s'engage dans le sentier qui se détache de cette route, comme pour s'aller perdre dans une brousse inextricable, les difficultés commencent. Où est Chapour? Le guide étend le bras, fait un geste circulaire : Chapour, c'est tout cela, cette muraille rocheuse que couronnent des amoncellements de pierre, cette rivière qu'on devine derrière la muraille, cette plaine que boursouflent, de place en place, des *tumuli* mystérieux, tout cela porte le nom du grand souverain sassanide qui, au IIIe siècle de

notre ère, arrêta brusquement l'effort des armées romaines et fit prisonnier un empereur.

Les ruines qui surmontent le rocher sont celles de la ville fortifiée qu'il bâtit pour défendre l'accès de la vallée. Sur l'une des portes, on avait juché la peau empaillée de Manès, père de l'hérésie fameuse : elle y demeura, dit-on, jusqu'à l'invasion des Arabes musulmans. Ces énormes débris sont ceux de *Kaleh-i-Dokter*, la citadelle de Chapour. Enfin, en suivant le pied du rocher, on arrive à l'entrée d'une gorge sauvage, au fond de laquelle la rivière Chapour coule entre deux forêts de roseaux. C'est là que le vainqueur de Valérien a fait graver en traits gigantesques l'histoire de sa maison et le témoignage éternel de son exploit. Sur les deux rives, le roc, taillé à pic, présente une suite d'inscriptions et de bas-reliefs. Valérien à genoux élève des mains suppliantes vers le roi perse, dont le cheval foule des quatre pieds un grand cadavre étendu : l'Empire romain. Triomphes militaires, pompes religieuses ont invariablement pour témoin l'empereur captif et humilié. Partout la tête rase et nue de l'Occidental vaincu se courbe devant le chef hirsute et couronné du roi d'Orient. Cependant, sur la rive droite, à l'entrée d'une caverne, qui conserve encore quelques inscriptions, on voit se dresser sur un piédestal deux jambes rompues, que terminent de longs pieds chaussés de sandales : c'est tout ce qui reste d'une statue colossale de Chapour Ier : la fureur pieuse des conquérants arabes a, sans le savoir, vengé Valérien, Rome et l'Occident de l'insolent affront qu'en un jour de fortune le Sassanide leur avait infligé.

Revenu pour la nuit à Kazroun, dans la petite chambre que les employés du télégraphe anglais offrent au voyageur, je songe aux bas-reliefs orgueilleux, à la statue mutilée, à tout ce qu'enferment d'histoire cette gorge, cette ville, cette citadelle qui répondent toutes au nom de Chapour et semblent retentir encore du bruit de sa gloire. Je songe aux armées romaines, qui peut-être n'étaient venues chercher si loin la défaite et la honte, que pour obéir à l'obscure loi qui pousse les grandes nations organisées d'Occident à reculer toujours plus loin, vers l'Est, les limites de leur empire. Je songe à cette autre entreprise, encore plus gigantesque, de la foi catholique, arrêtée au seuil de la Perse par l'extravagante barrière du manichéisme. Et puis l'Islam se rue sur l'Asie; les cimeterres arabes

s'acharnent sur la dépouille de Manès comme sur la statue du roi sassanide. Tout rentre dans la désolation et dans le silence, pour des siècles.

Et cependant la Perse demeure. Conquêtes militaires, révolutions religieuses la submergent, sans la pénétrer. Du limon que laissent après eux ces déluges, elle pétrit à sa guise, ou plutôt à l'image de son génie, les formes de croyance, de culture, d'art ou de gouvernement qui, sans compromettre sa permanence, attesteront parfois son progrès. Demain, en descendant vers la mer, en franchissant les fameux *Kotals*, multiples et formidables remparts de la citadelle invincible, je comprendrai mieux encore ce prodige de résistance et de durée, qui étonne aujourd'hui le docteur Hertzfeld, comme il étonnait hier le comte de Gobineau. N'est-ce point la même force invisible qui retient aujourd'hui les Russes au bord de la Caspienne, et arrête les Anglais sur les rives du golfe Persique? Une fois encore, aura-t-il suffi d'un homme pour libérer la forteresse assiégée, relever la fortune du vieil empire et renouer le fil d'une des plus longues traditions du monde?

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

CHOPIN

OU LE POÈTE

II [1]

AMOURS SANS ILLUSIONS

MARIE WODZINSKA ET LE CRÉPUSCULE

Dans l'été de 1835, Chopin apprit que ses parents iraient incessamment faire une cure à Carlsbad et il décida sur-le-champ de les y devancer. Les sentiments qui l'attachaient aux siens restaient les plus vifs qu'il connût. Il partit donc, le cœur fendu de tendresse. Et lorsqu'il les retrouva, après cinq ans d'absence, il écrivit à ses sœurs, demeurées à Varsovie, avec des transports que l'on croirait ceux d'un amant comblé.

« Notre joie est indescriptible. Nous ne faisons que nous embrasser, — y a-t-il un plus grand bonheur? Quel dommage que nous ne soyons pas tous ensemble! Comme Dieu est bon pour nous! J'écris sans ordre : il vaut mieux aujourd'hui ne penser à rien du tout, simplement jouir du bonheur que nous avons atteint. C'est l'unique chose que j'aie aujourd'hui. Nos parents n'ont pas changé; toujours les mêmes; ils ont seulement un peu vieilli. Nous nous promenons, nous conduisons par le bras Mme petite mère... Nous buvons, nous mangeons ensemble, nous nous cajolons, nous nous rudoyons. Je suis au comble de mon bonheur. Ce sont les mêmes habitudes, les

Copyright by Guy de Pourtalès, 1927.

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1927.

mêmes mouvements avec lesquels j'ai grandi, c'est la même main que depuis si longtemps je n'avais pas baisée... Et voilà qu'il est réalisé ce bonheur, ce bonheur, ce bonheur ! »

De leur côté, le père et la mère ne trouvent leur fils nullement changé. C'est une joie inépuisable, mais brève, et comme une préface à des émotions plus profondes. Car Frédéric est invité à Dresde, chez ses amis Wodzinski, et il sent déjà ces tressaillements annonciateurs, cette peur exquise, ces pressentiments physiologiques qui informent notre être intérieur des conceptions imminentes de l'amour.

Chopin avait eu pour camarades, dans la pension de son père, les trois frères Wodzinski, et il connaissait depuis l'enfance leur jeune sœur Marie. Cette famille de grands propriétaires terriens s'était transportée à Genève pour l'éducation de ses enfants et y avait vécu pendant les années de la révolution polonaise. Elle s'était installée d'abord dans une maison de la place Saint-Antoine, puis dans une villa au bord du lac, et n'avait pas tardé à grouper autour d'elle la fleur de la société genevoise et de la colonie étrangère. On trouvait familièrement dans ses salons, Bonstetten, Sismondi, Mme Saladin de Crans, le prince Louis-Napoléon et la reine Hortense.

Marie avait dix-neuf ans. La goutte de sang italien qui coulait dans ses veines (par les Orsetti, venus de Milan en Pologne avec Bona Sforza, la fiancée d'un des derniers rois de la dynastie des Jagellons), cette goutte l'avait faite brune, vive, avec de grands yeux noirs et une bouche charnue dont le sourire était, au dire d'un poète, d'une volupté ineffable. Les uns la déclaraient laide, les autres ravissante. C'est expliquer que dans ce visage mi-slave, mi-florentin, tout dérivait de l'expression. « La brune fille d'Euterpe », disait d'elle le prince Napoléon qui aimait à l'écouter jouer du piano pendant qu'il fumait son cigare sur la place Saint-Antoine. Car Marie exerçait toute sorte de petits talents : piano, chant, composition, broderie, peinture, sans vouloir ou sans pouvoir fixer ses préférences. Ce qui émanait d'elle de plus pertinent, c'était son charme, l'action profonde, peut-être inconsciente, d'un tempérament très riche. Dès ses quatorze ans, elle avait été passionnément aimée. Volontiers elle usait de son pouvoir sur les hommes, les troublait avec coquetterie. Son imagination était rapide, sa mémoire précise.

Telle est cette camarade d'enfance que Chopin va retrouver à Dresde, où la famille Wodzinski s'est établie pour quelque temps. Frédéric est plus curieux qu'ému de ce revoir. Il se demande même s'il ne s'agit pas d'un simple intérêt musical, Marie ayant été autrefois l'une de ses petites élèves. Elle lui envoyait encore parfois quelqu'une de ses compositions. Ne venait-il pas, il y a tout juste quelques semaines, de riposter à l'un de ces envois en adressant à son tour à la jeune fille une page de musique? « Ayant à improviser dans un salon d'ici, le soir où je l'ai reçue, j'ai pris pour sujet le joli thème d'une Marie avec laquelle, autrefois, je jouais à cache-cache... Aujourd'hui je prends la liberté d'offrir à mon estimable collègue, Mlle Marie, une petite valse que je viens d'écrire. Puisse-t-elle lui procurer la centième partie du plaisir que j'ai éprouvé en jouant ses Variations! »

Donc il arrive à Dresde. Il la revoit. Il est séduit. Il l'aime. Cette ville qu'il a déjà visitée deux fois, lui apparaît toute neuve, toute enchantée. Marie et Frédéric s'y promènent le matin, emplis d'une mélancolie heureuse. Ils vont sur la terrasse de Bruhl regarder couler l'Elbe, s'asseoient sous les marronniers du Grossgarten, restent en extase au Musée du Zwinger devant la Madone de Raphaël.

Ils vont ensemble faire visite à cette grande-maîtresse de la cour qui avait eu tant de fierté, quelques années auparavant, à produire Chopin devant Leurs Altesses Saxonnes. Le soir, on se rend tous en famille chez un oncle de Marie, le palatin Wodzinski, qui avait présidé la dernière réunion du sénat polonais avant la prise de Varsovie. Exilé, ayant vu confisquer une partie de ses biens, le vieillard vivait à présent à Dresde, la seconde capitale de ses anciens rois, entouré de ses estampes, de ses livres, de ses médailles. C'était un fin petit homme, au visage glabre, avec un toupet blanc sur la tête. Jadis il avait guerroyé, reçu Napoléon à Wilna, puis s'était fait prendre à Leipzig, aux côtés de Poniatowski mourant. Son défaut grave était de n'aimer point la musique, et, maintenant qu'on en faisait chez lui tous les soirs, il observait avec un peu d'humeur que sa jeune nièce dardait des yeux luisants sur ce faiseur de mazurkas. Il désapprouvait plus encore certains soupirs et chuchotements qui partaient d'un coin du salon où ce couple d'inséparables s'isolait au nez de tout le monde.

Alors il toussait haut, redressait son toupet, apostrophait sa belle-sœur :

— Un artiste, un petit artiste sans avenir... Ah ! ce n'est pas mon rêve pour votre fille.

— Deux enfants, ripostait la comtesse en riant. Une amitié de toujours.

— On sait où cela mène...

— Mais c'est l'enfant de la maison, tout comme Antoine, Félix et Casimir ont été les enfants du professeur Chopin. Pourquoi attrister ce pauvre petit, si tendre, si serviable !

Et Frédéric continua au piano ou à la promenade ses duos d'amour, malgré les sourcils réprobateurs du palatin et sous les yeux indulgents de la mère. Un mois entier s'égrena dans ces nouveautés passionnantes. Puis il fallut penser au départ. Un matin de septembre, il monta pour la dernière fois dans le salon où l'attendait la jeune fille. Un bouquet de roses jonchait la table. Elle en prit une et la lui donna. Onze heures sonnèrent à l'horloge de la Frauenkirche. Chopin restait figé devant elle, pâle, le regard absent. Peut-être songeait-il à cette mort de soi qu'est toujours un adieu, si chargé d'avenir qu'on le veuille. Ou bien écoutait-il le rythme mélodique de sa peine ? En tout cas, la seule expression de douleur qui vînt crever à la surface, ce fut un thème de valse. Il s'assit au piano, le joua, y enfouit tous les cris de sa solitude.

Plus tard, Marie l'appela *la Valse de l'Adieu*. Il est remarquable que Chopin, retenu par une pudeur insurmontable, ne l'ait jamais publiée. Il l'écrivit pourtant, la recopia, et l'offrit ce dernier jour à son amie avec une bien simple dédicace : « Pour Mlle Marie, Dresde, septembre 1835. » Fontana l'édita après la mort de l'auteur (*Œuvres posthumes*, op. 69, n° 1, valse en la bémol majeur). On veut y entendre « le murmure de deux voix amoureuses, les coups répétés de l'horloge et le roulement des roues brûlant le pavé, dont le bruit couvre celui des sanglots comprimés ». C'est possible, après tout, en dépit de Jean-Paul et de son langage muet. Quoi qu'il en soit, Chopin conserva cette fleur que lui tendait Marie. Nous la retrouverons plus tard, mise sous enveloppe et marquée d'un signe par celui pour qui le malheur et l'idéal eurent toujours l'odeur d'une rose de fin d'été.

En rentrant à Paris, Chopin se cloîtra chez lui, afin de vivre

tête à tête avec le bien-aimé visage qui maintenant habitait son désert. Il reçut des lettres. Elles étaient de part et d'autre un peu ternes, parce qu'ils ne savaient bien parler tous deux qu'en musique. Mais quoi! la plume d'un amant n'est pas nécessairement littéraire, ni chargée de sentiments. Il en est même qui, à force d'être exigeantes, dédaignent les mots si fatigués du vocabulaire de l'amour. Aux novices et aux purs, de très pâles nuances suffisent pour montrer leur cœur nu. Écoutons avec la fine oreille de Chopin les lettres légères de Marie Wodzinska.

« Quoique vous n'aimiez ni à recevoir ni à écrire des lettres, je veux pourtant profiter du départ de M. Cichowski pour vous donner des nouvelles de Dresde depuis vous. Je vais donc encore vous ennuyer, mais plus avec mon jeu. Samedi, lorsque vous nous quittâtes, chacun de nous se promenait triste, les yeux remplis de larmes, dans ce salon où, quelques minutes avant, nous vous comptions encore parmi nous. Mon père rentra bientôt et fut désolé de n'avoir pas pu vous faire ses adieux. Ma mère en pleurs nous rappelait à chaque instant quelque trait « de son quatrième fils Frédéric » (comme elle dit). Félix avait une mine tout abattue ; Casimir voulait faire des plaisanteries comme à son ordinaire, mais ce jour-là elles ne lui réussissaient pas, car il faisait le paillasse moitié pleurant. Mon père se moquait de nous, et il riait lui-même uniquement pour ne pas pleurer. A onze heures vint le maître de chant ; la leçon alla fort mal, nous ne pouvions pas chanter. Vous étiez le sujet de toutes les conversations. Félix me demandait toujours *la Valse* (dernière chose que nous avions reçue et entendue de vous). Nous trouvions du plaisir, eux à l'écouter, moi à la jouer, car elle nous rappelait le frère qui venait de nous quitter. Je l'ai portée à relier; l'Allemand a ouvert de grands yeux quand on lui a montré une seule feuille (il ne savait pas par qui elle avait été écrite). Personne n'a dîné : on regardait toujours votre place habituelle à table, puis *le petit coin de Fritz*. La petite chaise est toujours à sa place, et probablement il en sera ainsi aussi longtemps que nous occuperons cet appartement. Le soir, on nous conduisit chez ma tante pour nous éviter la tristesse de cette première soirée, à laquelle vous n'auriez pas assisté. Mon père vint nous prendre, disant qu'il lui serait impossible,

ainsi qu'à nous, de rester dans cette maison ce jour-là. Nous éprouvâmes un grand bien à quitter un lieu qui renouvelait trop nos peines. Maman ne cause avec moi que de vous et d'Antoine. Quand mon frère sera à Paris, pensez un peu à lui, je vous en supplie. Si vous saviez quel ami dévoué vous avez en lui! Un ami comme il est rare d'en trouver. Antoine a un cœur excellent, il en a même trop, car il est toujours la dupe des autres; et puis il est fort négligent, il ne pense jamais à rien, ou du moins rarement... Quand vous aurez par miracle le désir d'écrire : « Comment allez-vous? Je me porte bien. Je n'ai pas le temps d'écrire davantage », ajoutez, je vous prie, *oui* ou *non*, à la question que je vais vous faire : Avez-vous composé : *Si j'étais là-haut un petit soleil, pour nulle autre que toi je ne voudrais luire*? Je l'ai reçu ces jours-ci et je n'ai pas le courage de le chanter, car je crains, si cela est de vous, que ce ne soit tout à fait changé, comme par exemple *Wojak*. Nous ne cessons de regretter que vous ne vous appeliez pas Chopinski, ou enfin qu'il n'y ait pas d'autre marque que vous êtes Polonais, car de cette manière les Français ne pourraient nous disputer la gloire d'être vos compatriotes. Mais je suis trop longue. Votre temps est si précieux, que c'est vraiment un crime de vous le faire passer à lire mes gribouillages. Du reste, vous ne les lirez pour sûr pas en entier. La lettre de la petite Marie sera reléguée dans un coin après qu'on en aura lu quelques lignes. Je n'ai donc plus à me reprocher le vol de votre temps.

« Adieu (tout simple). Un ami d'enfance ne demande pas de phrases. Maman vous embrasse tendrement. Mon père et mon frère vous embrassent sincèrement (non, c'est trop peu) le plus... Je ne sais déjà moi-même comment dire. Joséphine, n'ayant pas pu vous faire ses adieux, me charge de vous exprimer ses regrets. Je demandais à Thérèse : « Que dois-je dire à Frédéric de ta part? » Elle me répond : « l'embrasser bien et lui faire mes compliments. Adieu. — Maria. »

P.-S. — Au moment de monter en voiture, vous avez oublié sur le piano le crayon de votre portefeuille. Cela a dû vous être incommode en route; quant à nous, nous le gardons ici respectueusement, comme une relique. Encore une fois, merci bien gentiment pour la petite cruche. Mlle Wodzinska vint ce matin avec une grande découverte chez moi. « Ma sœur Maria,

je sais comme on dit Chopin en polonais : — Chopena! »

Frédéric répond, envoie sa musique, et surtout il compose. L'année 1836 s'ouvre sous le signe de Marie. Il édite le *Concerto en fa mineur* et la *Grande Polonaise* pour piano et orchestre. Il compose la *Ballade en sol mineur*, qui est le monument de son amour.

Ce n'est pas délibérément qu'un artiste découvre, puis façonne le résidu de ses expériences amoureuses. Ses joies et ses souffrances, il les reçoit, il s'en laisse travailler, et c'est après seulement le rude labeur des luttes contre soi-même, la corrodation de chacune de ses illusions sous le sel de ses larmes, que peut naître le fruit coûteux dont il portait le germe. C'est de cette chimie obscure, des déceptions que lui causaient peu à peu les lettres de Marie, que sortit la *Ballade en sol mineur* (*op.* 23). Schumann la disait un des morceaux les plus sauvages, les plus personnels de Chopin. Il aurait pu ajouter : le plus douloureux, donc le plus passionné, puisqu'il n'y a pas de passion sans douleur. Ici, c'est la passion même que nous voyons en croix, dont nous entendons les cris. Quel puissant instinct de poète de traiter son mal sous la forme narrative, comme un conte dramatique! Chopin transposait sous forme de légende le vieux mal des hommes qui était devenu pour la seconde fois le sien. C'est par là, par ce qu'elle nous raconte de lui, par ce côté involontaire, irrésistible, d'un sentiment unique et malheureux, que la *Ballade en sol mineur* garde un accent qui nous flatte. Elle nous convainc que nous aussi nous sommes marqués du signe de l'amour.

Détail curieux : au début de la Ballade, à la dernière mesure de l'introduction, on voit sur l'édition originale un *ré*, évidemment façonné avec un *mi* ultérieurement corrigé. Saint-Saëns écrit à ce sujet : « Ce *mi* supposé donne un accent douloureux tout à fait d'accord avec le caractère du morceau. Était-ce une faute de gravure? Était-ce l'intention première de l'auteur? Cette note détermine un accent dissonant, d'un effet imprévu. Or les dissonances, recherchées aujourd'hui comme des truffes, étaient alors redoutées. De Liszt, que j'ai interrogé à ce sujet, je n'ai pu obtenir que cette réponse : j'aime mieux le *mi bémol*... J'ai conclu de cette réponse évasive que Chopin, en jouant la Ballade, faisait entendre le ré; mais je suis resté convaincu que le *mi bémol* était sa première idée, et que le

ré lui avait été conseillé par des amis craintifs et maladroits. »

Je reproduis ce détail pour les amis des sources, pour ceux qui aiment à surprendre dans les cœurs non toujours les sons les plus doux, mais les plus vrais. Ils entendront la nuance.

Donc, Chopin travaille, économise, et prépare son revoir avec Marie. Il refuse une invitation de Mendelssohn, qui voudrait le faire venir à Dusseldorf pour un festival de musique. Il refuse à Schumann, qui pourtant signe sa lettre « avec amour et adoration ». Toutes ses forces, il les réserve au voyage de Marienbad, qu'il entreprend enfin au mois de juillet 1836.

Par une radieuse matinée d'été, Chopin arrive devant les collines boisées qui entourent la petite ville d'eaux autrichienne où l'attend sa bien-aimée. L'impression est si puissante qu'il ferme les yeux, comme sous le choc d'une douleur. Il a le pressentiment d'avoir à l'instant, avant même le revoir, touché la cime de sa joie. Il connaît cette angoisse irraisonnée que poussent devant eux les faux bonheurs, déjà finis, vécus, vidés, alors qu'ils ont à peine commencé d'être. Pourtant le visage tumultueux de Marie le remet d'aplomb et lui rend sa confiance. Mais une nuance de gêne, une manière d'être un peu plus cérémonieuse que l'année précédente, chez la jeune fille et chez sa mère, lui laissent de l'inquiétude.

On reprend toutefois la vie intime, familiale, qui lui plaît tant. L'impression triste se dissipe. Ce sont des promenades dans ce paysage aimable, des séances de musique, les causeries du soir, les récits de sa vie parisienne, les souvenirs. Frédéric brille dans ses talents d'imitateur. Il copie les artistes en renom, assomme le clavier à grands gestes des bras et des mains, va, comme il le dit, « à la chasse aux pigeons ». Les Wodzinski habitaient une villa. Dans leur jardin régnait un grand tilleul. Aux heures chaudes de l'après-midi, Marie et Frédéric s'installent à son ombre et la jeune fille dessine au fusain le visage toujours un peu grave de cet ami à la fois si enfant et si mûr.

Le 24 août, ils retournent tous ensemble à Dresde, ville aimée. Ils y passent encore deux semaines. Deux semaines qui devaient fatalement conduire à un dénouement. Le 7 septembre, avant-veille du départ de Chopin, au crépuscule, il demande à Marie si elle accepterait de devenir sa femme. Elle consentit.

On n'en sait pas davantage, sinon que la comtesse, elle aussi, donna son agrément, mais exigea le secret. Il fallait cacher cette décision au père, qu'on fléchirait sans doute, mais l'orgueil de sa race rendait un consentement rapide improbable. De plus, il jugeait la santé de Chopin fragile. Frédéric partit, emportant cette promesse et son désespoir. Il savait que le pressentiment de Marienbad ne l'avait pas trompé et déjà ne croyait plus au bonheur.

Pourtant les Wodzinski écrivirent. La comtesse surtout. Marie ajoutait de petits post-scriptums. Voici la première lettre de Mme Wodzinska :

14 septembre 36.

« Cher Frédéric,

« Suivant notre convention, je vous envoie une lettre... ; je l'aurais déjà expédiée il y a deux jours, si ce n'eût été une dent que j'ai fait extraire après votre départ et dont j'ai beaucoup souffert. Je ne peux assez regretter que vous soyez parti samedi ; ce jour-là, j'étais souffrante et je n'ai pu assez m'occuper du *crépuscule*, nous en avons trop peu parlé.

« Le lendemain, j'aurais pu en causer plus longuement. M. de Girardin dit : « En toute chose le lendemain est un grand jour. » Nous l'avons devant nous. Ne croyez pas que je rétracte ce que j'ai dit, non ; mais il fallait délibérer sur la voie à suivre. Je vous prie seulement de garder le secret ; portez-vous bien, car tout dépend de cela... Pour le 15 octobre, je serai à Varsovie. Je verrai vos parents et vos sœurs ; je leur dirai que vous vous portez bien et que vous êtes d'excellente humeur ; je ne parlerai pas du *crépuscule*... Adieu, couchez-vous à 11 heures, et jusqu'au 7 janvier employez l'eau de gomme comme boisson. — Portez-vous bien, cher Fritz ; je vous bénis de toute mon âme, comme une mère aimante.

« *P.-S.* — Marie vous envoie des pantoufles... Elles sont un peu grandes, mais elle dit que vous devez porter des bas de laine ; c'est ainsi que Paris a jugé et je suppose que vous serez obéissant, ne l'avez-vous pas promis ? Enfin remarquez que c'est un temps d'épreuves. »

Le crépuscule, c'est ainsi qu'ils nommaient entre eux les amours de Chopin. Jamais nom de hasard ne tomba plus juste.

A une lettre que son frère Casimir expédie le lendemain, Marie ajoute ces lignes :

« Nous ne pouvons nous consoler de votre départ; les trois jours qui viennent de passer nous ont paru des siècles; faites-vous de même? Regrettez-vous un peu vos amis? Oui, je réponds pour vous, et je pense que je ne me trompe pas; du moins j'ai besoin de le croire. Je me dis que ce *oui* vient de vous (car, n'est-ce pas, vous l'auriez dit?).

« Les pantoufles sont achevées, je vous les envoie. Ce qui me chagrine, c'est qu'elles sont trop grandes, quoique j'aie donné votre bottine pour mesure, carissimo maestro, mais c'est un vulgaire Allemand. Le docteur Paris me console en me disant que c'est bon pour vous, car vous devez porter cet hiver des bas de laine bien chauds.

« Maman s'est fait arracher une dent, ce qui l'a fort affaiblie. Elle a dû garder le lit jusqu'à présent. Dans quinze jours nous partirons pour la Pologne. Je verrai vos parents : quel bonheur pour moi! et cette bonne Louise, me reconnaîtra-t-elle? Adieu, mio carissimo maestro, n'oubliez pas maintenant Dresde et dans peu la Pologne. Adieu, *au revoir*. Ah! si cela pouvait être au plus tôt.

« MARIA. »

« Casimir dit que le piano de Sluzewo est tellement délabré qu'il n'y a plus moyen de jouer dessus. Ainsi pensez à Pleyel. Dans des temps heureux, non comme ceux d'aujourd'hui (en ce qui nous concerne), j'espère vous entendre sur le même piano. Au revoir, au revoir, au revoir! Cela fait espérer! »

Voilà la lettre la plus amoureuse que Chopin ait jamais reçue de Marie Wodzinska. En octobre, nouvelle épître de la comtesse, nouveau post-scriptum de Marie.

2 octobre, crépuscule.

« Je vous remercie sincèrement pour les autographes et je vous prie d'en envoyer encore (c'est ce que maman me fait vous écrire). Maintenant nous partons au plus vite pour Varsovie. Combien je me réjouis de revoir toute votre famille et, l'année prochaine, *vous!*... Adieu, jusqu'à *mai* ou *juin* au plus tard. Je recommande à votre souvenir votre très fidèle secrétaire,

« MARIE. »

En janvier 37, la comtesse Wodzinska s'inquiète du piano Pleyel que lui a expédié Chopin. Elle remercie pour un nouvel envoi d'autographes et ajoute à la fin de sa lettre cette phrase un peu ambiguë : « Il faudra désormais s'informer plus prudemment encore du bien-aimé. » Marie rédige son post-scriptum, son pensum voudrait-on plutôt dire :

« Maman a grondé, et moi je remercie gentiment, très gentiment, et quand nous nous reverrons, je remercierai plus gentiment encore. On voit que je suis très paresseuse pour écrire, parce que remettre mes remerciements à notre prochaine entrevue me dispense aujourd'hui de beaucoup de mots. Maman vous a décrit notre façon de vivre, il ne me reste donc rien à vous apprendre, sinon qu'il dégèle : grande nouvelle, n'est-ce pas? Surtout très importante à savoir. Cette vie tranquille que nous menons ici est ce qu'il nous faut; voilà pourquoi je l'aime, pour à présent s'entend, car je ne voudrais pas que cela fût toujours ainsi. On prend son parti le mieux qu'on peut, quand cela ne peut être autrement que cela n'est. Je m'occupe un peu pour tuer le temps. J'ai dans ce moment *l'Allemagne*, de Heine, qui m'intéresse infiniment.

« Mais il faut finir et vous recommander à Dieu. J'espère que je n'ai pas besoin de vous répéter l'assurance des sentiments de votre fidèle secrétaire, Marie. »

Cette fois, Chopin ne dut plus voir dans ces mots sans couleur les moindres feux du *crépuscule*. La nuit était descendue entière. Il prit l'album que lui avait donné Marie l'année d'avant pour y mettre une page de musique. Pendant un an l'album était demeuré vierge. Chopin disait : « Je n'aurais pu y écrire quoi que ce soit, même si j'étais resté cent ans devant. » Maintenant il pouvait le remplir, parce qu'il comprenait que Marie ne l'aimait plus. Il écrivit donc en première page un *Lento con gran espressione* et huit autres mélodies sur des paroles de Witwicki et de Mickiewicz. Bientôt après, il reçut en réponse cette lettre, la dernière :

Pour Frédéric Chopin

« Je ne puis vous écrire que quelques mots, en vous remerciant pour le joli cahier que vous m'avez envoyé. Je ne tâcherai pas de vous dire combien j'ai éprouvé de joie en le recevant,

ce serait en vain. Recevez, je vous prie, l'assurance de tous mes sentiments de reconnaissance que je vous dois. Croyez à l'attachement que vous a voué pour la vie toute notre famille, et particulièrement votre plus mauvaise élève et amie d'enfance. Adieu, maman vous embrasse bien tendrement. Thérèse, à chaque instant, parle de son Chopena.

« Adieu, gardez notre souvenir.

« MARIA. »

On ne sait si c'est de cœur ou d'intelligence que cette personne manquait. Du reste, cela n'a guère d'importance. L'amour n'est pas à la mesure de toutes les petites filles. Pas plus que le bonheur n'est fait pour les âmes difficiles. Peut-être valons-nous mieux que le bonheur, disait Liszt à Mme d'Agoult.

Chopin accepta en silence la rupture de ses fiançailles. Mais ni son corps ni son cœur n'en guérirent jamais. Son amie Camille Pleyel l'emmena pendant quelques jours à Londres, pour le distraire. Il y fut très souffrant. La tuberculose, qu'il couvait, semble avoir commencé dès lors ses ravages.

Le marquis de Custine lui écrivait : « Vous avez gagné en poésie; la mélancolie de vos compositions pénètre plus avant dans les cœurs : on est seul avec vous-même au milieu de la foule. Ce n'est pas un piano, c'est une âme... »

Chopin prit les billets de Marie Wodzinska et les mit, avec la rose de Dresde, dans une enveloppe sur laquelle il écrivit ces deux mots polonais : *moïa biéda*, mon malheur. On retrouva après sa mort ce pauvre paquet, noué d'une faveur tendre.

PREMIÈRE ESQUISSE DE GEORGE SAND

Quelque six ans avant cette romance en si peu de paroles, nous avions regardé un visage de femme se pencher sur son papier et suivi sa main enthousiaste, quand elle traçait ces mots : « Vivre, que c'est doux! Que c'est bon, malgré les chagrins, les maris... malgré les poignantes douleurs. Vivre, c'est enivrant! Aimer, être aimé! C'est le bonheur! C'est le ciel ! » Pendant ces six années, ni ce cœur, ni cette main n'avaient beaucoup chômé. Vivre, telle fut bien, en effet, l'occupation essentielle de cette George Sand ardente et si généreu-

sement douée pour tous les enthousiasmes de l'esprit et de la chair. Rien n'avait été trop fort pour cette petite femme solide et personne n'avait eu raison d'elle. Malgré les chagrins, envers et contre un mari paysan et rapace, cette arrière-petite-fille du Maréchal de Saxe, cette fille d'une fille du peuple, avait assez bien résolu le double problème de tactique du bonheur qu'elle s'était posé : l'amour et la gloire. C'est de quoi suffire à des appétits exigeants. A vingt-sept ans, cette provinciale avait écrit son premier livre et vécu sa première douleur. A trente, elle aurait pu dire comme son aïeul le Maréchal : « La vie est un songe. Le mien a été court, mais il a été beau. » Maintenant dans sa trente-quatrième année, George se croyait finie et à jamais dégoûtée du plaisir. Elle ne savait pas encore que la maladie du désir, lorsqu'elle a ouvert dans un être sa blessure toujours à vif, n'a qu'une faible chance de guérison. Du moins avant le temps des grands froids.

Or, à cette maladie du désir, Aurore Dudevant ajoutait le goût des longues associations. Elle s'y était fait le cœur, la tête, et y avait contracté des habitudes de vie et de pensée. Jules Sandeau lui avait fourni son nom de plume, des théories sur « l'amour libre et divin » et sa première camaraderie amoureuse. La déception qui suivit cet essai la jeta en guerre contre tous les jougs, même ceux du sentiment. Encore joug est-il un mot bien pesant. Celui de pression suffit. Pour se délivrer de souvenirs cependant si peu nocifs, elle choisit un thaumaturge intelligent, et, contre l'amour, merveilleusement antiseptique : Mérimée. Elle s'en est confessée depuis dans une curieuse lettre : « Un de ces jours d'ennui et de désespoir, je rencontrai un homme qui ne doutait de rien, un homme calme et fort, qui ne comprenait rien à ma nature et qui riait de mes chagrins. La puissance de son esprit me fascina entièrement; pendant huit jours je crus qu'il avait le secret du bonheur, qu'il me l'apprendrait, que sa dédaigneuse insouciance me guérirait de mes puériles susceptibilités. Je croyais qu'il avait souffert comme moi et qu'il avait triomphé de sa sensibilité extérieure. Je ne sais pas encore si je me suis trompée, si cet homme est fort par sa grandeur ou par sa pauvreté... Enfin je me conduisis à trente ans comme une fille de quinze ne l'eût pas fait. L'expérience manqua complètement. »

Cette femme si enveloppée de mots en trouve quelquefois

pourtant qui laissent descendre la sonde dans ses profondeurs. Elle ajoute un peu plus loin, dans cette même lettre à Sainte-Beuve : « Si Prosper Mérimée m'avait comprise, il m'eût peut-être aimée, et s'il m'eût aimée, il m'eût soumise, et si j'avais pu me soumettre à un homme, je serais sauvée, *car ma liberté me ronge et me tue*. » Tel est le mal véritable de ce fort tempérament. Il avait besoin d'un maître, et dès lors ne le chercha jamais que chez les faibles.

Il y eut toujours dans la vie de George Sand un *être absent*. Entendons dans ce mot une sorte d'amant idéal, seigneur de sa pensée et serviteur de sa chair, ce double fameux de nous-même, qui sollicite nos instincts sans jamais les assouvir, qui invente nos plus chères souffrances et nous soulève aussi comme un ange jusqu'aux caresses mystiques des âmes. La difficulté est de trouver réunies en un seul être toutes ces couleurs de nos neurasthénies. Mais on se met quand même en chasse, en donnant à cette poursuite des noms différents. George Sand, elle, l'appelait « la recherche de sa vérité ». Après tout, pourquoi pas? On appelle « vérité » le rythme suivant lequel il nous semble que notre machine a le plus fort rendement, que ce soit dans le plaisir, la douleur, le travail ou l'amour. Mais il faut faire à Sand cette justice, qu'après son mal individuel, le mal général, « la souffrance de la race, la vue, la connaissance, la méditation du destin de l'homme » passionnèrent aussi son âme élastique. Elle arriva souvent à s'oublier pour comprendre les autres. Elle sut laisser vieillir son intelligence, donner de l'âge à ses pensées. Et pourtant, malgré toute la part qu'elle prit aux luttes idéologiques du siècle, en dépit de l'action intellectuelle qu'elle exerça si jeune sur les esprits de son temps, le gémissement profond de cette femme, c'est celui de sa *Lélia* : « Depuis dix mille ans j'ai crié dans l'infini : « Vérité, vérité ! » Depuis dix mille ans l'infini me répond : « Désir, désir! »

Or, voilà qu'après sa crise de désespérance de 1833, cette désenchantée écrit subitement : « Je crois que j'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être dans *Lélia*; Dieu, qui n'est pas méchant et qui n'a que faire de se venger de nous, m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur et en me forçant d'avouer qu'il a mis en nous des joies sublimes. » C'est qu'elle venait de dîner à côté d'un jeune homme blond de vingt-trois

ans, aux yeux arrogants et dépourvus de cils, à la taille fine, aux belles mains seigneuriales, qui se moquait hautement de toute la sociologie et se penchait vers l'oreille des femmes pour leur souffler : « Je ne suis pas tendre, je suis excessif. » Il se moquait bien des *classes laborieuses*, celui-là, et des *dirigeantes*, et de Saint-Simon, et de l'abbé de Lamennais. Il disait même : « Je m'intéresse plus à la manière dont Napoléon mettait ses bottes qu'à toute la politique de l'Europe. » Les dames sentaient que sa véritable étude était l'amour. Il s'occupa tout de suite de cette voisine déjà célèbre, au teint olivâtre, qui lui envoya quelques jours après les deux tomes de sa *Lélia* ainsi dédicacés : le premier « A monsieur mon gamin d'Alfred » ; le second « A monsieur le vicomte Alfred de Musset, hommage respectueux de son dévoué serviteur George Sand. »

On connaît aujourd'hui dans tous ses détails l'histoire de cette liaison et sa magnifique dépense de douleurs. Nous n'en retiendrons que certains résidus, la lie amère laissée dans leurs cœurs par la débauche de deux imaginations raffinées et féroces. On peut dire qu'ils s'entredévorèrent. « Rétrécis ton cœur, mon grand George », disait-il. Et elle : « Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux plus m'en passer. » Ils partirent pour Venise et s'y vengèrent sur eux-mêmes de leur double impuissance. Il ne leur resta bientôt que le goût de leurs larmes. Enfin, au milieu de la crise, chacun des deux amants chercha le refuge là où le poussait sa nature : George dans le travail et Alfred dans la maladie. Alors survint le sauveur sous la forme d'un beau docteur vénitien...

Musset partit. On cultiva à trois un sentiment assez rare. L'été suivant, George écrivit à Alfred : « Oh ! cette nuit d'enthousiasme, où malgré nous tu joignis nos mains en nous disant : « Vous vous aimez et vous m'aimez pourtant, vous m'avez sauvé âme et corps. » Et Musset de son côté s'écriait : « Pauvre George, pauvre chère enfant ! Tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère... » Voilà le mot lâché. Le mot juste est bien celui de mère. Car Sand était avant tout une maternelle, une protectrice. Et quelques mois plus tard, quand tout fut fini entre eux, les hurlements qu'elle pousse dans son *Journal intime* sur cet amour mal éteint, sont encore ceux d'une mère sevrée de son nourrisson. « Je t'aime, je me soumettrais à tous les supplices pour être aimée de toi et tu me quittes ! Ah ! pauvre

homme, vous êtes fou... c'est votre orgueil qui vous conseille... O mes pauvres enfants, que votre mère est malheureuse! — Je veux m'entourer d'hommes purs et distingués. Loin de moi les forts, je veux voir des artistes : Liszt, Delacroix, Berlioz, Meyerbeer. Je serai homme avec eux et on jasera d'abord. Alfred entendra ces mauvaises plaisanteries... Oh! si je l'avais aujourd'hui, hélas! Que je suis pressée de l'avoir. Si j'avais quelques lignes de toi de temps en temps, un mot, la permission de t'envoyer de temps en temps une petite image de quatre sous achetée sur le quai, des cigarettes faites par moi, un oiseau, un joujou... O mes yeux bleus, vous ne me regarderez plus! Belle tête, je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur! Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi comme Élisée sur l'enfant mort pour le ranimer! » — « Ah! qui te soignera et qui soignerai-je? »

Telle fut la punition d'avoir aimé un homme sans passion. Et le fond d'elle-même, quand elle le remue bien, ramène toujours le même espoir : « J'ai besoin de souffrir pour quelqu'un. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude, qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. »

Un emballement de tête pour une sorte de tribun du peuple vint rafraîchir la plaie encore vive : elle crut aimer Everard, celui que ses contemporains nommaient Michel de Bourges. Amour froid. Amour d'esclave qui admire un beau capitaine et un juste législateur. Mais pas de dépense, pas de souffrance, rien de ce qui creuse dans l'âme les caves de la volupté. Et puis Michel de Bourges était anti-artiste. Elle voulut venger l'art par l'ironie. « Berlioz est un artiste, écrivait-elle à ce maître de rhétorique. Peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser en secret que tous les peuples de l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi j'ai l'insolence de préférer une jacinthe blanche à la couronne de France. Mais sois sûr qu'on peut avoir ces folies dans le cerveau et ne pas être l'ennemi du genre humain. Tu es pour les lois somptuaires, Berlioz est pour les triples croches, je suis pour les liliacées. » Cet avocat était pourtant jaloux sous ses froideurs. Il était même ennuyeux. George Sand vit Liszt, le trouva beau, le reçut chez elle à Nohant avec sa maîtresse Marie d'Agoult et, tout en enviant leurs amours encore jeunes, notait dans son journal : « Quel

calme effroyable dans mon âme! Le flambeau serait-il éteint? » Ce n'était pas le flambeau qui s'éteignait, mais le lumignon allumé par le philosophe dont elle avait prétendu être le porte-plume. Et même l'idée fixe revenait : « Mon plus doux rêve... consiste à imaginer les soins que je rendrais à ta vieillesse débile. » Un service important qu'elle reçut de Michel fut le gain de son procès en divorce contre Casimir Dudevant.

Dans l'été de 1836, elle secoua la chaîne de l'amant et rompit le fil à la patte du mari. La voici libre. Du coup elle confie ses deux enfants, Maurice et Solange, à un jeune précepteur du nom de Pelletan, qu'elle met à l'épreuve en devenant sa maîtresse. Puis elle part rejoindre à Genève Liszt et la comtesse d'Agoult. Elle en revient au début de l'automne et s'installe à Paris pendant quelque temps avec ce couple qui commençait à se lasser de sa solitude. Ils descendent tous trois à l'hôtel de France, rue Laffitte. Cette paisible auberge de bons bourgeois devient un phalanstère d'artistes. On y croise dans l'escalier Eugène Sue, Miçkiewicz, le chanteur Nourrit, l'abbé de Lamennais, Henri Heine. Messieurs les musiciens, et Liszt le premier, ne parlent que de Chopin.

— Amenez-le moi, demande George.

Il vint un soir, avec Hiller.

En rentrant chez lui, Frédéric dit à son ami :

— Quelle femme antipathique que cette Sand! Est-ce vraiment bien une femme? Je suis prêt à en douter.

LETTRES DE DEUX ROMANCIERS

Tandis que Frédéric Chopin vivait en l'année 1837 la lente décomposition de son amour, George Sand était retournée dans son petit château de Nohant. Elle y passa de longs mois seule, avec ses enfants et son travail. L'été lui amena le ménage Liszt-d'Agoult, des nuits musiciennes, de nouveaux rêves de bonheur. Puis sa mère mourut brusquement et il fallut rentrer à Paris, tandis que la comtesse et Franz prenaient la route d'Italie. Elle forma le projet de les y rejoindre, mais en fut retenue par une inclination subite pour le nouveau précepteur de ses enfants, Félicien Mallefille. La rupture avec Michel de Bourges saignait encore faiblement, mais George sentait qu'elle avait enfin « terrassé le dragon » et que cet attachement, plus

tenace qu'elle ne l'avait imaginé, allait être guéri par une affection douce, moins enthousiaste, moins âpre aussi, et qu'elle espérait durable. Elle se trompait. Six mois suffirent pour tarir cette source à fleur de terre. Elle eut pitié néanmoins de cet amant un peu fade. Pendant quelques mois encore, elle le traîna dans ses bagages entre Paris, Fontainebleau et Nohant.

En janvier de 1838, le grand Balzac tomba un beau jour dans cette campagne et y demeura quelques jours. Les deux romanciers passèrent les nuits en bavardages et en confidences. Puis Balzac rédigea pour la comtesse Hanska ses impressions encore chaudes :

« J'ai abordé le château de Nohant, le samedi gras, vers sept heures et demie du soir, et j'ai trouvé la camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. Voilà pour le moral. Au physique, elle avait doublé son menton comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc, malgré ses effroyables malheurs ; son teint bistré n'a pas varié ; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je lui ai dit après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'œil. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste et travaillant énormément. Elle mène à peu près ma vie. Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi ; moi, je me couche à six heures du soir et me lève à minuit ; mais, naturellement, je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons, depuis trois jours, bavardé depuis cinq heures du soir, après le dîner, jusqu'à cinq heures du matin ; en sorte que je l'ai plus connue, et réciproquement, dans ces trois causeries, que pendant les quatre années précédentes, où elle venait chez moi quand elle aimait Jules Sandeau, et que quand elle avait été liée avec Musset... Il était assez utile que je la visse, car nous nous sommes fait nos mutuelles confidences sur Jules Sandeau... Elle a cependant été encore plus malheureuse avec Musset, et la voilà dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour, parce que, dans l'un et l'autre état, elle n'a eu que des déceptions.

« Son mâle était rare, voilà tout. Il le sera d'autant plus qu'elle n'est pas aimable, et, par conséquent, elle ne sera que très difficilement aimée. Elle est garçon, elle est artiste, elle

est grande, généreuse, dévouée, chaste ; elle a les traits de l'homme : *ergo*, elle n'est pas femme. Je ne me suis pas plus senti qu'autrefois près d'elle, en causant pendant trois jours à cœur ouvert, atteint de cette galanterie d'épiderme que l'on doit déployer en France et en Pologne pour toute espèce de femme.

« Je causais avec un camarade. Elle a de hautes vertus, de ces vertus que la société prend au rebours. Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi, une candeur, une conscience, digne des grands bergers qui menèrent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté.

« Car, comme elle le disait avec une immense fierté (je n'aurais pas osé le penser de moi-même), « puisque, par nos écrits, nous préparons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre ».

« Et nous avons causé toute une nuit sur ce grand problème. Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout ; puis que, quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle. J'ai beaucoup gagné en faisant connaître à Mme Dudevant la nécessité du mariage ; mais elle y croira, j'en suis sûr, et je crois avoir fait du bien en le lui prouvant.

« Elle est excellente mère, adorée de ses enfants ; mais elle met sa fille Solange en petit garçon et ce n'est pas bien.

« Elle est comme un homme de vingt ans, *moralement*, car elle est chaste, prude, et n'est artiste qu'à l'extérieur. Elle fume démesurément, elle joue peut-être un peu trop à la princesse, et je suis convaincu qu'elle s'est peinte fidèlement dans la princesse du *Secrétaire intime*. Elle sait et dit d'elle-même ce que j'en pense, sans que je le lui aie dit : qu'elle n'a ni la force de conception, ni le don de construire des plans, ni la faculté d'arriver au vrai, ni l'art du pathétique ; mais que, sans savoir la langue française, elle a le *style* ; c'est vrai. Elle prend assez, comme moi, sa gloire en raillerie, a un profond mépris pour le public, qu'elle appelle *Jumento*.

« Je vous raconterai les immenses et secrets dévouements de cette femme pour ces deux hommes, et vous vous direz

qu'il n'y a rien de commun entre les anges et les démons. Toutes les sottises qu'elle a faites sont des titres de gloire aux yeux des âmes belles et grandes...

« Enfin, c'est un homme et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme, et qu'elle n'est pas femme. La femme attire et elle repousse, et, comme je suis très homme, si elle me fait cet effet-là, elle doit le produire sur les hommes qui me sont similaires; elle sera toujours malheureuse. Ainsi, elle aime maintenant un homme qui lui est inférieur, et dans ce contrat-là il n'y a que désenchantement et déception pour une femme qui a une belle âme; il faut qu'une femme aime toujours un homme qui lui soit supérieur, ou qu'elle y soit si bien trompée que ce soit comme si ça était.

« Je n'ai pas été impunément à Nohant, j'en ai rapporté un énorme vice : elle m'a fait fumer un *houka* et du *lattakieh;* c'est devenu tout à coup un besoin pour moi... »

L'œil et l'oreille de Balzac ne se trompaient pas dans leur diagnostic. Et cependant il ne pouvait ni voir ni entendre tout ce qui se passait derrière les vitres de cet être, plus compliqué qu'il ne croyait. Ce printemps de 1838 faisait lever une fois de plus la violette sombre et forte d'un nouvel amour.

George Sand était allée plusieurs fois à Paris. Elle avait revu Chopin. Et le drame du plaisir, des difficultés, des douleurs, s'était noué entre eux. Sand et Chopin sortaient tous deux de trop de souffrances pour ne pas ouvrir la nouvelle page de leur histoire avec méfiance. Mais, chez Chopin, tout est resté enseveli dans le silence, et sa musique seule en a préservé l'interrogation ou les élans secrets. On consultera toute sa production de cette époque, qui en est un magnifique témoignage : les douze *Études* du second cahier dédiées à Mme d'Agoult (op. 25), l'*Impromptu* (op. 29), les quatre *Mazurkas* de l'opus 30 (ut mineur, si mineur, ré bémol majeur, et ut dièze majeur), le *Deuxième Scherzo* (op. 31), les *Deux Nocturnes* (op. 32), les trois *Valses brillantes* de l'opus 34, et trois autres *Mazurkas* (op. 33) dédiées à Mlle la comtesse Mostowska.

Quant à George, le premier tintement de sa nouvelle passion se retrouve dans une lettre à son ami Marliani en date du 23 mai, où elle dit :

« Chère belle, j'ai reçu vos lettres et je tarde à vous répondre *à fond*, parce que vous savez que le temps est *variable* dans la saison des amours. On dit beaucoup de *oui*, de *non*, de *si*, de *mais* dans une semaine, et souvent on dit le matin : *décidément*, *ceci est intolérable*, pour dire le soir : *en vérité*, *c'est le bonheur suprême*. J'attends donc pour vous écrire *tout de bon* que mon baromètre marque quelque chose sinon de stable, du moins de certain pour un temps quelconque. Je n'ai pas le plus petit reproche à faire, mais ce n'est pas une raison pour être contente... »

Toutefois, ce n'est pas à Mme Marliani qu'elle montra les singulières et si intéressantes fluctuations de son baromètre sentimental, mais au comte Albert Grzymala, un ami intime de Chopin. Or, voici ce qu'elle lui écrivit au début de cet été-là :

« Jamais il ne peut m'arriver de douter de la loyauté de vos conseils, cher ami ; qu'une pareille crainte ne vous vienne jamais. Je crois à votre évangile sans le bien connaître et sans l'examiner, parce que, du moment qu'il a un adepte comme vous, il doit être le plus sublime de tous les évangiles. Soyez béni pour vos amis et soyez en paix sur mes pensées. Posons nettement la question une dernière fois, parce que de votre dernière réponse sur ce sujet dépendra toute ma conduite à venir, et puisqu'il fallait en arriver là, je suis fâchée de ne pas avoir surmonté la répugnance que j'éprouvais à vous interroger à Paris. Il me semblait que ce que j'allais apprendre pâlirait *mon poème*. Et en effet, le voilà qui a rembruni, ou plutôt qui pâlit beaucoup. Mais qu'importe ! Votre évangile est le mien, quand il prescrit de songer à soi en dernier lieu, et de n'y pas songer du tout, quand le bonheur de ceux que nous aimons réclame toutes nos puissances. Écoutez-moi bien et répondez clairement, catégoriquement, nettement. Cette personne qu'il veut, ou doit, ou croit devoir aimer, est-elle propre à faire son bonheur, ou bien doit-elle augmenter ses souffrances et ses tristesses? Je ne demande pas s'il l'aime, s'il en est aimé, si c'est plus ou moins que moi. Je sais à peu près, par ce qui se passe en moi, ce qui doit se passer en lui. Je demande à savoir laquelle de *nous deux* il faut qu'il oublie ou abandonne pour son repos, pour son bonheur, pour sa vie enfin, qui me paraît chancelante et trop frêle pour

résister à de grandes douleurs. Je ne veux point faire le rôle de mauvais ange. Je ne suis pas le *Bertram* de Meyerbeer et je ne lutterai point contre l'amie d'enfance, si c'est une belle et pure Alice; si j'avais su qu'il y avait un lien dans la vie de votre enfant, un sentiment dans son âme, je ne me serais jamais penchée pour respirer un parfum réservé à un autre autel. De même, lui sans doute se fût éloigné de mon premier baiser, s'il eût su que j'étais comme mariée. Nous ne nous sommes point trompés l'un l'autre, nous nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous a emportés tous deux dans une autre région pour quelques instants. Mais il n'en faut pas moins que nous redescendions ici-bas, après cet embrassement céleste et ce voyage à travers l'empyrée. Pauvres oiseaux, nous avons des ailes, mais notre nid est sur la terre et quand le chant des anges nous appelle en haut, le cri de notre famille nous rappelle en bas. Moi, je ne veux point m'abandonner à la passion, bien qu'il y ait au fond de mon cœur un foyer encore bien menaçant parfois. Mes enfants me donneront la force de briser tout ce qui m'éloignerait d'eux ou de la manière d'être qui est la meilleure pour leur éducation, leur santé, leur bien-être, etc... Ainsi je ne puis pas me fixer à Paris à cause de la maladie de Maurice, etc..., etc... Puis il y a un être excellent, *parfait*, sous le rapport du cœur et de l'honneur, que je ne quitterai jamais, parce que c'est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas une seule fois, *une seule minute*, fait souffrir par sa faute. C'est aussi le seul homme qui se soit donné entièrement et absolument à moi, sans regret pour le passé, sans réserve pour l'avenir. Puis, c'est une si bonne et si sage nature, que je ne puisse l'amener avec le temps à tout comprendre, à tout savoir; c'est une cire malléable sur laquelle j'ai posé mon sceau et quand je voudrai en changer l'empreinte, avec quelque précaution et quelque patience j'y réussirai. Mais aujourd'hui cela ne se pourrait pas, et son bonheur m'est sacré.

« Voilà donc pour moi; engagée comme je le suis, enchaînée d'assez près pour des années, je ne puis désirer que notre *petit* rompe de son côté les chaînes qui le lient. S'il venait mettre son existence entre mes mains, je serais bien effrayée, car en ayant accepté une autre, je ne pourrais lui tenir lieu de ce qu'il aurait quitté pour moi. Je crois que notre

amour ne peut durer que dans les conditions où il est né, c'est-à-dire que de temps en temps, quand un bon vent nous ramènera l'un vers l'autre, nous irons encore faire une course dans les étoiles et puis nous nous quitterons pour marcher à terre, car nous sommes les enfants de la terre et Dieu n'a pas permis que nous y accomplissions notre pèlerinage côte à côte. C'est dans le ciel que nous devons nous rencontrer, et les instants rapides que nous y passerons seront si beaux, qu'ils vaudront toute une vie passée ici-bas.

« Mon devoir est donc tout tracé. Mais je puis, sans jamais l'abjurer, l'accomplir de deux manières différentes ; l'une serait de me tenir le plus éloignée que possible de Chopin, de ne point chercher à occuper sa pensée, de ne jamais me retrouver seule avec lui ; l'autre serait au contraire de m'en rapprocher autant que possible, sans compromettre la sécurité de Mallefille, de me rappeler doucement à lui dans ses heures de repos et de béatitude, de le serrer chastement dans mes bras quelquefois, quand le vent céleste voudra bien nous enlever et nous promener dans les airs. La première manière sera celle que j'adopterai si vous me dites que la *personne* est faite pour lui donner un bonheur pur et vrai, pour l'entourer de soins, pour arranger, régulariser et calmer sa vie, si enfin il s'agit pour lui d'être heureux par elle et que j'y sois un empêchement ; si son âme *excessivement*, et peut-être *follement*, peut-être sagement scrupuleuse, se refuse à aimer deux êtres différents, de deux manières différentes, si les huit jours que je passerais avec lui dans une saison doivent l'empêcher d'être heureux dans son intérieur, le reste de l'année ; alors, oui, alors, je vous jure que je travaillerai à me faire oublier de lui. La seconde manière, je la prendrai si vous me dites de deux choses l'une : ou que son bonheur domestique peut et doit s'arranger avec quelques heures de passion chaste et de douce poésie, ou que le bonheur domestique lui est impossible, et que le mariage ou quelque union qui y ressemblât serait le tombeau de cette âme d'artiste : qu'il faut donc l'en éloigner à tout prix et l'aider même à vaincre ses scrupules religieux. C'est un peu là, — je dirai où, — que mes conjectures aboutissent. Vous me direz si je me trompe ; je crois la personne charmante, digne de tout amour et de tout respect, parce qu'un être comme lui ne peut aimer que le pur et le beau.

Mais je crois que vous redoutez pour lui le mariage, le lien de tous les jours, la vie réelle, les affaires, les soins domestiques, tout ce qui, en un mot, semble éloigné de sa nature et contraire aux inspirations de sa muse. Je le craindrais aussi pour lui; mais à cet égard, je ne puis rien affirmer et rien prononcer, parce qu'il y a bien des rapports sous lesquels il m'est absolument inconnu. Je n'ai vu que la face de son être qui est éclairée par le soleil. Vous fixerez donc mes idées sur ce point.

« Il est de la plus haute importance que je sache bien sa position, afin d'établir la mienne. Pour mon goût, j'avais arrangé notre poème dans ce sens, que je ne saurais rien, absolument rien de sa vie *positive*, ni lui de la mienne, qu'il suivrait toutes ses idées religieuses, mondaines, poétiques, artistiques, sans que j'eusse jamais à lui en demander compte, et réciproquement; mais que partout, en quelque lieu et à quelque moment de notre vie que nous vinssions à nous rencontrer, notre âme serait à son apogée de bonheur et d'excellence. Car, je n'en doute pas, on est meilleur quand on aime d'un amour sublime, et loin de commettre un crime, on s'approche de Dieu, source et foyer de cet amour. C'est peut-être là, en dernier ressort, ce que vous devriez tâcher de lui faire bien comprendre, mon ami, et en ne contrariant pas ses idées de devoir, de dévouement et de sacrifice religieux, vous mettriez peut-être son cœur plus à l'aise. Ce que je craindrais le plus au monde, ce qui me ferait le plus de peine, ce qui me déciderait même à me faire *morte pour lui*, ce serait de me voir devenir une épouvante et un remords dans son *âme*; non, je ne puis (à moins qu'elle ne soit funeste pour lui en dehors de moi), me mettre à combattre l'image et le souvenir d'une autre. Je respecte trop la propriété pour cela, ou plutôt c'est la seule propriété que je respecte. Je ne veux voler personne à personne, excepté les captifs aux geôliers et les victimes aux bourreaux, et la Pologne à la Russie, par conséquent. Dites-moi si c'est une *Russie* dont l'image poursuit notre enfant; alors, je demanderai au ciel de me prêter toutes les séductions d'Armide pour l'empêcher de s'y jeter; mais si c'est une Pologne, laissez-le faire. Il n'y a rien de tel qu'une patrie, et quand on en a une, il ne faut pas s'en faire une autre.

« Dans ce cas, je serai pour lui comme une *Italie*, qu'on va voir, où l'on se plaît aux jours du printemps, mais où l'on

ne reste pas, parce qu'il y a plus de soleil que de lits et de tables, et que le *confortable de la vie* est ailleurs. Pauvre Italie! Tout le monde y songe, la désire ou la regrette; personne n'y peut demeurer, parce qu'elle est malheureuse et ne saurait donner le bonheur qu'elle n'a pas.

« Il y a une dernière supposition qu'il est bon que je vous dise. Il serait possible qu'il n'aimât plus du tout *l'amie d'enfance* et qu'il eût une répugnance réelle pour un lien à contracter, mais que le sentiment du devoir, l'honneur d'une famille, que sais-je? lui commandassent un rigoureux sacrifice de lui-même. Dans ce cas-là, mon ami, soyez son bon ange, je ne puis guère m'en mêler; mais vous le devez; sauvez-le des arrêts trop rigoureux de sa conscience, sauvez-le de sa prope vertu, empêchez-le à tout prix de s'immoler, car dans ces sortes de choses (s'il s'agit de mariage ou de ces unions qui, sans avoir la même publicité, ont la même force d'engagement et la même durée), dans ces sortes de choses, dis-je, le sacrifice de celui qui donne son avenir n'est pas en raison de ce qu'il a reçu dans le passé. Le passé est une chose appréciable et limitée; l'avenir, c'est l'infini, parce que c'est l'inconnu... Si son cœur peut, comme le mien, contenir deux amours bien différents, l'un qui est pour ainsi dire *le corps* de la vie, l'autre qui en sera l'âme, ce sera le mieux, parce que notre situation sera à l'avenant de nos sentiments et de nos pensées. De même qu'on n'est pas tous les jours sublime, on n'est pas tous les jours heureux. Nous ne nous verrons pas tous les jours, nous ne posséderons pas tous les jours le feu sacré, mais il y aura de beaux jours et de saintes flammes.

« Il faudrait peut-être aussi songer à lui dire ma position à l'égard de Mallefille. Il est à craindre que, ne la connaissant pas, il ne se crée à mon égard une sorte de devoir qui le gêne et vienne à combattre *l'autre* douloureusement. Je vous laisse absolument le maître et l'arbitre de cette confidence; vous la ferez si vous jugez le moment opportun, vous la retarderez si vous croyez qu'elle ajouterait à des souffrances trop fraîches. Peut-être l'avez-vous déjà faite. Tout ce que vous avez fait ou ferez, je l'approuve et le confirme.

« Quant à la question de possession ou de non-possession, cela me paraît une question secondaire à celle qui nous occupe

maintenant. C'est pourtant une question importante par elle-même, c'est toute la vie d'une femme, c'est son secret le plus cher, sa théorie la plus étudiée, sa coquetterie la plus mystérieuse. Moi, je vous dirai tout simplement, à vous mon frère et mon ami, ce grand mystère, sur lequel tous ceux qui prononcent mon nom font de si étranges commentaires. C'est que je n'ai là-dessus ni secret, ni théorie, ni doctrines, ni opinion arrêtée, ni parti pris, ni prétention de puissance, ni singerie de spiritualisme, rien enfin d'arrangé d'avance et pas d'habitude prise, et, je crois, pas de faux principes, soit de licence, soit de retenue. Je me suis beaucoup fiée à mes instincts qui ont toujours été nobles; je me suis quelquefois trompée sur les personnes, mais jamais sur moi-même. J'ai beaucoup de bêtises à me reprocher, pas de platitudes ni de méchancetés. J'entends dire beaucoup de choses sur les questions de morale humaine, de pudeur et de vertu sociale. Tout cela n'est pas encore clair pour moi. Aussi n'ai-je jamais conclu à rien. Je ne suis pourtant pas insouciante là-dessus; je vous confesse que le désir d'accorder une théorie quelconque avec mes sentiments a été la grande affaire et la grande douleur de ma vie. Les sentiments ont toujours été plus forts que les raisonnements, et les bornes que j'ai voulu me poser ne m'ont jamais servi à rien. J'ai changé vingt fois d'idée. J'ai cru par-dessus tout à la fidélité. Je l'ai prêchée, je l'ai pratiquée, je l'ai exigée. On y a manqué et moi aussi. Et pourtant je n'ai pas senti le remords, parce que j'avais toujours subi dans mes infidélités une sorte de fatalité, un instinct de l'idéal, qui me poussait à quitter l'imparfait pour ce qui me semblait se rapprocher du parfait. J'ai connu plusieurs sortes d'amour. Amour d'artiste, amour de femme, amour de sœur, amour de mère, amour de religieuse, amour de poète, que sais-je? Il y en a qui sont nés et morts en moi le même jour, sans s'être révélés à l'objet qui les inspirait. Il y en a qui ont martyrisé ma vie et qui m'ont poussée au désespoir, presque à la folie. Il y en a qui m'ont tenue cloîtrée durant des années dans un spiritualisme excessif. Tout cela a été parfaitement sincère. Mon être entrait dans ces phases diverses, comme le soleil, disait Sainte-Beuve, entre dans les signes du Zodiaque...

« La grande question sur l'amour est donc encore soulevée en moi! Pas d'amour sans fidélité, disais-je il y a deux mois,

et il est bien certain, hélas! que je n'ai plus senti la même tendresse pour ce pauvre Mallefille en le retrouvant. Il est certain que depuis qu'il est retourné à Paris (vous devez l'avoir vu), au lieu d'attendre son retour avec impatience et d'être triste loin de lui, je souffre moins et respire plus à l'aise. Si je croyais que la vue fréquente de Chopin dût augmenter ce refroidissement, je sens qu'il y aurait pour moi *devoir* à m'en abstenir.

« Voilà où je voulais en venir, c'est à vous parler de cette question de possession, qui constitue dans certains esprits toute la question de fidélité. Ceci est, je crois, une idée fausse; on peut être plus ou moins infidèle, mais quand on a laissé envahir son âme et accordé la plus simple caresse, avec le sentiment de l'amour, l'infidélité est déjà consommée, et le reste est moins grave; car qui a perdu le cœur a tout perdu. Il vaudrait mieux perdre le corps et garder l'âme tout entière. Ainsi, *en principe*, je crois qu'une consécration complète du nouveau lien n'aggrave pas beaucoup la faute; mais, en fait, il est possible que l'attachement devienne plus humain, plus violent, plus dominant, après la possession. C'est même probable, c'est même certain. Voilà pourquoi, quand on veut vivre ensemble, il ne faut pas faire outrage à la nature et à la vérité, en reculant devant une union complète...

« Et puisque je vous dis tout, je veux vous dire qu'une seule chose en lui m'a déplu : c'est qu'il avait en lui-même de mauvaises raisons pour s'abstenir. Jusque-là, je trouvais beau qu'il s'abstînt par respect pour moi, par timidité, même par fidélité pour une autre. Tout cela était du sacrifice et, par conséquent, de la force et de la chasteté bien entendues. C'était là ce qui me charmait et me séduisait le plus en lui. Mais chez vous, au moment de nous quitter, et comme il voulait surmonter une dernière tentation, il m'a dit deux ou trois paroles qui n'ont pas répondu à mes idées. Il semblait faire *fi*, à la manière des dévots, des grossièretés *humaines* et rougir des tentations qu'il avait eues, et craindre de souiller notre amour par un transport de plus. Cette manière d'envisager le dernier embrassement de l'amour m'a toujours répugné. Si ce dernier embrassement n'est pas une chose aussi sainte, aussi pure, aussi dévouée que le reste, il n'y a pas de vertu à s'en abstenir. Ce mot d'amour physique dont on se sert

pour exprimer ce qui n'a de nom que dans le ciel, me *déplaît* et me *choque*, comme une impiété et comme une idée fausse en même temps. Est-ce qu'il peut y avoir, pour les natures élevées, un amour purement physique et, pour les natures sincères, un amour purement intellectuel? Est-ce qu'il y a jamais d'amour sans un seul baiser et un baiser d'amour sans volupté? *Mépriser la chair* ne peut être sage et utile qu'avec les êtres qui ne sont que *chair*; mais avec ce qu'on aime, ce n'est pas du mot *mépriser*, mais du mot *respecter* qu'il faut se servir quand on s'abstient. Au reste, ce ne sont pas là les mots dont il s'est servi. Je ne me les rappelle pas bien. Il a dit, je crois, que *certains faits* pouvaient gâter le souvenir. N'est-ce pas, c'est une bêtise qu'il a dite, et il ne le pense pas?

« Voici une lettre effrayante. Il vous faudra six semaines pour la déchiffrer. C'est mon *ultimatum* : S'il est heureux, ou doit être heureux par *elle*, *laissez-le* faire. S'il doit être malheureux, *empêchez-le*. S'il peut être heureux par moi, sans cesser de l'être par *elle*, *moi je puis faire de même de mon côté*. S'il ne peut être heureux par moi sans être malheureux avec elle, *il faut que nous nous évitions et qu'il m'oublie*. Il n'y a pas à sortir de ces quatre points. Je serai forte pour cela, je vous le promets, car il s'agit de *lui*, et si je n'ai pas grande vertu pour moi-même, j'ai grand dévouement pour ce que j'aime. Vous me direz nettement la vérité; j'y compte et je l'attends...

« A vous, cher bon, à vous de toute mon âme, si je ne vous ai pas parlé de vous en apparence dans toute cette longue causerie, c'est qu'il m'a semblé que je parlais de moi à un autre *moi*, le meilleur et le plus cher des deux, à coup sûr.

« GEORGE SAND. »

Admirons avant tout comment la femme conduit sa bataille, de telle sorte qu'elle reste victorieuse nécessairement, quelles que soient les attaques ou les replis de l'adversaire. Tout est prévu, arrangé, admis, sauf de ne pas devenir l'amant de George Sand. Et du reste, elle devait bien savoir que cette *Russie* qu'elle feignait de redouter, avait rendu les armes, que Chopin l'avait secouée de son cœur fier. Mais une telle lettre, un si rare document psychologique, mérite de figurer tout entier au dossier de cet amour. L'être y devient clairement

lisible, même, — surtout peut-être, — dans ce qu'il croit cacher. On y touche l'intelligence; on y pèse la bonté un peu lourde, derechef maternelle, *pélicane* ; on y admire ce désir aux lèvres humides d'une femme de trente-quatre ans pour l'« enfant » de vingt-huit, qui en paraissait moins encore et grisait par sa pureté, dont raffolait cette voluptueuse. Elle appelait ça « faire son devoir ». Le tout est de bien choisir ses mots. Elle avouait aussi : « il me fallait chérir ou mourir », ce qui est moins prétentieux.

Disons enfin que Chopin lui-même sollicitait une belle tendresse généreuse après le pauvre petit roman tout sec qu'il venait de cacheter dans une enveloppe. Il avait besoin de soins aussi. George commença par l'envoyer chez le docteur Gaubert, qui l'ausculta et jura qu'il n'était pas phtisique. Mais il lui fallait de l'air, de la promenade, du repos. Les nouveaux amants se mirent en quête d'une solitude.

On apprit bientôt à Paris que la romancière était partie avec ses trois enfants, Maurice, Solange et Chopin, pour les îles Baléares.

LA CHARTREUSE DE VALDEMOSA

A vrai dire, ils se sont donné rendez-vous à Perpignan, parce qu'il déplaît à l'âme décente de Chopin d'afficher son départ, de proclamer cette bonne fortune retentissante. Peut-être aussi George veut-elle ménager l'orgueil du pauvre Mallefille. Ils partent donc chacun de son côté et se retrouvent à Perpignan dans les deux derniers jours d'octobre. George est heureuse, paisible. Elle a voyagé lentement, visité des amis en cours de route, passé par Lyon, Avignon, Vaucluse, le Pont du Gard. Au surplus, il ne s'agit pas tant pour elle de voyager que de partir, de chercher, — comme elle le dit toujours dans ces occasions-là, — quelque nid pour aimer ou quelque gîte pour mourir. Sans doute se souvient-elle à peine d'avoir fait le même trajet avec Musset, quatre ans auparavant, lorsqu'ils avaient rencontré le gros Stendhal-Beyle sur le bateau à vapeur. Chopin, lui, ne s'est pas arrêté en chemin : quatre jours et quatre nuits de malle-poste héroïquement supportés. Aussi débarque-t-il « frais comme une rose et rose comme un navet ». Grzymala, Matuszinski et Fontana seuls sont au cou-

rant de ce voyage qu'il tient à cacher, même à ses parents en Pologne. Pour le courrier, Fontana se charge de faire l'intermédiaire. Chopin a quelque argent en poche, parce qu'il a vendu à Pleyel ses premiers *Préludes* moyennant deux mille francs, dont il a touché le quart.

Donc, ils s'embarquent tous pour Barcelone à bord du *Phénicien*, sur « la mer la plus bleue, la plus pure, la plus unie; on dirait d'une mer de Grèce ou d'un lac de Suisse par le plus beau jour », écrit George à son amie Marliani juste avant le départ. Arrêt de quelques jours à Barcelone, où ils visitent les ruines du palais de l'Inquisition.

Puis, nouvel embarquement sur l'*El Mallorquin*. La traversée se fait par une nuit phosphorescente et tiède. A bord, tout sommeille, sauf Chopin, Sand et le timonier qui chante, mais d'une voix si douce et si ménagée, qu'il semble lui-même à moitié endormi. Chopin écoute cette divagation qui ressemble à ses improvisations vagues. « La voix de la contemplation », dit George. Ils abordent à Palma de Majorque au matin, devant une côte escarpée dont le sommet est dentelé d'aloès et de palmiers. Mais, apprenant avec stupeur qu'il n'y a pas d'hôtel, pas même de chambres où l'on puisse s'installer, ils vont trouver le consul de France et, grâce à lui, parviennent à dénicher la maison d'un certain señor Gomez. Elle est située en dehors de la ville, dans une vallée d'où l'on aperçoit au loin Palma aux murs jaunes et sa cathédrale. Cette oasis inconfortable, qu'il faut meubler et pourvoir de tous les accessoires, se nomme la *Maison du Vent*. Les voyageurs en sont d'abord dans l'enthousiasme.

« Le ciel est en turquoise, écrit Chopin à Fontana, la mer en lapis-lazuli, les montagnes en émeraudes. L'air est comme au ciel. Le jour, il y a du soleil, il fait chaud et tout le monde s'habille comme en été. La nuit, on entend partout des chants et des guitares pendant des heures entières. Énormes balcons d'où les pampres retombent; maisons arabes... La ville, comme tout ici, rappelle l'Afrique. Bref, une vie délicieuse. Mon cher Jules, va chez Pleyel, car le piano n'est pas encore arrivé. Par quelle voie l'a-t-on expédié ? Dis lui qu'il recevra bientôt les *Préludes*. Je vivrai probablement dans une ravissante chartreuse, dans le pays le plus beau du monde ; la mer, des montagnes, des palmiers, un cimetière, une église

des Croisés, une ruine de mosquée, des oliviers millénaires... Ah! cher ami, je jouis à présent un peu plus de la vie, je suis tout près de ce qui est le plus beau du monde, je suis un homme meilleur. »

Cette *Maison du Vent* se louait cent francs par mois. Mais comme elle ne correspond pas complètement à leur appétit d'isolement, qu'ils veulent quelque chose de plus *artiste*, de plus rare, ils obtiennent dans la chartreuse même de Valdemosa, à deux lieues de là, trois pièces et un jardin plein d'orangers pour trente-cinq francs l'an. « C'est la poésie, c'est la solitude, c'est tout ce qu'il y a de plus *chiqué* sous le ciel; et quel ciel! quel pays! nous sommes dans le ravissement », écrit Sand. Cette joie se traduit tout de suite par de trop longues promenades. Chopin s'éreinte, se déchire les pieds aux cailloux des sentiers, s'enrhume dès la première pluie. A peine arrivé depuis quelques jours, il est forcé de s'aliter avec une grosse bronchite.

Et la tuberculose, un moment enrayée, reprend, malgré une chaleur de 18 degrés, malgré les roses, les citronniers, les palmiers, les figuiers en fleurs. « Les trois médecins les plus célèbres de l'île se sont réunis pour une consultation; l'un flairait ce que j'avais expectoré; l'autre martelait là d'où j'avais expectoré; le troisième auscultait pendant que j'expectorais. Le premier dit que je crèverais, le second que je crèverais, le troisième que j'étais déjà crevé. Et cependant je vis comme je vivais par le passé... Je ne puis pardonner à Jeannot (Matuszinski) de ne m'avoir donné aucun conseil par rapport à cet état de bronchite aiguë qu'il aurait dû prévoir chez moi. C'est à grand peine que je pus échapper à leurs saignées, leurs vésicatoires et autres opérations semblables. Grâce à Dieu, je suis redevenu moi-même. Mais ma maladie fit du tort à mes *Préludes* que tu recevras Dieu sait quand... Dans quelques jours j'habiterai le plus bel endroit du monde: la mer, des montagnes, tout ce qu'on peut souhaiter. Nous irons vivre dans un énorme vieux couvent en ruines et délaissé des chartreux, que Mendizabal semble avoir expulsés exprès pour moi. C'est tout près de Palma et rien de plus merveilleux: des cellules, un cimetière des plus poétiques... Enfin je sens que je m'y trouverai bien. Seul mon piano me manque encore. J'ai écrit directement à Pleyel, rue Rochechouart. Demande-le-lui

et dis-lui que je suis tombé malade le lendemain de mon arrivée, mais que je vais déjà mieux. Parle peu en général de moi et de mes manuscrits... Ne dis à personne que j'ai été malade, on ne ferait que potiner là-dessus. »

Voilà George à son affaire. Elle a de quoi s'occuper. Elle écrit, pourvoit au ménage aussi bien qu'à ses romans, explore les boutiques de la petite ville, donne des leçons à ses deux enfants, et soigne le troisième qui la réclame à tout bout de champ. « Il revient sur l'eau de jour en jour et j'espère qu'il sera mieux qu'auparavant. C'est un ange de douceur et de bonté. » Mais la vie matérielle est de plus en plus difficile. On manque de tout, même de matelas, de draps, de casseroles. Il faut acheter un mobilier de fortune, écrire à Buloz, directeur de la *Revue*, emprunter. Bientôt la *Maison du Vent* devient inhabitable. Les murs en sont si minces que, sous les pluies d'automne, la chaux se gonfle comme une éponge. Pas de poêle, naturellement, comme dans tous les pays soi-disant chauds, et un manteau de glace s'abat sur les épaules des voyageurs. Il faut recourir à la chaleur asphyxiante des braseros. Le malade commence de souffrir beaucoup, tousse sans cesse, peut à peine s'alimenter, car il ne supporte pas les mets du pays et George se voit obligée de faire elle-même la cuisine. « Enfin, écrit-elle encore à son amie Marliani, notre voyage ici est, sous beaucoup de rapports, un fiasco épouvantable. Mais nous y sommes. Nous ne pourrions en sortir sans nous exposer à la mauvaise saison et sans faire coup sur coup de nouvelles dépenses. Et puis j'ai mis beaucoup de courage et de persévérance à me caser ici. Si la Providence ne me maltraite pas trop, il est à croire que le plus difficile est fait et que nous allons recueillir le fruit de nos peines. Le printemps sera délicieux, Maurice recouvrera sa belle santé... Solange est presque toujours charmante depuis qu'elle a eu le mal de mer; Maurice prétend qu'elle a rendu tout son venin. »

Ils ont beaucoup de peine à se faire servir. Le malade, qu'on cache au fond de la pièce la moins humide, devient un objet d'horreur et d'épouvante pour la population. Le señor Gomez, apprenant qu'il s'agit d'une affection de poitrine, exige le départ de ses locataires après un replâtrage, un reblanchissage complet de sa maison à leurs frais et un autodafé du linge et du mobilier. Le consul intervient, héberge pendant

quelques jours la colonie misérable. Enfin, le 15 décembre, par une belle journée, ils prennent le chemin de leur chartreuse. C'est derechef l'enchantement.

« Je n'oublierai jamais, écrivait plus tard George Sand dans son *Hiver à Majorque*, un certain détour de la gorge, où, en se retournant, on distingue, au sommet d'un mont, une de ces jolies maisonnettes arabes que j'ai décrites, à demi cachée dans les raquettes de ses nopals, et un grand palmier qui se penche sur l'abîme en dessinant sa silhouette dans les airs. Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, je ferme les yeux et je revois comme dans un rêve cette montagne verdoyante, ces roches fauves et ce palmier solitaire perdu dans un ciel rose. »

La chartreuse de Valdemosa... Ce nom seul, associé à celui de Chopin et de Sand dans cette nature africaine, enclôt une image qui n'est plus seulement romantique et pittoresque, mais fixée comme un poème. Nous en aimons encore la vision, combinée aux musiques où ce nordique poitrinaire jetait ses douceurs angoissées. Que serait donc Majorque dans l'histoire du rêve humain, sans ce campement d'un hiver pluvieux en l'année 1838? Cette île délaissée n'a pour toute valeur que sa chartreuse désaffectée, qui servit de prison pendant deux mois à un amour sans espérance. Car, même en cherchant bien entre les lignes de leurs lettres, il ne s'y voit aucun bonheur. George essaye en vain de souffler sur son cœur fatigué, il n'en sort qu'une tendresse apitoyée, pleine des nostalgies que lui apporte par bouffées le souvenir des affreuses délices vénitiennes. Et Chopin, brisé par mille petites souffrances, amant insuffisant et glorieux, sent jour par jour diminuer ses forces. De part et d'autre, les nerfs prennent le dessus. Le travail seul les délivre; et la solitude, en les rivant ensemble, les sature de fraternité.

C'est tout un amas de constructions que la Valdemosa. On y pourrait loger un corps d'armée. Il y a l'habitation du supérieur, les cellules des frères convers, celles des oblats, et les trois cloîtres qui constituent le monastère proprement dit. Le plus ancien est du xve siècle, bordé de fenêtres gothiques où grimpent des plantes. Dans son milieu, se trouve le vieux cimetière des chartreux, sans monuments ni inscriptions. Quelques cyprès encadrent une grande croix en bois blanc et

un puits ogival contre lequel ont poussé un laurier rose et un palmier nain.

Les nouveaux cloîtres, encadrés de buis, renferment douze chapelles et une église garnie de boiseries sculptées et pavée de majoliques hispano-arabes. Un saint Bruno en bois peint, d'un style espagnol tout rustique, est le seul objet d'art de ce temple. Le dessin et la couleur en sont curieux et George Sand trouve à cette tête une expression de foi sublime, à ces mains un mouvement d'invocation pieuse et déchirante. « Je doute, dit-elle, que jamais le saint fanatique de Grenoble ait été compris et rendu avec un sentiment aussi profond et aussi ardent. C'était la personnification de l'ascétisme chrétien. » Hélas! l'église est sans orgue, ainsi que le veut la règle des Chartreux.

Sand, Chopin et les enfants occupent trois cellules spacieuses, voûtées, dont les murs ont trois pieds d'épaisseur. Elles s'ouvrent au midi sur un parterre planté de grenadiers, de citronniers, d'orangers. Dans ce salon de verdure et d'odeurs sont tracées des allées en briques. Sur le seuil de ce jardin du silence, Chopin écrit à Fontana trois jours après Noël :

« Peux-tu m'imaginer ainsi : entre la mer et des montagnes, dans une grande chartreuse délaissée, dans une cellule aux portes plus hautes que les portes cochères de Paris, point frisé, point ganté de blanc, mais pâle comme à l'ordinaire. La cellule ressemble à une bière; elle est haute, avec un plafond poussiéreux. Les fenêtres sont petites... Mon lit est placé en face des fenêtres, sous une rosace mauresque filigranée. A côté du lit, quelque chose de carré ressemble à un bureau, mais l'usage en est fort problématique. Dessus, un lourd chandelier (c'est un grand luxe), avec une toute petite chandelle. Les œuvres de Bach, mes gribouillages et des manuscrits qui ne sont pas de moi, — voilà tout mon mobilier. On peut crier bien fort sans que personne entende; bref, je t'écris d'un lieu bien étrange. — La lune est merveilleuse ce soir, je ne l'ai jamais vue plus belle... La nature ici est bienfaisante, mais les hommes sont pillards. Ils ne voient jamais d'étrangers, c'est pour cela qu'ils ne savent pas ce qu'ils peuvent leur réclamer. Ainsi ils donnent gratis une orange, mais pour un bouton de culotte ils demanderont une somme fabuleuse. Sous ce ciel on se sent pénétré par un sentiment poétique qui semble émaner

de tous les objets environnants. Des aigles planent tous les jours sur nos têtes, sans que personne les dérange. »

Mais il a beau chercher à s'y plaire, ce décor un peu altier ne convient pas à Chopin. Il a trop le goût des habitudes intimes, des objets raffinés, pour se sentir à l'aise dans ces salles démeublées où l'esprit ne se repose sur rien. Et puis, malheureusement, ils sont tombés en pleine saison des pluies, et à Majorque elles sont diluviennes. L'air en est si relâché, qu'on se traîne lourdement dans cette humidité. Maurice et Solange se portent parfaitement, « mais le petit Chopin est bien accablé et tousse toujours beaucoup. J'attends pour lui avec impatience le retour du beau temps, qui ne peut tarder ». Son piano est enfin arrivé. Joie qui entraîne tous les pardons. Chopin travaille, compose, étudie. « Les voûtes de la chartreuse s'en réjouissent. Et tout cela n'est pas profané par l'admiration des sots. Nous ne voyons pas un chat », sauf les naturels du pays, gens superstitieux et curieux, qui montent les uns après les autres vers ce monastère gardé par un moine et quelques Lucifers de Paris. Pour les apercevoir, on vient faire bénir les bêtes. C'est la fête des mulets, des chevaux, des ânes, des chèvres, des cochons. « Vrais animaux eux-mêmes, dit Sand, puants, grossiers et poltrons; avec cela, superbes, très bien costumés, jouant de la guitare et dansant le fandango... Moi, je passe pour vouée au diable parce que je ne vais pas à la messe, ni au bal, et que je vis seule dans la montagne, enseignant à mes enfants la clef des participes et autres gracieusetés... Au milieu de tout cela, le ramage de Chopin qui va son joli train et que les murs de la cellule sont bien étonnés d'entendre. »

Un soir, ils ont une alerte et une apparition qui leur fait dresser les cheveux sur la tête. C'est, d'abord, un bruit inexplicable, comme celui de milliers de sacs de noix roulant sur un parquet. Ils se jettent hors de leurs cellules pour voir, mais le cloître est désert comme d'ordinaire. Le bruit se rapproche pourtant. Bientôt, une faible lueur éclaire les voûtes, des torches paraissent, et, dans une vapeur rouge, tout un bataillon d'êtres abominables : un maître diable cornu, tout noir, à face couleur de sang, des diablotins à tête d'oiseau, des diablesses et des bergères en habits blancs et roses. Ce sont des villageois qui fêtent le mardi-gras et viennent établir leur bal

dans une cellule. Le bruit qui accompagne leur procession est celui des castagnettes, que les gamins font battre sur un rythme roulant et continu. Ils l'interrompent tout à coup pour chanter à l'unisson une *coplita* sur une phrase musicale qui recommence toujours et semble devoir ne jamais finir.

Tout cela secoue les nerfs du pauvre Chopin. Et surtout quand Maurice et Solange disparaissent dans les profondeurs sonores du monastère, ou que George l'abandonne pour faire des excursions pendant d'entières journées. Alors le cloître désert lui apparaît plein de fantômes. Au retour de ses explorations nocturnes dans les ruines, George le surprend devant son piano, pâle, les yeux hagards, et il lui faut quelques instants pour la reconnaître. C'est alors pourtant, après ou pendant ces crises d'exaltation nerveuse, qu'il compose quelques-unes de ses plus belles pages.

Sand affirme que plusieurs des *Préludes* sont nés de ces angoisses. « Il y en a un, raconte-t-elle, qui lui vint par une soirée de pluie lugubre et qui jette dans l'âme un abattement effroyable. Nous l'avions laissé bien portant ce jour-là, Maurice et moi, pour aller à Palma acheter des objets nécessaires à notre campement. La pluie était venue, les torrents avaient débordé; nous avions fait trois lieues en six heures pour revenir au milieu de l'inondation, et nous arrivions en pleine nuit, sans chaussures, abandonnés par notre voiturier à travers des dangers inouïs. Nous nous hâtions en vue de l'inquiétude de notre malade. Elle avait été vive, en effet; mais elle s'était comme figée en une sorte de désespérance tranquille, et il jouait son admirable prélude en pleurant. En nous voyant entrer, il se leva en jetant un grand cri, puis il nous dit d'un air égaré et d'un ton étrange : « Ah! je le savais bien que vous étiez morts! » Quand il eut repris ses esprits et qu'il vit l'état où nous étions, il fut malade du spectacle rétrospectif de nos dangers; mais il m'avoua ensuite qu'en nous attendant il avait vu tout cela dans un rêve, et que, ne distinguant plus ce rêve de la réalité, il s'était calmé et comme assoupi en jouant du piano, persuadé qu'il était mort lui-même. Il se voyait noyé dans un lac; des gouttes d'eau pesantes et glacées lui tombaient en mesure sur la poitrine, et quand je lui fis écouter le bruit de ces gouttes d'eau qui tombaient, en effet, en mesure sur le toit, il nia les avoir entendues. Il se fâcha même de ce

que je traduisais par le mot d'harmonie imitative. Il protestait de toutes ses forces, et il avait raison, contre la puérilité de ces imitations pour l'oreille. Son génie était plein des mystérieuses harmonies de la nature, traduites par des équivalents sublimes dans sa pensée musicale et non par une répétition servile de sons extérieurs. Sa composition de ce soir-là était bien pleine des gouttes de pluie qui résonnaient sur les tuiles sonores de la chartreuse, mais elles s'étaient traduites dans son imagination et dans son chant par des larmes tombant du ciel sur son cœur. »

On a recherché quel pouvait être ce *prélude*. Les uns désignent le n° 6, en si mineur; d'autres le n° 8, en fa dièze mineur, ou le n° 15, en ré bémol majeur, ou le 17e, ou le 19e. A notre avis, le doute n'est pas possible. Il s'agit bien du 6e prélude, où la goutte de la douleur tombe avec une lenteur et une régularité inexorables sur le crâne de l'homme. Mais peu importe, après tout. Chacun le retrouvera où il voudra, selon son imagination propre. Laissons à la musique ce bénéfice singulier, de s'adapter à nous plus que nous-même à elle; d'être l'Ariel qui sert notre fantaisie. C'est le cas de rappeler le mot de Beethoven : « Tu dois tout créer en toi-même. » Liszt, si amateur de psychologie et d'esthétique, a dit qu'en véritable musicien Chopin se contentait d'extraire *le sentiment* des tableaux qu'il voyait, négligeant la plastique, l'écorce pittoresque, qui ne s'assimilait pas à la forme de son art et n'appartenait pas à sa sphère plus spiritualisée. Puis, faisant un retour sur ce crépuscule pluvieux où son ami avait composé une si belle mélodie, il se demande si George Sand a su y voir la détresse amoureuse de Chopin, la fièvre de cette âme surexcitée; si le génie de cette femme masculine a su atteindre « aux plus humbles grandeurs du cœur, à ces holocaustes de soi-même », qui ont le droit de s'appeler dévouement. Il est probable que non. Elle n'a inspiré aucun chant à l'oiseau merveilleux. Le seul qui lui soit venu par elle, est cet instant d'angoisse et de douleur.

Chopin prend bientôt Majorque en horreur. Il se sent gravement malade. De plus, il goûte peu la campagne et moins encore cette chartreuse espagnole où son imagination ne trouve pas ces tiédeurs intimes et citadines parmi lesquelles, seules, elle peut s'épanouir. Son esprit est écorché vif; « le

pli d'une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le font saigner. » Il meurt de l'impatience du départ. Et Sand, elle aussi, confesse que « ces intervalles poétiques qu'on met dans sa vie ne sont que des temps de transition, un repos permis de l'esprit avant qu'il reprenne *l'exercice des émotions* ». Soulignons ces mots, si lumineux pour l'explication des caractères. Valdemosa est pour cette femme déçue un entr'acte poétique, un temps d'attente. Déjà elle ne songe qu'à reprendre l'exercice de ses émotions, alors que, pour Chopin, sa vie est faite, ses sensations épuisées. Il n'est plus qu'un bien vers lequel il aspire : l'immense repos du travail. « Pour l'amour de Dieu, écris, enjoint-il à Fontana. Je t'envoie les *Préludes*, recopie-les avec Wolf. Je pense qu'il n'y a pas de faute. Tu donneras une copie à Probst (éditeur) et le manuscrit à Pleyel. Avec les 1 500 francs que Pleyel te versera, tu payeras le loyer de mon appartement jusqu'au 1er janvier, c'est-à-dire 450 francs ; tu donneras congé si tu penses pouvoir en trouver un autre pour avril... »

Cela sent le retour et comme une odeur de Paris. C'est qu'à la chartreuse la vie devient vraiment insupportable. Une domestique les quitte en jurant qu'ils sont pestiférés. Ils ont toutes les peines du monde à se procurer des aliments, grâce à la mauvaise foi des paysans, qui leur font payer toutes choses dix fois le prix qu'elles valent. On leur vole le mince lait de chèvre destiné à Chopin. Personne ne consent à servir le poitrinaire, dont la santé empire. Leurs vêtements mêmes moisissent sur eux. Il ne reste qu'à fuir cette terre au cœur dur.

Enfin ils plient bagage, clouent leurs caisses, et se voient refuser une voiture pour descendre à Palma. Il leur faut faire trois lieues en *birlocho*, une sorte de brouette, Chopin pouvant à peine souffler. A Palma, il est pris d'un crachement de sang épouvantable. Ils s'embarquent néanmoins sur l'unique bateau de l'île, où grouillent déjà une centaine de cochons. On donne à l'artiste la plus mauvaise couchette, disant qu'il faudrait la brûler. Le lendemain, à Barcelone, il crache le sang à pleine cuvette et se traîne comme un spectre. Mais c'est la fin de leurs misères. Le consul et le commandant de la station maritime française les hospitalisent et les font transborder sur un brick de guerre, *le Méléagre*, dont le médecin parvient à arrêter l'hémorrhagie de Chopin.

Ils se reposent huit jours dans une auberge. Le 15 février 1839, George écrit à Mme Marliani : « Ma bonne chérie, me voici à Barcelone. Dieu fasse que j'en sorte bientôt et que je ne remette jamais le pied en Espagne ! C'est un pays qui ne me convient sous aucun rapport... Lisez à Grzymala ce qui concerne Chopin et qu'il n'en parle pas, car avec les bonnes espérances que le médecin me donne, il est inutile d'alarmer sa famille. »

Quelques jours plus tard, ils débarquent à Marseille. C'est le bonheur.

« Enfin, chère, me voici en France... Un mois de plus et nous mourions en Espagne, Chopin et moi ; lui de mélancolie et de dégoût, moi de colère et d'indignation. Ils m'ont blessée dans l'endroit le plus sensible de mon cœur, ils ont percé à coup d'épingles un être souffrant sous mes yeux, jamais je ne leur pardonnerai et si j'écris sur eux, ce sera avec du fiel. »

Et à François Rollinat, le vrai confident de sa vie : « Cher ami, je ne voudrais pas apprendre que tu as souffert autant que moi durant cette absence... »

Voilà le beau retour de cette lune de miel.

GUY DE POURTALÈS.

(A suivre.)

POÉSIES

ÉLÉGIES

A Clymène.

I

Comme elle est douce, la prairie
Où les troènes verts chantent sur les ruisseaux;
Et, pour ta molle rêverie,
Comme il est doux, le golfe où dorment tes vaisseaux!
Souvenirs... Nous foulions les terres les plus belles;
La plus belle des mers berçait notre destin;
Les mille étoiles du matin
N'étaient que grains de mil aux blanches tourterelles;
Et l'onde s'argentait aux souffles du levant
Et reflétait le vol des cygnes et des songes.
Bonheur que vainement d'un hymne tu prolonges
Alors que ses rameaux noircissent dans le vent.
Où sont tes charmantes conquêtes
Et les flots et les fleurs dont tu t'émerveillais,
Cœur, pauvre cœur, plein de tempêtes,
De tonnerre, d'écume et de rêves noyés,
Quand sous la lune amère au milieu des nuages
L'image naît encor des tranquilles rivages
Et le parfum des bois que dore le soleil,
Et l'herbe drue et chaude et les jaunes abeilles
Qui bourdonnent dans l'ombre autour de ton sommeil,
Tandis que de fruits mûrs débordent les corbeilles?
L'air suave animait la musique des eaux;

Douces plumes, lumière aux branches balancée,
Et ces aubes pleines d'oiseaux
Où riait au bonheur ta première pensée!...
Azur que dans mes bras je n'ai su retenir,
Paysage où l'amour enivrait sa furie,
Jours heureux, volupté magnifique et fleurie,
N'êtes-vous plus qu'un souvenir?
Ne reviendrez-vous pas de ces tristes voyages
Et serez-vous toujours à l'autre bord des mers?
Ne me verrez-vous plus danser sous les feuillages,
Ainsi que je dansais avant les jours amers?
Les chiens comme jadis dorment près des charrues,
Et mon cœur se lamente à la belle saison,
Entre les coteaux bleus et le vague horizon.
Ne reviendrez-vous pas, colombes disparues,
Roucouler sur le toit de ma vieille maison?

II

Le temps de ma jeunesse est-il déjà passé?
Les ramiers sont-ils morts qui roucoulaient naguère
Dans l'ombre où mon bonheur aux musiques bercé
Rêvait et souriait aux roses du mystère?
Clymène, maintenant que mes songes s'en vont,
Que mon sort se dépouille ainsi qu'un bois d'automne,
Et que mon cœur, miroir plus triste et plus profond,
S'emplit d'une ombre monotone,
Que ne puis-je appuyer ma peine à vos genoux!
Mais où serait ma peine et son morne visage?
Vous me verriez jouer et puéril et doux,
Oubliant ces longs jours et ces aubes d'orage
Et ma colère et ses remous
Où s'effeuillent les soirs de ce beau paysage,
Vous dire que l'absence a su me trouver sage;
Car si je suis enfant ce n'est qu'auprès de vous,
Qui l'êtes davantage.
Asseyez-vous, Clymène, à l'ombre des lilas;
Au rosier rouge et vert un bouvreuil se balance...
Mais que dis-je, Clymène, et n'êtes-vous là-bas,
Quand je parle dans le silence?

Sur les blancs cerisiers sifflent deux merles noirs.
Ah! plaignez le tourment, lointaine bien-aimée,
D'un cœur abandonné qui rit à mille espoirs,
Et qui, nourri d'ennui, s'enivre de fumée.

III

Au vacarme des autobus
Et des cars qui rentrent des courses,
Pourquoi rêver dans l'ombre à l'eau verte des sources,
Où dans la paix du soir buvaient mes boucs barbus?
Me voilà loin de mes troènes
Et, malheureux comme toujours,
J'évoque au bruit des carrefours,
Le silence des bois et la voix des sirènes.
Par ce printemps de quoi me sert
Que Paris ouvre mille ombrelles,
Si j'écoute gémir de rauques tourterelles,
Et si mon cœur encor s'ennuie en son désert?

A vrai dire, ombrelles sont closes,
Car déjà règne un air obscur
Où l'on ne voit non plus les roses
Que les délices de l'azur;
Et sans regarder aux fenêtres,
Ce soir triste, je mène encor
Sur ce vaste papier à lettres
Une plume sergent-major.
Je ne fais aucune rature,
Et ce qui me vient je l'écris;
De tout mot je fais ma pâture :
Il bourdonne, le voilà pris.
Telle va ma littérature,
Ce soir. — Au fond, n'est-ce charmant,
Je dis : pour moi, d'écrire ainsi sous la dictée,
Et sans savoir, en ce moment,
Quelle rime sera chantée,
Qui daignera sonner en *ment*
Ou bien en *tée*?

Autant vaudrait jouer aux dés!
Ce sont propos, vous l'entendez,
Qu'il ne sied guère de répandre,
Car il serait juste que des
Alguazils me menassent pendre.

— Quoi! plus de choix et plus d'esprit;
Plus de raison qui nous gouverne!
Prendre le mot comme il fleurit,
Et n'avoir en la nuit pas même une lanterne!
Craignez que sous Phœbus quelque traître rival
Ne vous passe la bride en vous nommant cheval;
Car ne faut-il que soient par les Muses guidées
Les lyres dont la voix enchante l'univers
Et qui savent nouer le myrte et les idées
Dans la musique des beaux vers?

— Il est vrai; c'est l'ennui, Clymène, qui m'abuse
Et que vos jours lointains se fanent sous des cieux
Dont la lumière emplit mes soirs silencieux
Et soucieux.
Mais qu'entre toutes la plus belle et docte Muse,
Et dans votre miroir ne voyez-vous ses yeux?
Implore mon pardon du plus mélodieux
Qu'on entende parmi les dieux.
Que par vous Apollon de flèches ne m'accable;
Qu'il sache par vos soins qu'il est pour moi saison
De bannir le caprice et d'aimer la raison,
S'il est vrai qu'un amant puisse être raisonnable.

IV

Clymène, sais-je encor si de belles fontaines
Chantent sous le feuillage et bercent la saison?
Mes ramiers sont partis vers des îles lointaines;
Leur vol a disparu derrière l'horizon.
Les Nymphes peuvent bien danser aux herbes neuves
Et secouer des fleurs dans l'ombre des chemins;

L'azur peut réjouir les sources et les fleuves
Et nouer la nature au rêve des humains;
La lumière peut rire aux branches du troène
Et la lune éveiller de nocturnes oiseaux;
Je ne sais plus, hélas! que songer à ma peine
Et souffler ma douleur en de tristes roseaux.

Maison tranquille et douce, et vous, calmes prairies,
Rivière où se mirait naguère mon bonheur,
Ne connaîtrai-je plus ces aurores fleuries
Où s'épanouissaient des myrtes dans mon cœur,
Où l'univers était pareil à mes pensées,
Où mes vœux coloraient les ondes et les bois,
Et ne verrai-je plus sur ces rives glacées
Qu'un amour qui s'enivre aux larmes que je bois?

Cœur naïf, qui gémis et te plais à te plaindre,
Dans cet avril encor n'est-ce toi qu'on voit peindre
Les coteaux et le ciel ainsi qu'aux jours passés?
N'est-ce toi, cependant que la ruche bourdonne,
Qui n'entends que les flots d'une mer monotone,
En foulant, au soleil, des rivages glacés?
Alors que toute branche est d'azur embellie,
Qu'un printemps langoureux attiédit les ruisseaux
Quand la terre s'éveille et respire la vie,
Ne nous montres-tu point au bout de tes pinceaux
L'univers aux couleurs de ta mélancolie?

Il est vrai. Bel univers,
Ne faut-il que je renaisse
Et que sous tes rameaux verts
Danse encore ma jeunesse?
Qu'ai-je à faire de souci
Et de peindre des nuages?
L'herbe chante et les feuillages,
Et je veux chanter aussi!
Salut, Nymphes, jeune troupe,
Et vous, Faunes familiers;
Je lèverai cette coupe
Dans l'ivresse des halliers.

La nature sait des charmes
Pour les songes douloureux;
A quoi bon verser des larmes,
Quand il n'est que d'être heureux!

N'étais-je point heureux? Est-ce quelque autre rêve
Qui naît comme une étoile au beau jour qui s'achève?
Nymphes, laissons la coupe où le vin m'est amer;
Il n'est plaisir nouveau dont ma peine s'enivre;
La même passion me fait souffrir et vivre,
Et je songe au vaisseau qui glisse sur la mer.
Il emporte Clymène, et déjà ses cordages
Chantent comme une lyre au souffle des rivages.
Clymène, mon bonheur, le monde ne m'est doux
Que si le souvenir enchante ma pensée
Des soirs d'un autre avril où je vous ai bercée
Comme une enfant sur mes genoux.
Vous dormiez, et tandis qu'au tendre paysage
La lune doucement glissait au peuplier,
Je caressais le beau visage
Que mon cœur ne sait oublier.

TRISTAN DERÈME.

LA FRANCE
DES CINQ PARTIES DU MONDE

III[1]

LA FRANCE NOIRE (*suite*)

II. — L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

Défendue par des forêts impénétrables, n'envoyant à la mer que des fleuves barrés de rapides, l'Afrique équatoriale est restée, jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, une terre mystérieuse. Le lieutenant Cameron l'appelait « le pays de l'épouvante » et Stanley a pu écrire d'elle : « Cette nature étrange repousse tout amour. » Il a fallu attendre l'année 1877 pour que fût percé le mystère du Continent noir, pour que Stanley pût déterminer le cours d'un des plus grands fleuves du monde, le Congo. Depuis cette date, un immense effort a été accompli sur cette terre hostile, et la France, avec une poignée d'hommes de cœur, a joué un rôle de premier plan dans cette lutte de l'énergie civilisatrice contre tout ce que la nature et l'homme pouvaient accumuler de périls.

Comme tout le littoral du continent africain, la côte atlantique de l'Afrique équatoriale fut reconnue, pour la première fois, par des navigateurs portugais. Leurs cartes de la fin du

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1926, 1er janvier et 1er février 1927.

xve et du xvie siècle sont belles à voir : elles portent, jalonnant un contour déjà très correct, de petits dessins représentant les *padrons*, les colonnes de pierre qu'élevaient sur les rivages découverts par eux les hardis sujets d'Henri le Navigateur.

Depuis cette époque, nos connaissances ne font guère de progrès; l'amiral Linois visite en 1805 la côte du Gabon : les archives de la marine conservent de lui un intéressant rapport. Un peu plus tard, paraît le récit d'un prétendu voyage accompli dans ces parages, en 1828-1830, par un certain Douville; tous les géographes de ce temps le traitèrent d'imposteur. Pour retenir une date où l'on puisse faire remonter l'action de la France en Afrique équatoriale française, il faut venir tout de suite aux croisières accomplies, de 1838 à 1844, par le capitaine de vaisseau Bouët Willaumez sur son brick la *Malouine*. Afin de pouvoir mieux réprimer l'odieux trafic des négriers, il proposa au gouvernement d'assurer à nos bâtiments sur la côte du Gabon un port de relâche : en 1849, il fondait Libreville avec les captifs délivrés de l'*Elisia*.

De 1839 à 1862, nos officiers passèrent une série de traités de protection et d'amitié avec les chefs locaux, levèrent l'hydrographie des côtes, mais leurs voyages de découverte à l'intérieur du pays ne dépassèrent jamais le caractère d'excursions sans grande portée. Plus importants furent, au point de vue géographique ou scientifique, les voyages de du Chaillu (le chasseur de gorilles) en 1856, des lieutenants de vaisseau Serval (1862) et Aymès (en 1867) qui tentèrent de remonter l'Ogooué, des explorateurs Marche et de Compiègne, qui s'efforcèrent, en 1873, d'atteindre les sources de ce fleuve.

A côté de l'œuvre scientifique et politique de nos marins, s'ébauchait déjà une autre œuvre non moins utile à la France et à la civilisation : celle de nos missionnaires. Depuis 1844 les Pères du Saint-Esprit avaient fondé la mission du Gabon; au lendemain de notre défaite de 1870, ils donnèrent une preuve de leur calme ténacité : le gouvernement français, ayant résolu d'abandonner comme trop onéreuse la colonie naissante, donna l'ordre à l'amiral du Quilio, commandant l'escadre de l'Atlantique Sud, d'embarquer les fonctionnaires et les soldats résidant à Libreville. L'amiral proposa à Mgr Bessieux de « replier » aussi le personnel de sa mission. L'évêque refusa

cette offre en disant simplement : « Nous sommes ici à une porte qui s'ouvrira tôt ou tard sur un immense continent. Nous attendrons. Si vous partez, amiral, comptez sur nous pour maintenir haut et ferme le drapeau de la France. » L'amiral transgressa les ordres de son département et conserva le poste de Libreville. L'histoire impartiale ne doit pas taire ce détail.

A partir de 1871, année où Stanley retrouva Livingstone, l'attention de l'Europe fut attirée sur l'Afrique équatoriale. Un jeune officier de marine d'origine italienne, Savorgnan de Brazza, voulut chercher, après MM. de Compiègne et Marche, la route la plus directe vers le centre du continent africain; sa première mission, de 1875 à 1878 (il avait à peine vingt-trois ans lorsqu'il partit), lui permit de constater que l'Ogooué n'était pas cette voie. S'il ne réussit pas, au cours de cette tentative, à atteindre le Congo (et il s'en fallut de peu qu'il devançât Stanley de quelques mois sur le cours inférieur du fleuve), il put cependant lever treize cents kilomètres d'itinéraire en pays totalement inconnu, acquérir une précoce expérience, et, mieux encore, obtenir auprès des indigènes un renom de justice et de bonté qui devait singulièrement faciliter plus tard l'accomplissement de ses desseins.

Pendant que s'effectuait ce premier voyage de Brazza, de grands événements politiques et géographiques venaient à s'accomplir. En septembre 1876 se réunissait à Bruxelles une conférence internationale provoquée par le roi Léopold, où furent appelés des géographes et des hommes politiques de toutes les grandes nations, véritable « croisade de science, d'humanité et de progrès », comme le déclara le souverain lui-même dans son discours de bienvenue. Cette conférence aboutit à la création de l'Association internationale africaine, dont les vues purement philanthropiques furent assez vite suspectées par les Anglais; ceux-ci ne tardèrent pas en effet à deviner, sous les déclarations humanitaires, les desseins très pratiques de son promoteur. Ceci dit, d'ailleurs, sans aucune critique contre la mémoire de ce très grand prince, qui, loin d'être compris ni soutenu par le gouvernement belge, poursuivit seul à travers tous les obstacles, en engageant toute sa fortune personnelle dans son entreprise, le dessein de laisser en mourant à son pays un immense empire lourd de richesses,

Au point de vue géographique, un fait d'importance capitale venait marquer l'année 1877 : le retour de Stanley à l'embouchure du Congo après avoir suivi toute la boucle de ce fleuve et brisé toutes les résistances que lui avaient opposées la nature et les hommes. Le roi Léopold comprit aussitôt que le sort lui envoyait l'homme qu'il attendait. Il le fit approcher par deux émissaires secrets dès son arrivée à Marseille, et après quelques hésitations, quelques déceptions aussi pendant son séjour en Angleterre, Stanley accepta de donner au pavillon étoilé d'or de l'Association internationale le bénéfice de ses découvertes et l'apport de son indomptable énergie.

Un seul point inquiétait le roi : l'attitude de la France, et surtout celle du jeune explorateur qui venait déjà de si bien servir son pays d'adoption, Brazza. La section française de l'Association internationale lui proposa une nouvelle mission sur l'Ogooué; mais Brazza déjoua la ruse et sentit le danger qu'elle dissimulait. Il fallait faire vite. Obtenant une nouvelle mission du gouvernement français en 1879, il fondait Franceville en juin 1880, atteignait en septembre le Congo à hauteur du Stanley Pool, signait divers traités avec le chef de la rive droite, — le fameux Makoko, — et revenait à la côte en explorant la région du Niari et du Kouilou qui forme la meilleure voie de liaison entre le Congo en amont des rapides et l'Atlantique.

Il avait laissé sur les bords du *pool* un sergent sénégalais, le sergent Malamine, et quelques soldats indigènes. Lorsque Stanley, après avoir laborieusement tracé une route sur la rive gauche du fleuve, se présenta en 1881 devant le petit poste occupé par Malamine, il comprit qu'il avait été gagné de vitesse par Brazza, ce « pauvre va-nu-pieds qui n'avait de remarquable que son uniforme en loques et un grand chapeau déformé ».

La loi du 30 novembre 1882 confirma notre établissement au Congo; le 5 février 1883, Brazza était nommé commissaire du gouvernement dans l'Ouest africain français et rejoignait son poste le 1er décembre 1884. A partir de ce moment, devant les fortes positions prises par la Belgique et la France, l'Angleterre s'inquiète d'être évincée du bassin du Congo. En 1883, Stanley résigne ses fonctions au service de la Belgique et l'adjure d'intervenir. Elle réveille les prétentions du Portugal

sur l'embouchure du fleuve : les gouvernements de Londres et de Lisbonne signent, le 26 février 1884, un accord qui reconnaît la suprématie du Portugal sur cette embouchure, réserve la libre navigation du fleuve et assure à l'Angleterre, dans l'hinterland, le traitement de la nation la plus favorisée. Les cabinets de Paris et de Bruxelles, la presse française et belge, apprennent et commentent cette nouvelle avec une vive indignation; ils trouvent en la personne du chancelier allemand Bismarck un avocat inattendu, mais énergique.

Devant l'hostilité de l'Europe, le *Foreign Office* renonça à présenter le traité du 26 février à l'agrément de la Reine; une conférence internationale s'ouvrit à Berlin le 15 novembre 1884. Après trois mois de travaux, elle publiait, le 26 février 1885, le document connu sous le nom d'*acte de Berlin* qui assurait aux diverses puissances signataires l'égalité commerciale dans le bassin du Congo. Nous avons exposé, à propos de la partie de cet acte relative au Niger, les critiques qu'il est possible d'adresser à cette sorte de charte d'un droit colonial nouveau. Elle contenait le germe de toutes les espérances que portaient dès lors en elles des nations tardivement venues à l'expansion coloniale : si l'Allemagne avait soutenu la Belgique, c'était sans nul doute avec l'arrière-pensée d'invoquer un jour, à son profit, les principes dont les vieilles puissances coloniales comme l'Angleterre et la France venaient de contresigner l'avènement.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler l'œuvre des différentes missions à qui incomba la tâche de délimiter les frontières de notre nouvelle colonie avec ses différents voisins; au cours de ces missions, nos officiers et nos fonctionnaires civils témoignèrent d'un rare mérite et enrichirent largement notre connaissance de régions presque entièrement inconnues avant eux.

Tout ce gigantesque labeur de reconnaissance et d'organisation fut poursuivi sans tirer pour ainsi dire un coup de fusil. Les Français qui l'accomplirent restèrent, pour la plus grande part, fidèles aux principes et aux méthodes de Brazza : imposer notre autorité aux indigènes par le prestige de notre justice et par les témoignages de notre dévouement. Toutefois, un moment vint où il fallut combattre. Une force logique, plus impérieuse que tout plan politique longuement médité et

patiemment suivi, nous poussait vers le Tchad, centre du continent africain, où pouvait se faire la liaison de nos trois groupes de possessions africaines : Afrique Mineure, Afrique Occidentale, Afrique Équatoriale. Assurer cette liaison, c'était pour la France atteindre un de ces pôles d'attraction que l'on peut appeler, suivant les points de vue où l'on se place, « point stratégique », ou « carrefour commercial » ; c'était gagner pour l'avenir une des meilleurs cases de l'échiquier africain ; c'était aussi résumer dans une formule claire, simple, capable d'être comprise par le grand public et de le passionner, tout l'effort colonial que la troisième République poursuivait depuis 1880 dans le continent noir.

C'était aussi accomplir une œuvre de civilisation et de justice, car, sur la rive sud du Tchad, régnait Rabah, un de ces potentats noirs comme nous en avions tant rencontré et vaincu en Afrique occidentale : ancien esclave lui-même d'un négrier du Soudan égyptien, il avait ravagé le Baguirmi et le Bornou, il faisait trembler le Ouadaï. Son influence s'accroissait avec son impunité et commençait à gagner par les vallées du Chari et de l'Oubanghi les territoires que nous venions d'occuper. C'est à son instigation que la mission Crampel fut massacrée, à El Kouti, le 27 avril 1891 : nous devions plus tard retrouver entre les mains de ces guerriers les trois cents fusils à tir rapide qui armaient l'escorte de ce malheureux explorateur.

Un ancien enseigne de vaisseau, comme Brazza, entré sur sa demande dans l'administration coloniale, Émile Gentil, allait avoir la gloire d'atteindre le Tchad en venant du Congo, de venger Crampel et d'organiser l'occupation française sur les rives du grand lac africain.

Dans un premier voyage effectué en 1897, sur un vapeur démontable, le *Léon Blot*, il remonte l'Oubanghi, reconnaît la limite des bassins de l'Oubanghi et du Chari, puis, suivant la vallée du Gribingui, atteint le Chari qu'il descend jusqu'au Tchad. Le 1er novembre 1897, le *Léon Blot* flottait sur les eaux de cette mer intérieure qu'il avait pu gagner sans combattre ; en cours de route, à Massénya, Émile Gentil avait noué des relations précieuses avec le Sultan du Baguirmi. Cette brillante reconnaissance avait ouvert la route Congo-Tchad et avait permis de recueillir des renseignements de premier ordre sur les forces de Rabah.

Émile Gentil repartit le 25 février 1899 avec un effectif de troupes assez élevé. Arrivé sur le Chari le 14 août, il apprend que le 17 juillet, à Togbao, le lieutenant de vaisseau Bretonnet a été massacré avec tous ses hommes par l'armée de Rabah : un seul rescapé, le caporal Samba Sall, qui fait le récit du drame.

Avec une décision et une activité remarquables, Gentil crée et fortifie une base d'opérations, Fort Archambault, y groupe des renforts et, le 23 octobre, quitte ce poste pour attaquer Rabah; il rejoint ses hordes à Kouno le 26, engage avec elles un combat très dur, où nous perdons 45 pour 100 de nos hommes, mais où nous infligeons des pertes sévères à l'ennemi. Celui-ci n'est pas encore vaincu, il intercepte la route du Tchad, où Gentil brûle cependant d'arriver, car il doit retrouver sur ses bords deux autres missions françaises.

En effet, à la fin d'octobre 1898, une importante colonne placée sous les ordres du commandant Lamy (officier d'élite qui s'était déjà signalé en Algérie, en Afrique équatoriale et à Madagascar) était partie du Sud algérien : alourdie par un convoi d'un millier de chameaux qu'elle perdait peu à peu dans l'Aïr, elle était parvenue à Zender le 2 novembre 1899.

Là, le commandant Lamy avait trouvé cent tirailleurs provenant de la mission « Afrique Centrale » qui avait été constituée à Say, quelques mois auparavant, sous le commandement des capitaines Voulet et Chanoine. Il est inutile de rappeler ce que ceux-ci étaient devenus. Avec 150 tirailleurs, les lieutenants Joalland et Meynier avaient quitté Zinder, au début d'octobre, atteint le lac le 22, après avoir parcouru en vingt et un jours 525 kilomètres, dont 125 sans eau. Le 10 décembre, cette poignée de braves s'était installée à Goulfeï sur le Chari, après avoir contourné le Tchad par le Nord.

Ils étaient les premiers au rendez-vous que leur avait assigné le gouvernement français. Le 28 février 1900, la mission du commandant Lamy les rejoignait. Il ne restait aux soldats de cette mission que 130 cartouches par homme et *Rabah le savait*. Devant une situation aussi critique, Lamy n'hésite pas, il attaque. Le 3 mars, il s'empare de Koussouri, où les deux missions transsahariennes et Afrique Centrale restent à peu près bloquées par Rabah, revenu en forces de sa capitale Dikoa. Mais Gentil approche; le 21 avril, près de Kous-

souri, il est rejoint par le capitaine Reibell et le lieutenant de Chambrun venus à sa rencontre. La jonction des trois missions s'opère le jour même, et le commandant Lamy, dans sa crainte de voir Rabah lui échapper, décide l'attaque pour le lendemain. Enlevés par leurs chefs, nos hommes emportent le *tata*, s'emparent de la tente, des bannières de Rabah, des fusils enlevés à Crampel, des canons pris à Bretonnet ; tous nos glorieux morts sont vengés ; Rabah, blessé, essayant de fuir, est rejoint par un tirailleur qui rapporte sa tête au bout d'une pique. Mais cet éclatant succès était payé d'une perte irréparable : Lamy, à cheval dans le *tata*, au moment où il donnait ses ordres pour achever la victoire, avait été blessé à mort au cours d'un retour offensif de l'ennemi. Au déclin du jour, on le ramenait en pirogue à Kousseri, et sa tombe devait, sentinelle silencieuse qu'on ne relève jamais, garder le pavillon français qu'il venait de planter au cœur de l'Afrique.

Cette conquête du Tchad est un des plus beaux épisodes de notre histoire ; l'ordre donné à ces trois missions, venues de points divergents, de se rencontrer en un même lieu, presque au même jour, paraissait une gageure. Il fut cependant exécuté avec une énergie qui surmonta tous les obstacles : le désert de l'Aïr, les forêts impénétrables, les fleuves coupés de rapides et, surtout, cette angoisse effroyable des chefs, lorsqu'ils apprirent que deux des leurs, deux de leurs pairs, poussés par un vent de folie, avaient forfait à tous leurs devoirs de soldats.

Il faut lire dans les lettres du commandant Lamy, dans les souvenirs du colonel Meynier, du général Reibell, dans le livre de Gentil, le récit des heures que vécurent ces vaillants. Jamais, avant la grande guerre, l'âme française n'avait aussi bien montré le métal dont elle est faite ; ces livres refermés, l'esprit en demeure ébloui.

Cette victoire achevée par la défaite de Fad el Allah, fils de Rabah, et consolidée par la création de Fort Lamy sur la rive droite du Chari, en face de Koussouri, la dislocation des troupes eut lieu le 24 mai. Depuis lors, nous tenons solidement la ligne Oubanghi-Chari ; de dures colonnes furent encore nécessaires pour assurer la paix dans cette région, car, ainsi que l'a écrit très justement le général Mangin, « on ne peut rester au Baguirmi et au Kanem (c'est-à-dire au sud et à

l'est du Tchad) si l'on ne tient le Ouadaï et le Borkou, ni au Borkou, si l'on ne pousse jusqu'à l'Ennedi ». Ces étapes successives jusqu'aux extrêmes frontières que nous reconnaissaient les traités, furent franchies par des chefs hors de pair, comme Moll, Largeau, et tant d'autres comme l'héroïque capitaine Fiegenschuh, dont les noms doivent rester si chers à tous les cœurs français.

Quels furent les résultats de cette politique suivie si énergiquement en Afrique équatoriale? Un moment, cette politique fut inspirée par le dessein grandiose d'atteindre le Nil, de nous établir sur ce fleuve et de tendre la main à ce grand et mystérieux empire d'Abyssinie que nous avions abordé avec succès par l'est, où nous comptions des amitiés sûres, et qui venait, par sa victoire sur les Italiens, de s'affirmer comme une puissance libre. On sait au prix de quels efforts fut réalisé ce programme par la mission Marchand (1). Mais l'audace de la France avait été plus grande que ses forces : toute l'Angleterre était dressée contre nous; il nous fallut reculer devant la menace d'un conflit : il n'était pas en notre pouvoir de barrer la route du Cap au Caire, ni d'établir à notre profit celle de la *Mittel Afrika*.

Ce rêve fut repris par l'Allemagne et faillit réussir; on sait comment l'Afrique équatoriale paya en 1911 la rançon de notre liberté d'action au Maroc. La grande guerre a effacé tous ces douloureux souvenirs et toutes ces menaces. Aujourd'hui, l'Afrique équatoriale pacifiée, unie, élevée depuis 1910 à la grande entité administrative de gouvernement général, peut consacrer toutes ses forces à l'amélioration de son outillage et de sa production économiques, aux œuvres fécondes de la paix.

***

La mise en valeur de l'Afrique équatoriale française a été entreprise suivant deux méthodes : la première fut celle des grandes concessions accordées très libéralement, à partir de 1898-1899, aux compagnies qui en faisaient la demande. Ces

(1) A la fin de 1896, en assurant l'arrivée à Brazzaville de tout le ravitaillement de la mission Marchand, Mangin avait pacifié la région voisine de cette ville et rendu les plus grands services, indirectement, aux diverses missions Gentil.

concessions, dont la superficie dépassait quelquefois plusieurs millions d'hectares, c'est-à-dire la surface de plusieurs départements, ne pouvaient raisonnablement être mises en valeur par ceux qui les avaient obtenues. Cette mise en valeur eût exigé la création de routes, d'ouvrages d'art, où bien vite eussent disparu entièrement les disponibilités de ces entreprises. C'était mettre la charrue avant les bœufs; les initiatives privées doivent suivre l'équipement d'une colonie par les travaux publics; elles ne peuvent avoir la prétention de le devancer, ni surtout de l'assumer. Aussi, la plupart des bénéficiaires de ces concessions se contentèrent-ils de poursuivre sur leurs territoires des opérations purement commerciales, de simples opérations de troc avec les indigènes, ou d'exploiter les forêts. On s'explique, dans ces conditions, la lenteur des progrès économiques de la colonie.

Dès avant la guerre, on commençait à comprendre les inconvénients de ce système et M. Augagneur, gouverneur général au lendemain des hostilités, eut le mérite de s'y opposer avec résolution. Celles de ces grandes concessions, dont le terme est atteint, ne sont pas renouvelées. La colonie, pour atteindre les résultats obtenus dans les autres parties de la France d'outre-mer, devra appliquer les méthodes qui ont fait, par exemple, la fortune de l'Indochine.

Mais le plus gros effort de notre administration devra porter surtout sur la création de voies de communication qui permettront de supprimer l'odieux portage à tête d'homme, aussi coûteux, aussi insuffisant que barbare, et d'assurer, dans cet immense pays, l'avènement d'une ère nouvelle que l'on pourrait appeler l'*âge de la roue*. Déjà, dans certaines colonies du groupe, comme l'Oubanghi-Chari, sous l'active impulsion de M. le gouverneur Lambelin, des milliers de kilomètres de routes carrossables et de pistes aménagées ont été créés. Lorsque la belle mission automobile organisée par M. André Citroën, sous la direction de MM. Haardt et Audouin-Dubreuil, atteignit cette région, ce fut pour nos compatriotes un plaisir et une fierté de trouver au cœur de l'Afrique des routes dignes de notre admirable réseau français.

Le même effort devra être poursuivi pour aménager, d'une façon pratique et dans un court délai, les rapides qu'ont à franchir tous les fleuves de la colonie pour traverser la chaîne

côtière. Quand ce travail sera impossible, la construction des routes devra être poursuivie, en première urgence, là où elles permettront de mettre en communication les différents biefs navigables de ces fleuves.

A cet égard, le chemin de fer de Brazzaville à Pointe Noire jouera, dans le développement de la colonie, un rôle capital. La véritable artère de l'Afrique centrale est le Congo : par la vallée de l'Oubanghi, elle draine tout le trafic de notre arrière-pays. Or, aujourd'hui, ce trafic ne peut plus s'écouler. Les rapides du Congo ne peuvent pas être aménagés, et le chemin de fer belge de Matadi, complètement congestionné, ne peut plus suffire au trafic des marchandises belges. Dans ces conditions, il importait avant tout d'aboutir vite, de créer une voie de communication directe entre le Stanley Pool et l'Océan, à travers les territoires reconnus jadis par Brazza et Mgr Augouard. Nous ne saurions retracer ici les controverses auxquelles a donné lieu, pendant près de vingt ans, ce chemin de fer trop longtemps différé. Le résultat seul importe; on s'est enfin décidé à faire quelque chose : la loi de finances du 14 juillet 1925 a autorisé le gouvernement général de l'Afrique équatoriale française « à réaliser par voie d'emprunt, effectué sous la garantie d'intérêts et d'amortissement de l'État, une somme de trois cents millions de francs applicables à l'achèvement du chemin de fer de Brazzaville à l'Océan, ainsi qu'à l'exécution des installations nécessaires à l'embarquement ou au débarquement à Brazzaville et à Pointe Noire ». Le 15 septembre 1926, a été promulguée une loi déterminant les modalités de cet emprunt. La parole est donc désormais aux ingénieurs; de leur activité dépend l'essor de l'Afrique équatoriale française.

Il convient, au reste, de noter que, pour être encore faible, le mouvement commercial de cette colonie est loin d'être négligeable : il s'était élevé, en 1925, à un total d'échanges de 155 222 463 francs, représentant une progression de 70 pour 100 sur l'année 1924 (91 236 601 francs). Dans ce total, les importations comptent pour un peu plus de 88 millions, les exportations pour près de 67 millions. Les principales exportations sont les bois, l'okoumé pour près de 22 millions, l'acajou pour près de 2 millions, les autres essences utilisées en ébénisterie pour plus de 2 millions et demi. Il convient de noter,

— et de déplorer, — à cet égard, les obstacles que rencontrent encore, pour leur écoulement sur le marché métropolitain, les beaux bois du Gabon. En dépit d'une active propagande, de décisives démonstrations faites lors des expositions, les fabricants conservent des préjugés, et, surtout, l'administration oppose sa routine. Le cahier des charges des grandes compagnies de chemin de fer ne prescrit-il pas encore l'emploi de l'acajou de Honduras (que nous payons beaucoup plus cher et en livres sterling), au lieu d'accepter l'acajou du Gabon qui lui est exactement comparable, à part d'insignifiantes différences perceptibles pour les seuls spécialistes et sans importance réelle? Il semble vraiment parfois, que nous organisions la propagande contre nos propres productions coloniales. Après les bois, les amandes de palme pour près de 9 millions, le caoutchouc de cueillette pour près de 7 millions, l'huile de baleine pour plus de 4 millions.

Ce dernier produit mérite une mention spéciale : en 1909, M. le professeur Gruvel, du Muséum, signala, le premier, le mouvement de migration qu'accomplissent les baleines des mers antarctiques au large des côtes du Gabon. Elles apparaissent dans ces parages, venant du sud, vers la fin de juin. Elles redescendent ensuite vers le sud, généralement pendant la première quinzaine d'octobre. Frappé par la valeur que représente l'huile de baleine (environ 30 livres sterling la tonne), et ne voulant pas laisser entièrement à l'étranger le monopole de ce commerce, j'ai pu aider efficacement à la constitution d'une société dont les bâtiments de pêche sont basés à Port Gentil, près du cap Lopez, et dont les campagnes ont été en général très satisfaisantes. L'an passé, les exportations d'huile de baleine de la colonie ont dépassé 2000 tonnes. En outre, les guanos de baleines pourront être d'un puissant secours comme engrais pour les cultures locales (telles que l'œleis ou palmier à huile), le jour où la colonie entrera dans l'ère des grandes cultures industrielles.

Il convient enfin de signaler, en quelques mots, les richesses minières de l'Afrique équatoriale française. Elles sont encore très mal connues. On a, toutefois, commencé à exploiter quelques gisements de cuivre, et exporté en 1925 près de 700 tonnes de minerai valant plus de 600000 francs. Il est probable qu'une prospection méthodique permettra de trouver dans le

sol de notre colonie le prolongement des riches filons du Congo belge et de la Rhodésie britannique.

L'Afrique équatoriale française est donc une valeur précieuse; tard venue dans la grande France, elle commence à peine à être mise en valeur. Son histoire est courte, mais elle est pleine d'héroïsme; grâce aux hommes qui nous l'ont donnée presque sans coup férir, a pu être réalisée, sur le Tchad, l'unité de la France africaine. Si des hommes comme le commandant Lamy sont morts pour donner à la France le sentiment de cette unité, quels ne sont pas nos devoirs envers cette colonie, pour qu'elle cesse d'être une parente pauvre parmi ses sœurs africaines? Comme à l'Afrique occidentale, et plus encore, il lui faut des hommes et des capitaux. C'est maintenant, sincèrement, mieux qu'à la conférence de Bruxelles, qu'il convient d'entreprendre dans ce pays une croisade d'humanité et de progrès. Voilà vraiment une terre menacée de mort, si nous ne sauvons pas la race humaine qui l'habite. Luttons sans trève dans la forêt contre la maladie du sommeil et les autres maux qui la peuplent. Ensuite, à mesure que le rail et les routes progresseront, sachons, avec nos capitaux et nos techniciens, asservir à notre volonté, aux besoins de nos grandes industries métropolitaines, cette terrible puissance de la nature tropicale. Au prix de ce double effort, la terre de l'épouvante deviendra la terre de la fécondité.

OCTAVE HOMBERG.

CHANGES ET MONNAIES
AU MOYEN AGE

Quand, dans les premières années du XXe siècle, on essayait d'expliquer au lecteur que, au moyen-âge, il y avait des francs livres qui valaient 1 franc et des francs d'or qui valaient plus de 1 franc, le lecteur se dérobait. Un franc, disait-il, c'est un franc. Pourtant, les conversions de livre à livre abondent dans les journaux du Trésor et les livres de raison des particuliers, mais on ne voulait pas ouvrir les yeux. Un auteur n'a-t-il pas soutenu que c'étaient là des artifices de comptabilité et que le public ne s'en apercevait pas? Ces gens-là n'avaient pas vécu les temps de la vie chère.

Tel, rencontrant des deniers de saint Louis moins pesants que les autres, écrit gravement : « Ce furent sans doute ceux qu'il frappa lorsqu'il eut besoin d'argent pour payer sa rançon à l'émir d'Égypte. » Puis, il aurait repris le cours normal de ses frappes de bon poids : que voulez-vous de plus? C'est très simple en vérité, mais la répercussion de semblables pratiques, où l'a-t-on notée? On s'imaginait donc que, pour se débarrasser de la mauvaise monnaie, il suffit d'y renoncer!

Tel autre exécute le Roi en tranchant du prédicateur. « Philippe le Bel, dit-il, donna le honteux exemple d'un roi occupé sans relâche à affaiblir les monnaies pour assouvir son avarice. » Quant aux conditions économiques de l'heure, pas un mot. On a dit que Philippe le Bel affaiblissait la monnaie quand il avait des paiements à faire, qu'il la renforçait quand il s'agissait pour lui d'encaisser, comme si la vie d'un gouver-

nement n'était pas le jeu ininterrompu de ses recettes et de ses dépenses, telles qu'il les subit au jour le jour.

Nous sommes devenus, à nos dépens, plus exacts appréciateurs du passé.

***

Évidemment, il y avait entre le régime économique de jadis et celui d'à présent de grandes différences. Au moyen-âge, pour prendre l'époque la plus caractéristique, les échanges et redevances en nature étaient très répandus. Beaucoup de ménagères cuisaient leur pain; on faisait des provisions, on n'était pas aussi étroitement à la merci de la hausse pour se nourrir ou se vêtir, ou exposé par la grève à manquer subitement de lumière ou de moyens de transport. L'industrie, encore dans l'enfance, ne régentait pas l'existence avec la même tyrannie que de nos jours; les moindres besoins de la vie journalière ne se traduisaient pas uniformément par le geste de mettre la main au portefeuille ou au porte-monnaie. Bref, le numéraire avait moins d'importance qu'aujourd'hui pour les particuliers, mais quelle instabilité était la sienne!

D'abord le Roi, c'est-à-dire l'État, exploitait la fabrication de la monnaie d'or et d'argent comme une des ressources du gouvernement. L'impôt permanent, — le croirait-on? — n'existait pas avant Charles VII et le milieu du xve siècle; les tailles, les aides, prévues pour des cas spéciaux par la loi féodale ou consenties par les assemblées de notables, étaient irrégulièrement levées et toujours regardées comme des contributions temporaires que l'on traitait d'« exactions ». Aussi le Roi, qui ne pouvait se contenter des revenus de son domaine, prenait son dû sur la monnaie dont il était le dispensateur, ce qui l'obligeait à la grever d'autant plus qu'il était plus gêné, — par exemple, quand il avait une guerre à soutenir.

Ces atteintes portées à la valeur intrinsèque ou nominale des espèces par le pouvoir étaient ce qu'on appelait les « mutations. » Il va sans dire qu'elles étaient amplifiées par les spéculateurs généralement connus sous le nom de « Lombards ». De budget prévu, il n'y en avait pas; mais le problème de la trésorerie était sans cesse renaissant. Pas d'entreprise politique qui ne soulevât la question monétaire.

Ajoutez que la monnaie fiduciaire de bronze, cuivre ou

nickel, due au progrès du crédit public, n'a pas existé avant le règne d'Henri III, au XVIe siècle. Il y avait une petite monnaie d'appoint, mais renfermant toujours quelque argent, si peu que ce fût, et cet argent « saucé » constituait comme un troisième métal à valeur réelle à côté des deux autres, or et argent de haut titre. Or, pour qui sait quelle difficulté l'or et l'argent, ces frères ennemis, ont à vivre ensemble, on voit la complication apportée par les variations d'humeur d'un autre associé.

Atténuation d'un côté, aggravations de l'autre, rien de tout cela n'entraînait avec les vicissitudes de notre monnaie une opposition radicale; car, si les variations, au contraire de notre usage, s'inscrivaient directement dans le numéraire par des changements de poids et de titre, l'analogie, on va le voir, subsistait quand même.

Le moyen-âge a constamment vécu sous le régime d'instabilité qui est à présent le nôtre. Dans la multiplicité des espèces, tant royales que féodales ou étrangères, et dont aucune n'était assez accréditée et répandue pour s'imposer comme étalon, on avait trouvé expédient d'adopter une monnaie de compte, livre ou franc de 20 sous, sou de 12 deniers, en fonction de laquelle toutes les pièces s'évaluaient à des taux variables.

La livre de compte, c'est la monnaie d'apparence immuable derrière laquelle se dissimulent les espèces; la livre de compte, c'est le billet. Seulement, il intervenait à l'état de promesse verbale, et, lorsqu'il s'agissait de régler, au lieu de fournir du papier, on traduisait le compte en monnaie métallique.

Le change faisait partie de la vie courante. Aujourd'hui, quand les prix s'élèvent, on nous dit que la faute en est à la livre sterling, mais cette pièce au saint Georges terrassant le dragon, qui la possède dans sa bourse, qui l'a vue, à moins de passer la Manche, de s'attarder devant les vitrines des changeurs ou de venir la contempler au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, où elle est conservée comme une antiquité à côté du « noble » d'Édouard III et du « souverain » d'Henri VII? Au moyen-âge, au contraire, le change venait comme un flot montant battre la maison.

C'est en vain que les rois proscrivent de la circulation les monnaies étrangères et leurs propres émissions légalement « abattues ». Ils étaient beaucoup moins armés pour faire exécuter leurs volontés que l'État d'aujourd'hui. Jamais un

roi de l'ancien temps n'aurait disposé d'une administration assez homogène, d'une police assez puissante, pour maintenir à des pièces d'or le cours théorique qui les a forcées pendant plus de douze ans à se terrer dans leurs cachettes. L'écu d'or était « exposé » en 1352 pour 15 sous tournois, en 1359 pour 84 sous; le Noble d'or anglais pour 4 francs en 1419 et 2 francs en 1421. Les monnaies de toutes sortes circulaient donc à des taux commandés par le change.

***

Lorsque saint Louis eut institué le « gros tournois » qui valait 12 deniers ou un sou, sait-on que, dès le règne de son successeur, c'est une question de change qui rompit l'équilibre? L'Angleterre, pays agricole à cette époque, vendait la laine de ses moutons aux Flamands, qui en fabriquaient leurs draps, et la France achetait les draps de Flandre. De là la nécessité de se procurer la monnaie anglaise, le « denier esterlin, » monnaie de bon argent comme le Gros. Aussi l'esterlin fit prime et le Gros par contagion; les deniers tournois, que leur valeur intrinsèque d'argent noyée dans l'alliage rendait peu propres au grand commerce, continuaient à valoir un denier, et le Roi, qui les fabriquait à ce prix, était en perte. Remplacer les deniers par une monnaie de nécessité fut la première préoccupation de Philippe le Bel, le point de départ de ses mutations. Cette monnaie de nécessité fut un double denier, meilleur au début que le denier, mais moins bon qu'il n'aurait dû être comme double, et de proche en proche très mauvais.

La monnaie de saint Louis était à jamais compromise. Elle parut restaurée un instant. En réalité, Philippe le Bel mourut en laissant une monnaie où le Gros valait quinze deniers au lieu de douze (on disait : une monnaie quinzaine). Pourtant on ne se résignait pas; on conservait l'espoir de la revalorisation, et plutôt que d'altérer le denier au 15e du Gros, on cessait de le fabriquer. Mais cette situation ne pouvait se prolonger. Sous Philippe VI, la réforme parut près de se réaliser. Le Gros de douze deniers tournois s'était élevé à vingt-quatre. Par un de ces coups d'État dont il y eut tant d'exemples avant et après celui-ci, on décréta que du jour au lendemain, Pâques 1330, il ne vaudrait plus que douze deniers, mesure qui devait avoir pour corollaire la fabrication de deniers à l'ancien titre et poids.

Mais le Roi ne put fournir en abondance les nouvelles monnaies. Ce fut un échec complet; la disette d'espèces produite par le resserrement fut telle qu'on renonça à la forte monnaie.

Il fallut accepter, comme acquis, un certain affaiblissement, et, lorsque, après la période singulièrement agitée des Jean le Bon et des Charles VI, Charles VII rétablit la situation, on considéra comme renforcement le retour à une monnaie où le Gros de jadis, s'il avait continué d'être frappé, aurait valu trente-deux deniers, ou deux sous huit deniers. C'était là, indépendamment des glissades et des soubresauts, un des paliers du sou ou de la livre tournois, destinée comme toute devise à s'avilir peu à peu, et qui, après avoir représenté sous saint Louis dix-huit francs or, devait représenter un franc en 1789.

Ces paliers furent moins distants les uns des autres en Angleterre. Qu'on réfléchisse que la livre sterling est l'ultime expression d'une monnaie qui valait nominalement vingt sous (vingt shellings), comme le franc lui-même ou livre tournois (car c'est tout un) valait vingt sous. Par conséquent, puisque la livre sterling vaut vingt-cinq francs dans ce que nous appelons le pair, c'est que, au cours des siècles, la devise française était tombée par rapport à l'anglaise au 25e de ce qu'elle avait été quand elle était au pair véritable. Sous saint Louis, le denier esterlin valait quatre deniers tournois : la distance s'est accrue depuis.

Les Anglais ont toujours eu la religion, ou la superstition, de la monnaie forte. C'est pour avoir imposé contre vents et marées une monnaie forte à la Normandie pendant la guerre de Cent ans, qu'ils se sont aliéné ce pays et ont préparé le retour du roi de France dans ses possessions; car la monnaie forte, sur laquelle le Roi ne prélevait plus un bénéfice suffisant, avait comme corollaire des impôts de remplacement, plus odieux aux populations que les méfaits mêmes de la monnaie faible et la hausse des prix.

Quant à la France, après Charles VII, les mutations avec choc en retour ont cédé la place à une dépréciation lente mais continue. Les besoins d'argent du roi et la mauvaise fabrication ont avili les basses espèces et incité le commerce à faire monter d'autant en valeur de compte les espèces supérieures; le Roi s'efforçait d'enrayer cette hausse par ses édits, puis il l'enregistrait et suivait le mouvement.

***

Reportons-nous à l'époque antérieure et voyons ce qui se serait passé dans le cas d'une hausse pareille à celle que nous avons vue se produire de 1918 à 1926.

Les variations de valeur du métal précieux, avons-nous dit, s'inscrivaient dans le numéraire. Le Roi aurait diminué progressivement la valeur intrinsèque du denier, de sorte que la monnaie divisionnaire, au début assez riche d'argent, aurait fondu dans la main et que les pièces supérieures seraient montées en valeur de compte à des taux appropriés. Ou bien, si nous prenons l'heure où notre franc ne valut plus que la moitié ou le tiers de ce qu'il avait valu, le Roi aurait frappé un nouveau franc avec moitié ou trois fois moins d'or ou d'argent, et le précédent serait resté en circulation à côté de celui-ci, pour deux francs ou trois francs de compte, et derechef, — de sorte que, après une période comme celle que nous avons traversée, on se serait vu en face de trois ou quatre pièces différentes ayant valu chacune un franc à son émission, mais qui se trouveraient finalement dans le commerce avec des valeurs échelonnées.

Naturellement les prix de toutes choses suivaient les prix de la monnaie, et toutes les classes n'en étaient pas pareillement affectées. Il y avait comme aujourd'hui des rentiers et des salariés. Les rentiers étaient surtout des chevaliers et barons que leur naissance obligeait à vivre « noblement »; c'étaient les gens d'Église aussi, qui faisaient valoir la terre. Or les cens et rentes foncières qui, dans le système féodal, procèdent d'un contrat ancien, exprimé en monnaie de compte, restaient immuables quant à la lettre et se trouvaient soldés par une quantité moindre de métal fin. De là, la détresse des censitaires. L'historien Villani, de Florence, attribue les revers de la guerre de Cent ans à ce fait que la noblesse appauvrie avait grand peine à s'équiper. Le clergé, qui avait de si importants revenus, et la noblesse faisaient des remontrances, offraient de faire un sacrifice pour remonter le courant et récupérer leurs revenus normaux; le roi lui-même, qui était le plus gros censitaire du royaume et qui perdait d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre, finissait par se laisser convaincre.

Au contraire, les journaliers voyaient leurs salaires croître

avec la hausse de la monnaie en monnaie de compte; c'est lorsqu'elle était ramenée brusquement à un taux inférieur et qu'on voulait réduire leur salaire en conséquence qu'ils se rebellaient. « Il nous faut donner autant de forte monnaie aux mercenaires et aux laboureurs que nous leur en donnions de faible! » s'écrie l'abbé de Cîteaux.

Il y avait des commerçants. Ceux-là, pour se dérober aux mutations, s'appliquaient à faire leurs contrats en fonction d'une espèce métallique réputée invariable, par exemple le Florin de Florence. Ces pratiques étaient interdites par le Roi, qui défendait qu'on fît des affaires autrement qu'à livres et à sols, parce qu'il s'imaginait rester le maître de tarifer les espèces en fonction des livres et des sols. Lorsqu'on parlait d'un prochain renforcement, les commerçants, qui redoutaient la baisse de leur numéraire, achetaient en masse toutes marchandises et particulièrement les denrées, dont ils pensaient gouverner les cours plus facilement que ceux des espèces, et, par suite de cet accaparement, la vie, dont le coût aurait dû baisser, se maintenait à des taux élevés.

Il y avait des propriétaires et des locataires. Les propriétaires s'efforçaient de mettre les loyers en rapport avec la hausse de la monnaie et, quoique toujours en retard sur celle-ci, ils y réussissaient dans une certaine mesure à chaque renouvellement de terme. Lorsque Philippe le Bel rétablit la forte monnaie en septembre 1906, il prescrivit que les loyers seraient payés au terme prochain, le 25 décembre, en forte monnaie, c'est-à-dire suivant une *ratio* où les espèces d'argent représenteraient trois fois moins en valeur de compte et où il en faudrait trois fois davantage. « Lorsque les baux ont été renouvelés, au terme de la Saint-Jean, disait-il, j'avais annoncé comme imminent le rétablissement de la forte monnaie; donc les propriétaires et locataires ont dû dès ce moment accommoder leurs engagements à la forte monnaie. » Mais la vérité est que personne n'avait eu confiance dans la parole du Roi, qui avait déjà tant fait de semblables promesses, et que les prix n'avaient pas été diminués. De là, la grande émeute de Noël 1306 : ce fut une émeute de locataires. Les mutins furent pendus, mais une ordonnance fit droit aux réclamations.

Les troubles, les émeutes, où il faut la coopération du peuple, ne se produisaient pas, comme l'ont cru tant d'auteurs,

lors de l'affaiblissement des monnaies, mais sous le coup de leur redressement. Ce n'était pas une monnaie affaiblie que Charles régent, le futur Charles V, du temps de la captivité de son père le roi Jean, laissait en cadeau aux Parisiens lorsqu'il quitta la ville et qu'Étienne Marcel souleva contre lui les bourgeois; c'était au contraire une monnaie légèrement renforcée, accompagnée de démonétisations ou « décris » dont il espérait tirer plus de parti que d'un affaiblissement et que lui avaient conseillée les seigneurs de son entourage.

Quand la monnaie s'affaiblissait, les débiteurs, les fermiers profitaient, d'autres pâtissaient, mais par degré, et sans qu'on pût dire à quel moment plutôt qu'à tel autre il convenait d'évaluer le dommage; aussi laissait-on les gens s'arranger ensemble. Au contraire, quand la monnaie était renforcée, c'était par une sorte de coup d'État, de banqueroute. Le Roi, alors, intervenait dans les règlements; il était obligé de suspendre la règle qu'il avait établie de ne compter qu'à sols et à livres, de considérer la quantité de métal fin qui avait correspondu aux engagements et d'établir des conversions en monnaie de compte. La vente des bois a donné lieu au plus grand nombre de ces conversions : car le bois, c'était à la fois le charbon et le matériel à bâtir de l'époque.

*
* *

Telles étaient les vicissitudes du régime monétaire. Et l'on voudrait que les gens du moyen-âge ne se rendissent aucun compte de la cause des perturbations qui se produisaient sous leurs yeux, qu'ils ignorassent parfaitement les moyens à tenter pour y porter remède! Nous sommes frappés au contraire de l'attention qu'ils apportaient à ces problèmes et de la perspicacité de leurs réflexions. L'examen d'un groupe important de documents est de nature à le prouver; c'est celui des consultations que les rois, et en particulier Charles IV, prédécesseur de Philippe VI, demandèrent aux députés des bonnes villes « sur le fait des monnaies ».

Le terme de « bonne monnaie » ne leur en imposait pas. Ils invitaient le Roi à modérer ses profits, à se garder des altérations, mais ils ne croyaient pas que le renforcement fût une panacée dont on dût user sans précaution.

« Et comme nous, très chiers sires, aions veu grantment

de foiz çà en arrières donner conseil sur ladite bonne monnoie, et ne soient venu à nulle perfection, nous nous doutons à mettre sur icelle... Se le roy vuet faire bonne monnoie, il ne la puet faire sans faire storcion à son pueple, quar, se il la faisoit, le pueple perdroit le tiers de ce qu'il a et plus... si que ainsi ne se pourroit faire la bonne monnoie, pour ce que chacun mueroit son argent et son billon, et le porteroit là où il en cuideroit faire son prouffit, ou il le muceroit (cacherait) avant souz terre que il le baillast au pris que il en aroit. »

Les députés savaient parfaitement que l'or, dès que son rapport n'est pas bien établi, faisait tort à l'argent, et l'argent à la petite monnaie de chaque jour que l'on fondait pour profiter de la hausse des métaux précieux. L'une, disaient-ils, « mange », « consume » ou « dégâte » l'autre, et il ne faut pas les frapper en même temps.

Ils recommandaient de n'employer à la fabrication que les monnaies étrangères, « que l'en ne presist (prît) nul autre argent pour faire les diz (gros), mez que argent d'estellins, pour la raison que les groz tous monteroient plus qu'ils ne doivent valoir, les noires monnoyes se pourroient afiner et fondre pour faire les gros tournois. »

Ils demandaient qu'on procédât avec mesure dans les démonétisations nécessaires : « Item, dient que l'autre raison si est que les genz qui aroient les monnoyes il leur fust aviz qu'il fussent deffendues, achateroient derrées (denrées) pour metre leur monnoyes, et seroit plus chier temps, aussi comme il a esté autre foiz. »

Le fruit de cette expérience est consigné dans le remarquable traité de Nicole Oresme, qui vivait sous Charles V. Les mêmes phénomènes se sont reproduits pendant tout l'Ancien Régime, quoique avec une moindre intensité ; d'innombrables écrivains en dissertent du temps de Louis XIII, à la veille de la création du louis, et il a fallu la stabilité créée, à la suite de la Révolution, par Bonaparte, pour qu'on oubliât le caractère de ces dérèglements. Les numismates du XIXe siècle ne l'ont pas toujours compris ; il appartenait aux temps nouveaux de réveiller notre critique, un peu rudement.

A. Dieudonné.

MON FRÈRE

L'IRLANDE, 1912-1918

(FRAGMENT)

Mme Élisabeth Sainte-Marie Perrin, fille de M. René Bazin, femme de l'architecte lyonnais, est morte, inopinément, prématurément, le 13 décembre 1926. Ceux qui l'ont connue, savent quel grand charme il y avait en elle, et quelle âme profonde, curieuse de tout le mouvement de la pensée, dévouée à ses amitiés, simple dans la vie. Elle a écrit plusieurs livres, et, déjà, lisant son œuvre, on pouvait deviner combien elle était loin de ressembler à cette image, — d'ailleurs souvent fausse, — que nous nous faisons de la femme qui écrit.

Dans son style, aucune afféterie ni fausse sensibilité. La phrase, d'une sobriété musicale, dit ce qu'elle veut dire, nette parce qu'elle est de France, souriante quelquefois, grave à l'habitude, et plus près de la force que de toute autre qualité. Les souvenirs de voyage que Mme Sainte-Marie Perrin a rapportés d'Italie, ou d'Irlande, ou d'autres pays, ses souvenirs d'enfance, — n'est-ce pas un autre voyage, notre enfance, tout plein de découvertes et de notre enchantement? — montrent qu'elle avait le don du conteur, et cette vue directe des choses, sans laquelle les descriptions, et les brèves images elles-mêmes, ne sont que littérature et copie arrangée. Cette fraîcheur, cette virginité de l'impression, fait le charme du livre intitulé : *Quand le plaisir était fait d'illusion*. On la retrouve ailleurs (1). Et, cependant, le domaine propre du talent de cette jeune femme a moins

(1) *La Belle Vie de sainte Colette de Corbie*, Plon-Nourrit, édit. — *Quand le plaisir était fait d'illusion*, Plon-Nourrit, édit. — *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel*, Bloud et Gay, édit. — *Pauline Jaricot fondatrice de la Propagation de la foi*, de Gigord, édit., 1926; et trois volumes traduits de l'anglais : *La Gardienne de la lumière*, par Henry van Dyke; *le Génie de l'Amérique*, par Henry van Dyke; *les Mains pleines*, par Wilfrid Ward; Calmann-Lévy, édit.

été la nature et la fantaisie que l'étude des caractères. Elle a raconté l'histoire de deux grandes âmes, celle de sainte Colette de Corbie et celle de Pauline Jaricot, fondatrice de l'Association pour la Propagation de la foi. Là, elle a été complètement elle-même, maîtresse de son sujet, intelligente des choses de la foi, comprenant des temps qui sont loin de nous, et sûre de la ressemblance, au point que la certitude de l'écrivain devient celle du lecteur, et que nous lisons en confiance. C'est là un don qui ne doit pas être confondu avec la science historique, une puissance au delà de l'étude, et qui devine, et qui voit.

Il fallait une certaine intrépidité, pour accepter d'écrire la vie de sainte Colette. Le travail fut demandé par les Clarisses à Mme Sainte-Marie Perrin. Elle dut reprendre, jusqu'à ce qu'il devînt lumineux devant elle, l'étude de ce difficile quinzième siècle, et des luttes du grand schisme d'Occident; suivre Colette dans le reclusage, puis dans les voyages que fit, à petites journées, en France et en Italie, cette femme extraordinaire, contemporaine de Jeanne d'Arc, appelée à réformer un grand Ordre monastique, reçue par le Pape avec honneur, écoutée et chargée de missions; il fallait la montrer dans la conduite de ses Clarisses, et dans son âme deux fois exceptionnelle, par le génie et la sainteté.

Pour d'autres raisons, la vie de Pauline Jaricot, cette petite bourgeoise de Lyon, née dans la fortune, tombée dans la misère, mêlée à toutes les œuvres charitables du commencement du XIXe siècle, inventrice elle-même de cette œuvre immense de la Propagation de la foi, la vie de cette pauvresse alors méconnue, combattue, mais amie du curé d'Ars, et protégée par Grégoire XVI, était difficile à écrire. Tous ces obstacles furent peut-être une raison d'accepter la tâche. Il y avait une justice à rendre : elle fut rendue. Le livre avait paru aux vacances dernières.

Il n'est donc pas étonnant qu'un esprit attiré par les hautes questions, habile à suivre les mouvements d'une époque, et à la faire revivre autour de quelques personnages, ait songé à écrire une histoire romanesque, où elle évoquerait la tragédie irlandaise qui est un des événements les plus considérables de notre temps. Déjà, Mme Sainte-Marie Perrin avait fait un voyage en Irlande, avant la guerre. Elle connaissait très bien la littérature du pays; elle était entrée en relations avec plusieurs des hommes qui représentent le mieux cette race ardente, imaginative et tenace, poètes, journalistes, historiens, savants épris des traditions gaéliques. Les circonstances l'amenèrent à retourner, avec son mari, en Irlande, au mois d'octobre dernier.

De cette excursion, de ce projet de livre, que reste-t-il à présent?

De nombreuses notes, des croquis à la plume et au crayon, le début d'un plan, une scène qui avait tenté tout de suite l'écrivain. Cette scène, toute chargée de sens, est belle, même séparée de l'œuvre. Nous la publions, précédée des indications écrites par l'auteur, et qui expliquent la place de l'épisode dans l'œuvre à peine ébauchée. Ces deux fragments, nous les publions comme un hommage à la disparue. Ils diront le tour noble de cet esprit, sa connaissance de la vie, la force secrète d'un style qui demeure féminin; ils diront la perte que les Lettres viennent de faire, dans la personne d'Élisabeth Sainte-Marie Perrin.

DÉBUT DU PLAN

J'ai vingt-six ans.

Si je ne suis pas mariée, c'est que ma mère, morte jeune, me laissa le soin d'élever ses enfants.

Lourde tâche. Mon père, Irlandais, a dû quitter l'Irlande, et nous vivons à Liverpool, où il est essayeur de coton, pour une maison anglaise. Il achète les ballots. Il est allé en Égypte et dans les Indes. Il a cette peau fine et cette sensibilité des doigts, pour laquelle on recherche les Irlandais, dans l'estimation du coton.

Ma mère était à demi Française, à demi Écossaise, catholique comme mon père.

J'ai connu cependant la vie du sentiment, je n'ignore pas l'amour : j'ai été fiancée.

J'ai été fiancée à un Anglais. Il paraissait m'aimer beaucoup; je l'ai aimé. Mais il fallait m'attendre longtemps : les deux petits n'étaient pas élevés. Il est parti, lui aussi, pour l'Inde. Je ne l'ai pas revu. Les lettres se firent rares. Et il m'annonça de nouveaux engagements. Je n'eus pas une violente douleur, mais un grand découragement qui commence seulement, après trois ans, à passer.

Je pars avec mon père, pour faire mon premier voyage à notre chère patrie d'Irlande.

Voyage. Famille retrouvée. Je découvre nos parents, nos anciens amis, les beaux lacs, les côtes, les vieilles pauvres fermes, et puis les mouvements patriotiques de l'Irlande.

La fête des grands feux. Je vais connaître les chefs de l'Irlande, ceux qui préparent son réveil, Yeats, Russell, Siger-

son, Padraic Colum, Douglas Hyde avec ses perroquets, enfin, surtout, celui dont tout le monde parle, l'âme de l'Irlande, le grand et jeune réveilleur, Dermott O'Daly.

Jadis un barde fameux, un chef poète, s'appela ainsi dans notre race. Caroll O'Daly, le jeune héros. Il s'était fiancé à Eivlin Kavanagh, de la maison de Leinster, qui l'aimait. Mais, en son absence, les parents de la jeune fille la prièrent d'accepter un autre amoureux. Carrol O'Daly, déguisé en joueur de harpe, alla jouer à la fête de la veille des noces, pour Eivlin, et, par signes, il se mit d'accord avec elle, et l'enleva.

Un jour, grande réunion de la Ligue gaélique. Foule, discours, chants et danses. Ici et là, organisateur presque muet, Dermott O'Daly paraît et disparaît. Quand la nuit vient, grande fête des feux.

O'Daly récite un poème en gaélique. Les reflets des feux dansent sur son visage. Puis il plonge dans la foule, et se dérobe. Mais je l'ai bien vu cette fois, et j'ai entendu sa voix.

Mon père fut jadis un militant, beaucoup de gens le reconnaissent et le saluent. Pauvre père ! il est ému et ébloui. Toute la plaisanterie et la fantaisie irlandaises l'accablent à la fois. Mais O'Daly lui-même va venir le saluer. On nous l'a dit du moins. Non, il ne viendra pas. Il est trop grand, au-dessus de nous.

Il est venu. Il a parlé à mon père, et m'a regardée, il m'a dit : « Vous avez la vraie figure irlandaise. Vous êtes vraiment une fille de notre pays. »

Il n'est pas orgueilleux, plutôt fier. Ses yeux et tout son visage sont très ardents. Il parle à voix basse, doucement, et ce qu'il dit passionne, et semble fait pour chacun tout seul.

Ah ! qu'il sera dur de quitter l'Irlande !

Quand reviendrons-nous ?

Je lis, rentrée à Liverpool, les journaux irlandais, je m'intéresse à « la cause », et m'instruis de tant de choses que j'ignorais de notre pays. J'apprends le gaélique.

O'Daly va venir faire une conférence aux Irlandais de Liverpool. Sans doute leur demander de l'argent pour soutenir leur cause.

Il vient chez nous. Il cause beaucoup avec moi. Mais je voudrais qu'il parlât de lui. Jamais il n'y consent. Je sais seu-

lement qu'il a trente et un ans, qu'il n'est pas marié (cela je le savais), qu'il vit avec sa mère. En Irlande, on m'a dit qu'il ne dépensait presque pas pour lui-même. Les autres chefs le regardent comme l'indispensable. Les autres agissent peut-être autant que lui, mais la plupart des idées viennent de lui. Il me raconte leurs difficultés et leurs projets.

Il me demande de revenir en Irlande l'année prochaine, seule au besoin, et pour plus longtemps.

1913. Dublin. Je m'attendais à voir O'Daly tout de suite. Voilà trois jours que je suis ici, et il n'est pas venu. Il est très occupé.

Un mot de lui. Une invitation à une représentation théâtrale en langue celtique. J'ai appris ou réappris le celte. J'y vais.

J'ai vu O'Daly après la représentation. Il m'a dit : « Quand pouvez-vous me recevoir demain? J'ai tout un plan à vous proposer. »

Il m'enrôle, ce chef. Je ris, et je suis contente.

O'Daly est resté une heure avec moi. Il m'a expliqué les diverses branches de l'activité nationale, — langue, — éducation, — littérature, — théâtre, — organisation industrielle et agricole, — propagande aux États-Unis. Dans quelle partie puis-je travailler et me rendre utile?

Et puis il a écarté les papiers de la table, il les a éloignés et rangés d'un geste doux, et il a dit : « Maintenant, causons. » Quoi! n'avions-nous pas causé jusqu'ici? Il m'a parlé de moi, de ma vie à la maison, de mon caractère, de mes idées pour l'avenir.

Il a vieilli depuis l'an dernier, il a de fins et longs plis qui vont d'un bout à l'autre du front, et d'autres aux lèvres. Il a levé deux ou trois fois les yeux sur moi, avec un sourire, et il m'a répété ce qu'il m'avait dit la première fois que nous nous sommes vus, mais avec une nuance. Il a dit : « J'aime votre figure irlandaise. Je l'ai vue souvent en pensée, depuis l'année dernière; je pourrais la dessiner par cœur. Et votre voix! comme c'est l'Irlande, cela aussi! Et pourtant, vous avez quelque chose de votre mère aussi, un tout petit filon français, quelque chose de plus précis que chez nous autres, d'un peu plus raisonnable aussi... » Il rit. Nous rions. Le rire le détend, et

fait de lui un tout jeune homme, non plus un grand chef impressionnant, mais un grand étudiant rêveur.

Il s'est repris. Il est parti.

Il m'a demandé d'être sa « collaboratrice ». Je ferai quelques voyages à Dublin, et il viendra parfois à Liverpool. Nous correspondrons.

1914. Toute l'Irlande parle de O'Daly.

Dermott O'Daly vient à Liverpool, et il demande à mon père la liberté pour moi, il veut que je vienne à Dublin.

Immense perspective. Dermott arrange tout. Tout est facile pour lui. Ici on a moins besoin de moi. Je logerai à Dublin chez ma tante. Père cède sa fille « pour quelques mois ». Moi, je sais que si Dermott le veut, ce sera pour toujours!

Étrange conversation sur le bateau. Dermott O'Daly a ménagé un entretien pour lui et moi dans les conditions les plus discrètes. La mer est grise, le vent calme, il y a un peu de brume, le bateau va lentement. Le cri intermittent de la sirène attriste la traversée. J'ai le cœur serré, et Dermott parle. Oh! comment peut-il être le même que ce matin, qu'hier, ce Dermott froid et presque cruel? Il me dit de me méfier de mes sentiments, de ma sensibilité, et, clairement, il me fait entendre que si j'étais tentée de croire qu'il agissait avec moi par sentiment, je serais déçue. Non pas qu'il n'ait beaucoup de sympathie pour moi. Mais il n'a pas la liberté ni le goût de s'attacher aux femmes. Tout le reste du discours est à l'avenant. Horrible Dermott! Je suis arrivée à Dublin transie de froid, corps et âme.

Cette alternance persiste. Des moments de douceur, de confiance, presque une passion approchante, — et puis le sarcasme, les paroles et les actes qui veulent décourager et éloigner.

UNE SCÈNE DU ROMAN : LA TRAVERSÉE

Voyager avec Dermott! Traverser avec lui la mer, vers cette terre qui est « notre pays »; avoir plusieurs heures de causerie, bien à nous. Je rêve depuis une semaine de ce voyage. Dermott sera gai, Dermott sera simple et libre. Je voudrais lui raconter ma vie, et peut-être obtiendrai-je le récit de la sienne. Le canal Saint-George me paraît être comme

le chemin de mon destin. Pourvu que Dermott n'ait pas, sur le bateau, trop d'amis qui l'absorbent! Et aussi que la mer, mon Dieu! soit assez calme, l'air assez tiède, pour qu'on n'ait pas à s'occuper de tout cela. Un tel passage : être malade ou avoir froid, ce serait la noire malchance!

Mais tout est favorable. Et je suis déjà sur le pont, installée, un fauteuil retenu à côté du mien, quand j'aperçois Dermott. Un ciel gris très bas, sans aucune brise, nous prépare une traversée morne, mais paisible. Comme si, de sa baguette magique, Dermott avait ordonné toutes choses et prévu chaque détail.

Mais oui, il a prévu chaque détail. Bien plus que je ne le supposais. Car à peine a-t-il vu nos places et l'arrangement des sacs, il prend d'un air délibéré ce bagage, et, m'ayant dit seulement bonjour, il me touche le bras, et m'emmène à sa suite. A l'arrière, en un coin abrité, où peuvent tenir seulement deux chaises de bord, il a fait mettre ses affaires à lui, et c'est là qu'il m'installe. Les gens circulent, puis se fixent; on entend la sirène; je regarde Dermott; il ne parle pas; il semble attendre et réfléchir. Et quand le bateau s'ébranle, et que nous sommes définitivement en route, serrant son manteau entre ses genoux, il tourne sa chaise de façon que je le voie en même temps que, derrière son visage, je vois s'enfuir la côte de la mer grise; et posant sa main sur la mienne, il dit doucement :

— Eivlin!

Ah! vivre cent ans, pour pouvoir témoigner que toute la longueur d'une terne vie peut passer, sans que j'aie oublié le goût de ce nom dans ces lèvres, et la minute, dans sa forme, dans sa naissance et sa plénitude immédiate, de cet appel voilé! Toujours je reverrai ce sombre visage aux yeux bleus, cette main d'ouvrier qu'avait Dermott, ces épaules trop sérieuses, toute jeunesse absente de son visage, l'humour éteint, rien que sa volonté, sa dure volonté, et la mer en fuite devant nous, grise, verte, marquée de notre sillage en triangle... Beaucoup d'amants sont allés sur la mer : d'autres femmes ont-elles, sur leur naissant amour, reçu le sceau de la volonté d'un Dermott O' Daly?

Je n'osais pas remuer la main sur laquelle la sienne s'était posée. Les femmes sont faites pour attendre. Et il me dit :

— Je vous remercie de venir. L'Irlande a besoin de vous.

Et moi, j'ai besoin de vous. J'aurais un scrupule à vous emmener, à demander votre travail et votre présence, si c'était pour moi seul. Mais vous savez que ma vie ne compte pas, même pas, surtout pas pour moi-même. C'est pour cela seulement que je me pardonne l'apparent égoïsme avec lequel je vous séquestre.

— L'égoïsme n'est donc qu'apparent? ai-je demandé.

Car, ah ! je ne souhaite réellement que le servir, lui, et sa joie seulement me guide ! Mais n'est-il donc pas, lui, guidé par elle ? Je sens obscurément que je suis sur le point de souffrir.

Je n'ai jamais vu à Dermott un visage si sombre.

— Absolument aucun égoïsme dans mon cas, reprend-il. Mais c'est justement cela que je dois vous faire comprendre, et c'est une tâche difficile... Eivlin, quelle est votre pensée, à vous, en venant ? Non, pardon, ne répondez pas. Tout serait trop, ou trop peu. Voilà tout un jour et une nuit que je réfléchis à ce que je dois vous dire : ce n'est donc pas la peine de vous interroger. J'ai peur pour vous, Eivlin, j'ai peur d'une excessive sensibilité, que j'ai remarquée plusieurs fois en vous, et qui pourrait vous faire souffrir près de moi.

Je me dégage, et me mets à rire.

— Vraiment, Dermott, ne vous occupez pas de cela ! Ma sensibilité est à moi, j'en fais ce que bon me semble, et personne n'a rien à y voir !

— Ah ! je vous aime mieux dans cette réaction-là, que tout à l'heure, si passive ! J'aime ce petit lion qui se réveille ! Mais il faut que vous sachiez à quel homme bizarre vous avez donné votre amitié. Aussi je vais commencer par un aveu terrible : j'ai horreur de ce qui me lie. Ma liberté ne tolère rien.

— La sensibilité des autres vous lie ?

— Évidemment, quand il m'est impossible d'y répondre ou de la satisfaire. Ce serait monstrueux, si j'étais un homme de loisir. Mais je suis voué à une tâche qui dépasse incomparablement tout ce qu'on pourrait amasser, en regard, de futilités sentimentales. Et je ne peux appartenir à cette tâche que si je m'y voue tout entier. Mon ennemi est l'homme qui m'en distrait. Mon remords, si j'aimais une femme, ne serait pas de n'être à elle qu'à moitié : il serait d'être incomplètement l'homme d'un autre devoir. Je ne sais pas, ma chère amie, si vous pouvez, de loin, vous représenter mon existence : vous la

verrez bientôt, et vous vous rendrez compte que je devais vous dire cela. Voyez-vous, chère, à vivre pas très loin de l'autre, nous entendant si bien, il y a une chose qui ne peut pas manquer d'arriver : c'est que nous tomberons amoureux l'un de l'autre.

— Vraiment, vous avez prévu cela? Et c'est à votre avis un tel malheur?

— Un grand malheur! Car je suis un homme qui ne se mariera jamais.

Dermott s'est levé. Il enfonce son feutre; il met dans ses poches ses deux mains; il marche devant moi, ne me regardant pas. Que pense-t-il? Qu'éprouve-t-il au juste? et que devrai-je lui dire? Je ne savais pas si je l'aimais ou non, et il me donne ce coup, dont je sens la douleur, comme s'il tuait, dans mon sein de femme, un enfant à peine conçu. Je suis obligée de fermer les yeux ; mon corps même est blessé.

Mais, vite, ce qui surnage dans ma confusion, c'est la pensée qu'il se retranche, qu'il se mure dans la solitude. Les quarante ans de Dermott se lisent aujourd'hui dans ses traits. Il est déjà las. Qui réjouira ses fatigues futures? Quelle vieillesse aura-t-il?

— Je n'aurai pas de vieillesse, dit Dermott.

Comment? a-t-il entendu? Ai-je prononcé des mots sans le savoir? ou a-t-il lu dans ma tête même? Il est devin parfois, je le sais bien.

— Eivlin, il faudrait me considérer comme une espèce d'animal à part, un étrange animal; je ne suis pas un prêtre, et je vis comme les prêtres, n'étant pourtant même pas dévot. Je pense qu'il y a une race d'hommes qui s'appelle les apôtres, et qui est à part, animée d'une espèce de feu sacré, qui les empêche de vivre de ce que les autres gens appellent la vie. Je suis l'homme de mon pays, je vais, je viens, je ne puis m'arrêter. Le mariage est un arrêt. Tout m'a conduit à servir cette Irlande, qui est en un tel besoin : ne puis-je lui donner au moins un fils qui ne se partage pas?

. . . . . .

E. Sainte-Marie Perrin.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Devant la commission des finances d'abord, devant la Chambre ensuite, le Président du conseil s'est expliqué sur sa politique financière. Ses exposés sont des modèles de précision, de concision et de force : ils ont produit sur le Parlement une impression d'autant plus profonde qu'ils se contentent de relater des actes et des chiffres dans leur saisissant enchaînement et leur véridique nudité. L'évidence qui jaillit de ces constatations est si lumineuse qu'elle répand dans le pays une légitime confiance et fait crier de dépit ceux qui voudraient ne pas voir pour ne pas comparer.

Le 25 janvier, M. Poincaré, dans un bref historique, a retracé le chemin parcouru depuis six mois. Ce furent d'abord des moyens de fortune pour parer à une situation presque désespérée. La confiance renaît et, avec elle, les impôts rentrent, les souscriptions aux bons du Trésor affluent : déjà, au 30 septembre, l'État n'a plus de dette exceptionnelle vis-à-vis des banques et l'équivalent du fonds Morgan est reconstitué ; le Trésor est momentanément sauvé et le danger mortel d'inflation évité. Il devient possible de respirer et de manœuvrer. Au 1er octobre entre en jeu le mécanisme institué par la loi constitutionnelle du 10 août : la caisse autonome de gestion et d'amortissement des bons de la Défense nationale et du Trésor prend en charge la totalité de ces bons. Le Trésor retrouve une aisance qu'il ne connaissait plus depuis longtemps ; chaque mois, les souscriptions de bons excèdent largement les remboursements. Pour la première fois depuis 1921, le Trésor est en mesure d'exécuter la convention avec la Banque de France et de lui rembourser au 31 décembre deux milliards de francs. Une provision de devises étrangères est mise en réserve pour faire face aux échéances de 1927 et limiter les fluctuations des changes. La marge disponible sur le maximum des avances de la Banque à l'État s'accroît ; elle était à zéro à la fin de juillet ; elle est maintenant de trois milliards et demi-

Les bons venant à échéance en 1927 sont remplacés par des obligations à dix et à quinze ans, dont la souscription a été très facile.

Les efforts constants du ministère des Finances tendent à alléger ou à consolider la dette flottante. Le 16 décembre, la caisse autonome de gestion des bons de la Défense supprime les bons à un mois. Le même jour, elle procède à une réduction générale du taux de l'intérêt de tous les bons, en même temps que la Banque de France abaisse son escompte. Le 13 janvier est décidée la suppression complète de l'émission des bons à trois mois, ainsi que des coupures de 100 francs de toutes les catégories de bons de la Défense. Quatre emprunts émis en Hollande ou en Suisse obtiennent un plein succès sans accroître le total de la dette, car ils sont employés à rembourser certaines dettes extérieures à court terme. La stabilisation de la dette flottante est amorcée; la méthode est fixée et la voie tracée; il n'y a plus qu'à marcher sans déviation. Ces jours derniers, de nouvelles mesures ont été prises : suppression des bons à six mois; abaissement du taux de l'intérêt des bons à un an de 5 et demi à 5 pour 100 ; abaissement du taux de l'escompte de la Banque de France de 6 et demi à 5 et demi et du taux des avances sur titres de 8 et demi à 8; enfin, le 2 février, suspension de l'émission des bons ordinaires du Trésor. Ainsi se révèle l'état satisfaisant de la Trésorerie et se manifeste la politique du gouvernement qui tend à réduire le plus possible les engagements à court terme du Trésor. Il limite aux besoins stricts du budget ses recours au marché à court terme. Depuis le mois de juillet, l'État a réussi à faire passer environ 5 milliards d'effets à très court terme dans la catégorie des crédits à long terme. C'est l'acheminement vers la consolidation progressive de la dette flottante sans laquelle le sauvetage de notre monnaie ne saurait être définitif. Enfin M. Poincaré est en train de passer de la période de préstabilisation à la période de stabilisation de fait.

Plusieurs conditions sont nécessaires pour arriver à une stabilisation de la monnaie : c'est d'abord un budget en équilibre et même comportant un excédent de recettes capable de faire face aux incidents imprévus : ce point est acquis, M. Poincaré ayant réussi à force de ténacité à faire voter le budget avant le 1er janvier. C'est, en second lieu, une balance commerciale favorable : c'est le cas, depuis quelques mois. Enfin, c'est la possibilité d'obtenir à l'étranger des crédits en devises appréciées : outre les réserves de devises qu'il a constituées, le ministère des Finances a transféré à New-York la majeure partie de l'or et de l'argent récemment achetés contre des

ouvertures de crédits en dollars. Reste la question de la ratification des accords de Washington concernant les dettes de guerre; elle paraît ajournée; le département d'État a cessé d'insister pour une ratification très prochaine et les banques paraissent disposées à ne pas refuser, pour cette seule raison, leur concours ou tout au moins leur bienveillance aux opérations de stabilisation que le gouvernement français viendrait à entreprendre.

Il semble d'ailleurs que M. Poincaré n'estime pas que l'heure soit venue d'une stabilisation de droit; mais il poursuit une expérience prolongée de stabilisation de fait. Le franc, depuis deux mois, n'oscille que très faiblement aux alentours de 123. Interrogé à la Chambre, le président du conseil a déclaré : « La Banque de France fera tout l'effort nécessaire pour maintenir le franc au taux actuel, afin de permettre aux industries de se réadapter. » Il s'agit donc de réaliser une stabilisation de fait. La revalorisation du franc, à laquelle nous avons assisté durant l'automne dernier, a des avantages évidents. M. Poincaré a fait calculer par les services compétents que la reprise favorable des cours des valeurs nationales, qui est la conséquence de la revalorisation, représente un gain de 17 milliards pour le portefeuille français. C'est la petite épargne et la classe moyenne qui en bénéficient particulièrement, c'est-à-dire ceux qui, aux heures difficiles de la guerre, ont fait confiance à l'État français et ont apporté leurs capitaux pour le salut du pays. Les inconvénients de la revalorisation sont sous nos yeux : c'est d'abord d'alourdir la dette de l'État; c'est ensuite de rendre plus difficile l'exportation et la vente des produits industriels, c'est-à-dire de provoquer la crise qui accompagne inévitablement tout assainissement monétaire, mais qui — c'est une vérité de M. de la Palisse — pour devenir curative doit d'abord n'être pas mortelle. Il s'agit, pour le moment, de se rendre compte de la dose de remède que notre organisme économique peut supporter. La crise était prévue, nécessaire; les grandes maisons bien administrées ont pris des précautions et engrangé des réserves en prévision de ce mauvais passage, mais il ne faut pas que l'épreuve soit trop forte et qu'elle provoque un chômage prolongé dont les inconvénients sociaux et politiques seraient graves.

M. Poincaré a fermement refusé de dire s'il se proposait, dans l'avenir, de franchir une nouvelle étape de revalorisation, ou s'il chercherait, et à quelle date, à réaliser une stabilisation de droit aux environs des cours actuels. Il ne l'a pas dit parce que, s'il le savait, il serait coupable de l'annoncer, et sans doute aussi parce qu'il

ne le sait pas. Il est le pilote qui, dans le brouillard, jette la sonde et observe tous les signes avant de se décider à jeter l'ancre. La stabilité politique n'est pas moins importante à ce point de vue que la sécurité financière. Nous sommes sur le bon chemin de la stabilisation du franc, mais nous ne l'avons pas encore définitivement atteinte. Sur 53 milliards de billets en circulation, un quart est gagé par de l'or, de l'argent, des effets de commerce, mais le reste n'est garanti que par une créance sur l'État : c'est le gouverneur de la Banque de France qui le constate dans son rapport à l'Assemblée des actionnaires. Tant que les finances de l'État sont prudemment gérées et pourvu qu'il ne survienne pas quelque source de dépenses imprévues, la garantie est sérieuse. Il n'en est pas moins vrai que c'est seulement lorsque l'ensemble de la circulation fiduciaire sera soustrait aux hasards des besoins de l'État et se trouvera gagé par un actif liquide ou réalisable que la Banque sera en mesure d'exercer, au mieux des intérêts du marché, l'action régulatrice qui lui incombe. En attendant, la Banque peut stabiliser en pratique les cours du franc en achetant ou en vendant, selon l'occurrence, des devises étrangères, — son action, depuis deux mois, s'est exercée dans les deux sens, mais principalement pour empêcher une trop rapide revalorisation du franc ; — mais ses munitions seraient vite épuisées si des circonstances défavorables l'obligeaient à donner à ses interventions une direction constante et une ampleur démesurée.

Les cours des changes dépendent directement de tout un ensemble de faits et de circonstances qui constituent la politique financière, la politique économique, la politique tout court, d'un pays. Le gouvernement, maître pour le moment du marché des changes, ne peut avoir provisoirement d'autre objet que de maintenir la stabilité de la monnaie, afin de permettre à l'économie nationale de s'adapter à des circonstances nouvelles. L'assainissement et la maîtrise du marché des devises dépendent dans une large mesure de la rentrée des capitaux français restés à l'étranger ; cette opération se fait peu à peu ; elle n'aurait plus de raison de continuer si la stabilisation légale était un fait accompli, et le gouvernement serait obligé à une politique d'argent cher pour défendre les résultats obtenus. L'assainissement monétaire et financier est donc en très bonne voie, la méthode est établie, les directions tracées, des résultats décisifs déjà obtenus, mais le succès complet ne peut être que le prix d'une longue persévérance. On ne liquide pas en six mois quatre années de la plus formidable des guerres, aggravées par deux

années de gouvernement cartelliste : il est évident que toute rechute dans l'instabilité et l'aberration politique entraînerait de nouvelles crises économiques et financières. « L'illusoire richesse (1) » créée par l'inflation et l'abondance insolite des signes monétaires a faussé la juste notion de santé et de possibilité financières : il faut revenir à une plus exacte appréciation des réalités. Pour que la France soit plus riche, il faut d'abord ne pas compromettre ce qu'elle possède et il faut surtout créer des richesses nouvelles, soit chez nous, soit dans notre admirable domaine colonial ; ainsi s'éloignera tout danger d'une faillite ou d'un chômage prolongé.

Sur cette question du chômage et de la crise industrielle, avec laquelle les partis d'extrême-gauche cherchent à créer de l'agitation, M. Poincaré s'est largement et victorieusement expliqué à la Chambre le 4 février. L'origine du chômage c'est l'inflation, « la richesse illusoire », — M. Poincaré se sert, lui aussi, du mot, — et « la prospérité artificielle » qu'elle a créée dans le pays. On accuse la stabilisation d'avoir engendré le chômage : il serait beaucoup plus intense si l'inflation avait continué. La crise actuelle était inévitable, prévue notamment dans le plan des experts. Elle n'est pas très grave. C'est en France, que, depuis la guerre, les chômeurs sont le moins nombreux, et encore de nombreux étrangers ont-ils trouvé du travail chez nous. Le chiffre des chômeurs est de 56 000, dont 15 000 femmes ; il s'est accru légèrement depuis le commencement du mois, mais il reste très au-dessous du chiffre de mars 1921 : 314 000 hommes et 208 000 femmes, et des chiffres d'avant guerre : en mars 1911, 140 000 hommes et 68 000 femmes et, en moyenne, au moins 100 000. Le nombre des travailleurs étrangers s'élève à 1 480 000.

Quels remèdes le gouvernement a-t-il employés ou préconise-t-il? M. Poincaré rejette d'abord cette objection que l'établissement d'une stabilisation légale ferait cesser le chômage, et, à cette occasion, il renouvelle les fortes affirmations qu'il avait déjà apportées à la commission des finances. « Rien n'est fait par une proclamation de stabilité légale et de convertibilité en or. C'est au contraire à partir de ce moment que commencent peut-être les plus graves difficultés... La stabilisation légale n'aboutit à une stabilité durable que si plusieurs conditions restent remplies pendant longtemps encore après la décision prise : balance commerciale positive, ou tout au moins balance des comptes favorable, confiance dans le crédit de l'État et calme

(1) *L'illusoire richesse*, par M. Octave Homberg (Grasset, éditeur; in-16).

politique. » Pour pallier la crise, M. Poincaré a d'abord supprimé la taxe à l'exportation. Les ouvriers étrangers ne seront pas brutalement expulsés, mais « il est paradoxal d'avoir un si grand nombre d'ouvriers étrangers en France, alors que tant de Français cherchent en vain du travail... Nous devons arrêter une invasion qui a été bienfaisante, mais qui menace de devenir nuisible. » Il faut détourner les étrangers, — à l'exception des travailleurs agricoles, — de venir en France et rapatrier progressivement ceux qui s'y trouvent ; en même temps, on devra essayer de ramener à la terre les paysans qui l'ont récemment quittée (1). A Paris et en province, des travaux productifs ou utiles sont ou vont être entrepris et réduiront le nombre des chômeurs. L'intéressant ensemble de travaux publics qui porte déjà le nom de « programme Tardieu » va être entamé.

Les chômeurs reçoivent et recevront une allocation dans la mesure où il sera possible de la leur payer sans compromettre l'équilibre du budget : l'allocation est de 12 fr. 50 dont l'État fournit le tiers, les départements et les communes le surplus. M. Poincaré refuse d'accorder aux objurgations des communistes, qui essayent d'exploiter la crise actuelle dans l'intérêt de leur parti, une augmentation du taux de l'indemnité aux chômeurs. Il faut qu'ils puissent vivre, mais « il n'est ni du devoir ni de l'intérêt de l'État de payer l'ouvrier qui ne travaille pas plus cher que celui qui travaille... Il ne faut pas secourir l'ouvrier de façon à le décourager de chercher du travail. Il faut concilier les intérêts divergents, mais en plaçant au-dessus de tous ceux de l'État, c'est-à-dire de la collectivité. » Le discours de M. Poincaré, applaudi sur presque tous les bancs de la Chambre, montre le gouvernement très solide, appuyé par une majorité stable, sûr de sa méthode et des fins qu'il poursuit, persuadé, comme c'est la vérité, que tous les problèmes de politique intérieure sont subordonnés au succès de l'assainissement financier qu'il a si courageusement entrepris et si fermement conduit.

Ainsi s'établit, sous l'empire de la nécessité, une nouvelle formule de gouvernement, l'entente nationale, qui, par sa vertu propre et par l'évidence des services rendus, tend à disloquer les vieux cadres et démontre la nécessité d'une revision des conceptions anciennes. M. Bouisson, le Président socialiste que la Chambre a choisi, en

(1) Nous nous permettons d'ajouter que ce serait une bonne occasion d'arrêter l'émigration en France et de rapatrier le plus possible ces Algériens ou Tunisiens qui pullulent dans les faubourgs de nos grandes villes, déracinés, désemparés, proie trop souvent de la tuberculose ou recrutement de l'armée du crime.

remplacement de M. Raoul Péret devenu sénateur, malgré ses opinions socialistes à cause de ses capacités éprouvées à bien diriger une séance, disait dans son discours en montant au fauteuil : vous avez voté « non pour un homme, mais pour une méthode de travail ». La remarque porte plus loin, peut-être, que ne le souhaiterait M. Bouisson ou ses amis. La crise financière, elle aussi, impose une méthode de travail et la constitution d'un cabinet d'entente nationale ne signifie pas autre chose. Les résultats sont là. Le pays comprend et approuve. Le mot charmant de ce bûcheron des Vosges rencontré par M. Madelin, au cours d'une récente tournée électorale, exprime, dans sa concision, ce que le pays, dans sa masse laborieuse et raisonnable, sent plus ou moins clairement : « Vous n'avez pas besoin de nous faire un discours; tout le monde voit bien que ça va mieux depuis qu'ils sont d'accord à Paris. » *Ils* ne sont pas d'accord, mais tout se passe comme s'*ils* étaient d'accord, parce que s'impose à *leurs* discordes, à la faveur des circonstances et par l'ascendant du caractère et du talent, l'autorité d'un homme d'État. Voilà ce qui est nouveau et ce qui aura des conséquences.

Les élections sénatoriales du 9 janvier, dont de graves soucis extérieurs nous ont empêché de parler ici, ont marqué l'aspiration générale du pays vers une politique de modération et de paix sociale qui s'inspire de la formule de l'entente nationale. Si l'on compare le chiffre des voix obtenues par les candidats d'extrême gauche avec les pointages faits en 1925 après les élections municipales et cantonales, on s'aperçoit du déchet. Dans la Seine, il a été de plus de cent voix. Radicaux-socialistes, socialistes et communistes avaient espéré un triomphe; ils n'ont même pas eu, les premiers surtout, un succès. M. Millerand a succombé, à Paris, à la coalition de la haine et de l'ingratitude; M. de Selves, dans le Tarn-et-Garonne, aux rancunes de *la Dépêche de Toulouse*. Mais, dans la Vienne, MM. François-Albert et Poulle sont aussi des vaincus de renom; dans la Haute-Saône, deux modérés l'emportent et notre excellent confrère des *Débats*, M. A. Gauvain, aurait conquis le troisième siège sur l'un des représentants qualifiés du vieux radicalisme anticlérical, M. Jeanneney, si son adversaire n'avait bénéficié de 18 voix de droite. Tout compte fait, le vainqueur authentique est M. Poincaré et sa méthode de gouvernement, c'est aussi une formule de juste milieu, de concentration républicaine, qui répond au tempérament mesuré et raisonnable de la grande majorité des Français. Chez nous, ce qui est excessif ne dure pas. Et puis, il y a toujours, en France, beaucoup plus de bons Fran-

çais que les partis, dans leurs emportements, ne le disent parfois; on le voit bien aux heures de danger national.

Les partis de l'ancien cartel se rendent compte de la fausse position où les place le succès du ministère d'entente nationale. Une singulière discussion s'est instaurée à ce propos entre M. Maurice Sarraut, président du Comité exécutif du parti radical-socialiste, et M. Léon Blum, le leader parlementaire du groupe socialiste. M. Sarraut comprend que les vieilles formules radicales ne répondent plus à rien de vivant et s'efforce de les renforcer d'un programme social; il va, d'un coup, jusqu'à « la suppression du salariat qui est une forme arriérée de la rémunération du travail ». Il ne voit pas, entre ses amis et les socialistes, de différence de principe, mais seulement des divergences de méthode. Pratiquement, il cherche à recoller les morceaux du cartel en vue des élections de 1928. Ses formules répondent assez à la mentalité des radicaux du Midi pour qui les socialistes ne sont guère que les radicaux de demain. Mais M. Léon Blum ne lui laisse pas ignorer que si le cartel peut être une formation électorale avantageuse contre « des ennemis communs », — avantageuse surtout pour les socialistes, on l'a bien vu aux dernières élections sénatoriales, — un fossé profond sépare socialistes et radicaux-socialistes. La lutte des classes, la dictature du prolétariat, la nationalisation des industries, l'abolition de la propriété privée ne sont pas, pour M. Blum, des formules périmées et vides de sens. Cette opposition de doctrine que M. Maurice Sarraut ne veut pas voir, M. Blum la souligne; c'est à cause d'elle que les socialistes, après le 11 mai, n'ont pas voulu participer aux responsabilités du pouvoir, — ce que les radicaux ne leur pardonnent pas.

Mais M. Blum, lui aussi, a son extrême-gauche; il cherche, sans y réussir, à se différencier d'avec les communistes obéissant aux directions de Moscou. Pour ne pas aliéner sa clientèle électorale, il se croit obligé d'affirmer sa fidélité au collectivisme marxiste; mais, s'il reste collectiviste et marxiste, comment se séparerait-il, autrement que par des questions d'opportunité et de tactique, des communistes orthodoxes? M. Ed. du Mesnil, dans *le Rappel*, déchire les voiles et place M. Sarraut en face des conséquences inéluctables de son programme. C'est, dit-il, surtout à la forte personnalité de M. Sarraut qu'est dû le maintien de l'unité radicale, mais la crise est latente et inévitable. M. Maurice Sarraut définit le parti radical « héritier de l'esprit de la Révolution française ». « Si je comprends bien le sens des mots, poursuit M. du Mesnil, c'est dire que le parti radical, indi-

vidualiste, national, « patriote », animé du souffle de la Convention nationale, est également hostile au collectivisme de ceux qui suppriment la propriété individuelle et à l'internationalisme de ceux qui veulent placer les intérêts de classe et de groupement organisé au-dessus de la patrie elle-même... L'incompatibilité est flagrante entre la révolution et l'ordre, l'esprit national et l'instinct international, la propriété individuelle et le collectivisme... Le moment viendra bientôt où le radicalisme français devra faire son choix : ou bien il prendra la tête de la concentration républicaine, ou bien il viendra en queue du cartel révolutionnaire... Le radicalisme ne restera un parti et une doctrine que s'il développe la démocratie sur le terrain national, sinon il deviendra un appoint, un expédient, et le fourrier de l'internationale révolutionnaire. » Qu'il y ait, parmi les radicaux, deux tendances et que le parti aille se désagrégeant, c'est l'évidence même, mais la force du parti radical est dans ses cadres de fonctionnaires et sa solide armature électorale.

Les prochains débats parlementaires montreront si la discipline des partis est intacte et si l'autorité du ministère Poincaré vaut encore lorsque l'assainissement financier est remplacé à l'ordre du jour par d'autres questions. Il en est deux qui se posent actuellement devant l'opinion et devant le pays : la loi militaire et la réforme électorale. L'une et l'autre, depuis longtemps, réclament une solution. La Chambre du bloc national et les gouvernements successifs qui se sont imposés à elle commirent une faute en ne donnant pas à l'armée le statut nouveau qu'elle attend et en ne revisant pas la loi électorale bâtarde dont elle était issue. La Chambre actuelle sera-t-elle mieux avisée ? En tout cas, le gouvernement, prenant ses responsabilités, lui soumet des projets de loi.

La loi militaire ou loi de recrutement, la loi des cadres, la loi d'organisation de la mobilisation nationale en temps de guerre forment un ensemble indivisible. « L'armée qu'il nous faut, » la *Revue* (1) l'a dit à ses lecteurs par la plume la plus autorisée et nous ne reprendrons pas ici la question. Elle est capitale pour l'avenir de notre pays et il importe qu'aucune considération démagogique ou électorale ne vienne fausser, en si grave matière, l'économie des projets préparés par les autorités compétentes. Nous espérons que M. Painlevé, dans la pleine conscience des responsabilités qui lui incombent, n'hésitera pas à poser la question de confiance

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier 1921 et 1er novembre 1926 : *L'armée qu'il nous faut*, par ***.

et que M. Poincaré jettera au besoin dans la balance le poids de son autorité. Le redressement militaire est moins difficile que l'assainissement financier, mais il n'est pas moins indispensable.

Quant à la réforme électorale, on prétend que le gouvernement, tout en présentant un projet, éviterait de poser la question de confiance et laisserait la Chambre se prononcer. Les groupes modérés ont déjà pris position : ils préfèrent le système actuel, avec tous ses défauts, à un retour au scrutin d'arrondissement, mais ils voteraient plus volontiers pour la représentation proportionnelle pure. Les socialistes déclarent que leurs préférences théoriques sont pour la proportionnelle, mais que, pour des raisons d'opportunité, ils accepteront le scrutin d'arrondissement auquel nous ramène, sans modification importante, le projet de M. Albert Sarraut. Nous espérions que le ministre de l'Intérieur se montrerait plus hardi dans ses conceptions et trouverait autre chose qu'un retour aux « mares stagnantes », jadis ridiculisées par M. Briand. Est-il vrai que les tempêtes soient moins dangereuses dans les mares que sur la mer? Peut-être ; mais elles sont moins saines. Théoriquement, la représentation proportionnelle est attrayante, parce qu'une idée de justice s'y attache. Mais s'agit-il de réaliser la justice électorale ou de permettre la constitution d'un gouvernement fort, appuyé sur une majorité stable? A nos yeux, ce qui serait important, ce serait, d'abord, la réduction du nombre des députés ; elle devrait être de la moitié : 300 députés, c'est une assemblée, 600 c'est une foule. Ensuite, ce serait la réforme de certaines pratiques déplorables, celle, entre autres, qui veut qu'un projet de loi étudié, rapporté, discuté, s'il n'est pas voté par les deux chambres avant la fin de la législature, devienne caduc, et que la Chambre nouvelle doive recommencer tout le travail. Il n'est pas nécessaire d'admettre le renouvellement par tiers ou par moitié pour que s'établisse la continuité de cette personne morale que devrait être la Chambre; il suffirait de trouver une formule juridique adéquate.

Qu'il soit difficile, avec le système proportionnel pur, de former une majorité de gouvernement, l'Allemagne, sans parler de la Belgique, nous en offre la preuve. La constitution du nouveau ministère a rencontré, au dernier moment, des obstacles imprévus, qui sont venus d'où on ne les attendait pas. Le président Hindenburg déclara refuser sa signature à la nomination, comme ministre de la Justice, de M. Graefe considéré comme trop réactionnaire. Le chancelier

Marx dut se plier à ce nouvel acte d'autorité assez déconcertant de la part de l'homme qui a pris la responsabilité d'exiger la constitution d'un cabinet de droite. M. Graefe fut donc supplanté à la Justice par M. Hergt, remplacé lui-même à l'Intérieur par M. de Keudell, lui aussi Allemand-national; le ministère se présenta enfin le 4 devant le Reichstag. Mais voici qu'au cours du débat, le même M. de Keudell fut vivement pris à partie par le député socialiste Landsberg, accusé d'avoir été, comme fonctionnaire, complice du coup d'État manqué de von Kapp et d'avoir favorisé les menées illégales des sociétés militaristes. L'émotion fut si vive que le chancelier, pour rallier sa majorité, dut s'engager à ouvrir une enquête sur les faits reprochés à son collaborateur. Débuter dans la vie parlementaire en acceptant une enquête sur l'un de ses membres, c'est, pour un ministère, ce qui s'appelle un faux départ.

La déclaration du chancelier, tant au point de vue du maintien de la forme républicaine que de la continuation de la politique extérieure caractérisée par Locarno et Genève, ne laisse rien à désirer; elle est modérée de ton, correcte de forme, et même le couplet de style sur les régions occupées ne présente l'évacuation ni comme un droit, ni comme une exigence. Est-ce pour cela que, aussitôt après la lecture de la déclaration ministérielle, le chef du groupe allemand-national, le comte Westarp, prit la parole et s'attacha à dégager son parti des engagements moraux pris par le chancelier au nom d'un ministère dans lequel figurent quatre membres de ce parti? Les Allemands-nationaux tiennent à garder leur position historique; conservateurs prussiens, héritiers de la tradition bismarckienne, ils peuvent, pour revenir au pouvoir, accepter la forme républicaine, mais ce n'est là, pour eux, qu'une attitude provisoire. Leurs journaux affirment que l'entrée de quatre nationalistes dans le ministère n'a pas été subordonnée à l'acceptation préalable du manifeste du Centre. Quant à la politique de Locarno, le groupe du comte Westarp s'y résigne provisoirement, en raison des avantages qu'elle comporte pour l'Allemagne, mais il n'abandonne rien de ses revendications et de ses espérances. L'effet des déclarations du comte Westarp a été si réfrigérant que le Centre ne s'est résigné à donner ses voix au cabinet que sous le bénéfice des déclarations très nettes de son leader parlementaire, M. de Guerard. Et encore M. Wirth, ancien chancelier et chef de l'aile gauche du Centre, s'est-il séparé de son parti pour voter avec l'opposition. Cette dissidence est très significative.

Les journaux de toute l'Europe s'évertuent encore à expliquer pourquoi M. Marx et ses amis, qui préconisaient la formation d'une grande coalition, se sont résignés tout à coup à entrer dans une alliance de droite avec leurs adversaires traditionnels, au risque de compromettre leur programme social et de mécontenter leur clientèle des syndicats ouvriers. Selon le *Tag*, cette volte-face aurait pour origine une négociation conduite par le docteur Brauns, ecclésiastique et ministre du Travail, avec les chefs nationalistes, qui, on le sait, sont luthériens; ceux-ci auraient pris l'engagement de faire droit à certaines revendications confessionnelles du Centre, à savoir la négociation d'un Concordat avec le Vatican. Le Nonce aurait usé de son influence auprès des chefs du Centre pour faire aboutir cette transaction. L'avenir montrera si cette hypothèse a quelque fondement; pour notre part, nous n'y ajoutons pas foi; mais il est certain que le Centre, parti confessionnel, qui représente les intérêts d'une minorité longtemps en défaveur, persécutée même au temps du Culturkampf, trouve une profonde satisfaction d'amour-propre, sans parler de nombreux avantages de détail, dans le choix, par exemple, des fonctionnaires, à manifester sa puissance parlementaire et sa capacité gouvernementale. Il lui plaît d'imposer des conditions à l'orgueilleux parti des hobereaux et de l'obliger à des concessions.

Une telle alliance durera-t-elle? Le cabinet et son programme ont été approuvés par 235 voix contre 174 et 18 abstentions (celles du parti raciste et du parti économique); 66 députés étaient absents. Il s'en faut de 12 voix que le ministère ait obtenu la moitié des suffrages des 493 membres du Reichstag. Malgré tout, il est probable que le ministère et la nouvelle coalition qui le soutient, se maintiendront durant quelques mois. Le premier acte du cabinet Marx a été de terminer les négociations de Paris, au sujet des fortifications élevées en violation du traité sur les frontières de la Pologne, par un compromis acceptable, sinon satisfaisant, pour les Alliés. Pour diverses raisons historiques et psychologiques, un ministère où prédomine l'influence du Centre est celui où nous trouvons les plus sérieuses garanties. Mais, des catholiques ou des nationalistes, lesquels imposeront leur volonté? L'avenir nous l'apprendra.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er janvier

Pages

LE BARRAGE, première partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 5

SAINTE THÉRÈSE. — III. *LA CONVERSION*, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 45

NOS GRANDES ÉCOLES. — VIII. L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE, par le GÉNÉRAL DEBENEY 84

LETTRES D'ADRIENNE LECOUVREUR A MAURICE DE SAXE, publiées par M. LE MARQUIS D'ARGENSON. — II 184

L'APPORT INTELLECTUEL DES COLONIES A LA FRANCE, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française 129

MÉMOIRES. — V. *LES CENT JOURS*, par LA REINE HORTENSE 141

L'AVÈNEMENT DE PIE XI, par M. le BARON BEYENS 172

LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE. — II. *LA FRANCE AFRICAINE DU NORD*, par M. OCTAVE HOMBERG 201

JEAN RICHEPIN, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 212

QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — *L'UTILISATION DE L'ÉNERGIE THERMIQUE DES MERS*, par M. GEORGES CLAUDE, de l'Académie des Sciences 217

REVUE MUSICALE. — *LA TISSEUSE D'ORTIES*, *LE CLOITRE*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 222

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 229

Livraison du 15 janvier

LE BARRAGE, deuxième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 241

SAINTE THÉRÈSE. — IV. *LES GRANDES GRACES*, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 281

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT. — VII. *EN AFGHANISTAN*, par M. MAURICE PERNOT. 314

LETTRES A MAURICE DE SAXE. — III, par ADRIENNE LECOUVREUR 349

NOS GRANDES ÉCOLES. — VII. L'ÉCOLE DES CHARTES, par M. MAURICE PROU, de l'Institut 372

Pages.
Poésies. — *Sur la tombe de Loti*, par M. Miguel ZAMACOÏS 307
Stendhal et l'Italie. — III. *Italiam, Italiam...*, par M. Paul HAZARD . . . 396
Après la grève des mineurs anglais, par M. Louis DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 430
Littératures étrangères. — Un roman de M. George Moore, par M. Louis GILLET 442
Revue littéraire. — *Eugénie de Guérin*, par M. Victor GIRAUD 454
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 470

Livraison du 1er février

Le Barrage, troisième partie, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française 481
Sainte Thérèse. — V. *Les grandes graces* (*suite*), par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française 515
Chopin ou le poète. — I. *Les enfances Chopin*, par M. Guy de POURTALÈS. 537
Les maladies de la démocratie. — La comitardite, par M. Charles BENOIST, de l'Institut 572
Mémoires. — XI. *La reine errante*, par la reine HORTENSE 588
L'Inquiétude de l'Orient. — VIII. *Intrigue et politique en Perse*, par M. Maurice PERNOT 618
Un directeur des beaux-arts sous la Restauration, par M. le duc de DOUDEAUVILLE 651
La France des cinq parties du monde. — III. *La France noire*, par M. Octave HOMBERG 674
In memoriam. — François Buloz, par Mme Marie-Louise PAILLERON 691
Revue littéraire. — *Le monde des images et la jeune littérature*, par M. André CHAUMEIX 698
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 710

Livraison du 15 février

Le Barrage, quatrième partie, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française 721
Lettres inédites de Napoléon Ier a la reine Hortense, publiées par M. Jean HANOTEAU 753
Nos trésors d'art. — Nos musées, par M. Paul LÉON, de l'Institut. . . . 769
Sainte Thérèse. — VI. *L'action thérésienne*, par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française 791
L'Inquiétude de l'Orient. — IX. *A travers la Perse*, par M. Maurice PERNOT 837
Chopin ou le poète. — II. *Amours sans illusions*, par M. Guy DE POURTALÈS 871
Poésies, par M. Tristan DERÈME 910
La France des cinq parties du monde. — IV. *La France noire* (*suite*), par M. Octave HOMBERG 916
L'actualité d'hier. — Changes et monnaies au moyen age, par M. A. DIEUDONNÉ 929
Mon frère, par Mme E. SAINTE-MARIE PERRIN 938
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . . 947

Paris, 1927. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 58373.

Pages
. 371
. 396
. 420
is
. 442
. 451
. 470
ie
. 481
D,
. 515
S. 537
es
. 572
. 588
ar
. 618
j-
. 651
ve
. 674
. 691
ar
. 698
. 710
e
. 721
ar
. 753
. 769
e
. 791
x
. 837
-
. 871
. 910
r
. 916
-
. 929
. 938
. 947